



---

## Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France ; à Paris, chez *Valade*, Imprimeur-Libraire , rue des Noyers , vis - à - vis Saint Yves , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Soucription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province, rendu franc de port par - tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot*, Imprimeur - Libraire , & à M. *Mauff*, Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à M. *Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens.

A Amsterdam, chez *Van-Harrevelt* , Libraire , dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande.

A Stockholm , à M. *Gjorvel* , Bibliothécaire du Roi , pour toute la Suede.

A Pragues, chez *Wolfgang-Gerle* , Libraire.

A Vienne, chez *Græffer* , Libraire.

A Hambourg, chez *Virchaux & Compagnie* , Libraire.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets, dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot*, Imprimeur-Libraire , près St. Hubert , à Liege.



# L'ESPRIT

D E S

# JOURNAUX.

---

AN essay on history , &c. *Essai sur l'histoire ; en trois épîtres à EDWARD GIBBON ; avec des notes : par WILLIAM HAYLEY. In-4to. Londres , chez Doddsley. 1780.*

NUL sujet n'étoit plus digne d'exercer la plume élégante de M. Hayley. Le vaste champ de la littérature n'offre en effet rien de plus important à discuter que les regles de l'histoire ; & toutes simples , toutes faciles à suivre que ces regles paroissent à un observateur superficiel , l'application n'en est pas moins accompagnée de difficultés presque insurmontables : autrement un bon historien n'eût pas été regardé de tout tems comme un phénomène dans le monde littéraire. Quoi qu'il en soit , si l'on examine attentivement la nature de ce travail , on verra qu'il exige une multitude de talens qu'il est bien rare de trouver réunis dans un seul homme , & qu'il n'est aucune qualité mo-

#### 4 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

rale & intellectuelle qui ne soit nécessaire jusqu'à certain degré , pour constituer le parfait historien. C'est donc de ce parfait historien que notre poète a voulu nous tracer le modèle dans cet essai, qui ajoutera sans doute à la gloire de son auteur. Le style en est plein d'ame & d'énergie ; les réflexions en sont aussi neuves que judicieuses , tout enfin y répond à la noblesse , à la majesté du sujet.

Dans la première épître, qui commence par l'éloge de l'écrivain célèbre auquel l'ouvrage est adressé, M. Hayley fait voir la connexion intime qu'il y a entre l'histoire & la poésie. Le sujet de son poème, ainsi qu'il l'observe, n'a été traité que légèrement par les anciens, Denys d'Halicarnasse & Lucien étant les seuls qui l'aient discuté d'une manière particulière. Ensuite après avoir montré les avantages qu'on tire de l'étude de l'histoire, il remonte jusqu'à l'époque de sa naissance parmi les Egyptiens. Dans le détail où il entre relativement aux pyramides d'Egypte, il adopte les idées de M. Bryant, mais les images sublimes & magnifiques dont il les a revêtues, n'appartiennent qu'à lui seul.

» Au centre de ces vastes demeures dont la  
» masse énorme presse la terre d'Egypte, où,  
» victorieuse des tems, la Grandeur (\*) semble,  
» du haut de son trône pyramidal, jeter un

---

(\*) Dans ces vers, le poète personnifie la grandeur, la magie, la superstition, l'histoire, &c.



» œil de dedain & de mépris sur les foibles  
 » travaux qu'enfante l'orgueil moderne ; sous  
 » les dômes obscurs de ces sombres asyles où  
 » la Magie naissante composoit ses hiérogly-  
 » phes, des prêtres recueillirent toutes les fa-  
 » bles antiques, & en formerent le voile qui  
 » devoit cacher les mysteres de leur religion.  
 » Tissu étonnant ! Tissu aussi riche qu'immense,  
 » propre à éblouir la stupidité & à couvrir  
 » l'artifice ! La Superstition le porta comme un  
 » ceste, & vit le monde enchanté adorer sa  
 » puissance (\*). Car dans ce tissu mystérieux  
 » étoient tous les charmes qui pouvoient ras-  
 » surer l'homme timide, soumettre l'impie ;  
 » inspirer à la crédulité une vénération aveu-  
 » gle, & la plonger dans un songe permanent.  
 » L'enchanteresse, pour étendre son empire,  
 » revêtit de ce voile trompeur les membres  
 » délicats de l'Histoire, qui de sa voix enfan-  
 » tine ne pouvoit encore que balbutier les fa-  
 » bles dont les sujets étoient peints sur son man-  
 » teau. Enfin la Liberté Attique tira la jeune  
 » nymphe des prisons ténébreuses de l'Egypte,  
 » déchira par degrés le voile qui l'opprimoit,  
 » découvrit au grand jour ses charmes natu-  
 » rels, & en lui apprenant à parler le lan-

---

(\*) Cette idée aussi sublime qu'ingénieuse du ceste  
 de la Superstition, a été sans doute suggérée à l'auteur  
 par la description que fait Homere de la ceinture de Vé-  
 nus, qui prêtoit à cette déesse un charme irrésistible. (*Note  
 des rédacteurs.*)

## 6 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» gage de la vérité & de la sagesse , lui fit  
» saisir les objets successifs de la vie publique ,  
» & peindre à grands traits ces combats qui  
» ont rendu le nom des Grecs immortel. «

Après avoir montré comment l'histoire défigurée par les Egyptiens , commença à prendre une nouvelle forme dans la Grece , le poëte examine les progrès qu'elle fit dans cet heureux climat , & il offre à ses lecteurs les portraits des plus fameux historiens Grecs & Latins. La maniere sublime dont il les peint , & les jugemens qu'il porte de leurs ouvrages , prouvent que M. Hayley s'est bien nourri de la lecture de ces excellens modèles. Voici le portrait qu'il fait d'Hérodote :

» Voyez le pere de l'histoire ; les roses de  
» l'Ionie couronnent son front. Un mélange  
» de douceur & de fierté éclate sur son vi-  
» sage ; ses traits rappellent les charmes de  
» cette reine qu'il a célébrée , (\*) dont la  
» valeur fit rougir l'escadre persane , & en  
» qui Xerxès avoua qu'il trouvoit quelque  
» chose de plus qu'humain.

» Doux comme le murmure d'un ruisseau  
» dont les ondes limpides serpentent dans des  
» lieux agréables , son style homérique coule  
» avec abondance ; les muses cadencent elles-

---

(\*) On ne voit guere quelle ressemblance il y a entre Hérodote & Artemise , & certainement M. Hayley est le premier auteur qui ait imaginé une telle comparaison. ( *Note des rédacteurs.* )

» mêmes sa prose ; & quoique l'aveugle cré-  
 » dulité égare ses pas à travers les vapeurs  
 » épaisses qui s'élèvent des prairies de l'Egypte ,  
 » cependant lorsque éloigné de ces lieux , &  
 » animé par l'intérêt de la patrie , il peint la  
 » marche impétueuse des Perses , c'est alors  
 » qu'éclairé du flambeau de la vérité , il élève  
 » un digne trophée à la vaillance des Spar-  
 » tiates. Ses concitoyens, ravis de joie , ac-  
 » courent en foule à la vallée olympique pour  
 » entendre le récit flatteur de leurs victoires ;  
 » une multitude de braves guerriers appuyés  
 » sur leurs lances prêtent une oreille atten-  
 » tive à ses sons harmonieux , & saluent en-  
 » suite par mille acclamations, celui qui sert  
 » de héraut à la gloire de son pays. «

Ce portrait d'Hérodote est fidele , & tracé  
 d'une main de maître. On n'admirera pas moins  
 ceux de Thucydide , de Xénophon , de Po-  
 lybe , de Salluste , de Tite-Live , & sur-tout  
 la maniere poétique dont l'auteur compare l'ou-  
 vrage du dernier à la fameuse statue mutilée  
 de Michel-Ange. Voici ce qu'il dit de Ta-  
 cite :

» Sombre , rapide dans sa marche , le sa-  
 » tyrique Tacite , animé d'une sainte fureur ,  
 » se livre à des réflexions profondes. Son œil  
 » perçant pénètre jusqu'aux replis les plus ca-  
 » chés de l'ame , & y découvre le ver secret  
 » qui ronge la fleur. Dans un siècle corrom-  
 » pu , sa voix imposante fit entendre l'éloge  
 » de la liberté à l'Orgueil impérial , & il osa  
 » montrer au Crime un visage effrayant. Des

## 8 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» critiques ont censuré dans lui une malignité  
» subtile & rigide qui lui fait grossir les monf-  
» tres qu'il peint, & revêtir le vice de cou-  
» leurs trop noires ; cependant, quelle douceur,  
» quelle aménité ne se fait pas sentir dans cette  
» esquisse biographique , où la piété filiale a  
» guidé son pinceau vigoureux , & nuancé les  
» couleurs agréables dont il peignit les vertus  
» de son pere ? «

Quelques réflexions que le poëte fait sur la décadence des lettres , le conduisent naturellement à parler des historiens du Bas-Empire. Le dernier de ces auteurs dont il fasse mention est Anne Comnene , fille de l'empereur Alexis & de l'impératrice Irène , qui fleurit vers la fin du onzième siècle. Elle écrivit l'histoire de son pere en quinze livres , publiés pour la première fois en 1610 , & réimprimés ensuite dans la collection des auteurs de l'histoire Byzantine. (\*) Comme cette princesse , qui , selon M. Hayley , peut être regardée comme un phénomène dans le monde littéraire , n'est pas généralement connue , nous allons rapporter l'endroit où le poëte fait son éloge.

» Mais tandis que la Nuit Monastique cou-  
» vre d'épaisses ténèbres l'empire détruit de

---

(\*) La préface de son histoire , où elle fait le tableau de ses sentimens & des malheurs de sa vie , est vraiment curieuse. M. Hayley en a donné la traduction dans les notes qui accompagnent son poëme.

» l'Histoire; tandis que le colosse mutilé de  
 » la Grandeur romaine tombe dans les murs  
 » malheureux de Constantin, & que sembla-  
 » ble à un gladiateur sur l'arène, il soutient  
 » d'une main mourante son corps défaillant;  
 » tandis que le Turc sauvage & les fiers en-  
 » fans de Thor, semblables à de nouveaux  
 » Titans, font aux arts une guerre sacrilege;  
 » tandis que la Science cachant sa tête radieu-  
 » se, fuit comme Jupiter effrayé par les Géans:  
 » que vois-je? Une autre Minerve, réunissant  
 » tous les attraits de son sexe, protege le  
 » trône de la vérité; marquée du nom royal  
 » de Commene, la ceinture de la beauté retient  
 » sa robe attique. Bel astre de sagesse! dont  
 » la lumiere incomparable perce à travers les  
 » nuages d'une nuit horrible, quoique élevée  
 » dans la pourpre, ton génie brisa les entra-  
 » ves de l'orgueil. Tu te plus à chercher dans  
 » l'étude un soulagement à l'affliction que te  
 » causoient les malheurs de ta famille, & à pré-  
 » server des injures du tems les vertus de ton  
 » pere qui brillent encore dans tes annales  
 » fidelles; trop impartiale pour permettre à  
 » l'orgueil de la fille, d'enfreindre ou de mé-  
 » connoître les devoirs de l'historienne. Quoi-  
 » que l'oubli ait long-tems caché de sa main  
 » envieuse, ce bel ouvrage dont la vertu a  
 » tracé le plan, tiré maintenant de l'obscurité,  
 » il brille ce monument admirable des talens  
 » d'une femme; tandis que la muse de l'his-  
 » toire, soigneuse de ta renommée, te range  
 » parmi ceux qu'elle inspira, & te voit sur le

» théâtre de la gloire, terminer cette longue  
» suite d'écrivains qui y ont triomphé. «

La seconde épître est particulièrement destinée à faire connoître les modernes. Le poète, en parlant des Moines, & en relevant les défauts qui se trouvent dans leurs ouvrages, n'en avoue pas moins les obligations qu'on leur a ; il observe de plus qu'on doit de l'indulgence à des auteurs qui ont écrit dans des tems d'ignorance. Il jette ensuite un coup-d'œil sur le siècle de la chevalerie & des romans, fait l'éloge de Froissard, & arrive enfin à la véritable époque de la renaissance des lettres, c'est-à-dire, au siècle de Léon X. Il examine les plus célèbres historiens Italiens, Espagnols, Portugais, François & Anglois qui ont flori depuis ces tems jusqu'à nos jours, & il fait passer en revue aux yeux du lecteur les portraits de Machiavel, de Guichardin, de Davila, de Fra-Paolo, de l'évêque Osorius, du jésuite Mariana, du président de Thou, de Voltaire, de Clarendon, de Burnet, de Rapin, de Hume & de Lyttelton : il met dans la balance leur mérite & leurs défauts, & il finit par expliquer les raisons qui l'ont empêché de parler d'aucun historien vivant. Voici le portrait de Voltaire :

» La nature jeta un œil de complaisance  
» sur Voltaire ; elle lui accorda la force &  
» la légèreté ; elle voulut, qu'animé du feu  
» d'Anacréon ; il pût manier la lyre d'une  
» main octogénaire. Mais elle est éteinte cette  
» voix dont les sons variés nous ont charmé  
» si long-tems. Les récits de l'historien, les

» chants du poëte sont finis. Voyez mainte-  
 » nant resserré dans la demeure étroite du  
 » tombeau, celui qui, aux yeux de la scien-  
 » ce, occupoit un espace si vaste. Génie in-  
 » fatigable ! ta longue carrière est terminée.  
 » L'éloge ni la satire ne peuvent plus aller  
 » jusqu'à ton oreille ; permets-moi cependant  
 » de payer à ton nom le juste tribut de mes  
 » regrets, de déplorer tes erreurs, & de cè-  
 » lébrer tes talens !

» Tu ambitionnas la gloire de parcourir le  
 » vaste océan de la littérature, & d'en recon-  
 » noître tous les bords. Combien de fois tu en  
 » as rapporté les perles précieuses de pensées  
 » brillantes ! Combien de fois tu as triomphé  
 » sur cette mer orageuse ! Jusqu'à ce qu'enfin  
 » ton vaisseau agité par les vents impétueux  
 » de l'orgueil & de la vanité, se brisa contre  
 » les rochers funestes de l'impiété ! Mais que  
 » tes erreurs restent ensevelies dans ta tombe,  
 » & qu'un laurier immortel naisse de tes cen-  
 » dres.

» Tu fus parcourir rapidement les annales  
 » du monde, & semblable au chymiste, en  
 » tirer la partie la plus riche. Ton génie donna  
 » à l'histoire un caractère philosophique, &  
 » lui fit plaider la cause du genre humain ; tu  
 » ornas de fleurs son front austère, & par  
 » toi la rose de la science fut dégagée de ses  
 » épines.

Ce portrait est certainement admirable ; ce-  
 pendant un observateur aussi judicieux que M.  
 Hayley, auroit dû, en parlant de Voltaire,

## 12 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

pouffer plus loin ses réflexions. Le sujet est si fertile qu'on s'attend à quelque chose de plus que ce qu'il en dit.

Les historiens Anglois paroissent ensuite sur la scène.

» Salut, ô Albion ! salut, terre délicieuse !  
» animé d'une joie filiale, je me hâte de re-  
» venir sur tes bords. Mere fortunée de tant  
» de génies sublimes qui ont immortalisé leur  
» patrie, quoique riche en trésors poétiques,  
» daigne cependant accepter l'offrande de ma  
» muse timide, qui brûle d'ardeur d'ajouter  
» quelque chose à ta gloire.

» Teints des plus brillantes couleurs, les  
» étendards de la Renommée flottent sur la  
» tête de tes enfans, qui conduits par la  
» liberté, soutenus par leur vigueur natu-  
» relle, ont laissé l'empreinte de leurs pas  
» sur tous les chemins qui mènent à la  
» gloire. Mais malgré la sagesse de leurs plans,  
» secondée par leur courage, il paroît que  
» le dernier de leurs soins est de les exécuter.  
» Quoique Camden, rempli d'un savoir pro-  
» fond, eût cherché l'or pur de la vérité dans  
» les mines de la tradition, il laissa cependant  
» le désert de l'histoire couvert de ténèbres  
» épaisses ; quoique Raleigh eût jeté un coup-  
» d'œil rapide sur ce monde ; quoique d'autres  
» écrivains plus célèbres l'eussent aussi par-  
» couru de leurs regards, ils sembloient errer  
» à l'aventure. Enfin parut Clarendon, qui,  
» dans ces jours où la discorde civile agitoit  
» tous les esprits, rempli d'un desir ardent



» de parcourir cette carrière immense, déploya  
 » tous les talens dont la nature avoit doué sa  
 » grande âme; son respect pour la vérité &  
 » la liberté l'a couvert d'une gloire sans tache;  
 » & l'amitié constante, en exaltant son nom,  
 » sert d'excuse à ses légers défauts. On n'est  
 » plus choqué aujourd'hui de ses phrases pom-  
 » peuses, de ses longues périodes, ni de son  
 » style embarrassé; le feu de son âme y a ré-  
 » pandu de la lumière; & que ne pardonne  
 » pas le goût dans l'ami de Falkland? Mais ce  
 » n'est pas cela seul qui lui donne des droits  
 » à nos éloges; il est une autre partie de son  
 » art où il a montré tout son talent. Outre  
 » la ressemblance qu'on voit dans ses portraits,  
 » on y retrouve encore le moëlleux & la pré-  
 » cision de Vandyke; il est vrai que, sem-  
 » blable au peintre, il languit quand il se ha-  
 » sarde dans le champ de l'épopée; mais ses  
 » écrits feront long-tems la gloire de notre  
 » île; pareils à ces monumens superbes de  
 » l'architecture gothique, élevés par la superfi-  
 » tition, qui, quoique bâtis sur un plan ir-  
 » régulier, étonnent cependant nos regards, &  
 » dont l'aspect sombre & majestueux inspire à  
 » nos âmes une terreur religieuse.

Après avoir parlé en général des écrivains  
 qui ont illustré le regne de la reine Anne,  
 & parmi lesquels il ne voit aucun historien  
 de mérite que Burnet, M. Hayley passe à  
 l'éloge de Rapin, qu'il appelle le Polybe mo-  
 derne. Il rend justice à son érudition, à sa  
 candeur, & à son impartialité, sans dissimuler

#### 14 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

néanmoins les défauts de cet auteur pesant dans son style , & prolix dans sa narration. Voici comme le poète a peint David Hume.

» Nourri à l'école du sophisme , génie ar-  
» dent , mais tranquille observateur ; connois-  
» sant l'art de dérober les applaudissemens ,  
» de défendre la mauvaise cause avec force ,  
» & de jeter sur tous les objets un vernis  
» brillant ; joignant à une dialectique subtile ;  
» un style harmonieux , possédant l'art de per-  
» suader des fables , & de cacher le mensonge  
» sous le voile de la modération , Hume devint  
» l'idole de ceux qui aiment l'histoire. Mais  
» déjà l'édifice fragile de sa renommée chancelle  
» sous les coups redoublés de la liberté. — Ne  
» pense pas , esprit sublime , que ces mains  
» osent arracher les lauriers de ta tête ; ces  
» mains qui couvriraient ton tombeau comme  
» d'un bouclier , & qui y placeraient le trône  
» de l'éloquence , s'il étoit un homme qui eût  
» conçu cet indigne projet. Mais l'intérêt pu-  
» blic impose à chacun la dure loi de dé-  
» masquer le faux sage , dont la langue infi-  
» delle trahit la cause de la liberté , & ne res-  
» pecte pas ses loix antiques. Semblables aux  
» drogues assoupissantes de l'Asie , qui amol-  
» lissent les nerfs , & minent secrètement la  
» santé , tes écrits , pleins d'un charme séduc-  
» teur , paraissent adoucir les maux de l'ame ,  
» & ils ne font que l'énervier. Tandis que d'une  
» main artificieuse tu sembles lancer tes traits  
» contre l'esprit de parti , nous sentons nos  
» cœurs dégagés du penchant à la discorde ,

» mais ils perdent en même-tems l'amour de  
 » la patrie. Aussi téméraire que ta métaphy-  
 » sique, ton histoire tombe dans un scepticisme  
 » furieux, qui, dans ses rêves fantastiques,  
 » ose attaquer la vertu de Hampden, & la  
 » muse de Shakespear.

» Voyez le vertueux Lyttelton ! plein de can-  
 » deur & d'impartialité, pour embellir le dé-  
 » clin d'une vie sans reproche, il consacre  
 » dans ses ouvrages les faits antiques d'un  
 » peuple libre. Charmé de son sujet, il le traite,  
 » il est vrai, avec une abondance superflue,  
 » c'est le défaut de la vieillesse ; mais on voit  
 » briller par-tout dans son ouvrage les rayons  
 » du patriotisme. La vérité & la liberté en  
 » sanctifient chaque ligne, & les lauriers dus  
 » à la sagesse, ornent la tête du Nestor des  
 » historiens. «

Il seroit inutile de faire remarquer au lec-  
 teur la vérité & l'énergie qui regnent dans ces  
 portraits ; rien de plus parfait que ceux de  
 Hume & de Clarendon. Rien de plus heureux  
 que la comparaison des écrits du dernier, avec  
*les superbes monumens de l'architecture gothique.*

Dans la troisième épître, où l'auteur se rap-  
 proche davantage de son principal objet, il  
 considère la source des défauts dans lesquels  
 les historiens tombent ordinairement. Ces dé-  
 fauts sont l'orgueil national & l'amour-propre,  
 l'esprit de parti & la flatterie, la superstition &  
 la fausse philosophie. Le poëte peint ensuite le  
 caractère de l'historien accompli, & prescrit  
 les loix de l'histoire. Il blâme Knolles, d'avoir

## 16 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

mal choisi son sujet ; Milton, de s'être trop attaché à des faits peu intéressans , & le docteur Brady, de s'être rendu l'apologiste de la tyrannie. Il exprime ensuite son regret de ce que les Anglois n'ont point une histoire générale de leur pays ; il désapprouve aussi l'esprit irréligieux de M. Gibbon, & répond aux censeurs de cet historien, qui lui ont reproché son amour insatiable pour la gloire.

Cette dernière partie du poëme nous a paru un peu inférieure aux deux premières, tant pour le style que pour l'intérêt. Cependant on y trouve d'excellens morceaux. Tel est le suivant, où il montre avec énergie à quel point l'orgueil national aveugla ces écrivains, qui ont attribué à leurs divinités la fondation de leurs villes, & qui ont farci leurs histoires de prodiges & de miracles. (\*)

» Pour flatter cet orgueil, l'histoire voulut  
» rendre terribles tous les objets qu'elle décri-  
» vit. Son soin ne fut plus de veiller avec  
» l'attention d'une vestale auprès du flambeau  
» de la vérité. Mais prenant un nouvel effort  
» sous les traits d'une forcier, elle ne s'oc-  
» cupa plus qu'à faire gronder la foudre, à  
» arroser de pluies de sang la terre épouvan-  
» tée, à ébranler la nature jusqu'en ses fon-  
» demens, à jeter un voile mystérieux sur les  
» événemens les plus naturels, & à effrayer

---

(\*) C'est sur-tout dans Tite-Live & Plutarque que ces défauts se font remarquer.

» le monde par des présages sinistres. Son esprit  
 » artificieux sut aussi employer des moyens  
 » plus doux de gagner la crédulité orgueilleuse.  
 » Elle raconta quels dieux avoient, dans des  
 » siècles reculés, jetté les fondemens de l'état ;  
 » elle marqua les lieux où ils avoient laissé  
 » l'empreinte sacrée de leurs pas, & se plut  
 » à redire les exploits de ces fondateurs cé-  
 » lestes. Ainsi, tandis que pareille à la Re-  
 » nommée, elle parcourt la terre, sa taille  
 » devient gigantesque, ses membres s'accrois-  
 » sent, sa tête s'élève jusqu'à l'Olympe, elle  
 » pénètre jusques dans le ciel, & disparoît au  
 » milieu de ses clartés. « (\*)

Le portrait du véritable historien est admirable. Voici les qualités que M. Hayley exige de lui. Il veut qu'il ne soit

» Ni dupe de la modération, ni un dé-  
 » fenseur de parti ; ni l'apologiste du crime,  
 » ni l'esclave de la flatterie : prudent, mais  
 » non artificieux, tempéré, mais non froid.

(\*) Dans une note sur cet endroit, M. Hayley observe que le docteur Warbuton a écrit un traité aussi rare que curieux, & qui est intitulé : *Recherches critiques & philosophiques sur les causes des prodiges & miracles rapportés par les historiens, avec un essai sur la manière de rétablir l'ordre & la pureté dans l'histoire*. Il cite plusieurs passages de ce traité, où l'on retrouve, comme dans les autres écrits du docteur, un mélange étonnant de saine critique & d'absurdités, qui ne laisse pas d'être amusant à cause du style singulier de l'ouvrage.

## 18 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Fidele à la vérité, & ayant le courage de  
» la dire ; libre de toute passion, excepté  
» celle qui excite la raison à défendre la cause  
» de la vertu & de la liberté, sources uni-  
» ques de la noblesse de l'homme, & où il  
» puise le bonheur, la puissance & la gloire.  
» C'est pour étendre leur empire, que l'histo-  
» rien équitable se livre à des travaux pén-  
» bles ; il va chercher le vrai mérite dans la  
» retraite obscure qui le cache ; il montre les  
» tourmens secrets qui agitent le cœur du  
» méchant, & couvre le vice d'opprobre. Iné-  
» branlable dans les devoirs qu'il s'est imposé,  
» il se plaît à rendre l'homme meilleur en  
» l'éclairant. «

Le poëte exhale ensuite son indignation contre les historiens qui ne cherchent dans leurs écrits qu'à rabaisser les grands hommes, & à exalter des gens sans mérite.

» Laissons aux vils esclaves de l'adulation,  
» le mensonge & l'injustice. Souvent pour re-  
» lever leurs idoles vivantes, ils profanent la  
» tombe des morts. Arrêtez, sacrileges, & ne  
» marchez qu'avec respect sur la terre, au  
» sein de laquelle repose l'homme vertueux.  
» Assise auprès d'un flambeau qui ne s'éteint  
» jamais, la vertu, vestale jalouse du dépôt  
» qui lui a été confié, garde l'urne qui con-  
» tient ses cendres. Indignée de vos lâches  
» desseins, & prête à venger les noms aux-  
» quels vous insultez, elle s'écrie du fond de  
» la terre : loin d'ici, ô vous, qui, flattant  
» l'orgueil des vivans, osez calomnier les morts

» illustres ! Allez dorer votre idole passagère  
 » des foibles rayons de l'adulation , & n'es-  
 » pérez pas que vos serviles & satyriques écrits  
 » puissent diffamer un Tullius ou un Sidney. (\*)

Le poète termine son ouvrage comme il l'a commencé , par l'éloge de M. Gibbon , contre les détracteurs duquel il fait une vive sortie. Son objet cependant n'est point de défendre ce qu'il y a de condamnable dans les ouvrages de son ami. Il lui reproche même de n'avoir pas témoigné assez de respect pour la religion , mais il le fait de la manière la plus délicate & la plus ingénieuse.

» Ne crois pas que ma muse aveuglée ;  
 » veuille justifier ce qu'il y a de trop profane  
 » dans tes écrits. Mon amitié, quoique vive &  
 » sincère, ne fait point descendre à de lâches  
 » complaisances. Trop ferme dans son devoir  
 » pour s'en écarter , elle ose exhaler ses sou-  
 » pirs , exprimer ses regrets , & plaindre le

(\*) Dion Cassius , ce sordide défenseur du despotisme , s'est efforcé de déprimer Cicéron , en insérant dans son histoire le discours le plus indécent qui ait jamais souillé les écrits d'un historien. Au commencement de son quarante-sixième livre , il introduit Q. Fufius Galenus , adressant au sénat une harangue pleine d'investives contre Cicéron , qu'il appelle un magicien , & à qui il reproche d'avoir prostitué sa femme , & commis un inceste avec sa fille. Quant aux historiens Anglois , qui ont voulu ternir la gloire du grand Sidney , leurs écrits sont trop récents pour qu'il soit nécessaire de les indiquer au lecteur.

## 20 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» génie qui , dans sa course téméraire , blesse  
» la foi & allarme l'innocence. L'Humilité elle-  
» même , cette fille de la Religion , qu'accom-  
» pagnent la douceur & la modestie , sembla-  
» ble au fils muet de Croesus à l'aspect du  
» danger qui menaçoit les jours de son pere ,  
» l'Humilité rompt le silence , & animée par  
» la piété filiale , te dit de respecter son auguste  
» mere. «

Cette idée de l'humilité, fille de la religion, & qui défend la cause de sa mere, est aussi sublime que touchante ; & la maniere dont l'auteur l'a exprimée est très-poétique.

Après tout ce que nous venons d'extraire du poëme de M. Hayley , nous avons sans doute mis nos lecteurs à portée de juger du mérite de cet excellent ouvrage. Le plan selon lequel toutes les matieres sont disposées , montre à quel point l'auteur s'étoit pénétré de son sujet. Son style , quoique rempli de figures brillantes & de métaphores hardies (\*), est toujours facile , toujours élégant. Le choix des comparaisons & la maniere de les appliquer , ont toujours été regardés comme les preuves les moins équi-

---

(\*) Si hardies qu'il ne nous a pas été possible de les traduire toutes aussi littéralement que nous l'aurions voulu. Nous avons quelquefois sacrifié l'énergie à la clarté ; ceux qui connoissent le génie des deux langues , savent que certaines expressions sublimes en anglois , ne sont souvent qu'un galimathias inintelligible dans une traduction françoise trop littérale. (*Note des Rédacteurs.*)



voques du talent : si l'on juge le poëme d'après cette règle, on y découvrira une foule de beautés vraiment originales, & on avouera que peu d'auteurs ont réuni comme M. Hayley, un jugement aussi solide à une aussi vive imagination. Quant aux notes dont l'ouvrage est enrichi, nous nous contenterons d'observer qu'il y en a de très-savantes, mais que l'auteur auroit dû les abréger & en supprimer un grand nombre.

( *Monthly Review ; Critical Review.* )

---

*MÉMOIRE à consulter & consultation chymico-medico-légale, signé ALPHONSE LE ROI, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, professeur de médecine & de matiere médicale chymique; pieces jointes à un mémoire pour le sieur BRAYER, marchand brasseur à Soissons, contre le sieur L. DAVID, adjudicataire-général des fermes unies de France. A Paris, chez Simon, imprimeur du parlement, rue Mignon S. André-des-Arcs, 1780.*

**L**A question agitée dans ce mémoire est on ne peut pas plus intéressante. Un brasseur fabrique pendant deux mois, huit brassins qui produisent 700 pieces de biere. Les six premiers brassins échouent dans le tems de la fermentation, qui s'étoit d'abord opérée très-heu-

## 22 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

reusement , mais qui s'est arrêtée tout-à-coup , & peu de tems avant l'entonnement. Cet accident se manifeste par un goût acide & fétide , par l'affaïssement subit de la mousse , par la cessation ou l'interruption du quillage dans le tonneau , & par la mauvaise qualité des levures que produit cette biere. Cependant , ce brasseur n'a employé que des matieres les mieux choisies pour la préparation de sa biere ; il fait observer qu'à chaque brassin il a pris de nouvelles précautions pour empêcher le même accident. Il a fait curer son puits , nettoyer les cuves & bacs , au sel & à l'eau bouillante. Il a changé chaque fois de levure , & toujours inutilement jusqu'au septieme brassin qui a parfaitement réussi , sans qu'on eût changé de marieres ni de procédés. Mais le huitieme , dont tout sembloit garantir le succès , ayant échoué dans le même tems & par le même effet , à ce qu'il paroît , que les six précédens , il s'agit de savoir si le consultant a été fondé à prendre de l'inquiétude sur la présence d'une personne qui a paru à chaque brassin (excepté au septieme ) lors de la fermentation presque achevée , qui affectoit de découvrir les cuves , d'en aspirer la vapeur , de mettre les mains dans la biere & dans la levure , &c ?

Les brasseurs de Paris & de Rouen consultés à ce sujet , ont certifié qu'ils ont grand soin , lors de la fermentation de la biere , de ne laisser approcher personne en général de leurs cuves ; sur-tout les femmes , dans le tems de leurs périodes , ceux qui ont l'haleine forte , & que plu-

fleurs d'entr'eux ont connoissance particuliere d'accidens arrivés lors de la fermentation, de la part d'ouvriers qui faisoient usage d'onguent mercuriel & d'autres drogues qui peuvent nuire à la bierre; que la moindre indiscretion à cet égard peut produire les effets les plus fâcheux & le dommage le plus considérable.

M. le Roi, dans sa consultation, examine la question en chymiste habile & en médecin, instruit des mouvemens qui se passent dans l'économie animale. Il rappelle les grands principes sur la fermentation, posés par Becher, Stahl & Rouelle. Il la définit, la distingue en trois especes, expose les conditions nécessaires pour qu'elle ait lieu & pour qu'elle soit bien faite. Il fait connoître quel est le corps dans la nature qui fermente, (*le corps muqueux*) & quels sont les principes de ce corps, (*l'huile, l'acide, l'eau, la terre.*) Cet examen le conduit loin. *La vie, dit-il, elle-même est une espece de fermentation qui donne son gaz, (la transpiration) une atmosphere particuliere au corps animal & végétal dans lequel elle s'opere.* Cette idée nous a paru sublime; elle est déduite naturellement des principes posés par l'auteur, & tout semble la fortifier. M. le Roi, après avoir rapporté plusieurs faits qui justifient sa théorie sur l'effet des émanations des corps & sur l'influence qu'ils peuvent avoir sur la fermentation, conclut d'après les faits & par analogie, que la présence d'une personne mal-saine ou celle d'un foyer de quelque émanation contraire peut troubler la fermentation & rendre ses résultats imparfaits.

Cette consultation nous a paru très-intéressante & très-curieuse. Il paroît qu'elle a déterminé l'arrêt du 20 mars 1780, par lequel M. Brayer a gagné son procès au parlement.

( *Gazette de santé.* )

*VOYAGE aux Moluques & à la Nouvelle-Guinée, fait sur la galere la Tartare, en 1774, 1775 & 1776, par ordre de la compagnie angloise; par le capitaine FORREST. Ouvrage orné de planches & de cartes. A Paris, hôtel de Thou, rue des Poitevins, 1780. In 4to. Prix 15 liv. en feuilles, 15 liv. 10 s. broché, & 17 liv. 10 s. relié.*

ON fait que la premiere découverte de la Nouvelle-Guinée ou terre des Papous, a été faite en 1511, par *Antoine Ambreu & François Serrano*. On dit qu'elle fut découverte une seconde fois par *Alvaro de Saavedra* en 1527, & qu'il lui donna le nom de Nouvelle-Guinée, parce qu'elle forme les antipodes du pays d'Afrique, appelée Guinée. Quoiqu'il en soit, il s'en faut de beaucoup que ce pays situé à l'est des Moluques soit aussi connu qu'il mérite de l'être. Les Moluques elles-mêmes ne le sont qu'imparfaitement, grace à la jalousie des Hollandois, qui ont jusqu'ici induit volontairement les autres peuples en erreur, relativement

tivement à la position des Moluques, aux bancs de sable, & aux autres difficultés de la navigation de ces parages; ils ont même fabriqué de fausses cartes pour tromper les navigateurs des autres nations. Le capitaine Forrest rectifie ces cartes & dévoile les manœuvres des Hollandois. La traduction de son voyage est donc un service essentiel dont on doit savoir beaucoup de gré au traducteur & à l'éditeur. D'ailleurs ce livre a un mérite de plus pour nous; il nous fournit de nouvelles preuves de l'avidité active des Anglois; & nous montre les moyens qu'ils emploient pour s'approprier le commerce de toutes les nations, établir des comptoirs, & fonder des colonies dans tous les pays du monde.

Depuis l'établissement de Balambagan, isle située près du promontoire septentrional de Bornéo, la compagnie angloise s'occupoit des moyens de partager le commerce des épiceries avec les Hollandois. Elle y étoit encouragée par les recherches de M. Dalrimple, & présumoit que le cannelier, le muscadier, le géroslier, &c. pouvoient se cultiver avec succès à Balambagan. Elle écrivit en conséquence au commandant & au conseil de cet établissement, en date du 12 juin 1771. A la fin d'août 1774, on vit arriver à Balambagan des ambassadeurs de l'héritier présomptif du sultan de Mindanao. Ils avoient à leur suite un habitant des Moluques, appelé *Ismaël Tuan Hadjée*, qui ayant été long-tems au service de la compagnie hollandoise, connoissoit très-bien

## 26 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

les Moluques ; il avoit même été à l'est de ces isles , par-delà le détroit de Pitt , & jusqu'à la côte de la Nouvelle Guinée , & il en avoit rapporté des muscades qui croissent sur cette terre. Le commandant de Balambagan eut soin de s'entretenir avec lui , & pensa à tirer des plans d'épiceries des isles qui n'ont aucune communication avec les Hollandois. Il consulta le capitaine Forrest , lui proposa de faire un voyage à la Nouvelle-Guinée , & de prendre Tuan Hadjée sur son bord. Le capitaine se chargea de cette expédition & s'en acquitta avec tout le zele imaginable. Après avoir pris son point de départ de Balambagan , il a parcouru & examiné les Moluques ; il est allé à la Nouvelle Guinée , où il est resté assez long-tems ; il y a transplanté des milliers de gérofliers & de canneliers ; enfin il a formé divers établissemens qu'il est très-important de connoître.

Non-seulement ce voyage perfectionne la géographie de cette partie de l'Inde , & offre des découvertes aux navigateurs , mais on y trouve encore des détails très-piquans sur les peuples & les productions des pays , dont il y est question. On sent qu'il nous est impossible de suivre pas à pas le journal du capitaine Forrest , on n'exigera pas même que nous en rapportions tous les morceaux curieux : mais nous en citerons assez pour inspirer le desir de le lire en entier.

Le capitaine Forrest partit de Balambagan le 9 novembre 1774 , le 19 il mouilla dans

la rade de Sooloo, où il trouva un vaisseau de la compagnie angloise. Il descendit à terre avec Tuan Hadjée, visita le résident d'Angleterre, rendit ses devoirs au sultan & à son héritier présomptif. » Pendant la fraîcheur de » la soirée, dit-il, j'eus le plaisir de voir Po- » telie (la princesse) *Diamelen*, niece du sultan, & *Fatime*, fille du général des trou- » pes *Amilbadar*, se promener à cheval, accompagnées de plusieurs datoots (barons ou » nobles), & d'autres naturels du pays. Sans » sortir de la ville, elles vont & reviennent » le long d'une grande & large rue sablée; » elles piquent leurs coursiers jusqu'à ce qu'ils » prennent un trot vif; mais elles les arrêtent quand ils veulent galopper : tel est l'usage du pays; les chevaux, habitués à cet » exercice, trotent très-vîte. Ces deux Indiennes étoient d'une beauté remarquable, & » elles auroient pu passer pour des blanches. » Elles portoient des vestes d'une mouffeline » fine, très-ferrée sur le corps; le col & le » haut de la gorge étoient découverts; elles » avoient de la ceinture en bas un jupon flottant, retenu par une ceinture brodée & ornée d'une agraffe d'or & d'une pierre précieuse. Dessous cette robe flottante, qui ne » descendoit qu'à mi-jambe, on voyoit des caleçons de mouffeline qui tomboient jusqu'à » la cheville du pied. Elles se tenoient avec » bonne grace à cheval, mais comme les hommes s'y tiennent en Europe, ... leurs étriers » étoient très-courts. Leurs cheveux étoient

## 28 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» relevés en touffe au sommet de la tête , à  
 » la mode des Chinois ; avant la fin de la  
 » promenade ceux de *Diamelen* se détachèrent ,  
 » & on les vit flotter en jolies boucles noires  
 » qui touchoient la selle. Les Indiennes d'un  
 » rang distingué sur cette isle , sont dans l'u-  
 » sage de se promener ainsi à cheval. Leurs  
 » selles avoient un espace vuide au milieu ,  
 » comme celle que recommande le maréchal  
 » de Saxe à la cavalerie , dans l'ouvrage in-  
 » titulé *ses rêveries*.

Quoiqu'on reproche avec raison à certains voyageurs , d'entrer dans des détails trop minutieux , nous croyons qu'on les leur pardonneroit facilement , s'ils étoient aussi agréables que ceux dont nous venons de faire part à nos lecteurs. Au reste , le capitaine Forrest est très-sobre à cet égard , & donne toujours plus d'étendue aux objets utiles , quels qu'ils soient. On lira par exemple , avec intérêt , ce qu'il dit du sagoutier. » Le sagoutier n'a pas , non  
 » plus que le cocotier , d'écorce qui se pele :  
 » c'est un long tube d'un bois dur d'environ  
 » deux pouces d'épaisseur , qui contient une  
 » pulpe ou moëlle mêlée de beaucoup de fi-  
 » landres. Lorsque l'arbre est abattu , on le fend  
 » en quartiers de cinq à six pieds ; alors on  
 » coupe en travers les filandres & la moëlle.  
 » Quand on a retiré la moëlle , on la mêle  
 » avec de l'eau , & on la bat ; alors les filan-  
 » dres se séparent , flottent au *sommet* (\*), &

---

(\*) C'est ici probablement une inadvertance du tra-



» la farine se dépose. Après avoir passé ainsi  
 » la moëlle dans plusieurs eaux, on la met  
 » dans des paniers cylindriques faits de feuil-  
 » les de sagoutiers, & si on veut la garder  
 » quelque tems, on plonge ces paniers dans de  
 » l'eau douce. Un arbre produit deux à quatre  
 » cens livres de farine.... Nous ne voyons  
 » guere en Europe que du sagou en grains.  
 » On donne cette forme à la farine en l'hu-  
 » mectant & la passant par un crible dans un  
 » pot de fer très-creux, qu'on tient sur le feu.  
 » Tout le sagou en grains que nous connois-  
 » sons, est ainsi à moitié cuit, & se garde  
 » long-tems : la pulpe ou farine, dont on fait  
 » ce sagou, se conserve ainsi pendant plusieurs  
 » années, si on ne l'expose pas à l'air ; dès  
 » que l'air y pénètre, elle s'aigrit. «

M. Forrest détaille ensuite la maniere dont  
 les Papous en font du pain, & démontre com-  
 bien cet arbre nourricier favorise leur paresse  
 pour l'agriculture.

Durant une relâche qu'il fit à Tomoguy ;  
 au mois de janvier 1775, il vit un capitaine  
 nommé *Mareca* écraser des cannes de sucre en  
 les mettant en presse. » Les habitans de ces  
 » isles, dit-il, font un syrop du jus qu'ils en  
 » tirent : je remplis une bouteille de ce jus,  
 » qui se convertit bientôt en très-bon vinaig-  
 » re.... J'ai été témoin à Tomoguy, ajoute-

---

du&eur, car nous ne pensons pas qu'on puisse dire le  
*sommet* de l'eau.

### 30 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» t-il peu après , d'une maniere particuliere  
» de tirer du sang ; ils mettent le côté rem-  
» pli d'aspérités d'une certaine feuille ( à-peu-  
» près de la largeur de la main ) sur la partie  
» qu'ils veulent saigner ; ils sucent ensuite avec  
» la langue le côté supérieur de la feuille , &  
» le dessous se couvre de sang. «

Nous n'avons aucun livre d'histoire-naturelle qui nous fasse connoître plus complètement les oiseaux de paradis , que la description qu'en donne le capitaine Forrest d'après *Valentin*. Il en distingue sept especes : 1°. le grand oiseau de paradis d'Arou ; 2°. le petit oiseau de paradis des isles des Papous ; 3°. & 4°. deux especes différentes qui sont noires ; 5°. l'oiseau de paradis blanc ; 6°. l'oiseau de paradis noir & peu connu ; 7°. le petit oiseau du roi qu'on peut mettre dans cette classe. Ces différentes descriptions sont très-curieuses , mais leur étendue nous empêche de les rapporter. Nous nous arrêterons cependant à la 6e. espece , qui differe de la 3e. & de la 4e. » En 1689 , dit » notre voyageur , on vit à Amboine une nou-  
» velle espece d'oiseau de paradis noir , qui  
» venoit de Messowal ; elle n'avoit qu'un pied  
» de long ; une belle couleur de pourpre , une  
» petite tête & un bec droit : comme les au-  
» tres oiseaux de paradis , elle a sur le dos  
» près des aîles , des plumes pourpres & bleues ;  
» mais au-dessous des aîles , & sur-tout du ven-  
» tre , elle est jaune comme l'oiseau de para-  
» dis ordinaire : au-dessus du col , elle est cou-  
» leur de souris , entre-mêlée de verd. Cette

» espece est remarquable, en ce qu'elle a de-  
 » vant les ailes deux touffes arrondies de plu-  
 » mes, dont la bordure est verte, & que l'oi-  
 » seau remue à sa volonté comme des ailes.  
 » Au lieu de queue, elle a douze à treize fi-  
 » lets noirs, & sans barbes, qui pendent les  
 » uns à côté des autres : ses pieds forts sont  
 » armés d'ongles aigus ; la tête est d'une peti-  
 » tesse extrême ; les yeux sont petits aussi, &  
 » environnés de noir. «

M. Forrest parle d'une coutume de l'isle de  
*Bally*, que nous rapporterons ici, & qui doit  
 intéresser dans un moment où *la Veuve du Ma-*  
*labar* a tant de succès. » Les femmes, dit-il,  
 » se tuent ou se brûlent avec leurs maris morts.  
 » Les esclaves se brûlent également en l'hon-  
 » neur de leur maître. Ceux qui se détermi-  
 » nent à cette folie, ne sont pas obligés de  
 » l'accomplir à un certain tems ; ils fixent quel-  
 » quefois une époque éloignée ; & pendant cet  
 » intervalle, comme on fait leur intention,  
 » les naturels leur rendent toutes sortes d'hon-  
 » neurs : ces fanatiques sont révéérés & caref-  
 » sés par-tout où ils vont. Enfin, quand le  
 » jour fatal arrive, on dresse à côté d'un grand  
 » feu une espece de platte-forme : l'insensé qui  
 » se dévoue pour victime, commence à dan-  
 » ser, afin de se jeter dans le délire ; il saute  
 » ensuite à l'extrémité d'une planche qui se  
 » baisse par le poids du corps, & il tombe au  
 » milieu des flammes. «

Cette méthode de se brûler est, comme on  
 voit, plus raffinée que celle du Malabar. La

## 32 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

coutume n'en est pas moins horrible , mais nous trouvons la faculté de fixer soi-même l'époque de son sacrifice , assez commode pour les gens qui veulent vivre long-tems , sans rien perdre des honneurs attachés à cet héroïsme prétendu.

On lira avec plus de plaisir la description d'une fête que donna le sultan de Mindano , au mois d'août 1775 , à l'honneur de sa petite-fille qui étoit parvenue à l'âge d'avoir les oreilles percées , & ses belles dents blanches limées fort minces , afin de les teindre d'un noir de jais : on ne sera pas moins content des détails donnés par notre voyageur sur une visite que Poteli *Pyak* , épouse de *Rajah Moodo* (\*) fit au sultan le 22 du même mois. » Elle » avoit cent quatre femmes à sa suite. Lors- » qu'elle eut mis pied à terre du côté de l'eau » où se trouvoit le palais du sultan , & à » environ cent pas de cet édifice , toutes les » femmes de la maison du sultan , au nombre » d'environ cinquante , se mirent à crier d'une » voix perçante *You* , qu'elles prononçoient » exactement comme les Anglois , en faisant » durer ce mot environ quatre secondes. Cela » fut répété trois fois , avec un intervalle d'en- » viron quatre secondes chaque fois. Après » quoi elles prononcèrent le monosyllabe *We*,

---

(\*) *Rajah Moodo* , signifie jeune roi , prince héréditaire : cela répond à-peu-près au titre de *Roi des Romains*.

» de la même maniere que les Anglois , auffi  
 » trois fois & en le trainant auffi long-tems  
 » que le premier mot. « Ce font des glapiffemens d'usage à Mindanao pour faluer les dames d'un rang diftingué. Certe efpece de falutation furprit le capitaine Forrest & affecta dé-  
 » agréablement fes oreilles. » L'époufe de *Rajah Moodo*, continue-t-il , étoit entièrement  
 » habillée de mouffeline à fleurs , avec des  
 » grandes boucles d'oreilles de filagrame d'or ,  
 » qui ne pendoient pas à fes oreilles , mais  
 » qui , paffant au travers d'un trou percé à  
 » l'endroit ordinaire , étoient attachées avec  
 » une vis à une petite plaque d'or du côté  
 » oppofé. Les domeftiques fe jetterent par terre  
 » en troupes ; & le moindre de la fuite , juf-  
 » qu'à celui qui portoit la boîte avec le bé-  
 » tel , eurent du chocolat & des gâteaux ;  
 » après qu'on en eut fervi aux perfonnes d'un  
 » rang plus diftingué. Ils jouerent beaucoup  
 » à une efpece de jeu d'échecs avec des grains  
 » de verre plats d'un côté : ces grains étoient  
 » de différentes couleurs, blancs, noirs & bleus.  
 » Les Malais & le peuple de Magindano don-  
 » nent à ce jeu le nom de *Damahan* , mot qui  
 » ne differe pas beaucoup du nom françois de  
 » jeu de dames. «

» Le foir , quinze femmes , placées l'une  
 » derriere l'autre , formoient une demi-lune qui fe  
 » mouvoit lentement en rond. Une de ces fem-  
 » mes qui conduifoit les autres , chanta pen-  
 » dant trois ou quatre minutes ; pendant tout  
 » ce temps-là , la conductrice & la demi-lune

### 34 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» s'avancèrent lentement en rond. Après qu'elle  
» eut fait le cercle, ce qui demanda environ  
» quatre minutes, elle passa à la queue des  
» autres, & celle qui la suivoit chanta de  
» même. Cette danse dura environ une heure,  
» & me parut fort ennuyeuse, la même chan-  
» son étant toujours répétée. «

Les hommes ne prennent point de part à  
cette salutation singulière, parce qu'en général  
ils doivent être très-réservés vis-à-vis des fem-  
mes. » Les hommes, remarque M. Forrest, ne  
» se mêlent point avec les femmes dans ces  
» espèces de divertissemens ; ils ne les tou-  
» chent jamais, ne les saluent point, & af-  
» fectent même de ne point les appercevoir,  
» quoiqu'ils paroissent ne point les éviter....  
» Quand les femmes d'un certain rang traver-  
» sent les rues pour se faire des visites, elles  
» marchent d'un air grave & d'un pas me-  
» suré, en tenant à la main droite une pièce  
» de soie fort claire, qui sert à garantir le  
» visage, & non à le couvrir, elles sont sui-  
» vies par une troupe de femmes, souvent  
» esclaves, & les concubines du mari. Dans  
» la rue les femmes ne parlent qu'aux femmes  
» (& très-rarement); & comme les routes sont  
» étroites, elles se suivent toutes à la file.  
» Chez elles, elles parlent librement avec tout  
» le monde, comme en Europe. «

On ne fera peut-être pas fâché que nous  
donnions une idée des loix particulières à Min-  
danao. » Pour vol, on coupe la main droite  
» au coupable, ou bien il paie trois fois la

» valeur de la chose volée : ce qui est la  
 » même punition que parmi les Mahomérans  
 » d'Achem. La mutilation est punie de mort ;  
 » l'adultère , par la mort des deux parties ; la  
 » fornication , par une amende. Les héritages  
 » se partagent en égales parties aux fils , &  
 » la moitié aux filles ; la même chose s'observe  
 » pour les petits-enfans. S'il n'y a ni freres  
 » ou sœurs , ni neveux ou nieces , le Sultan  
 » reclame la succession au profit des pauvres.  
 » Il en est de même en remontant au grand-  
 » oncle. Si un homme répudie sa femme , elle  
 » peut réclamer le tiers des meubles & de  
 » l'argent , en proportion des facultés du mari.  
 » Ce ne sont pas , comme aux isles Molu-  
 » ques , & dans les autres pays Mahométans ,  
 » les prêtres qui donnent le nom aux enfans.  
 » Le pere rassemble ses amis , qu'il régale ; il  
 » rase partie des cheveux de l'enfant , & les  
 » met dans un bassin , qu'il enterre ou qu'il  
 » expose sur l'eau. «

Le gouvernement de Magindano tient au système féodal , & en quelque sorte monarchique. Après le sultan , suit le *Rajah Moodo* , désigné pour son successeur , un lieutenant-général de police & un inspecteur de la flotte , nommé par le sultan ; six juges & six protecteurs des immunités du peuple , dont la charge est héréditaire pour leur fils aîné.

N'est-on point étonné de nous voir employer indifféremment pour désigner l'isle dont il est ici question , les mots de *Mindanao* , *Mindano* & *Magindano* ? Ils sont en effet syno-

### 36 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

nimes , & le dernier est celui dont on se sert dans le pays ; il est composé des trois mots *Mag* , parens ou alliés , *In* , pays , & *Dano* , lac. Nous avons les plus grandes obligations à M. Forrest , pour avoir rectifié les erreurs de nos géographes & de nos voyageurs sur Mindanao , où il est resté long-temps. Que l'on compare ce que l'on trouvera sur cette île dans nos recueils de voyage , dans nos méthodes & dans nos dictionnaires , & l'on sentira tout le prix des recherches du capitaine Forrest. Nous ouvrons , par exemple , la dernière édition du *Dictionnaire géographique de Vosgien* , publiée en 1779 ; nous y voyons , pag. 463 , que Mindanao est à 140 d. 40 min. de long. & à 7 d. de lat. M. Forrest dit positivement que l'île s'étend de 5 d. 40 min. à 9 d. 55 min. de lat. N. & 119 d. 30 min. à 125 d. de long. E.

Le même dictionnaire regarde Mindanao comme une des Philippines. » Les Espagnols , » dit M. Forrest , ont soumis la côte septentrionale ; mais ils ne l'ont jamais subjuguée » en entier. Ils la mettent quelquefois au nombre des Philippines , afin d'étendre leurs domaines : un de leurs auteurs les plus dignes » de foi dit cependant qu'elle est *adjacente aux Philippines*. D'Aviti , auteur François , dit » expressément que Mindanao n'est pas une » des Philippines. «

Vosgien dit que Mindanao a 300 lieues de tour , & il en donne 465 à l'Irlande. M. Forrest donne 800 milles anglois de tour à Mindanao , & dit qu'elle est aussi étendue que le royaume d'Irlande.



Enfin, nous ne finirions point si nous voulions mettre sous les yeux des lecteurs, toutes les corrections & additions que M. Forrest a faites aux connoissances qu'on a déjà des pays qu'il a parcourus. On doit lire avec la plus grande attention tout ce qu'il dit de Sooloo, de la partie septentrionale de Bornéo, & de l'île de *Bunwoot* qu'il a obtenue pour sa nation.

(*Journal de littérature, des sciences & des arts.*)

---

PRINCIPLES of electricity, &c. *Principes d'électricité, contenant de nouveaux théorèmes & de nouvelles expériences, avec une analyse sur l'avantage des conducteurs élevés & en pointe; par le Vicomte CHARLES MAHON.* Londres, chez Elmsly, 1 vol. In-4to. 1779.

Q Uoique l'auteur de cet ouvrage annonce qu'il y va établir *les loix fondamentales de l'électricité*, qu'on ne pense pas qu'il se borne uniquement à un traité *élémentaire* de cette science. Pour le lire, il faut avoir acquis une certaine connoissance des expériences ordinaires, & des propriétés générales de l'électricité, qui ont déjà été développées par les premiers physiciens.

L'auteur traite d'abord des *atmosphères électriques*, & il entreprend de prouver qu'elles sont formées des *particules d'air* qui environ-

### 38 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

nent le corps électrisé; il soutient, par exemple, que si le corps est électrisé *positivement*; il déposera sur toutes les particules d'air qui l'environnent, & qui se trouvent successivement en contact avec lui, une partie proportionnelle de son électricité *surabondante*; de sorte qu'elles deviendront elles-mêmes électrisées *positivement*, & formeront ainsi une atmosphère *positivement* électrisée. (\*) Le même raisonnement est appliqué, *mutatis mutandis*, aux corps électrisés *négativement*, & à leurs atmosphères *négatives*.

Ce principe posé, l'auteur observant que la densité d'une atmosphère électrique, diminue selon que la distance du corps électrisé augmente, il tâche d'assigner la cause qui fait qu'un corps sur lequel on a fixé une pointe *projetante*, perd ou reçoit plus facilement l'électricité, qu'un corps uni de figure cylindrique ou globuleuse : c'est, selon lui, parce que l'électricité *surabondante* du corps qu'on suppose électrisé *positivement*, & qui tend toujours à s'en séparer, trouve alors moins de résistance

---

(\*) Il est étonnant que l'auteur n'ait pas réfléchi à certaines observations du docteur Franklin, qui paroissent opposées à ce qu'il avance ici, & sur-tout à l'expérience dans laquelle une grande boule de liege électrisée & attachée à un cordon de soie, tournoya cent fois comme une fronde, & avec beaucoup de rapidité, sans rien perdre de son électricité, quoiqu'elle eût parcouru près de 800 verges dans l'air. (Voyez *Experiments and observations on electricity*, &c. Lettre VI.)

à sa sortie, d'autant plus que la pointe projette de la partie la plus dense de l'atmosphère électrique du corps, dans la plus rare, & qui, par conséquent, oppose moins de résistance. Au contraire, la matière électrique quitte plus difficilement un corps uni cylindrique, électrisé positivement, parce que tous les points de sa surface sont en contact avec la partie la plus dense de son atmosphère électrique qui résiste fortement. D'ailleurs plus la surface de la pointe est petite, moins il doit y avoir d'obstacle à la sortie de l'électricité surabondante du corps, laquelle tend à se décharger dans la partie rare de son atmosphère électrique vers laquelle la pointe s'avance.

Parmi diverses expériences que l'auteur a faites pour éclaircir ce principe, il cite celle d'un morceau de fil d'archal placé entre deux globes de métal, de sorte que ses deux bouts se trouvoient au niveau de leurs surfaces. Dans cette situation, si on approche de lui un corps électrisé, il n'agit plus comme pointe, ou seulement d'une manière peu sensible, parce que la partie de l'atmosphère électrique des deux corps ronds circule & s'étend autour de lui.

Les autres expériences servent à montrer qu'un corps uni isolé, un conducteur cylindrique, par exemple, lorsqu'il se trouve plongé dans l'atmosphère électrique d'un autre corps, que l'on suppose chargé positivement (\*), mais

---

(\*) Afin d'éviter les répétitions, ou les circonlocutions,

#### 40 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

à une distance où il ne peut être frappé, est dans le même instant électrisé de trois manières différentes. Son extrémité voisine du corps chargé, acquiert une électricité *negative*, l'extrémité opposée est électrisée positivement; tandis qu'une partie quelconque entre ces extrémités reste dans un état neutre & inélectrisée; de sorte que les deux forces contraires se contrebalancent l'une & l'autre dans cette partie. Ici l'auteur joint à ses expériences le calcul géométrique pour déterminer précisément la place de ce point, ou plutôt de cette ligne inélectrisée dans un cylindre, ou tout autre corps donné, & pour démontrer que la densité des atmosphères électriques, est en raison inverse du quarré de la distance du corps électrisé.

Il n'est guere besoin d'ajouter que, si le corps n'est point isolé, ou qu'il ait une communication avec la terre, tout alors restera dans un état négatif, une certaine partie de sa *quantité naturelle* d'électricité, se répandant dans la masse commune, par la pression, la répulsion, ou toute autre action de la matiere électrique qui appartient au premier conducteur chargé. On peut consulter à ce sujet un article des *Transactions philosophiques*, où M. Ingenhoufz a expliqué les phénomènes de l'électrophore (\*). Mais cependant nous n'avons pu

---

nous supposerons toujours jusqu'à la fin de cet article que le corps électrisé est chargé d'une électricité positive.

(\*) Voyez *Philosophical transactions*, vol. *LXVIII*, art. 48.

nous empêcher de rappeler ce principe, d'autant plus qu'il est le fondement des observations les plus remarquables de l'auteur sur les effets du tonnerre, observations dont il tire des conséquences qui pourront paroître terribles.

Nous voulons arler ici de ce qu'il appelle *le coup électrique retournant* qui, selon lui, dans un orage accompagné de tonnerre, peut produire les plus funestes effets, même à une grande distance de la place où la foudre tombe. Cette observation paroît être d'une telle importance, que nous tâcherons de donner des expériences sur lesquelles elle est fondée, une idée aussi claire que nous pourrons le faire, sans nous borner à telle ou telle expérience, mais en rapportant les principales circonstances qui leur sont communes à toutes.

Nous devons d'abord faire savoir aux lecteurs, que l'auteur fit usage d'une machine très-puissante, composée par M. Nairne, dont le premier conducteur de six pieds de long, sur un de diamètre, frappoit très-souvent quand le tems étoit favorable, une boule de cuivre qui communiquoit à la terre, à la distance de dix-huit pouces, & même davantage. Dans le détail où nous allons entrer, nous appellerons *A* cette boule de cuivre, & nous la supposons constamment placée à la distance nécessaire, pour qu'elle puisse être frappée, de sorte que le premier conducteur décharge sur elle, à l'instant où il est pleinement chargé.

Un autre grand conducteur, que nous ap-

## 42 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pellérons le *second conducteur*, est suspendu ; dans un état isolé , plus éloigné que le premier du point où il devroit être pour frapper , mais cependant dans son atmosphère électrique , par exemple à la distance de six pieds. Une personne placée sur un siège isolé , touche légèrement ce second conducteur avec un doigt de la main droite , tandis qu'avec un doigt de la gauche , elle communique à la terre , en touchant aussi légèrement une seconde boule de cuivre , fixée au haut d'une verge de métal , & que nous nommerons *B*.

Tandis que le premier conducteur reçoit son électricité , si la distance entre les deux conducteurs n'est pas trop grande , on voit passer des étincelles du second à la main droite de la personne isolée , tandis que des étincelles semblables , passent du doigt de sa main gauche dans la boule de cuivre *B* , qui communique avec la terre. Ces étincelles sont une partie de *la quantité naturelle* de matière électrique appartenant au premier conducteur , & à la personne isolée , & elle en est chassée dans la terre , le long de la boule *B* , & de son soutien par la pression élastique de l'atmosphère électrique du premier conducteur. Le second conducteur & la personne isolée sont par-là réduits à un état négatif.

A la fin , cependant , le premier conducteur ayant acquis *sa charge entière* , frappe tout-à-coup la boule *A* , placée pour cet effet à la distance de 17 ou 18 pouces. La décharge faite , & le premier conducteur privé de son

atmosphère électrique , son action sur le second conducteur & sur la personne isolée , cesse aussi tôt ; & la personne éprouve à l'instant vivement un *coup retournant* , quoiqu'elle n'ait aucune communication directe ou sensible , avec le corps *frappant* ou le corps frappé , excepté par le plancher , & qu'elle soit placée à la distance de cinq ou six pieds de chacun. Ce *coup retournant* est évidemment occasionné par la rentrée subite du feu électrique , qui appartient à son corps & au second conducteur , & qui après en avoir été chassé par l'action du premier conducteur chargé , revient à sa première place , au moment où cette action cesse. L'auteur fait voir ensuite qu'il n'y a aucune raison de supposer que la matière électrique sortie du premier conducteur , dans cette expérience , se divise au moment de l'explosion , & se disperse de plusieurs côtés , pour frapper ainsi le second conducteur & la personne isolée , à une telle distance.

Lorsque le second conducteur & la personne isolée sont placés dans la partie la plus dense de l'atmosphère électrique du premier conducteur , ou un peu plus loin qu'il ne faut pour être frappés , les effets sont encore plus considérables , le *coup retournant* étant extrêmement plus rude que celui qu'on pourroit recevoir directement du premier conducteur. L'auteur donne cette circonstance comme une preuve incontestable que l'effet appelé par lui , *coup retournant* , n'a point été produit par la première cause , dont on supposeroit la force

#### 44 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

divisée au moment de l'explosion , puisque nul effet ne peut être plus grand que la cause qui l'a produit. — Il s'exposa lui-même au coup *retournant* , huit ou dix fois pendant une matinée , ce qui lui causa une douleur assez vive au poing tout le soir , & une sensation désagréable aux bras & au poignet pendant tout le jour suivant.

Appliquons maintenant cette expérience & les observations qui en résultent , à ce qui se passe dans l'électricité naturelle , ou pendant un orage accompagné de tonnerre. On doit certainement en attendre des effets semblables , mais plus en grand , puisque , selon l'expression de l'auteur , les hommes & les animaux peuvent être tués , & les édifices endommagés par le coup *retournant* électrique , qui peut provenir de l'explosion d'un nuage fort éloigné , peut-être même à la distance d'un mille & davantage.

Il est certainement facile de concevoir qu'un gros nuage chargé de la foudre doit produire des effets semblables à ceux du premier conducteur de l'auteur. Comme lui , tandis qu'il continue d'être chargé , il doit par l'action de son atmosphère , communiquer à la terre une partie du fluide électrique des corps qui se trouvent alors plongés dans cette atmosphère , & qui par conséquent deviennent électrisés négativement. De plus , cette partie de leur fluide électrique , ainsi que dans les expériences artificielles , leur sera rendue subitement , au moment de l'explosion du nuage , lorsqu'il cessera d'agir sur eux ; de sorte que l'équilibre



fera rétabli, & que ces corps reviendront à leur état naturel.

Nous ne pouvons, malgré tout cela, adopter le sentiment de l'auteur, quant à la grandeur des effets ou du danger qu'il y a à craindre du coup *retournant* dans ce cas, parce que l'estimation qu'il fait n'est nullement fondée. Puisque, selon lui, la densité électrique de l'atmosphère électrique d'un nuage chargé de tonnerre est si grande, comparée à celle de l'atmosphère électrique d'un premier conducteur quelconque, & puisqu'un coup *retournant*, quand il est produit par l'éloignement subit de l'action même la plus foible de l'atmosphère d'un *premier conducteur* chargé, peut être extrêmement fort, ainsi que nous l'avons vu; il est *mathématiquement évident*, que le coup *retournant* venant à être produit par l'éloignement subit de l'action la plus forte de l'atmosphère électrique d'un nuage extrêmement chargé, la force d'un tel coup *retournant* doit être immense. En effet; si la quantité de fluide électrique contenue *naturellement* dans le corps d'un homme, par exemple, étoit infinie, la proportion que l'auteur établit entre les effets produits par un nuage, & ceux qui le sont par un premier conducteur pourroit être admise; mais sûrement un nuage électrisé, quelque grande que soit son étendue & la quantité de fluide électrique qu'il contient, comparées avec l'étendue & la charge d'un premier conducteur, ne peut pas chasser du corps d'un homme plus que la quantité *naturelle* du feu électrique qu'il con-

## 46 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

tient ; par conséquent , dès que l'action qui avoit chassé cette quantité naturelle cesse , il ne peut rentrer dans ce corps que la partie du fluide électrique qui lui appartenoit. (\*) Mais il n'y a point de raison pour supposer cette quantité si grande , qu'elle puisse détruire ou même offenser le corps au moment qu'elle y rentre.

Dans l'expérience expliquée ci-dessus , la personne isolée reprend à l'instant où le coup *retournant* se fait sentir , non seulement cette portion d'électricité naturelle , qui avoit été chassée de son corps , mais elle reçoit encore dans ce même instant , tout le feu électrique dont le second conducteur avoit été privé , & qui doit nécessairement repasser par son corps , pour arriver à ce second conducteur. Pour mettre donc ces objets dans un état de comparaison , il faut que dans l'*électricité naturelle* , le corps d'une personne soit placé de manière , dans une maison , par exemple , que la matière électrique qui a été chassée de cette maison dans la terre , par l'action d'un nuage chargé de tonnerre , n'y puisse revenir au moment de l'explosion , sans passer au travers du corps de cette personne ; ce qui ne peut guere arriver à moins que la maison ne soit isolée , ( comme le second conducteur de l'expérience

---

( \* ) Nous supposons une personne située de manière que le feu *retournant* des autres corps , ne puisse passer à travers le sien.

précédente) & que la personne ne devienne le canal, par lequel la maison reprendroit sa matiere électrique. Il est beaucoup plus probable que le fluide électrique revient dans la maison par les mêmes voies qu'il en a été chassé, & cela sans le moindre bruit.

Dans le cas où un homme se trouveroit au milieu d'une plaine pendant que le tonnerre gronde, comme il ne communique à aucune masse de matiere au-dessus de lui; au moment d'une explosion éloignée, il ne peut rentrer dans son corps que la quantité de feu électrique qui en avoit d'abord été chassée; & on peut inférer facilement que cette quantité n'est pas considérable.

Lorsqu'une personne non-isolée tient dans sa main deux des boules de M. Canton, tandis qu'un nuage extrêmement chargé, passe au-dessus de sa tête, l'angle formé par les boules, indique l'état électrique de cette personne, ou la quantité d'électricité naturelle, dont son corps est privé alors par l'action du nuage. Mais la répulsion des boules n'est point assez considérable pour faire craindre que le retour de cette électricité naturelle puisse avoir des suites fâcheuses, quelque subit qu'on veuille le supposer.

Néanmoins l'auteur observe qu'il y a des exemples de personnes qui ont été tuées par l'électricité *naturelle*, qu'on a trouvé leurs chaufures déchirées, & leurs pieds endommagés par le feu électrique, sans qu'on ait pu découvrir sur le reste du corps des marques

## 48 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

apparentes d'un coup de tonnerre. Il ajoute à cela : » s'il arrive qu'un homme soit tué par » un coup *retournant* , le feu électrique rentre » subitement dans son corps par les pieds , & » seulement par les pieds ; ce qui n'arriveroit » pas s'il étoit tué immédiatement par un coup » de tonnerre. «

Il ne seroit pas difficile de rendre raison de ces phénomènes , si on étoit bien assuré des circonstances qui les accompagnent ; mais sans interroger les morts à ce sujet , l'expérience journalière suffit pour prouver qu'à la vérité le tonnerre doit occasionner un coup *retournant* , mais que ce coup n'est pas aussi terrible que l'auteur voudroit le faire entendre. (\*) Si durant un orage accompagné de tonnerre , un homme pouvoit être tué au milieu d'une campagne , seulement par le retour de son feu électrique après une explosion qui se fait à une grande distance , certainement il y auroit une

---

(\*) L'auteur cite , il est vrai , l'exemple d'une personne qui reçut un coup pour avoir mis par hasard sa main en contact avec un conducteur *ininterrompu* , dans le moment d'une explosion qui se fit à plus d'un demi-mille. Il observe encore que différens physiciens ont vu dans la même circonstance passer des étincelles de feu électrique , par l'intervalle laissé exprès à un conducteur élevé sur une maison ; sans que ce conducteur eût été frappé. --- Ces observations ne prouvent point cependant la force ou le danger du coup *retournant* , mais seulement son existence ; ce que nous ne contestons pas.

infinité

infinité d'exemples de personnes qui auroient senti ce coup *retournant* jusqu'à un certain degré, depuis la *commotion* la plus violente, jusqu'à la *pulsion* la plus légère. Mais on n'a encore observé rien de tel, & l'on n'a jamais entendu dire que quelqu'un eût éprouvé aucune commotion électrique pendant un orage, sinon lorsqu'il a été directement frappé, ou qu'il s'est trouvé près du lieu où la foudre est tombée.

L'auteur avoit bien prévu cette objection, à laquelle il s'est efforcé de répondre; mais dans sa réponse il ne dit guere plus que ce que nous avons déjà extrait de son ouvrage, c'est-à-dire, qu'il cherche à calculer la différence qui se trouve entre la densité de l'atmosphère électrique d'un nuage très-étendu, & celle d'un *premier conducteur* chargé. Mais nous avons déjà remarqué que ce n'est pas la vraie méthode d'estimer leurs différens effets, puisque ces deux causes, quelque inégale que soit leur force, sont considérées comme l'exerçant sur des corps qui ne contiennent qu'une très-petite quantité de matiere électrique.

Si nous nous étendons particulièrement sur ce sujet, c'est pour rassurer ceux que les principes de l'auteur pourroient effrayer, & qui n'ayant jusqu'ici craint les effets du tonnerre que quand il gronde au-dessus de leur tête, ne se croiroient pas en sûreté même lorsqu'ils ne l'entendroient que dans l'éloignement, à moins d'être à l'abri du danger dans une maison munie de bons conducteurs; car il faut

remarquer que les observations suivantes tendent à diminuer leur frayeur , en montrant que les conducteurs élevés & en pointe peuvent garantir du danger qu'il y auroit à craindre du coup *retournant* , aussi-bien que de la foudre elle-même.

En effet différens endroits de l'ouvrage , outre ceux qui ont un rapport immédiat avec l'objet dont il traite , servent à prouver que les conducteurs élevés & qui se terminent en pointe , sont préférables à ceux dont l'extrémité est arrondie. C'est à la fin du livre que l'auteur discute cette matiere , & comme elle est fort simple & d'un intérêt général , nous allons transcrire l'énumération qu'il fait des qualités qu'il exige dans un conducteur. Ces qualités sont au nombre de onze.

I. *Que la verge soit faite des matieres que leur nature rend les plus propres à servir de conducteurs à l'électricité.*

II. *Que la verge soit ininterrompue & parfaitement continue.* — C'est une qualité essentielle. Il n'est peut-être pas facile d'avoir un conducteur fait d'une seule piece de métal , mais il ne suffit pas que celles dont il est composé se touchent sensiblement , elles doivent être unies par le moyen d'écrous & de vis.

III. *Qu'elle soit d'une épaisseur suffisante.* — L'auteur pense qu'il suffit d'une verge de cuivre ou de fer d'un pouce en quarré , ou d'une de plomb de deux pouces.

IV. *Qu'elle soit parfaitement jointe avec le soutien commun.* — C'est-à-dire , qu'elle doit être

enfoncée profondément dans la terre, & qu'on doit lui donner ensuite une direction horizontale, de façon que l'extrémité inférieure puisse, s'il est possible, être plongée dans l'eau à une distance de 10 verges ou davantage.

V. *Que la pointe supérieure de la verge soit aussi aiguë qu'on pourra la rendre.* Cette pointe doit être de cuivre; il seroit encore plus utile d'employer une aiguille d'or très-pointue, ce qui n'ajouteroit pas beaucoup à la dépense.

VI. *Qu'elle ait une figure très-conique.* C'est-à-dire, que l'extrémité supérieure soit un cône, dont la pointe soit dans une très-petite proportion au diamètre de la base, par exemple, d'un à quarante.

VII. *Qu'elle soit extrêmement prominente.* C'est-à-dire, de 8, 10 ou 15 pieds au moins au-dessus de la partie la plus élevée du bâtiment. Ce qu'exige l'auteur est une conséquence de ce qu'il a avancé au sujet des atmosphères électriques: selon lui la densité d'une atmosphère électrique (par exemple l'atmosphère *négative* du toit d'une maison, sur laquelle est suspendu un nuage chargé *positivement*) diminue en raison inverse du carré de la distance du corps auquel cette atmosphère appartient. Par conséquent si la verge projette de douze pieds dans cette atmosphère, sa pointe en touchera une partie quatre fois moins dense que si elle ne projettoit que de six pieds, & une partie cent quarante-quatre fois plus rare que si elle ne projettoit que d'un pied seulement.

VIII. *Que chaque verge soit conduite dans la direction la plus courte, depuis sa pointe jusqu'à*

## 52 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*l'extrémité inférieure, au point d'appui commun.*

IX. Qu'il n'y ait point sur le sommet de la maison de corps métalliques prominents, excepté ceux qui peuvent communiquer au conducteur.

X. Qu'il y ait un nombre suffisant de verges élevées & en pointe. Dans les édifices qu'on a le plus grand intérêt de préserver du tonnerre, comme les magasins à poudre, l'auteur pense qu'elles ne doivent jamais avoir plus de quarante ou cinquante pieds.

XI. Que chaque partie dont les conducteurs sont formés soit bien droite.

L'auteur ajoute qu'il n'a jamais entendu dire qu'un conducteur ayant toutes les qualités que nous venons d'exposer, ait été frappé du tonnerre.

Parmi les nouveaux principes contenus dans cet ouvrage, celui que l'auteur regarde comme un des plus importants, est que c'est l'électricité elle-même contenue dans une atmosphère électrique, qui sert à conduire subitement à une distance donnée, une charge électrique quelconque. Une preuve de ceci, c'est qu'un premier conducteur chargé, ne frappera pas, par exemple, une boule qui lui sera présentée, à la plus grande distance proportionnée, qu'on ne lui ait fait auparavant frapper à une moindre distance, cette boule qu'on approche ensuite par degrés du point le plus éloigné où il puisse frapper. Il suppose que, dans les émanations qui précèdent, l'air dans lequel jaillissent les étincelles se trouvant électrisé, devient par cette raison un meilleur conducteur, & peut ainsi communiquer le coup à une plus grande distance.



Quoique les expériences & les principes contenus dans cet ouvrage, détruisent tout ce que M. Wilson a pu avancer sur ce sujet, l'auteur ne parle nullement de ce savant, mais il annonce qu'il donnera bientôt au public » *une réfutation directe des corollaires qui se tirent des expériences faites par M. Wilson.* «

( *Monthly Review.* )

*MÉLANGES tirés d'une grande bibliothèque. Recueil D. De la lecture des livres françois, considérée comme amusement.* Ire. partie. A Paris, chez Moutard, imprimeur-libraire de la reine, rue des Mathurins. 1780. 1 vol. in-8vo. de 379 pages : avec approbation & privilège du roi.

**I**L est peu d'ouvrages aussi variés, aussi agréables, & qui donnent une notion plus exacte des anciens livres françois, que ce recueil, que nous devons aux savantes recherches d'un homme d'état qui regarde comme un délassement ce qui seroit un vrai travail, une occupation importante pour tout autre littérateur. Les objets dont il a su faire un heureux choix, semblent neufs, sur-tout dans les volumes qui viennent de paroître. Celui auquel nous nous arrêtons aujourd'hui présente un tableau bien intéressant de la littérature agréable dans les XIIIe. XVe. & XVe. siècles. L'érudition & le

goût s'y montrent à chaque page ; mais la première est dépouillée de tout l'attirail scientifique qui la met ordinairement au-dessus de la portée des gens du monde ; elle instruit sans rebuter.

Suivons l'auteur autant que l'étendue de notre journal nous le permettra.

» Il y a long-tems, dit-il, qu'on lit en  
 » France : car, en supposant même que les Cel-  
 » tes, anciens habitans des Gaules, & les Francs  
 » qui en ont été les conquérans, n'eussent ni  
 » écritures, ni livres, les Romains en ont sû-  
 » rement apporté de latins dans nos climats,  
 » avant la naissance de J. C. Ces manuscrits  
 » s'y sont multipliés à mesure que la langue  
 » de ces vainqueurs policés est devenue plus  
 » commune dans notre pays, qu'ils avoient  
 » conquis sur les Barbares ; mais certainement  
 » cette littérature étrangere n'étoit point à l'u-  
 » sage des dames Gauloises ; il y avoit même  
 » bien peu d'hommes Gaulois ou Francs, au-  
 » tres que les prêtres, qui fussent en état de  
 » lire les livres latins ou grecs, les seuls qui  
 » existassent alors. Les irruptions des Barbares  
 » gâterent le latin ; mais pendant plusieurs fie-  
 » cles, il n'y eut point de livres écrits dans  
 » leur langue ; & quand il y en eut, il s'en  
 » falloit de beaucoup qu'ils fussent à l'usage des  
 » dames, & qu'ils pussent servir d'amusement,  
 » puisque très-peu d'entr'elles savoient lire  
 » alors, & que celles qui étoient parvenues  
 » à ce degré de connoissance, n'en faisoient  
 » guere usage que pour réciter des prieres....

» Ce n'est qu'aux 11e. & 12e. siècles qu'on  
 » commença à écrire quelque chose de suivi  
 » dans une langue mixte du celtique, du tu-  
 » desque & du latin (d'où est pourtant venu  
 » le françois), & que l'on appella langue ro-  
 » mance, parce que la langue latine ou ro-  
 » maine dominoit dans ce mélange. . . . Pen-  
 » dant le cours des 13e. & 14e. siècles, les  
 » livres & les manuscrits françois se multiplie-  
 » rent; & la langue ayant plus de consistance,  
 » ce, il y eut alors un assez grand nombre de  
 » romans, quelques livres d'histoire pleins de  
 » grossières erreurs, & différens livres d'une  
 » dévotion assez mal entendue; mais presque  
 » tous les ouvrages qui traitoient des sciences,  
 » continuèrent d'être écrits en latin. «

» L'on ne peut dater que du 16e. siècle la  
 » multiplicité des livres françois: car il n'y  
 » en a presque point d'imprimés avant l'an  
 » 1500; mais sous les regnes de François I,  
 » de ses fils & de ses trois petits-fils, les da-  
 » mes se firent véritablement un amusement  
 » de la lecture. . . . Le goût de la lecture étoit  
 » encore bien loin d'être porté à son degré de  
 » perfection; deux grands points y manquoient.  
 » 1°. Il n'y avoit presque encore de livres  
 » que sur des matieres frivoles. . . . 2°. Ces li-  
 » vres étoient presque tous écrits lourdement,  
 » & ennuyeusement chargés de digressions dé-  
 » placées, d'écarts impatientans, & de cita-  
 » tions ridicules « . . . .

» Enfin, ce n'est que du milieu du 17e. siècle,  
 » c'est-à-dire, il n'y a pas 150 ans, que

## 56 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» les dames ont pu commencer à se livrer  
 » avec autant d'utilité que d'agrément à leur  
 » goût pour la lecture. L'établissement de l'a-  
 » cadémie françoise a perfectionné non-seule-  
 » ment le langage, mais le style : les bons  
 » modeles ont été suivis ; les livres bien faits  
 » & bien écrits se sont multipliés d'année en  
 » année ; il en a paru dans tous les genres ,  
 » qui ont fait du bruit : les dames ont eu la  
 » curiosité de lire ceux qu'on leur a annon-  
 » cés comme étant à leur portée, & ce sont  
 » elles qui ont fait la réputation d'un grand  
 » nombre. «

» Ne feroit ce pas faire un travail agréable  
 » aux gens du monde de notre nation, que  
 » de leur montrer par quelles gradations les  
 » livres écrits en notre langue sont enfin par-  
 » venus à l'honneur de faire leur amuse-  
 » ment « ?

Oui sans doute, ce travail est aussi agréable pour les lecteurs qui aiment à s'instruire, qu'il doit être pénible pour l'auteur. Que d'ennui à dévorer ! Que de volumes fastidieux à lire pour arracher quelques pages à la nuit de l'oubli ! Il faut avoir à sa disposition une bibliothèque immense, la connoître aussi-bien que l'illustre auteur des *Mélanges*, & être passionné pour les lettres, sans quoi on se laissera infailliblement rebuter dès le commencement d'une carrière aussi fatigante. Nous ne nous engageons point à y suivre l'auteur pas-à-pas. Vers, prose, anecdotes, détails & discussions remplis d'érudition, remarques ingénieuses, attirent

tour-à-tour l'attention dans ce IVe. volume. Cependant l'auteur s'est attaché particulièrement à la prose, parce qu'elle décide mieux l'état de la langue & du goût des écrivains françois. On s'imagine aisément, d'après ce que nous avons rapporté des préliminaires, que la moisson du 13e. siècle ne sauroit être ni bien abondante, ni bien variée. Malgré cela, l'auteur instruit & plaît dans tous les articles de ce siècle.

A cette époque il y avoit plus de livres en vers qu'en prose. Ces poèmes, sans parler des chansons ni des fabliaux, qu'on ne doit mettre qu'au rang des pièces détachées, étoient ou moraux ou satyriques, comme le *Roman de la Rose*, la *Bible-Guyot*, ou historiques, dont le fonds véritable étoit accompagné de traits fabuleux, comme le roman d'Alexandre, le *Roman de Brut*, &c. ou enfin entièrement fabuleux, tels que les romans en vers du roi Artus & des chevaliers de la Table Ronde.

On fait que Guillaume de Lorris, mort en 1260, commença le roman de la Rose dont il fit 4150 vers : & qu'au commencement du siècle suivant, Jean de Meun le continua, & *l'allongea de quatre fois autant de vers*. On voit ici différens morceaux de ce roman, propres à en faire connoître le style & le goût, & même la morale, tantôt bonne, tantôt mauvaise. En voici un de la dernière espèce.

Non, nature n'est pas si sottie  
Qu'elle fasse naître Marotte

## 58 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Tant seulement pour Robichon  
 Se l'entendement y fichon ,  
 Ne Robichon pōur Mariette  
 Ne pour Agnès ne pour Perrette ,  
 Ains nous a fait beau fils n'en doubtes  
 Toutes pour tous & tous pour toutes  
 Chacune pour chacun commune  
 Et chacun commun pour chacune.

Le sens du quatrieme vers *se l'entendement y fichon* est ici rendu par ces mots, *si elle leur a donné l'entendement*. Nous croyons que c'est *si nous y ( mettons ) faisons attention*, ou si nous saisissons l'esprit de la nature.

Le poëme nommé la *Bible-Guyot*, dont Hugues de Bercy fut auteur, est une satyre contre tous les états, principalement contre les femmes, les gens de loi & les médecins. Le roman d'*Alexandre*, que quelques auteurs regardent comme le plus ancien des grands poëmes françois, a donné son nom au vers Alexandrin :

Du long comme il étoit mesura la campagne.

C'est ce qu'on lit dans la description d'un combat où un chevalier fut porté par terre d'un coup de lance. Ce roman fut continué par différens auteurs sous le titre de *Testament d'Alexandre*, de *Roman du Paon*, & de *Restor ( retour ) du Paon*, parce que les chevaliers d'Alexandre font vœu sur un paon rôti de venger la mort de leur roi.

Le *Roman de Brut*, composé par Me. Euf-

tache , est une chronique fabuleuse des rois d'Angleterre , qu'il fait descendre des princes Troïens par un certain Brutus. Si la date qu'on lit dans les derniers vers du poëme est juste , ( 1155 ) ce roman est plus ancien que celui d'Alexandre , & remonte au douzieme siecle. Le *Roman du Rou* est une histoire également fabuleuse des ducs de Normandie. On trouve dans le roman du Brut l'origine de la fameuse table des chevaliers de la Table Ronde. Le roi Artus y est placé dans la chronologie des rois d'Angleterre ; il y est parlé du prophete Merlin , &c. » Les romans du roi Artus , des chevaliers de la Table Ronde ; de la conquête du Saint-Gréal , du chevalier au Lion , contenant l'histoire de Perceval-le-Galois , celle lui de Lancelot du Lac ou de la Charrette , tous écrits en vers dans le treizieme siecle par Chrestien de Troyes , ont dû aussi faire grand plaisir aux dames. « Ils furent mis en prose dans le siecle suivant.

Philippe Mouskes , évêque de Tournai , mort en 1283 , mit un peu moins de fables dans son histoire de France , quoiqu'il ait fait descendre Pharamond , pere de Clovis , d'un fils d'Hector nommé Francus , & que d'ailleurs il ait débité , sur Pepin , sur la reine Berthe , mere de Charlemagne , sur cet empereur même , & sur les seigneurs de sa cour & de son armée , bien des contes dont , après lui , les romanciers se sont emparés.

L'auteur ne pouvant mettre au nombre des livres amusans pour les dames , ni les sermons

## 60 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de S. Bernard, dès-lors traduits en François ; ni l'excellent livre de jurisprudence de Pierre de Fontaine , ni les établissemens de S. Louis, rédigés par Etienne Boileau , prévôt de Paris, ne remarque dans ce siècle que quatre livres en prose. Le premier est le roman de Tristan de Léonois , chevalier de la Table Ronde, qu'on prétend avoir été écrit en prose dès l'an 1190 : » mais je ne crois pas, dit l'auteur , qu'il en » existe à présent aucun manuscrit : « c'est-à-dire, sans doute, de la fin du douzième siècle ; car on en connoît un du quinzième.

Le second est l'histoire de la conquête de Constantinople, par Villehardouin ; mais l'auteur en a donné des extraits dans le premier volume de ces *Mélanges*. Dans celui-ci il n'en présente aucun tiré de la bible historiée écrite en françois du tems & par les ordres de S. Louis , » quoique cet ouvrage ait dû être lu » avec autant de plaisir par les dames , que » l'histoire du peuple de Dieu , par le P. Ber- » ruyer , a été lu il n'y a pas cinquante ans. « C'est donc aux chroniques de S. Denis qu'il s'attache, comme au premier ouvrage en prose françoise un peu raisonnablement écrit sur notre histoire.

» Sûrement, dit-il , on a dû faire autrefois » cette lecture sans ennui : car elle ne seroit » pas même encore à présent ennuyeuse, si » le langage n'en étoit pas si vieux. Le style » en est simple , on pourroit même dire plat ; » mais du moins il n'a pas la diffusion & l'é- » loquence ridicule & déplacée des livres des



» siècles suivans... C'est au sage, savant &  
 » habile ministre de Louis-le-Jeune, l'abbé Su-  
 » ger, que nous sommes redevables de la ré-  
 » daction en françois de ces chroniques, qui  
 » ont été continuées après lui pendant plu-  
 » sieurs siècles, & jusqu'au tems où l'impri-  
 » merie ayant été connue, on n'a plus été  
 » embarrassé à sauver de l'oubli les faits prin-  
 » cipaux de notre histoire. Cet établissement  
 » fait à St. Denys pour la rédaction & la co-  
 » pie de ces chroniques, est un de ceux qui  
 » doivent faire le plus d'honneur à Suger,  
 » & l'on auroit dû le faire entrer dans son  
 » éloge. «

Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de transcrire le portrait des derniers rois fainéans de la première race, extrait de ces chroniques. Qu'on substitue aux mots hors d'usage les mots reçus aujourd'hui, & c'est un morceau digne du meilleur historien.

*A ce tans que Pepin, qui puis fut roi, estoit encore maistre & prince du palais, si sembloit bien que la lignée fût jà finie : car cils (ces) rois n'estouient de nulle vigour, ne dignes de nulle loange, ains povoient porter le nom de roi tant seulement. Li prévost du palais, qui étoit appelé li graigneur (plus grand) de la méson, avoit en mains les richesses & le pouvoir du royaume ; au roi suffisoit li nom tant seulement. En sa chaire seioit (en son fauteuil il étoit assis), la barbe sur le pis (avec une grande barbe pendante jusqu'à sa ceinture), les cheveux épars sour les épaules, & montrant par dehors semblant de sei-*

## 62 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

*gneurie. Les messagers (envoyés, députés, ambassadeurs) que de diverses parties venoient à court, oït (écoutoient), & leur donnoit tax (tels) répons (réponses) comme l'en li (on lui) conseilloit, ou comme se ce fut (si c'eût été) de s' (son) autorité. Li quens (le comte) du palais lui administroit tex despenz (revenus) comme il voloit. Riens nule n'avoit fors une petite villette de petite affaire (il n'avoit aucun domaine, excepté une petite ville de petit revenu), & uns manoirs où il séjournoit toujours, ever & esté, & aucunes rentes dont il pooit (pouvoit) tenir (payer) aucuns serjans (serviteurs) pour lui servir & pour lui administrer ce que il (qu'il) lui failloit (manquoit.) Se il alloit en aucun lieu par aucune aventure, il se faisoit traire en (traîner dans) un charrot (charriot) à bues (bœufs) ou à bugles (buffles), aussi comme uns paisanz. Einsî aloit au palais ou à la commune assemblée du peuple, qui, une fois en l'an, estoit faite pour le commun profit du royaume. Après retornoit en sa méson, & demouroit-là toute l'année, & li quens du palais procuroit (faisoit) toutes les besoignes (affaires) du royaume & loing & près.*

Le portrait de Charlemagne, rapporté également en entier dans ce volume, est beaucoup plus long; mais on y trouve la même énergie & la même vérité. Après le regne de ce prince, ces chroniques cessent d'être aussi singulieres; elles sont moins fabuleuses & plus exactes. On y rencontre cependant un songe mystérieux qu'eut l'empereur Charles-le-Chaue peu avant sa mort.

» Un ange lui apparut , lui attacha un fil  
 » au pouce , & le conduisit ainsi en enfer ,  
 » dont il lui fit voir toutes les peines & tous  
 » les tourmens. Entre autres damnés , il y  
 » reconnut son pere ( Louis-le-Débonnaire , )  
 » & ses freres plongés dans le soufre & la poix  
 » bouillante ; *lors* , dit le chroniqueur , *lui com-*  
 » *mencierent à dire en criant & en heurlant : Karle,*  
 » *karle*, pource que nous amames à faire ho-  
 » micides & guerres & rapines par convoitises  
 » terriennes , pour ce sommes-nous en ces fleu-  
 » ves bouillans ; & *par derriere ces ames étoient*  
 » *déables crians : Poieffans furent ( ils ont été*  
 » *grands & puissans ) & poeffamment souffrent*  
 » *tourmens ( & ils sont grandement tourmentés. )* «

Quelle fable ! Mais quelle leçon !

L'auteur passe ensuite aux lectures que les Dames purent faire au 14e. siecle, où la prose prit le dessus sur la poésie. Aussi tous les romans de chevalerie dont il a parlé dans l'article précédent, furent-ils mis en prose. Ce fut dans ce siecle que prirent naissance les *Jeux Floraux*, établis par Clémence Isaure ; mais les pieces destinées au concours étoient courtes , & la plupart sans doute écrites en languedocien, qui différoit peu du françois *roman*. On commença à écrire en langue vulgaire sur la théologie ; mais ces ouvrages eurent peu d'attraits pour les Dames , à la réserve de l'histoire de la bible qui, ayant déjà été publiée au siecle précédent, par Guiard des Moulins , fut un peu mieux écrite dans celui-ci par Nicolas Oresme, le premier traducteur de quel-

## 64 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

que mérite que la France ait eue. Il faut aussi excepter la traduction des livres de la cité de Dieu de St. Augustin , par Raoul de Presle , ouvrage au fond très-curieux & très-instructif ; ainsi on ne doit pas s'étonner qu'il ait été lu par les princesses & les dames , comme l'assurent les auteurs du tems. La traduction commencée par Raoul , ne fut achevée qu'après sa mort , par un de ses disciples.

Les livres de dévotion , de même que les légendes & les vies des Saints , purent bien autant intéresser que les fables & les romans de chevalerie. C'est dans ce siècle que Jean de Méun continua le roman de la Rose : cet auteur publia encore en vers un testament ou codicille , sa profession de foi , & des vers sur l'art de la transmutation des métaux en or. Il donna aussi une traduction de Boèce , l'art de la chevalerie , qui n'est pas une traduction littérale de Végèce , & la vie & les amours d'Abailard & d'Héloïse ; c'est lui qui a fait connoître leurs lettres. On voit que ce poète avoit quelques connoissances en chymie. » On prétend même que dans le roman de la Rose , » il y a quatre-vingt vers qui contiennent tout » le secret du *grand œuvre*. Ce qu'il y a de » plus certain à cet égard , c'est que ces vers » sont très-obscurs & presque inintelligibles. « Jean de Méun est principalement connu par ses traits satyriques contre les Dames , qui voulurent , armées de verges & de bâtons , en tirer elles-mêmes une vengeance exemplaire ; mais le nouvel Orphée fut , mieux que l'an-

cien, se tirer de ce mauvais pas : » Mesdames,  
 » dit-il, je conviens que je vous ai toutes  
 » insultées, & je mérite d'autant plus mon  
 » supplice, que je ne peux ni désavouer mon  
 » crime, ni m'en dédire; je n'ai plus qu'une  
 » légère grace à vous demander, c'est de ne  
 » me frapper que l'une après l'autre; & que  
 » celle à qui sa conscience rend mon reproche  
 » le plus sensible, me donne le premier coup. «  
 Les Dames se mirent toutes à rire & furent  
 alors défarmées.

Le roman de la Rose servit de modele à  
 Guillaume de Guilleville, moine de l'ordre de  
 Cîteaux, pour son roman *des trois Pèlerinages*,  
 le pèlerinage de l'homme, ou de la vie hu-  
 maine, celui de l'ame sortie du corps, & le  
 pèlerinage de J. C. ou la vie de notre Sei-  
 gneur. C'est un songe, ou plutôt trois songes,  
 & autant de poèmes de dix ou douze mille  
 vers & peut-être davantage. Il faut que l'au-  
 teur ait rêvé pendant 28 ans, puisqu'il n'acheva  
 qu'en 1358, son poème commencé en 1330.  
 Il y inféra, sans scrupule, les fables du paga-  
 nisme, & dit pour s'excuser :

Nul émerveiller ne se doit;  
 Car jamais froument on ne voit  
 Croître, qu'entour paille n'y soit.

Jean Dupin, moine de Vauxcelles, employa pa-  
 reillement un songe allégorique pour un grand  
 ouvrage, moitié prose, moitié vers, intitulé,  
 Livre de bonne vie ou *Mandevit* ( pour *Amande-*

## 66 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

vie), dans lequel il moralise en satyrisant tous les états. Il fit aussi à part la leçon des dames en vers Alexandrins, sous le titre d'*Evangile des Femmes*. Le roman du nouveau Renard est aussi un poëme moral & satyrique où l'auteur, Jacquemard Gelée ou Grelée, fait passer en revue tous les états devant un renard qui les attrappe tous, leur joue des tours, & finit par se moquer d'eux. Cette allégorie est prise d'un plus ancien livre, intitulé, *Histoire de Maître Renard & de Dame Hersant*, sa femme, avec le Loup Isangrin. Un des principaux poëmes de ce siècle, est le *Livre de Clergie* (de science) qui traite de physique & d'astronomie. On vit aussi paroître un poëme sur la médecine, intitulé, *Secrets de Médecine*. Mais c'est sur la chasse principalement que les poètes s'exercerent. Gaces de la Vigne donna son roman des oiseaux; c'est-à-dire, de la fauconnerie; Gaston Phébus de Foix, publia ses déduits de la chasse, dont le style emphatique & embrouillé a donné naissance au proverbe, *faire du Phébus*, le premier titre de l'ouvrage ayant été *Miroir de Phébus*. Il est mêlé de prose & de vers, de même que le livre du roi *Modus* & de la reine *Ratio*, sa femme. L'auteur parle de deux manuscrits de celui-ci, dont l'un est beaucoup plus ample que l'autre.

Il ne connoît de romans en vers du quatorzième siècle que celui de l'*Escoufle*, (de l'E-pervier) qu'il pense n'avoir jamais été imprimé ni converti en prose; celui de Guillaume de Palerme mis en prose dans le même siècle: on en voit ici un précis complet, pour lequel nous

renvoyons à l'ouvrage, où l'on apprend que l'écrivain en prose veut nous faire croire que le premier auteur est Baudouin, comte de Flandres, élu empereur de Constantinople par les Latins en 1203 : enfin le *Roman des trois Maries* ( Marie, mere de N. S., Marie Cléopé, & Marie Salomé, ) composé par Jean Venete, carme de la place Maubert, & plein de naïvetés qui seroient aujourd'hui scandaleuses. Il a pourtant été imprimé au seizieme siecle, après avoir été traduit en prose, sans en être moins ridicule.

Un autre poëme du quatorzieme est le roman de la Branche aux royaux lignages, espece d'histoire de France, dont l'auteur vivoit en 1307. Quant aux ouvrages du même siecle en prose, outre la Cité de Dieu, dont on a déjà parlé, on remarque *le songe du Vergier*, ouvrage de jurisprudence attribué à Raoul de Presle, dont l'objet est de soutenir la juridiction séculiere contre celle des ecclésiastiques, qui, de son tems avoient usurpé presque tous les droits appartenans à la justice du Roi. Il faut avouer que cet auteur eut beaucoup de courage pour soutenir alors ces maximes contre le corps le plus puissant de l'état, & qu'il usa de beaucoup d'adresse, pour les faire passer sous le voile de la fiction, & pour les répandre sous les agrémens du langage. Raoul, ayant été avocat au parlement, devoit bien connoître les droits & la mesure de l'autorité du monarque, aussi l'établit-il contre le pape même; il soutient si bien que le souverain pontife n'a aucun droit sur le temporel des Rois, que les plus grands jurif-

## 68 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

consultes du royaume , MM. Pithou & Dupuy , voulant établir cette vérité dans leur grand livre des libertés de l'église Gallicane , ont dû devoir y faire entrer ce poème tout entier.

Nicolas Oresme , évêque de Lizieux , ensuite de Bayeux , précepteur du roi Charles V , traduisit pour ce monarque , ou du moins corrigea l'ancienne version de l'histoire de la Bible. Il traduisit de même les Ethiques , les Politiques , les Economiques d'Aristote , & les ouvrages physiques du même philosophe qui traitent du ciel & du monde.

Le *Songe du vieux pèlerin* , fait le sujet d'un livre rare , singulier & moral , à l'imitation du roman de *la Rose*. Il est de Philippe de Maizieres , qui fut d'abord secrétaire du pape Grégoire XI , ensuite chancelier du roi de Chypre , & conseiller très-intime du roi Charles V. Il se retira dans le couvent des Céléstins de Paris , où le roi venoit souvent le voir & le consulter. Le *Gouvernement des Princes* , par Gilles de Rome , contient la morale la plus sage sur tout ce qui peut & doit faire la félicité des rois & leur véritable gloire. Il y a , dit cet auteur , quatre vertus propres aux Princes , la *Prudence* , la *Justice* , la *Force* , la *Tempérance* ; si , ajoute-t-il , de ces quatre il en manque une , le roi n'a nulle. Il pose pour principe , que le droit naturel est le véritable esprit des loix , & qu'il n'en faut pas chercher d'autre ; c'est cet esprit , dit-il , qui doit présider au conseil des rois , aussi-bien qu'à toutes les conventions , les contrats & les marchés que les simples particuliers font les uns avec les autres. On



ne peut se diffimuler que la *République de Bodin* & l'*Esprit des Loix*, si justement estimé dans ces derniers tems, n'aient leur source dans ce beau traité de Gilles de Rome.

L'intéressante *Christine de Pisan* & ses écrits ingénieux, sont ici parfaitement caractérisés. Cette dame célèbre vivoit encore en 1411. Son plus grand ouvrage de prose est la *Cité des Dames*, qui contient une allégorie morale, où tout jusqu'aux pierres de cette Cité sont des vertus. Elle a composé aussi une épître en vers d'*Othéa à Hector*, prince Troyen. C'est encore une allégorie ; *Othéa* signifie la sagesse, & *Hector* désigne le duc d'Orléans.

On remarque dans ce siècle un ouvrage, dont la première partie est intitulée : le *Livre du chevalier de la Tour*, la seconde, le *Guidon des Guerres*. Il a été écrit l'an 1372, par un seigneur de la Tour-Landry, d'une maison ancienne & illustre d'Anjou & du Maine, dont a hérité une branche de celle de Maillé. La première partie contient des préceptes de sagesse & de dévotion ; la seconde est consacrée principalement à l'instruction des chevaliers.

L'auteur de ces *Mélanges* s'arrête avec complaisance à l'*arbre des batailles*, dont il rapporte plusieurs questions & décisions vraiment singulieres. Le *propriétaire des choses* lui fournit aussi plusieurs bonnes remarques. C'est une sorte d'encyclopédie qui renferme des notions très-claires & rangées assez méthodiquement, de tout ce qu'on avoit alors de connoissances de physique & histoire-naturelle. Il y a entr'autres

un livre ou chapitre qui contient des préceptes de médecine, qu'il ne seroit peut-être pas indifférent de consulter. Nous en citerons quelques-uns. L'auteur conseille pour quelques migraines de faire vomir le malade, & pour d'autres de provoquer le saignement de nez par des sternutatoires. Pour certaines especes de frénésies & d'affections mélancoliques, il recommande la musique. Il prescrit le *castoreum* pour les secousses de nerfs, les spasmes & même la paralysie. Il est persuadé que la plupart des maux de dents viennent de l'estomac. Il conseille aux scyatiques de mettre de la fiente de bœuf sur la partie douloureuse, pour exciter une forte transpiration qui emporte la maladie.

Un morceau assez étendu, & qui fera certainement lu avec autant de plaisir que d'intérêt, est l'*Histoire de Guillaume de Palerme & de la belle Mélior sa mie, ou du Prince Loup-Garou*, extraite d'un manuscrit du quatorzième siècle. Cette agréable féerie est placée avec beaucoup d'adresse au milieu de ce volume, pour servir en quelque sorte de repos & de délassement au lecteur.

On doit encore distinguer dans cet âge de notre littérature, la *Vie de St. Louis*, par Joinville, pour laquelle l'auteur renvoie au premier volume de ces *Mélanges*, où il y a un extrait suffisamment détaillé de cette histoire, ainsi que de la *Conquête de Constantinople*, écrite par Villehardouin.

On parcourera avec plaisir la fameuse *Lé-*

*gende dorée des Saints*, par Voraginé, dont on rapporte plusieurs miracles aussi ridicules que merveilleux; & la *Continuation des Chroniques de Saint Denis*, qu'il faut bien distinguer des premières, & qui ne les valent point. Les ouvrages poétiques & historiques de Jean Froissard, tiennent un rang distingué dans ce siècle. Il faut lui faire honneur d'avoir dit le premier dans son *Paradis d'Amour*, que la jalousie est la peste de l'amour. Le *Dist du Florin* est une idée plaisante & ingénieuse, qui a été imitée depuis sous le nom de louis d'or ou de la guinée. Nous voudrions pouvoir rapporter les charmantes imitations en vers, faites par l'auteur de ces *Mélanges*, d'une pastourelle, d'un virelai, d'un trioler & de rondeaux de Froissard, où il y a beaucoup de naturel & de délicatesse. Froissard doit être encore considéré, comme ayant servi de modèle à tous les auteurs de *Mémoires*, qui se sont si fort multipliés dans les siècles suivans. Le premier morceau, rapporté de ces mémoires, paroîtra bien intéressant dans les circonstances où se trouve actuellement la France avec l'Angleterre. Il y raconte comment le roi de France mit sur mer grande armée, qui brûla plusieurs ports & villes d'Angleterre.

Il est souvent parlé dans Froissard du comte du Guesclin, qui est le héros d'un poème très-foible, & fort rare, & le dernier ouvrage de ce genre qui ait été composé. Il est intitulé, *Roman de Bertrand de Gleaquin*; c'étoit effectivement le vrai nom de ce guerrier & de ceux de sa maison originaire de Bretagne.

## 72 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Dans le quinzieme siecle vient encore une foule d'écrivains & de livres , plus remarquables par leurs richesses que par l'amusement qu'ils procurent. Tel est un poëme intitulé : la *Fontaine des amoureux de sciences* , qui contient , dit-on , le *secret de la transmutation métallique* ; tel est encore le *Sommeil philosophique en vers* , où Nicolas Flamel a caché son beau secret de faire de l'or , &c. Il faut excepter de cette multitude d'ouvrages barbares ceux d'Alain Chartier , qui eut l'honneur de recevoir en dormant un baiser de la belle Marguerite d'Ecosse , premiere femme de Louis XI , non par amour , car il étoit fort laid , mais par la haute considération que ses ouvrages lui avoient acquise. On doit aussi distinguer quelques poésies de Villon , dont Boileau a parlé avec éloge , & sur-tout les petits poëmes ingénieux du duc d'Orléans , pere de Louis XII , dont on cite ici plusieurs pieces charmantes , qui n'ont point été rapportées dans les *Annales poétiques*. Nous avons remarqué d'ailleurs l'attention de l'auteur de ces *Mélanges* , à ne donner que les poésies qui ne se trouvent point dans les recueils connus ; & il faut avouer qu'à cet égard il a glané fort heureusement. » On sera sans » doute étonné , qu'un prince qui appartenoit » de si près à la Couronne , ait eu le goût » & le tems de s'occuper à faire un si grand » nombre de vers ; & le recueil des poésies » du duc d'Orléans est fort considérable ; mais » il faut remarquer qu'il fut fait prisonnier à » la bataille d'Azincourt , étant encore très-  
» jeune ,

» jeune, & qu'il resta vingt-cinq ans entre  
 » les mains des Anglois. « Le manuscrit dont  
 on donne l'extrait ne contient pas seulement  
 les poésies du duc d'Orléans, mais celles de  
 plusieurs princes du sang de France, & de sei-  
 gneurs & de personnes de sa cour. Parmi ces  
 princes poètes sont, le comte Charles de Bour-  
 gogne, descendant du roi Jean; le roi de Si-  
 cile, surnommé le bon roi; René, prince du  
 sang de France, de la branche d'Anjou, &  
 arriere petit-fils du roi Jean; le duc de Bour-  
 bon, Charles Ier. du nom, descendant de saint  
 Louis; Jean II, duc d'Alençon, prince du sang,  
 de la maison de Valois; Jean d'Anjou, duc  
 de Calabre, fils du bon roi René; le comte  
 d'Angoulême, grand-pere de François Ier.; en-  
 fin, Madame la duchesse d'Orléans, Marie de  
 Cleves, la troisieme femme du duc. Dans le  
 nombre des seigneurs & gentilshommes on re-  
 marque le maréchal de Boucicault, second du  
 nom; Olivier de la Marche, gentilhomme Bour-  
 guignon, poëte & auteur de mémoires; le  
 cadet d'Albret, de l'illustre maison de ce  
 nom, &c. C'est dans la société de ces mêmes  
 princes & seigneurs, amis du duc d'Orléans,  
 que se composerent les *Cent nouvelles nouvelles*,  
 qui furent faites à la cour du duc de Bour-  
 gogne, lorsque Louis XI, encore dauphin, y  
 étoit réfugié.

On a fait une mention honorable des amu-  
 semens poétiques du bon roi René; mais il  
 faut s'arrêter aux poëmes & aux mémoires  
 d'Olivier de la Marche. Le premier de ses poë-

## 74 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

mes , est le *Chevalier délibéré*, dont l'objet paroît être de raconter sous un voile allégorique la mort de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, qui fut tué devant Nancy. Son second poëme est intitulé : *le Parement ou Triomphe des Dames d'Honneur*, Il seroit difficile de lire rien d'aussi moral & d'aussi extravagant.

On trouve dans les *mémoires* une relation simple & naïve de tout ce qu'il a vu à la cour des ducs de Bourgogne, depuis qu'il y étoit entré en qualité de page, n'ayant guere que quinze ans, jusqu'à sa mort. Il s'attache surtout à décrire les fêtes somptueuses dont il a été témoin; il rapporte les vers qui s'y chantoient par forme d'intermedes. Il y en avoit de toutes les sortes, de religieux, d'héroïques, d'allégoriques, de comiques. On y faisoit souvent représenter des animaux, des mascarades en loups jouant de la flûte, & même des ânes qui chantoient; tel est le couplet en rondeau d'un de ces derniers interpretes de l'amour d'un chevalier.

Faites-vous l'âne, ma maîtresse ?  
 Croyez-vous par votre rudesse  
 Que je vous puisse abandonner ?  
 Non : pour mordre, ne pour ruer,  
 Ne m'éviendra que je vous laisse.  
 Faites-vous l'âne, ma maîtresse ?  
 Laisser ne puis de vous aimer :  
 Soyez farçante ou mocqueresse,  
 Soit lâcheté, soit hardiesse,  
 Je suis fait pour vous honorer :  
 Et donc devez-vous me tuer

Pour avoir nom de meurteresse?

Faites-vous l'âne, ma maîtresse?

Il y a des choses curieuses dans les ouvrages historiques en prose & en vers de Châtelain. Il a composé, entr'autres, *le Temple de la ruine d'aucuns Nobles malheureux*, par imitation & par suite de l'histoire des nobles malheureux de Boccace. On trouve dans ces mémoires beaucoup d'anecdotes & de traits singuliers. Il rapporte dans sa chronique en vers un fait qui n'est pas connu.

J'ai un roi de Sicile  
Vu devenir Bergier,  
Et sa femme gentille  
Faire même métier,  
Portant la pannetiere,  
La houlette & chapeau,  
Logeant sur la bruyere  
Auprès de son troupeau.

Il y a apparence qu'il a voulu parler de quelques divertissemens champêtres, où ces princes (qui pouvoient bien être le bon roi René & son épouse) représentoient & avoient pris l'habit pastoral.

Son continuateur Molinet, n'est pas un poëte élégant; mais il s'attache à raconter des faits extraordinaires; il a vu, dit-il, un moine hermaphrodite,

Par lui seul en lui-même  
Engendrer, enfanter,

## 76 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Guillaume Alexis, moine de l'abbaye de Lyre en Normandie, figure très-bien comme poète, dans ce siècle. On rapporte ici de ses vers ingénieux, dont la coupe & la tournure sont si favorables à la poésie, que le bon & illustre La Fontaine a cru devoir les imiter dans des pièces agréables, mais un peu libres. Nous citerons du poète ancien quelques couplets, qui donneront sans doute le desir d'en voir la continuation dans le volume que nous annonçons.

Qui dit qu'amours  
Ne sont que flours,  
Il se déçoit ;  
Qui tous les jours  
En voit les tours,  
Bien l'apperoit.  
Pour un plaisir mille douleurs,  
Femme desiré,  
Toujours aspire  
D'être maîtresse ;  
Tout veut conduire ;  
Tout faire & dire ;  
Jamais n'a cesse,  
Et Dieu fait qu'est-ce,  
Quand elle adresse,  
A bien pratiquer & élire,  
Homme qui gouverner se laisse,  
Ainsi qu'un chien qu'on mene en laisse.  
Ce qui lui plaît  
Faut qu'il soit fait,  
Et puis défait.  
Ribon ribaine,  
Soit bourre ou laine,  
Gant ou mitaine,  
A son souhait



Faut que tout soit.

S'il lui prend volonté soudaine  
Contre aucun d'amour ou de haine,  
Le faut avoir, soit tort ou droit.

On cite encore deux autres couplets que nous nous dispenserons de transcrire, & où l'on retrouve le même naturel & la même naïveté.

Quelques poésies de Martial d'Auvergne, procureur & notaire, ont eu l'honneur d'être imprimées de nos jours, avec un commentaire. Elles sont les plus agréables & les plus intéressantes de toutes celles de ce siècle. Elles consistent en trois morceaux principaux, dont le premier & le plus connu contient les *Arrêts d'amour*. La Fontaine a encore imité deux de ces pièces galantes de la cour d'amour, & l'on juge bien qu'il les a embellies. L'auteur de ces *Mélanges* les rapporte comme étant peu connues, ainsi que l'*Edit de l'Amour*, poème galant & aimable, de l'abbé Regnier Desmaret, secrétaire de l'académie françoise.

Les deux autres ouvrages en vers de Martial d'Auvergne, sont : *les Vigiles du Roi Charles VII*, & *les dévotes Louanges de la Vierge Marie*.

On distingue encore dans ce siècle, Octavien de Saint-Gelais, de l'illustre maison de Lusignan en Poitou. Il a publié un recueil de poésies galantes, sous le titre de *Chasse & Départ d'Amour*. On y trouve des vers de toute espèce, rondeaux, ballades, &c. Il a traduit en vers plusieurs poètes Grecs & Latins. Il a donné une traduction d'un roman en prose,

## 78 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

les *Amours d'Euriale & Lucrece*, ouvrage latin de Piccolomini, qui fut pape sous le nom de Pie II. Octavien de Saint-Gelais a de plus composé le *Séjour d'honneur & le Vergier d'honneur*. Ce dernier poëme a été continué par André de la Vigne, qui y a joint plusieurs héroïdes imitées d'Ovide.

L'auteur dit un mot en passant des drames & pieces de théâtre écrits, dont l'usage commença au quinzieme siecle : car ce ne fut qu'en 1402 que Charles VI permit de représenter des *mysteres*, auxquels on joignit, sous Charles VIII, des scenes morales ou plaisantes que l'on appella *moralités* ou *sotties*, & leur assemblage, *jeux de pois pilés*. Il n'oublie pas la fameuse farce de Patelin, qu'on croit ordinairement avoir été composée, en 1480, par Pierre Blanchet, prêtre né à Poitiers, quoique la Caille dise qu'elle fut imprimée en 1474.

Les bornes de ce journal ne nous permettent pas de nous arrêter à tous les articles curieux dont ce livre est rempli ; mais nous croyons que ce simple exposé suffit pour relever l'extrême variété, l'importance & l'intérêt de cette *Histoire de la lecture*, dont la suite doit se faire désirer avec beaucoup d'empressement ; le tome suivant, contient l'*examen des auteurs & des livres en prose françoise*, qui pouvoient agréablement & utilement occuper les dames pendant ce siecle.

On sent toute l'instruction & tous les avantages que le lecteur doit attendre de semblables recherches.

Nous pensons que nos lecteurs nous sauront gré de mettre sous leurs yeux , en terminant cet extrait, l'une des pieces de La-Fontaine dont on a parlé plus haut, c'est l'imitation d'un morceau de Martial d'Auvergne, intitulé *les Arrets d'Amour*.

Les gens tenans le parlement d'amours,  
 Informoient pendant les grands jours  
 D'aucuns abus commis en l'isle de Cythere.  
 Pardevant eux se plaint un amant maltraité,  
 Disant que de long-tems il s'efforce de plaire  
 A certaine ingrate beauté;  
 Qu'il a donné des serenades,  
 Des concerts & des promenades;  
*Item* mainte collation,  
 Maint bal & mainte comédie  
 A l'objet de sa passion;  
 S'est tourmenté le corps & l'ame,  
 Sans pouvoir obliger sa dame  
 A payer seulement d'un souris son amour.  
 Partant, conclut que cette belle  
 Soit condamnée à l'aimer à son tour.  
 Fut allégué d'autre part à la cour,  
 Que plus la dame étoit cruelle,  
 Plus elle avoit d'embonpoint & d'attraits;  
 Que perdant ses appas, amour perdrait ses traits;  
 Qu'il avoit intérêt au repos de son ame;  
 Que quand on a le cœur en flamme,  
 Le teint n'en est jamais si frais:  
 Qu'il étoit à propos, pour la grandeur du prince,  
 Qu'elle traitât ainsi toute cette Province,  
 Fît mille soupirans sans faire un bienheureux,  
 Dormît à son plaisir, conservât tous ses charmes,  
 Augmentât le tribut de l'empire amoureux,  
 Qui sont les soupirs & les larmes.

## 80 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Que souffrir tels procès étoit un grand abus ;

Et que le cas méritoit une amende ;

Concluant pour le surplus

Au renvoi de la demande.

Le procureur d'amours intervint là-dessus,

Et conclut aussi pour la belle.

La cour , leurs moyens entendus ,

La renvoya , permis d'être cruelle ,

Avec dépens , & tout ce qui s'ensuit.

Cet arrêt fit un peu de bruit

Parmi les gens de la Province ;

La raison de douter étoit tous les cadeaux ,

Bijoux donnés & des plus beaux ;

Qui prend se vend ; mais l'intérêt du prince ,

Souvent plus fort qu'aucunes loix ,

L'emporta de quatre ou cinq voix.

( *Journal des savans ; Journal de Paris ;*

*Journal encyclopédique ; Journal de*

*littérature des sciences & des arts.* )

---

*LES AUGUSTINS , contes nouveaux.* A Rome ;

& se vendent à Paris , chez Défauges , li-

braire , rue S. Louis du palais , & chez tous

les marchands de nouveautés , 2 part. pe-

tit in-12. d'environ 150 pages chacune. 1780.

**L**E titre de ces contes n'est autre chose qu'un mauvais calembourg , qui nous apprend que M. Auguste en est l'auteur. Or M. Auguste est un jeune nourrisson des muses , rempli d'esprit & de gaieté , mais qui bat quelquefois ses nourrices. Il paroît , malgré cela , qu'el-

les ne peuvent s'empêcher de l'aimer & de prendre soin de sa gloire; car pendant qu'il nous donne des contes souvent médiocres & quelquefois mauvais, on représente à la comédie Italienne son *Cassandre Oculiste*, qui a, & mérite beaucoup de succès. Mais venons aux contes que nous annonçons, & tâchons d'en donner une idée à nos lecteurs. On y trouvera des détails charmans, de l'esprit à foison, une imagination plaisante, mais aussi l'on ne tardera pas à s'appercevoir que l'auteur, fidele à ses principes, abuse de la fécondité de sa verve, pense rarement à ce qu'il écrit, & le corrige plus rarement encore. L'on observera d'ailleurs que le fonds de quelques-uns de ces contes est fort éloigné des bonnes mœurs, & que le ton du plus grand nombre n'est pas celui de la bonne compagnie.

Le premier de tous est intitulé : *la mort des Dieux*. il est précédé d'une espece de prologue assez long, où M. Auguste éale ses principes.

C'est en vain, *dit-il*, que de moi l'on voudroit exiger  
D'être lent à produire, & prompt à corriger :

Dès qu'un auteur à l'art préférant la nature,

Sait que la poésie est sœur de la peinture,

On le voit, sans travail, concevoir ses tableaux,

Et ses premiers croquis sont toujours les plus beaux.

Nous ne nous arrêterons pas à combattre ces principes, qui probablement ne prévauront pas sur ceux d'*Horace* & de *Boileau*; mais nous demanderons à M. Auguste ce que veulent dire les quatre derniers vers, exami-

## 82 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

nés logiquement ? Comment ! il suffit à un auteur de *savoir que la poésie est sœur de la peinture*, pour concevoir des tableaux sans travail ! Cela nous paroît un peu singulier. Mais poursuivons :

Maudits soient les rimeurs, dont les muses guindées,  
Libérales de mots, mais avares d'idées,  
Distique par distique, ou quatrain par quatrain,  
Vont composant leurs vers une toise à la main.

Si tous les vers du prologue ressembloient à ces quatre-là, nous nous plairions à multiplier les citations. Quoi qu'il en soit, voici le sujet du conte de *la Mort des Dieux*. Le monde n'est plus, *Jupiter* assemble les Dieux, pour s'occuper des moyens d'échapper aux coups du Temps ; mais le vieillard inexorable, qui se doute des projets qu'on a formés contre lui, ose décapiter le souverain des Dieux d'un revers de sa faux. *Mercury* veut lui voler cet instrument terrible, mais il a l'échine rompue d'un coup du manche de la faux. *Vénus* emploie tous ses charmes pour gagner le Temps.

Mais le Temps insensible à ses charmes perfides,  
En fuyant de ses bras, grava son front de rides.  
*Vénus*, ainsi changée, en mourut de dépit.  
*Bacchus*, de son côté, pour avoir du répit,  
Dit au Temps de goûter de son jus délectable,  
Et voulut qu'avec lui ce Dieu se mît à table.  
Mais le Temps, au-dehors étouffant son mépris,  
Versa dans son tonneau du vin fait à Paris.  
Et *Bacchus*, de sa main, le croyant plus antique,  
En but, & rendit l'âme, après mainte colique.

En un mot, le Temps n'épargna aucun des immortels, *forſ Apollon*, qui mourut de lui-même, du chagrin de ne trouver perſonne à qui lire ſes vers. C'eſt, comme on voit, une folie de l'imagination de l'auteur, folie dont quelques détails ſont très-agréables : mais nous n'aimons point ce vers qu'on y rencontre :

Les mortels & les Dieux *ayant l'ame à l'envers*.

Il nous ſemble auſſi éloigné de la pureté de la langue, que rapproché d'un ton bas & peu décent.

Le conte ſuivant eſt un des meilleurs de ce recueil. Il a pour titre : *la Rémouleuſe*. Un gagne-petit, après avoir beaucoup travaillé, laiſſe ſa brouette dans un coin, & va dormir vingt pas plus loin.

*Liſe* vient à paſſer : *Liſe* eut toujours l'eſprit  
Vif, inquiet, folâtre & ruſé ; *Liſe* rit,  
Voit la brouette, ſ'en approche,  
Prend ſes cifeaux dans le fond de ſa poche,  
Met un pied où l'on fait, range ſon cotillon,  
Et du ſabor troué tire le goupillon :  
L'eau tombe goutte à goutte, & les cifeaux de *Liſe*  
Raſant la meule en feu, ſ'aiguiſent à ſa guiſe,  
C'eſt-à-dire, aſſez mal. Pour ſurcroît de malheur,  
Le cri du grais qui ſ'uſe, éveille le dormeur.  
Il ſe leve, il accourt, elle veut fuir & tombe.  
Quand on a le pied pris, force eſt que l'on ſuccombe.  
*Liſe* ſ'agit, hélas ! ſans ſe débarraffer.

Telle on voit une pauvre grive,  
Que par la patte un fil vient d'enlacer,  
Se débattre & ſe trémouſſer,

## 84 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Sur-tout quand le chasseur arrive.  
 Le Rémouleur demanda de l'argent,  
 » Je n'en ai point , reprit la belle ,  
 » Et mon affaire en est plus criminelle ,  
 » Mais , pour te payer autrement ,  
 » Prends moi vite un baiser comptant. «  
 Soit par timidité , soit plutôt par malice ,  
 Il lui jure d'un air novice ,  
 Qu'il n'en prendroit qu'un ... seulement.  
 Un serment si nouveau déplut à la bergere ,  
 Qui dit , en lui donnant ce baiser de franc jeu :  
 » Fripon , puisque tu prends si peu ,  
 » Je vais chercher encor les ciseaux de ma mere. «

Nous avons encore distingué parmi les 74 contes qui composent ce recueil , *l'Aveugle* , *le Sourd & le Muet* , *Iris & sa Bonne* , *l'Yvrogne* , *le Poêle de fonte* , *la Peureuse rassurée* , *l'origine des Spectacles* , & *la Confession de Thalie* ; mais l'incorrection du style , des jeux de mots de très-mauvais goût , des négligences , qui ne sont pas celles de la Fontaine , déparent la plupart de ces morceaux. L'auteur , à notre avis , montre beaucoup plus de talent dans un conte marotique intitulé : *Les Noix* , qui peut-être ne lui a pas plus coûté que les autres.

Gentil *Colin* , pastoureau tout Jeunet ,  
 Et gente *Alix* , pastourelle jeunette ,  
 Ensemble assis au coin d'un jardinet ,  
 Dessous gazon planterent noix seulette.  
 Par chaque jour couple icelui venoit  
 Audit endroit , pour voir noix grandelette ,  
 Mais , las ! noyer ici jà poignoit sous l'herbette ,  
 Qu'amour chez eux pas encor ne poignoit.  
 Tels rendez-vous , à part moi , leur regrette.



Advint pourtant que par destin heureux,  
 Pour un long-tems *Colin* quitta village,  
 Et que revint de noyer desireux,  
 Mais bien d'*Alix* desireux davantage.  
 Or donc à point jà trouva qui rêvoit,  
 Dessous noyer dont étoit grand feuillage.  
*Alix* sourit, voyant léger duvet  
 Qui de *Colin* embellissoit visage,  
 En devisant s'affirent tour-à-tour :  
 Noyer touffu les garantit peut-être  
 Des feux lancés ès mains du Dieu du jour,  
 Mais non des feux que lançoit Dieu plus traître.  
 Car, sans mentir, mouroient tous deux d'amour  
 Dessous noyer qu'avoient tous deux fait naître.

*Alix* demande à *Colin* un nid d'oiseaux qui  
 étoit sur le noyer, *Colin* y monte & descend  
 en rapportant le nid. Mais *Colin* veut avoir  
 des noix, *Alix* monte à son tour sur l'arbre,  
 & quand elle croit en avoir assez, elle descend.

Pied lui faillit, si que tomba, pourquoi  
 Et nid & noix prirent échec extrême :  
*Alix* de rire, en disant : » Toi que j'aime,  
 » *Tout est au Diable*, & suis seulette à toi. «  
*Colin* reprit, » te chéris tant, bergere,  
 » Que sans témoins veux ici te donner  
 » Tant de baisers, que sont noix là par terre;  
 » Ta chute ainsi pourras me pardonner.  
*Alix* rougit, de rougeur qui decore,  
 Puis au noyer sus grimpe en tapinois,  
 Peur que *Colin* ne comptât trop de noix;  
 Je faux : c'étoit pour en abattre encore.

A la suite des *Contes*, on trouve quelques  
 piéces fugitives, dont quelques-unes sont assez

86 L'ESPRIT DES JOURNAUX,  
jolies. On aimera la chanson sur les disputes  
musicales des partisans de *Rameau*, *Gluck* &  
*Piccini*. En voici le dernier couplet.

Oui, par malheur, voilà comme  
De ce trio qu'on renomme,  
On veut nous prouver qu'en somme,  
Un seul membre a de bons droits.  
Ventrebleu ! cela m'affomme,  
Partageons plutôt la pomme ;  
Pourquoi ne voir qu'un grand homme  
Où nous pouvons en voir trois ?

Il y a du sentiment & une tournure aisée  
dans l'Ode anacréontique, qu'adresse M. Au-  
guste à une célèbre danseuse, qui a quitté son  
amant rôturier, pour en prendre un noble.  
Voici son début.

Amis, qui voyez ma disgrâce,  
Après avoir vu mon bonheur,  
Je n'attends de vous qu'une grace,  
C'est de combattre ma douleur.  
De la fontaine Aganippide  
Je troublerois l'onde limpide,  
En versant des pleurs superflus.  
Aux lauriers qui bordent sa rive,  
Suspendez ma lyre plaintive :  
*Terpsicore* ne m'aime plus.

Qu'ai-je dit ? Arrêtez, barbares,  
Et rendez-moi cet instrument,  
Dont les sons *tristement bizarres*  
Enchantent mon ressentiment.  
Jadis aux pieds de son génie,  
Un Grec amant de l'harmonie,

Sut entraîner plus d'un rocher :  
 Quand *Terpsicore* est infidelle,  
 Ma lyre, en gémissant près d'elle,  
 Des bras d'autrui peut l'arracher.

Cette ode qui a neuf strophes, est d'un ton assez bien soutenu & convenable au sujet : la dernière nous semble fort heureuse.

Cruelle ! tu ris de mes larmes,  
 Eh bien ! compte sur ses sermens...  
 A promener par-tout tes charmes,  
 Lasse ses courriers écumans,  
 Mais devant ce Dieu de la terre,  
 N'imagina pas qu'à Cythere,  
 Ma tête s'incline jamais :  
 Plus grand que moi parce qu'on l'aime,  
 Il saura que je fus de même  
 Plus grand que lui, quand tu m'aimois.

En général, il est à souhaiter que M. Auguste ne s'abandonne point à cette malheureuse facilité qui a déjà étouffé tant de talens dans leur naissance, & qu'il apprenne à faire des vers difficilement. Il pourra alors figurer avec avantage parmi les poètes les plus agréables que nous ayons.

Si l'on en croit nombre d'écrivains, l'*origine des spectacles* remonte à certains buveurs qui s'étant barbouillés de lie, couroient sur des chariots de village en village, & dialoguoient aux dépens des passans. Ce n'est point du tout cela, si l'on s'en rapporte à notre faiseur de contes ; mais c'est le diable lui-même qui s'en est mêlé, & certaines personnes trouveront la chose fort probable. Enfin,

## 88 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Voici le vrai : Satan fort désœuvré,  
 Rodoit un jour dans un bourg ignoré  
 De bien de gens, s'il ne l'est de Dieu même,  
 Et que peindrois avec un soin extrême  
 S'il importoit au fond de mon sujet.  
 Or il rodoit sans avoir d'autre objet  
 Que de chasser la terrible apathie  
 Qui fatiguoit son ame anéantie ,  
 Quand tout-à-coup à vingt pas s'écroula  
 Un mur de face, & ce mur dévoila  
 Une maison dont les deux seuls étages  
 En groupe offroient d'étonnans personnages.  
 Là, deux brigands, animés par la faim,  
 Environnoient, le poignard à la main,  
 Un vieux marquis, seigneur de la bourgade,  
 Et fourioient à sa garde-malade,  
 Dont les appas enchantoient leurs regards.  
 Satan pleura. . . . Plus haut, deux jeunes gens  
 Se disputoient le cœur d'une brunette,  
 Vive, jolie, & tant soit peu coquette :  
 Le diable en rit, puis trace sur le champ,  
 D'après l'aspect de ce double incident,  
 Les tristes loix que suit la tragédie,  
 Et le *plan gai* qu'a pris la comédie.  
 Ce n'est pas tout : poussant l'attention  
 Jusqu'à marquer la décoration,  
 Maître Satan, par l'un de ses oracles,  
 Enjoint à tout directeur de spectacles,  
 Quand un salon sera représenté,  
 D'avoir grand soin qu'il y manque un côté.

Nous ne croyons pas que l'on puisse assigner aux spectacles une origine plus ingénieuse. L'autre origine est apparemment plus vraie : il faut convenir que celle-ci est bien mieux trouvée. On peut critiquer cependant le *plan*

*gai qu'a pris la comédie.* Dit-on bien que *la comédie prend un plan ? D'ailleurs le plan gai est un peu dur.*

*Chacun a son tour.*

A vendre dans un bourg sa manne & sa rhubarbe,  
 Certain docteur ayant gagné force louis,  
 Les étaloit un jour sous les yeux éblouis  
 D'un cadédis venu pour lui faire la barbe.

» Monseu, dit celui-ci, jé mé sens foible, item  
 » Enclîn à prendré l'or, avant qu'on né mé l'offré ;

» Ainsi, ténez ! serrez tout dans un coffré,

» *Et ne nos inducas in tentationem* «.

L'esculape repart : » Je te ferois injure ;

» Tu fais d'ailleurs qu'il y va du licol. ---

» Oui, Jé lé fais, mais dé l'or jé suis fol,

» Et cé séra malgré moi, jé vous juré,

» Qué jé vous coupérai lé col. «

Au nombre des faiseurs de promesses frivoles

Je ne fais trop pourquoi les perruquiers sont mis :

Car celui-ci, fidele à sa parole,

Coupoit le col, comme il l'avoit promis.

A l'aide d'un rasoir prétendu d'Angleterre,

Il immola le médecin

Aux mânes des rustauts que cet autre assassin

Depuis six ans envoyoit dans la terre.

» Il l'a voulu, dit-il, il en est lé dindon ;

» Jé n'ai pas pu tenir contre uné tellé somme,

» Et lé ciel m'est garant qué si jé fors frippon,

» J'étois entré fort honnête homme. «

Sur les suites du crime, un coquin s'étourdit ;

Il comptoit s'échapper, & comptoit sans son hôte ;

Deux mois après on le pendit,

Comme si c'eût été sa faute.

Bien est-il vrai que le bourreau,

Par une négligence assez digne de blâme,

L'abandonna pour mort au lugubre poteau,

## 90 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Et que plusieurs voisins lui rengainerent l'ame ,  
Plus d'à moitié hors du fourreau.

Deux mois après, chose fort singulière!

Le bourreau de l'endroit fut lui-même attrêé

Pour avoir finement troqué sa tabatiere;

Et l'on choisit notre ressuscité

Pour le mener à la lisiere

Dans les champs de l'éternité.

Heureux celui qui peut rendre

Un service à lui rendu !

Mais plus heureux qui peut pendre

Le bourreau qui l'a pendu !

On ne peut nier que ce conte ne renferme des détails charmans ; la narration en est naturelle ; & les discours du Gascon sont plaisans avec un grand air de vérité. Mais le fonds du sujet est bien peu de chose. Ce n'est , pour ainsi dire , qu'un commencement de récit. Que ce Gascon échappé de la potence y mene celui qui l'a sauvé, il n'y a rien là de bien piquant pour terminer un conte. L'espece de moralité que l'auteur y ajoute n'a rien non plus de bien merveilleux.

Observons que M. Auguste prend un meilleur ton , lorsqu'il le veut , & sur-tout quand il s'agit de louer les jolies femmes : témoin ces vers adressés à *une demoiselle qui avoit dans son jardin un Cupidon, dont une aile étoit brisée.*

L'Amour , ce petit dieu malin ,

Dont la douceur est si cruelle ,

Quittant Paphos un beau matin ,

Cherchoit quelque ruse nouvelle

Pour triompher du genre humain.

Il vit la charmante Isabelle ,

Et s'abattit dans son jardin.

» Hélas , dit-il , si le destin

» M'avoit donné d'être fidele ,

» Je vivrois toujours avec elle ,

» Et son jardin seroit le mien.

» Reste ici , reprend Isabelle ,

» Et de ton sort je prendrai soin. »

L'Amour s'arracha vite une aîle

Et dit : je n'irai pas plus loin.

( *Année littéraire ; Journal de littérature, des sciences & des arts.* )

LETTERE sopra A. Cornelio Celso , &c. *Lettres sur A. CORNEILLE CELSE , au célèbre abbé JÉRÔME TIRABOSCHI. A Rome , de l'imprimerie de Jean Zempel. In 8vo. 1779 ; & se vend chez Grégoire Settari , libraire , au cours , à l'image d'Homere.*

DANS les douze lettres qui composent ce volume , l'auteur a eu pour objet de faire connoître la personne & les écrits de Celse. Les six premières sont principalement destinées à prouver que Celse écrivit dans les premières années de l'empire d'Auguste , contre l'opinion de plusieurs modernes , & entr'autres du savant auteur de l'*Histoire de la littérature italienne* , auquel l'ouvrage est adressé. La première preuve sur laquelle le sentiment de l'auteur est appuyé , est tirée d'un passage de *Quintilien* ,

## 92 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

où après avoir parlé de ceux qui ont écrit sur la médecine, ce rhéteur ajoute : *Scriptit de eâdem materiâ non pauca Cornificius ; aliqua Stertinus , non nihil pater Gallio , accuratiùs verò PRIORES GALLIONE CELSUS & Lenas.* Or, ce Gallion fut sans doute celui qui adopta le frere aîné de Sénèque le philosophe , l'intime ami de Messala Corvinus , & qui mourut sous l'empire d'Auguste. Si donc Celse, comme le dit Quintilien , étoit antérieur à Gallion , qui se rendit célèbre par son éloquence , sous le second des Césars , il faudra convenir qu'il florissoit dans les premières années du regne de cet empereur.

Nous ne nous arrêterons point aux différentes digressions dans lesquelles l'auteur a dû naturellement s'engager , sur quelques notices littéraires , relatives à ce Gallion , dont il a déjà parlé , ni à ses savantes recherches sur la véritable cause de la décadence du bon goût parmi les anciens Romains , qu'il attribue , moins au style espagnol de Sénèque , qu'au jargon maniéré de Mécène , qui , comme premier ministre d'Auguste , devoit donner le ton à la cour & à la ville , & aux antitheses d'Ovide , qui , aussi licentieux que brillant , fut devenir le poëte des femmes , & l'auteur à la mode. Nous passerons plutôt au second argument que l'auteur développe dans sa troisième lettre , pour donner un nouveau degré d'évidence à son assertion. Cet argument se tire de la préface de Celse lui-même , où cet écrivain faisant l'histoire des révolutions qu'avoit éprouvé l'art de



la médecine avant lui, dit, après avoir parlé du fameux Asclepiade : *Ex cujus successoribus*, ( c'est-à-dire d'Asclepiade ) *Themison nuper ipse quoque quædam in senectute deflexit*. Or, il est certain qu'Asclepiade étoit mort dès l'an de Rome 663, puisque Crassus, qui mourut cette année-là même, parle de lui par la bouche de Cicéron, comme d'une personne qui n'existoit plus. Il est également certain qu'à sa mort, Thémison, son successeur, devoit avoir au moins trente ans, & que par conséquent il dut naître vers l'an de Rome 630. Ainsi quand on donneroit à Thémison 80 années de vie, on ne pourroit pas supposer qu'il eût vécu jusqu'en 710, année où Jules-César fut assassiné; il est donc évident que Celse, qui, en parlant de Thémison, n'en parle que comme d'une personne qui venoit de mourir, dut nécessairement écrire dans les premières années de l'empire d'Auguste, successeur de Jules-César, ainsi qu'il est prouvé par le passage de Quintilien, qui a été cité. Pour mettre cette seconde preuve dans un plus grand jour, l'auteur examine un passage de Pline, qui fait entendre qu'Asclepiade avoit brillé dans le tems du Grand-Pompée, & il montre d'où peut être venu le peu d'exactitude du naturaliste à cet égard. Ce qu'il y a encore d'intéressant dans cette troisième lettre, ce sont différentes notices sur le vaste savoir de Mithridate & sa liaison avec Asclépiade.

Mais passons à la quatrième lettre où l'auteur entreprend de démontrer que Celse fut

antérieur au célèbre Antonius Musa , qui , comme on fait , devint le médecin favori d'Auguste , après l'avoir guéri d'une longue & cruelle maladie , pour laquelle tous les Hippocrates du tems avoient inutilement employé les ressources de leur art. La première preuve se tire du silence de Celse sur ce Musa , à qui sa célébrité & les excellens écrits dont il étoit l'auteur , devoient certainement mériter une place parmi les noms des médecins dont Celse parle si souvent. A cette preuve négative d'un très-grand poids , il s'en joint une autre positive & peut-être plus claire , prise d'un endroit de la préface que Celse a mis à la tête de ses écrits sur la médecine. En indiquant dans cette préface les progrès de la médecine méthodique , d'abord chez les Grecs , & ensuite chez les Romains , Celse termine sa notice par Asclepiade & par son successeur Thémison , & après avoir parlé de la mort récente du dernier , il ajoute ces paroles remarquables : *Et per hos quidem maximè viros salutaris ista nobis professio increvit.* Il n'en est pas de même dans Pline , qui , en faisant aussi l'histoire de la médecine , ne finit pas au tems de Thémison , mais s'étend encore sur les progrès que fit cet art après les changemens introduits par Antonius Musa ; changemens d'autant plus dignes d'être indiqués , qu'ils durent faire beaucoup de sensation , par la circonstance de la maladie d'Auguste , qui en fut l'époque , & par le suffrage de cet empereur , qui se piquoit d'avoir acquis des connoissances en médecine ,

Le reste de la quatrième lettre, & la cinquième toute entière, sont employés par l'auteur à recueillir les témoignages les plus honorables qu'ont rendu à Antonius Musa, les écrivains de l'antiquité, à la tête desquels il met Horace, qui en avoit fait son médecin & son ami, comme on le peut voir par l'épître XV. du livre I. Il recherche aussi quelle pouvoit être la maladie d'Auguste, & la nature de ce remède contraire, dont les historiens disent que Musa se servit pour la guérir; enfin il justifie ce médecin du reproche que lui a fait Dion Cassius, d'avoir été la cause de la mort prématurée du jeune Marcellus, en lui prescrivant l'usage des bains froids, qui, cependant avoit produit de si heureux effets dans le traitement de la maladie d'Auguste.

Après avoir confirmé son sentiment par des preuves si lumineuses, l'auteur pouvoit sans doute mépriser toutes les objections qu'on pouvoit lui faire; il n'a pas voulu cependant user de ses droits en cela, & résolu de dissiper jusqu'au moindre nuage qui pourroit cacher la vérité de son assertion, il a consacré la septième lettre à réfuter ces objections. La plus précieuse est celle que fournit un passage de Pline, dans lequel ce naturaliste, en parlant de certaines maladies inconnues à Rome avant son siècle, met dans ce nombre la *colique*, ou, pour nous servir de son expression, le *colum*, ajoutant que l'empereur Tibère en fut attaqué le premier, & que les Romains furent surpris d'entendre, pour la première fois, le nom de

cette maladie. Celse ayant donc parlé de la colique, qui, selon le texte de Pline, ne fut point connue à Rome avant Tibere, il faut conclure de - là qu'il n'a écrit qu'après cet empereur, ou au moins sous son empire. Cette objection, qui d'abord paroît plausible, perd tout son poids, si on réfléchit que Celse lui-même nous apprend que peu de tems après Hippocrate, Diocles Charistiis avoit parlé de la colique, sous le nom d'*Ileos*. Outre cela, il n'est pas probable que dans l'ancienne Rome, où regnoient le désordre & la débauche, personne n'ait souffert des attaques de colique avant Tibere. De plus, le texte de Pline, & la nature des quatre autres nouvelles maladies dont il fait mention avec le *colum*, toutes étrangères & contagieuses, nous donnent clairement à entendre que le mot *colum* est une altération dans le texte, à la place d'une autre bien analogue sans doute, mais qui signifioit aussi une maladie étrangère & contagieuse, peut-être celle qui, au rapport de Tacite & de Suétone, couvrit de croûtes & de taches l'auguste visage de S. M. Tibérienne.

Après nous avoir indiqué l'âge où Celse vivoit, & répondu à toutes les objections, l'auteur commence à parler des ouvrages de ce célèbre écrivain, de sa vie, de son caractère, & de ses talens, tirant toujours de ses recherches quelque nouvelle preuve en faveur de son opinion, relativement aux matières contenues dans les six premières lettres. Beaucoup d'an-

ciens

ciens manuscrits de Celse sont intitulés : *Artium A. Cornelii Celsi liber IV, medicinæ vero liber primus*. Ce titre montre clairement que Celse fut un des précurseurs des Chambers, des d'Alembert & des Diderot, puisqu'il avoit publié un ouvrage volumineux, en forme d'encyclopédie, intitulé : *Artes*, & qui étoit subdivisé en un nombre de sections égal à celui des arts dont il traitoit. Le même titre nous fait voir encore que les huit livres sur la médecine, le seul ouvrage de Celse qui soit parvenu jusqu'à nous, étoient précédés de cinq autres qu'on a perdus, & qui avoient pour objet quelque autre science. Notre auteur est persuadé que ces livres rouloient sur l'agriculture ; ce qui le porte à le croire, ce sont deux passages de Celse lui-même, où il paroît clairement faire entendre qu'il a déjà traité ce sujet, & un endroit de Columelle qui dit expressément que les livres que Celse avoit composés sur l'économie rustique, étoient au nombre de cinq.

Un ancien scholiaste de Juvenal, fait mention de sept livres sur la rhétorique, écrits par Celse, (\*) mais on ignore quelle place ils occu-

(\*) Dans sa sixième satire, Juvenal dit en parlant du goût que les dames Romaines avoient pour les procès :

*Componunt ipsæ per se, formantque libellos,  
Principium atque locos Celso didare paratæ.*

Sur quoi le scholiaste fait cette note : *Celso, oratori illius temporis, qui se 9 tem libros institutionum script*

poient dans son grand ouvrage des *Arts*. On ne fait pas davantage quels étoient les autres sujets qui exercèrent sa plume ; un passage de Quintilien semble indiquer seulement que le nombre en étoit considérable. St. Augustin nous parle d'un Celse qui avoit fait une compilation, en six livres, des opinions de toutes les sectes philosophiques, & notre auteur attribue cet ouvrage au Celse dont il est question dans ses lettres, d'autant plus que Quintilien nous apprend que Corneille Celse avoit écrit assez au long sur la philosophie. Celse avoit encore écrit sur la guerre, ainsi que l'attestent le même Quintilien & Végece, mais il n'est pas probable que cet ouvrage fût partie du livre des *Arts*, parce que chez les Romains la guerre n'étoit pas regardée comme un art.

Tels sont les écrits de Celse, dont l'auteur est venu à bout de tirer quelque connoissance, en consultant les anciens, & qui sont tous malheureusement perdus, excepté ceux qui traitent de la médecine. Ils ont été estimés de l'antiquité, & Pline a souvent cité dans son histoire naturelle, les livres sur l'agriculture & la médecine.

---

*reliquit*. Il paroît donc qu'en citant le scholiaste de Juvenal, l'auteur des lettres se contredit. Car si le scholiaste parle de l'auteur des livres sur la médecine, ces mots, *illius temporis*, prouvent que Celse vivoit au temps de Juvenal, & non point sous l'empire d'Auguste. (Note des rédacteurs.)

Mais comme nous ne devons parcourir que légèrement les matieres principales de ces lettres, nous passerons sous silence plusieurs observations contenues dans la septieme, & nous parlerons de la huitieme, où l'auteur entreprend d'examiner quel étoit le véritable prénom de Celse, sa condition & sa profession. Sur l'autorité du plus précieux manuscrit de Celse, qui se conserve dans la bibliotheque du Vatican, & qui porte en toutes lettres le prénom d'*Aulus*, il exclut celui d'*Aurelius*, qu'on voit sur tous les manuscrits moins anciens & dans presque toutes les éditions. On n'est pas aussi certain de la patrie & de l'extraction de Celse, & le grand nombre de familles romaines qui portoient le nom de *Cornelius*, empêche qu'on ne puisse trouver de laquelle il étoit né. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que Celse fut non-seulement distingué par ses talens, mais encore par les qualités du cœur, comme le prouvent divers endroits de ses écrits, & que ces qualités unies avec la gravité de son style, semblent indiquer assez la noblesse de son extraction, & l'éducation honnête qu'il avoit reçue. Cependant l'auteur des lettres ne pense pas qu'il ait jamais pratiqué l'art de la médecine, dont l'exercice, longtemps après sa mort, fut toujours abandonné chez les Romains à des Grecs qui l'étudioient dans les écoles de leur pays, & venoient ensuite à Rome chercher les moyens d'y faire leur fortune. » La gravité romaine, dit Pline, ne daignoit pas alors l'exercer; non que les Romains, ajoute-t-il, n'aimassent la médecine,

» & ne voulussent la savoir , mais ils n'aimoient  
 » pas l'art. « Ce que dit ici le naturaliste Romain peut expliquer comment Celse , sans être médecin , a pu néanmoins si bien écrire sur la médecine. Le même auteur que nous venons de citer , pour rendre raison de ce qui l'a engagé à travailler sur cette matiere , dit en parlant de lui-même : » Je traiterai ce sujet avec la gravité qui sied à un Romain , par amour pour les beaux arts , non comme médecin , mais comme juge de la santé des hommes. « Tous ceux qui connoissent quel a été l'état de la littérature chez les Latins , doivent savoir que dans les derniers tems de la république , & sous l'empire des premiers Césars , les plus nobles patriciens & les lettrés , outre la tactique , les loix , l'histoire , l'éloquence , & la religion , étoient jaloux d'étudier encore ce qu'on appelloit *Artes ingenuæ* , ou les arts libéraux De toutes ces sciences à l'étude desquelles ils se livroient , il n'en étoit point pour eux de plus intéressante que l'histoire naturelle , dont la médecine étoit une des branches les plus utiles. Cicéron , Varron & Lucrece , paroissent avoir été fort instruits dans cet art. Donat nous assure que Virgile s'y étoit appliqué ; Ovide & Horace , en parlent assez pertinemment lorsqu'ils ont occasion de le faire. Quoi de plus ? Pline fait mention d'un remede inventé par l'empereur Auguste ; on trouve dans Aëtius , la recette d'un collyre composé par Adrien , & chacun fait le mot célèbre de Tibere , qu'un homme après trente ans ne doit avoir d'autre médecin que



lui-même. Il ne paroît donc pas à l'auteur des lettres qu'on puisse donner à Celse le nom de médecin, d'autant plus qu'aucun des anciens qui ont parlé de lui, ne le lui ont jamais donné, & que Pline qui, dans son catalogue des auteurs qu'il avoit consultés, ne manque point d'appeler ainsi ceux qui avoient réellement exercé la médecine, ne désigne jamais Celse sous ce titre, quoiqu'il fasse souvent mention de lui.

Mais si Celse ne fut point médecin de profession, que fut-il donc, & dans quel emploi passa-t-il sa vie? L'auteur entreprend dans les deux lettres suivantes, de répondre à cette question par des conjectures assez plausibles que lui ont fourni Horace & Ovide, lesquels parlent de deux Celses, qui pourroient bien n'être que l'auteur des livres sur la médecine. Horace en écrivant à Julius Florus ( Ep. III, liv. I ) qui accompagnoit le jeune Tibere en Orient, après lui avoir demandé des nouvelles sur son voyage, & sur les expéditions militaires du prince, l'interroge aussi sur les savans qui l'avoient suivi : *Quid studiosa cohors operum struit? Hoc quoque curo.* Il s'informe ensuite de quelques-uns d'eux en particulier, & parle ainsi de Celse :

*Quid mihi Celsus agit? monitus, multùmque monendus  
Privatas ut quærat opes, & tangere vitet  
Scripta Palatinus quæcumque recepit Apollo :  
Ne, si forte suas repetitum venerit olim  
Grex avium plumas, moveat cornicula risum  
Furtivis nudata coloribus....*

Or, dans ce Celse qui avoit compilé les

## 102 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

livres en tout genre de la bibliothèque palatine , l'auteur des lettres croit reconnoître , non sans fondement , son Celse qui avoit écrit sur une multitude de sujets différens. Il pense encore qu'il est ce même Celse Albinovanus à qui s'adresse la huitieme épître du premier livre d'Horace , & qui commence par ces vers :

*Celso gaudere , & bene rem gerere Albinovano.  
Musa rogata refer , comiti scribæque Neronis.*

Il prouve de plus par des raisons assez plausibles , comment Celse auroit pu porter le surnom d'Albinovanus , sans qu'aucun auteur en eût fait mention. Si l'on admet ces conjectures , on pourra donc croire que Celse étoit attaché à Tibere en qualité de gouverneur & de secrétaire , d'autant plus que le savant Martorelli à prouvé dans sa *Theca Calamaria* , que le mot *comes* doit être traduit par celui de gouverneur.

Venons maintenant à la dixieme lettre , la plus longue de toutes , & qui demanderoit seule un long extrait , quand même nous ne ferions qu'effleurer les matieres qui y sont contenues. L'auteur s'y propose principalement pour objet de faire voir que Celse fut un des plus grands amis d'Ovide , & que leur union fut cimentée dans la maison de Fabius Maximus , qui , comme on le voit dans le cours de la lettre , étoit alors une espece d'académie où se rassembloient les beaux-esprits & les savans de Rome. On trouve en effet dans Ovide une

élégie entière à la louange de Celse, (Éleg. IX. Lib. I. *de Ponto*) & adressée à Fabius Maximus qui avoit appris au poëte la mort de cet écrivain célèbre. Dans ce morceau, Ovide rappelle à Fabius, avec les expressions de la plus tendre amitié, les rares talens & les vertus de son ami, & sur-tout il y relève la fidélité constante dont il lui avoit donné des marques, au moment où condamné à un exil perpétuel, il s'étoit vu abandonné de tous ses amis, & tout ce qu'il avoit fait pour le consoler dans cet instant critique. On voit de plus par beaucoup d'endroits d'Ovide, combien ce poëte avoit de goût pour ce qui concerne l'agriculture, & qu'il étoit lié d'amitié avec trois des plus savans auteurs qui en avoient écrit, Caius Julius Higinus, bibliothécaire d'Auguste, Julius Articus, & Julius Pomponius Grecinus, au second & au dernier desquels on trouve quelques élégies adressées dans les livres des amours & dans ceux *de Ponto*. Le quatrième des géorgographes contemporains d'Ovide, est Celse, écrivain d'un plus grand mérite que les trois autres; ce seroit donc une chose étrange qu'Ovide eût eu des liaisons intimes avec ceux de son tems qui avoient traité de l'agriculture, excepté Celse; il paroîtroit encore plus étonnant que le Celse, à qui il a donné le nom de son ami, ne fût pas le géorgographe, & qu'il fût mort précisément dans le tems même où, sur l'autorité de Columelle, l'auteur des lettres démontre dans la sixième, que dut mourir celui dont il s'agit ici. Il est donc na-

turel de supposer que Corneille Celse étant revenu avec le jeune Tibere de son voyage d'Orient , fit connoissance avec Ovide dans la maison de Fabius Maximus , où , comme il a été dit , se réunissoient les savans de Rome pour se communiquer leurs ouvrages avant de les donner au public. Nous ne suivrons point l'auteur dans ses digressions sur les malheurs du poëte de Sulmone , & qui sont étrangères à son sujet ; nous nous contenterons seulement de jeter un coup-d'œil sur ses deux dernières lettres , dans lesquelles il parle des plus célèbres manuscrits des ouvrages de Celse , qui se trouvent dans les bibliothèques de l'Europe , & des principales éditions qu'on en a faites en différens tems. Le premier rang parmi les manuscrits doit être assigné à celui de la bibliothèque du Vatican , celui qui a instruit l'auteur du véritable prénom de Celse. De toutes les éditions les plus estimées sont celles qu'ont donné le savant professeur de Leipzick , Charles-Chrétien Krause , & M. Léonard Targa ; le premier en 1766 , & le second en 1769. Depuis ce tems , plusieurs gens-de-lettres ont promis d'en donner de meilleures , & aucun n'a tenu parole ; l'auteur des lettres s'étoit chargé de cette entreprise , mais il n'a pu l'exécuter , malgré tous les soins qu'il avoit pris de consulter presque tous les manuscrits de l'Europe , pendant le cours de ses voyages. La dernière guerre de Saxe survenue dans le tems qu'il s'occupoit de ce travail , & la mort tragique du docteur Venanzio Lupacchini , qu'il en

avoit chargé ensuite, en lui remettant tous ses papiers, ont privé le public du fruit de ses veilles, & l'en priveront pour toujours, à moins que M. Annibal Mariotti de Perouse, entre les mains de qui tous les matériaux sont tombés, n'exécute le plan projeté.

L'ouvrage dont nous venons de rendre compte est terminé par une lettre de M. l'abbé Tiraboschi à l'auteur; elle mérite d'être lue, tant par le ton de candeur qui la distingue, que par l'érudition qu'on y trouve répandue. Il paroît que M. l'abbé Tiraboschi a été vivement frappé de l'évidence dans laquelle l'auteur des lettres sur Celse a mis sa matière, puisqu'il n'a pu répondre à ses preuves que par ces mots : *Vous avez vaincu.*

( *Efemeridi letterarie.* )

*LES Hommes illustres de la marine françoise, leurs actions mémorables & leurs portraits; par M. GRAINCOURT. IVe. & Ve. cahiers. A Paris, chez l'auteur, rue de la jussienne; L. Jorry, imprimeur-libraire, rue de la Huchette, & Bastien, rue du Petit-Lion St. Germain. 1780.*

L'Histoire des grands hommes est l'école de la postérité. Leurs éloges sont des leçons qui se transmettent à tous ceux qui doivent les remplacer. Au récit de leurs actions, l'ame des

## 106 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

enfans de la gloire s'enflamme , palpite de plaisir & d'admiration. Ils éprouvent cette émotion secrète , ce desir inquiet & actif qui annonce le génie. L'ambition d'égalier leurs maîtres leur fait acquérir bientôt ces talens , cette expérience qui ont dû coûter beaucoup de tems , & peut-être beaucoup de fautes. C'est donc promettre des héros à la France , que de placer sous les yeux de la jeune noblesse les portraits & les hauts faits de nos grands hommes de mer.

Cette histoire des plus illustres marins de la France se continue avec succès. Outre les faits tirés de l'histoire de la marine & ceux contenus dans les mémoires des familles intéressées , l'auteur en rapporte un grand nombre qui n'étoient point connus , & qu'il a puisés au dépôt de la marine , ce qui en garantit l'authenticité.

Les deux cahiers que nous annonçons contiennent une grande partie des fameuses expéditions du maréchal de *Tourville* , de *Dugay-Trouin* , du chevalier *Jean Bart*. Une de celles qui ont fait le plus d'honneur à M. de *Tourville* , est la célèbre journée de la *Hogue* ; avec quarante-quatre vaisseaux , il combattit quatre-vingt-dix vaisseaux ennemis. S'il hasarda d'en venir aux mains avec des forces aussi inférieures , ce ne fut qu'en vertu d'ordres précis qui lui avoient été signifiés par ses instructions & par une lettre particulière du roi. Il est vrai que Louis XIV , instruit de la réunion des flottes de Hollande & d'Angleterre , avoit

envoyé contre-ordre à M. de Tourville : mais  
 des dix barques qu'on fit partir pour lui en  
 donner avis, aucune ne put le joindre. La ba-  
 taille dura onze heures de suite. » M. de Tour-  
 » ville soutint le combat depuis le matin jus-  
 » qu'à la nuit sans perdre un seul vaisseau.  
 » Après en avoir fort maltraité quelques-uns  
 » des ennemis, il fit une belle retraite, & elle  
 » auroit été aussi heureuse que glorieuse, si  
 » la marée ne lui eût point manqué. Cet ac-  
 » cident fit perdre quatorze de ses vaisseaux  
 » qui furent brûlés ou coulés bas à Cher-  
 » bourg & à la Hogue. Malgré ce malheur,  
 » le comte de Tourville fut comblé de gloire,  
 » & cette action fut jugée si belle & si ex-  
 » traordinaire, que le roi l'en récompensa du  
 » bâton de maréchal de France. Tous ceux  
 » qui l'accompagnèrent dans ce combat firent  
 » des prodiges de valeur, sur-tout le maréchal  
 » de Coetlogon, chef d'escadre, qui, voyant  
 » qu'il n'y avoit plus d'occasion de combattre  
 » à l'arrière-garde, où il servoit de contre-  
 » amiral, s'en détacha, passa au travers de  
 » plusieurs vaisseaux ennemis, alla joindre son  
 » général & son ami qu'il voyoit dans le plus  
 » extrême danger. Il trouva en arrivant cinq  
 » brûlots que l'on détachoit sur lui : par sa  
 » bravoure & son expérience, il parvint à dé-  
 » gager M. de Tourville du péril où il étoit :  
 » cette action généreuse lui procura la dignité  
 » de vice-amiral de France. Après ce combat,  
 » l'amiral Ruffel, étonné des prodiges qu'il  
 » avoit vu faire au comte de Tourville, lui

## 108 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*» écrivit qu'il le félicitoit sur l'extrême valeur  
 » qu'il avoit fait voir en l'attaquant avec tant  
 » d'intrépidité & en combattant si vaillamment ,  
 » quoiqu'avec des forces si inégales. . . . Quand  
 » Louis XIV apprit la perte de ses vaisseaux ,  
 » il demanda : Tourville est-il sauvé ? Car pour  
 » des vaisseaux , on en peut trouver ; mais on  
 » ne trouveroit pas aisément un officier comme lui.  
 » Et un jour étant sur son balcon à Versailles ,  
 » & le voyant passer dans la cour , il dit au  
 » maréchal de Villeroy : Voilà un homme qui  
 » m'a obéi à la Hogue. » Que cet aveu est  
 grand & généreux dans la bouche de Louis XIV !  
 Ce monarque , qui étonna même son siècle ,  
 admiroit le comte de Tourville , & lui donna ,  
 comme on vient de le voir , le bâton de ma-  
 réchal , même après une défaite : c'est qu'il  
 étoit trop juste pour juger la bravoure par ses  
 succès ; c'est qu'il n'avoit point oublié les ser-  
 vices que ce grand homme avoit rendus à la  
 patrie depuis son enfance , ni l'éloge flatteur  
 qu'il mérita à l'âge de 13 ans , dans la galere  
 du chevalier d'Hocquincourt , qui s'empara d'une  
 galere turque , défendue par 500 hommes. Il  
 se trouva au fond de cale un homme qu'on  
 prit & qu'on amena au capitaine : c'étoit un  
 François qui avoit passé à Tripoli , & changé  
 de religion. Le chevalier lui dit qu'il étoit sur-  
 pris qu'une aussi grande quantité de Turcs eus-  
 sent fait une aussi foible résistance contre si peu  
 de gens. Dites plutôt contre un seul , lui répartit  
 le Turc : car il n'y a qu'un jeune homme , beau  
 comme un ange , qui ait fait tout ce carnage ; sa*



*valeur & sa force sont si grandes, qu'il n'est pas surprenant qu'on n'ait pu lui résister. Il faut que ce soit un dieu, ou un diable, pour pouvoir faire tout ce qu'il a fait.*

Après plusieurs autres entreprises périlleuses, conduites avec succès, le roi le nomma capitaine de vaisseau, quoiqu'il ne fût âgé que de 24 ans, & qu'il n'eût eu encore aucun autre grade dans la marine. Il crut devoir cette distinction à la capacité qu'il avoit acquise dans la science de la manœuvre. Lorsqu'il fut question d'envoyer une flotte au secours de Candie, Louis XIV dit au ministre de la marine : *Le chevalier de Tourville a remporté bien des avantages contre les Turcs ; il fait la maniere de les combattre : il est bon qu'il soit de cette expédition.*

» A la bataille de Solsbaye, son vaisseau  
 » ayant été percé à l'eau par le canon des  
 » ennemis, il employa plus d'une heure à le  
 » radouber, en essuyant toujours le feu le plus  
 » violent, sans jamais s'écarter de la ligne. En-  
 » fin, nommé chef d'escadre, il n'avoit plus  
 » que le grand Duquesne pour maître. Il n'a-  
 » voit pas encore quitté la croix de Malte ;  
 » mais comme il n'avoit point fait de vœu, le  
 » roi lui proposa de se marier à une demoiselle  
 » de grande qualité, qui n'étoit pas riche ;  
 » il répondit qu'il n'avoit pas assez de bien  
 » pour l'épouser. Le roi lui repliqua qu'il ne  
 » devoit point s'embarrasser du bien, parce  
 » qu'il donneroit à son fils la survivance de  
 » la charge de vice-amiral, & qu'il la rendroit  
 » héréditaire dans sa famille. Le chevalier de

## 110 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Tourville lui représenta qu'avant d'en assu-  
» rer la survivance aux enfans qu'il pourroit  
» avoir , il faudroit être sûr qu'ils auroient les  
» talens nécessaires pour l'exercer , & que cette  
» place ne devoit être donnée qu'à des gens  
» capables de la remplir. Louis XIV , qui ne  
» put s'empêcher d'admirer une façon de pen-  
» ser si noble & si désintéressée , ne parla plus  
» de ce mariage. « Il épousa la veuve du mar-  
quis de la Popeliniere. Il en eut une fille &  
un fils qui n'eut pas le bonheur de vivre pour  
la France. Colonel d'infanterie , il fut tué au  
combat de Denain , à l'âge de 20 ans.

La mort du maréchal de Tourville , à la-  
quelle le roi fut très-sensible , couvrit du deuil  
de la douleur tout le corps de la marine , qui  
le regardoit comme son modele , & en a con-  
servé un souvenir respectueux. M. de Pont-  
chartrain , ministre , parlant au roi de ce mal-  
heur public , lui dit » que la marine faisoit une  
» perte qui ne pouvoit être réparée de long-  
» tems ; que le maréchal de Tourville , par sa  
» conduite , son habileté & son courage à sur-  
» monter tous les obstacles & les plus grands  
» périls , avoit donné de l'émulation à bien des  
» officiers qui s'étoient formés par son exem-  
» ple , & que , par bien des manœuvres de son  
» invention , il avoit mis la marine sur le haut  
» pied où elle étoit. «

Jean Bart , ce simple pêcheur qui devint  
chef d'escadre , comme Ruyter , de mouffe de  
vaisseau devint lieutenant amiral-général de Hol-  
lande , s'étoit formé dans la marine marchande ,

Il est bon de remarquer que ce corps, qui se plaint encore de nos préjugés & de notre orgueil, a élevé la plupart des grands hommes de mer, & qu'il élève encore ceux de nos ennemis. L'illustre marin de Dunkerque avoit beaucoup de bon sens, l'esprit net & solide, une valeur ferme & toujours égale; » il étoit » sobre, vigilant, intrépide, aussi prompt à » prendre son parti que de sang-froid à donner » ses ordres dans le combat. On l'a toujours » vu avec cette présence d'esprit si rare, si » nécessaire en de semblables occasions. Il sa- » voit parfaitement bien son métier, & il l'a » toujours fait avec tant d'approbation & de » gloire, qu'il n'a dû son élévation qu'à sa » capacité & à sa valeur. Il y a joint un dé- » s'intéressement si grand, qu'il n'a laissé d'au- » tre fortune à ses enfans que les bienfaits » qu'il avoit reçus du roi. « Nous devons ce » portrait à l'historien Sauleonier, qui a connu Jean Bart : son témoignage ne nous permet guere de croire qu'il ait été, comme on le dit, ridicule & grossier. Il ne parle ni de la *culotte de drap d'or, doublée de drap d'argent, ni de l'ours du chevalier de Forbin*; mais quand il auroit toujours eu la pipe à la bouche, il n'en est pas moins un grand homme, à qui Louis XIV accorda des lettres de noblesse où il est dit : » De tous les officiers qui ont mérité » cet honneur, nous n'en trouvons point qui » s'en soient rendus *plus dignes que notre bien » aimé le sieur Jean Bart, tant par l'ancienneté » de ses services que par la qualité de ses actions*

## 112 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» & de ses blessures. « Une anecdote seule pourroit prouver s'il méritoit une distinction si honorable. » Le prince d'Orange étoit parti de » Hollande avec 5 bâtimens ; & peu de tems » après , il se vit suivi par 4 autres moins » considérables , mais qui , par leur contenance » sévère & leur manœuvre hardie , faisoient » voir qu'ils avoient quelque dessein d'attaquer , quoiqu'ils fussent inférieurs en nombre de vaisseaux & de forces. Le prince » d'Orange demanda si l'on connoissoit ces bâtimens ? On lui répondit qu'ils étoient commandés par le capitaine Bart , & que , s'il » vouloit , on détacheroit quelqu'un pour aller » à eux ; mais , bien loin d'y consentir , il fit » mettre bas le pavillon qu'il arboroit , afin » que , si le capitaine Bart se sentoit tenté de » tout risquer pour un coup si glorieux & » aussi utile qu'auroit été celui de le prendre , » il n'y eût aucune marque qui pût faire connoître dans quel vaisseau il étoit monté. « Sa petite escadre étoit si redoutable , que les Hollandois mêmes se crurent obligés d'entretenir , pendant 5 mois , 52 vaisseaux de guerre , & que , pendant un an , ils n'osèrent hasarder pour la pêche du hareng , que 30 ou 40 bâtimens , au lieu de 4 ou 500 qu'ils avoient coutume d'y employer. Ayant été envoyé avec six vaisseaux & deux flûtes au devant d'un grand convoi de bled que le roi faisoit venir du nord , il rencontre , à la hauteur du Texel , 8 vaisseaux de guerre hollandois qui s'en étoient déjà emparés. Il va droit à eux , effuie leur

feu fans tirer , & ne leur lâche les bordées qu'à bout portant. Enfin, il saute à l'abordage , s'adresse au commandant , qui étoit de 54 canons , & s'en rend maître après un combat des plus vifs. Le convoi gagne les ports de Dunkerque , du Havre & de Dieppe. Cette action , la plus glorieuse dans la vie de Jean Bart , fut aussi une des plus utiles à la France , puisqu'elle fut pourvue de bled. Louis XIV , pour en conserver le souvenir , fit frapper une médaille. Cet hommage de la nation étoit bien dû à un citoyen que la mort même ne put lui enlever tout entier. Il exista encore long-tems dans la personne de son fils , vice-amiral , qui se trouva à dix neuf abordages. Cette particularité est unique dans l'histoire.

M. Graincourt , qui voudroit pouvoir faire revivre sous son burin tous les amis de la patrie , pour graver au moins dans nos cœurs les marins les plus distingués , nous rappelle quelquefois leurs belles actions. Juste appréciateur des talens , il a choisi dans la foule MM. de Champigny & de Motheux , qui , sur l'*Entreprenant* & le *Vaillant* , parcoururent toutes les échelles du Levant. Leur combat avec un vaisseau hollandois de 42 canons , est un des plus terribles. » Le capitaine de vaisseau , nommé Vauberén , d'Amsterdam , étoit homme » de courage & d'une valeur reconnue. Son » équipage , qui étoit très-considérable , s'étoit » engagé par serment , à périr plutôt que de » se rendre. M. de Champigny entama l'action » en lâchant toute sa bordée à double charge.

## 114 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» L'ennemi lui riposta par la sienne. M. de  
 » Motheux , de son côté , fit fermer les sa-  
 » bords de son vaisseau , & aborda le Hollan-  
 » dois , qui le reçut en homme intrépide ; il  
 » brisa les mâts & les manœuvres du *Vaillant* ,  
 » tua & blessa beaucoup de monde ; mais M.  
 » de Motheux étant entré dans le vaisseau  
 » hollandois , rompit le château d'avant , celui  
 » de derriere , & en chassa les ennemis. Ceux-  
 » ci se jetterent entre deux ponts , criant  
 » qu'ils ne vouloient pas de quartier ; M. de  
 » Motheux fit canonner à mitraille le corps-  
 » de-garde où ils s'étoient retranchés. Les portes  
 » en ayant été rompues , le capitaine en sortit  
 » le sabre entre les dents , & un pistolet à  
 » chaque main ; & suivi de tous ses gens , il  
 » gagna l'entre-deux-ponts ; mais la majeure  
 » partie fut taillée en pieces. Les autres , voyant  
 » qu'il ne leur restoit de ressource que dans la  
 » mort , voulurent entraîner les ennemis dans  
 » leur perte ; & pour y parvenir , ils mirent  
 » le feu dans la fosse aux cables , & en fer-  
 » merent l'écourille ; aussi-tôt M. de Motheux la  
 » fit briser ; mais à peine fut-elle ouverte qu'il  
 » en sortit un feu terrible , qu'on ne put jamais  
 » éteindre. Pour comble de malheur , il ne fut  
 » pas possible de déborder le *Vaillant*. Cette  
 » fâcheuse circonstance exposa le vainqueur &  
 » le vaincu à devenir la proie des flammes.  
 » M. de Motheux & son équipage se jetterent  
 » à la mer. Il fut recueilli , ainsi que quelques  
 » autres , par la chaloupe de M. de Champi-  
 » gny. Le reste fut brûlé ou noyé ; & peu de

» tems après, les vaisseaux sautèrent & dis-  
» parurent. «

Les portraits qui accompagnent ces deux cahiers, sont ceux du comte de Forbín, du maréchal de Château-Regnault, du maréchal de Coetlogon & de Dugay-Trouin. Ils ne le cedent en rien aux précédens, & l'on y remarque la même correction dans les desseins & le même soin dans l'exécution des gravures.

( *Journal de Paris ; Journal encyclopédique.* )



---

*PRÉCIS élémentaire d'agriculture, dans lequel il sera traité de la manière de corriger & de cultiver toutes sortes de terres ; celle de créer une ferme à la Flamande, de former un laboratoire pour la préparation des fumiers ; de cultiver les pommes de terre dans toutes sortes de terrains, & de faire produire de très-beaux bleds continuellement dans un même champ par une culture nouvelle de l'auteur ; avec un projet économique de créer des manufactures de toiles & de serviettes à la façon de Courtray, dans les environs de Paris ; par M. MALLET, avec cette épigraphe :*

*. . . . Laudato ingentia rura  
Exiguum colito.*

*Ne desirer point un endroit spacieux.*

*Le plus riche est celui qui cultive le mieux.*

*Georg. Virgil. Lib. 2.*

A Paris, chez l'auteur, barrière de Reuilly, fauxbourg S. Antoine ; & chez Belin, libraire, rue S. Jacques, & Esprit, au Palais-Royal, 1780, avec approbation & privilège du roi : in-12. de 262 pag. Prix 2 liv. br.

**Q**Uoique nous ayons une multitude presque infinie d'ouvrages de toute espèce sur l'art



de cultiver la terre, il n'en est cependant encore aucun, si l'on en veut croire M. Mallet, qui renferme les vrais principes d'une bonne agriculture. Cet observateur paroît persuadé que c'est dans son livre qu'on trouvera enfin pour la première fois ces vrais principes. Parcourons-le sommairement, & laissons au lecteur intelligent le soin de juger si l'auteur ne se juge pas lui-même un peu trop favorablement.

M. Mallet débute par des vues générales sur les moyens de mettre en valeur les terres qui sont en friche.

Il faudroit, selon lui, commencer par distribuer les terrains qu'on entreprend de défricher en différentes portions, savoir, de deux cens arpens pour les plus forts laboureurs, de cent pour ceux de la seconde classe, & de cinquante pour les moindres. M. Mallet croit qu'on ne peut trop diviser & sous-diviser les terres, parce qu'elles en font toujours mieux cultivées. Pour appuyer cette opinion, il cite l'exemple de la Flandres-Walonne, sa patrie. Cette province étoit jadis regardée comme un des plus mauvais terrains du monde; aujourd'hui c'est, suivant l'expression du célèbre Arbutnot, qui a si bien écrit sur l'agriculture, *le jardin de l'univers*. Pourquoi ce pays est-il devenu le plus fertile, le plus peuplé & le mieux cultivé de tout le globe? C'est parce qu'on en a divisé & sous-divisé le terrain; ajoutez-y le zèle & le travail infatigables des habitans. M. Mallet rappelle ici le système de culture qu'on suit dans la Flandres.

## 118 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

L'usage de ce pays est d'ensemencer avant l'hiver le tiers du terrain en froment & en méteil. Ainsi un fermier qui a cent arpens de terre, en met trente-trois en bled d'hiver ; un autre tiers est employé en prairies naturelles & artificielles ; les seize arpens & demi de prairies naturelles, croissent sous des vergers autour de la ferme. Le tiers qui reste est destiné pour les mars.

L'auteur fait une digression sur la culture des fèves. Ce légume est, dit-il, d'un grand rapport. Il paroît étonnant qu'on ne le cultive pas davantage en France, puisque les négocians de nos ports en tirent une grande quantité pour la traite des Negres qu'on va chercher en Guinée. On les alimente en partie avec cette denrée ; l'expérience fait voir que les fèves sont plus saines que les haricots, quoiqu'elles soient moins friandes ; elles ont d'ailleurs le mérite de ne pas échauffer. En Flandres, lorsqu'elles abondent, elles servent à nourrir les chevaux ; avant de leur donner les fèves on les fait moudre grossièrement & on les mêle avec du son un peu mouillé. Cette nourriture est beaucoup plus forte & plus saine que l'avoine, qui brûle l'estomac de ces animaux quand on n'a pas l'attention de la leur ménager.

Le lin fait une branche d'agriculture considérable dans la Flandres ; aussi les Flamands entendent-ils très-bien à le cultiver ; M. Mallet rapporte ici leur méthode.

La graine de lin que les Flamands emploient se tire de Riga. » Elle est bonne pour trois

» ans, d'après lequel tems, elle dégénere; on  
 » la convertit en huile, & l'on fait des gauf-  
 » res avec la suite, qu'on nomme *tourteaux*  
 » en Flandres, qui est une bonne nourriture  
 » pour les vaches pendant l'hiver. On délaie  
 » ces tourteaux dans une grande marmite rem-  
 » plie d'eau qu'on met sur le feu, dans la-  
 » quelle on coupe par morceaux des navets,  
 » des pommes de terre & des pommes com-  
 » munes qu'on récolte des vergers. On fait  
 » bouillir ce potage quelques bouillons : ceci  
 » est un fort bon manger pour les vaches, &  
 » leur procure du lait excellent. «

La culture du colsa a aussi fixé l'attention de M. Mallet. Le colsa est une plante qui tient beaucoup de la nature du chou, & qui lui ressemble par ses feuilles. On fait que la graine de cette plante sert à faire de l'huile qui est d'un très-grand rapport. La partie grossière qu'on en retire s'emploie à faire des tourteaux qui sont aussi propres à la nourriture des vaches, que ceux du lin.

L'auteur décrit ensuite la construction des fermes en Flandres, & indique la méthode qu'on y suit pour planter les arbres fruitiers dans les vergers. Il fait une observation que nous croyons avoir été déjà faite par d'autres; c'est qu'il est très-important de remarquer la position où étoient les arbres avant de les tirer de la pépinière pour les replanter ensuite; & afin de ne pas se tromper, on y fait une petite marque avec un couteau.

Pour mieux faire sentir la nécessité de se

conformer à cette pratique , il raisonne ainsi :

» Prenez un arbre dont le cœur aura été  
 » exposé au midi ; déplantiez-le , replantez-le  
 » au nord ; il est indubitable que vous le ver-  
 » rez languir , & qu'il sera très-long-tems à  
 » reprendre vigueur ; j'en ai vu mourir main-  
 » tes fois par cette cause , étant d'ailleurs très-  
 » sains.

» C'est sûrement la raison pour laquelle un  
 » arbre qu'on laisse à la place où il a été d'a-  
 » bord semé , fait plus de progrès en six ans  
 » qu'un autre n'en fait en douze. Lorsqu'on  
 » veut avoir de beaux chênes , l'on se donne  
 » bien de garde de les replanter ; on les sème  
 » en place. «

M. Mallet insiste principalement sur la forme  
 des bâtimens qu'on destine à ferrer les grains ;  
 il enseigne la manière dont il convient de les dis-  
 poser pour que le bled puisse s'y conserver pen-  
 dant un assez grand nombre d'années sans s'al-  
 térer. Car , dit-il , les procédés naturels seront  
 toujours à préférer aux artificiels. » Lorsqu'on  
 » est obligé de se servir d'étuves , ou d'autres  
 » moyens semblables , pour la conservation des  
 » bleds , ces circonstances sont bien alarmantes ;  
 » outre qu'elles entraînent des dépenses & beau-  
 » coup d'embarras , elles enlèvent aux grains  
 » une grande partie de leur bonté. «

Avant d'entrer dans d'autres détails , M. Mal-  
 let se propose » de donner la manière de cul-  
 » tiver les bleds dans des terrains choisis , cent  
 » années de suite , si on le juge à propos , sans  
 » diminuer les récoltes. « Cette culture , au  
 reste ,

reste, ne peut avoir lieu que dans un sol qui ait au moins deux pieds de bonne terre végétative. Il faut commencer la première année par labourer le champ sur six pouces de profondeur, & y mettre ensuite le fumier nécessaire. La récolte de cette première année sera infail-  
 lible. L'année suivante, il faut labourer cette même terre sur dix pouces de profondeur, & avoir soin qu'elle soit bien retournée sens-dessus-dessous par le moyen d'une charrue flamande à versoir. La troisième année, on donne à la terre une autre façon qu'on appelle le *litavant*, & dont nous ne pouvons exposer ici les détails. Après avoir fait connoître la meilleure façon de préparer la terre, M. Mallet parle des semailles, du choix des grains & de leur durée. Il paroît que l'auteur n'est pas partisan des sem-  
 moirs inventés par M. Duhamel, & qu'en général il n'approuve pas trop le système d'agriculture de cet académicien.

» Lors, dit-il, qu'on veut faire une semaille économique, c'est le bras d'un homme adroit, avec un pas égal qui doit le faire. »

M. Mallet pense qu'il est nécessaire de changer le bled qu'on destine aux semailles, c'est-à-dire, qu'il faut au moins tous les trois ans aller chercher le grain de semence dans un autre pays que celui où on veut le semer; parce qu'il lui paroît certain que le même bled dégénère d'année en année.

Cet agronome prétend que jusqu'à présent on n'a eu qu'une fort mauvaise théorie sur les maladies des blés, & une pratique encore plus

erronnée. Il regarde comme des superstitions tous ces chaulages si fort recommandés pour garantir les grains des diverses maladies auxquelles ils sont sujets ; il traite de même toutes ces recettes , toutes ces poudres végétatives auxquelles on attribue la propriété de doubler les récoltes. » Il faut, dit-il, être charlatan , ou fanatique, pour donner dans des erreurs de cette nature.

» Est-il possible de croire , ajoute-t-il, qu'un grain de bled pénétré , soit de chaux, soit de sel végétatif, puisse, dans le premier cas, se guérir d'une maladie quelconque dont il seroit infecté, & dans le second cas, qu'une si petite partie d'esprit de sel quelconque puisse lui faire faire cette belle végétation soi-disant ; il tandis que cette plante doit se nourrir ensuite des sucres de la terre, & y faire tout d'abord son accroissement ?

térer. Je compare ces absurdités aux auteurs qui toujours écrit, que pour obtenir des melons succrés & vineux, il faut tremper les grains de ces melons vingt-quatre heures dans un bon verre de vin de champagne, en y ajoutant un morceau de sucre. Si les jardiniers marchands de Paris étoient convaincus de ce fait, par des preuves authentiques, ils auroient certainement de meilleurs melons. «

Les vrais progrès de l'agriculture dépendent, suivant M. Mallet, des bons labours faits à propos, de la nature de chaque terre en particulier, de l'amendement des fumiers analogues à chaque terre bien préparée, & du change-

res. Elles se réduisent à deux : 1<sup>o</sup>. la communication de cette maladie dans des circonstances si favorables que le malade ne court presque aucun risque ; 2<sup>o</sup>. l'extirpation entière de ce fléau. Il semble qu'il n'y a pas à hésiter dans le choix ; mais la difficulté d'extirper cette maladie, difficulté qu'on n'a pu vaincre jusqu'à présent, grossit tous les jours le nombre des partisans de la première méthode, lesquels se bornent à réduire au moindre terme possible le danger qui n'accompagne que trop souvent cette hideuse maladie. Ils supposent qu'en général les hommes sont obligés de l'avoir une fois au moins, & qu'après l'avoir eue ils ne se croient exempts d'une

D'abord M. Maret emprunte des partisans de l'extirpation quelques principes qu'il approfondit ensuite. Il s'attache sur-tout à prouver que l'air peut se charger de miasmes varioliques, & ainsi porter au loin la contagion. Il rend compte, à cette occasion, de quelques cas rapportés par ses adversaires pour prouver qu'avec les soins qu'ils conseillent de prendre, on peut arrêter la communication du mal. Ces derniers ont voulu d'ailleurs tirer des conséquences favorables à leur système, de la lepre, de la peste, & d'autres maladies contagieuses qu'on est venu à bout d'arrêter & d'extirper par les mêmes moyens qu'ils proposent variole.

maniere de "



riole , à les faire disparoître. » C'étoit princi-  
 » palement dans la dernière classe du peuple ,  
 » dit M. Maret, que regnoient la lepre & les  
 » autres maladies d'après la destruction des-  
 » quelles on argumente. Elles duroient un tems  
 » considérable , & étoient presque toujours in-  
 » curables. L'horreur qu'inspiroit l'aspect des  
 » malades , leur incurabilité étouffoient tous  
 » les sentimens que fait naître ordinairement  
 » la vue des malheureux , brisoient tous les  
 » liens qui attachent les hommes entr'eux.  
 » Les personnes saines regardoient les lépreux  
 » comme un fardeau dont elles s'empressoient  
 » de se débarrasser. Ceux-ci, repoussés de toute  
 » part, ne voyoient dans les maladreries que  
 » d'heureux asyles contre la misere & l'insom-  
 » nie qui les poursuivoient. Aussi fut-on rare-  
 » ment obligé d'employer la force pour les  
 » contraindre à s'y retirer. Dès-lors il fut fa-  
 » cile de s'opposer aux effets dangereux de la  
 » contagion. «

» Mais la variole attaque indifféremment  
 » tous les ordres de citoyens. Si elle fait pé-  
 » rir un grand nombre de personnes , elle est  
 » susceptible de guérison , & sa durée est peu  
 » considérable. Les malades renfermés chez eux  
 » pendant qu'ils sont hideux , offrent rarement  
 » un spectacle capable de révolter les sens. On  
 » peut la braver quand on l'a eue une fois ;  
 » elle ne regne pas toujours , & ne se mon-  
 » tre que dans des intervalles plus ou moins  
 » longs. Que de traits de dissemblance avec  
 » la lepre ! N'est-il pas évident qu'il en résulte

## 146 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» moins de motifs pour exciter à employer  
» les moyens capables d'en écarter la conta-  
» gion, moins de facilité pour parvenir à les  
» faire adopter & pratiquer ? Et dès-lors le suc-  
» cès des moyens contre la lepre, le mal des  
» ardens & le feu de St. Antoine, n'est pas  
» une raison de se flatter de réussir par les  
» mêmes moyens à extirper la variole. «

L'auteur fait remarquer ensuite la différence qu'il y a entre la peste & la petite-vérole. De ce que le levain de cette dernière se communique très-facilement, & résiste beaucoup plus à sa destruction que celui de la peste, il tire des conséquences qui font évanouir l'espérance de pouvoir jamais se délivrer de la variole. Il faut lire dans l'ouvrage même le détail des précautions à prendre pour que les personnes qui approchent un varioleux, pour que les choses qu'il a pu toucher ne répandent pas l'infection, ainsi que les objections contre l'efficacité des lotions de vinaigre, des fumigations, &c. contre l'utilité des hôpitaux ou hospices de santé. Après l'exposé des mesures nécessaires dans une seule ville pour arrêter les progrès de la contagion en suivant les conseils des extirpateurs, il développe celles que demanderait un royaume, l'univers entier.

» La première précaution à prendre, dit-il,  
» est d'établir un cordon de troupes qui cir-  
» conscrive l'endroit d'où la variole a été ex-  
» tirpée. Il faudra multiplier ces cordons au-  
» tant de fois qu'il y aura de villes qui auront  
» eu cet avantage, à moins que le projet de

» l'extirpation n'ait été exécuté avec succès  
 » dans tous les villages, & même dans tous les  
 » hameaux qui seront à sa portée. «

» Les cordons diminueront en nombre, mais  
 » augmenteront d'étendue à proportion des  
 » progrès de l'extirpation, & se réduiront à  
 » un seul, lorsque tout un royaume aura été  
 » exactement purgé de tout le venin variolique. «

» Les gardes qui les formeront, ne laisseront  
 » passer aucune personne qui aura des mar-  
 » ques récentes de variole; & comme il est  
 » à craindre que toutes les autres ne portent  
 » dans leur sein un germe variolique prêt à  
 » se développer, n'en recellent des semences  
 » dans leurs habits, dans leurs voitures; com-  
 » me ces semences peuvent être renfermées  
 » dans les marchandises, dans les denrées qu'on  
 » voudra introduire; comme les lettres peu-  
 » vent en contenir; les gardes arrêteront in-  
 » différemment tout le monde, forceront tout  
 » le monde ou à faire dans des espèces de  
 » lazarets un séjour de plus de trois mois, ou  
 » à souffrir qu'ils soient exactement purifiés  
 » par des bains, par des lotions & des par-  
 » fums appropriés. Leurs hardes, leurs voiture-  
 » res, les marchandises, les denrées seront  
 » également purifiées par des fumigations, des  
 » lotions. Il n'y aura d'exemption pour per-  
 » sonne, pas même pour les couriers ordinai-  
 » res & extraordinaires; ils seront parfumés,  
 » fumigés, lavés, & toutes leurs lettres, leurs  
 » dépêches seront exposées au moins à la va-  
 » peur du vinaigre brûlé. «

M. Maret conduit le détail de ces précautions beaucoup plus loin encore ; & après avoir fait des réflexions très-pressantes sur les funestes inconvéniens qui résulteroient d'une confiance trompée dans une matière si délicate , il finit cette partie en disant : » Ce projet ( de » l'extirpation ) annonce dans ses auteurs , dans » ses partisans , des vues patriotiques bien louables ; mais on peut l'affimiler à celui de la » paix perpétuelle , imaginé par le respectable » abbé de St. Pierre. Son exécution est même encore plus difficile. L'univers est partagé entre une quarantaine de souverains. » Que ces quarante hommes , qu'on peut supposer plus éclairés , imposent silence à toutes leurs passions , & le rêve du bienfaisant » abbé sera réalisé. Il faudroit que plus de » cent millions d'hommes commandassent aux leurs , & fussent à l'abri des séductions de leur cœur pour extirper réellement la variole. «

M. Maret démontre dans la seconde partie , que la cohabitation est un moyen infidèle , & ne met guère à l'abri des accidens fâcheux les personnes qui par-là contractent la variole. Il parcourt , à cette occasion , les différentes manières d'en communiquer le levain ; & toujours persuadé que l'air se charge des miasmes de cette maladie , il soutient qu'un sujet exposé à la cohabitation peut recevoir ce levain par la voie de la respiration & de la déglutition , aussi-bien que par celle de la peau. Il produit même des raisons très-plausibles que c'est pré-

féablement par les deux premières que, dans la pratique de la cohabitation, le levain s'introduit. Il établit que l'introduction des miasmes exigé de la part des pores de la peau une disposition à absorber les molécules varioliques; & de la part de celles-ci, qu'elles soient appliquées assez long-tems pour qu'elles puissent se frayer un passage à travers ces pores. « Mais, » ajoute-t-il, dans la méthode de la cohabitation, ce n'est que sur des parties découvertes que le levain peut s'appliquer, & les » pores de ces parties étant ordinairement très-refferrés, sont peu disposés à l'admettre. La » durée de leur application pourroit balancer la résistance que leur oppose l'astriiction de » ces pores, & cette durée peut rarement être » assez prolongée, &c. »

En comparant ensuite cette méthode avec l'inoculation, il expose leurs avantages communs, aussi-bien que les inconvéniens de la première; & partant du principe qu'en se déterminant à communiquer une maladie, il faut être au moins moralement sûr qu'elle sera bénigne, il prouve que la cohabitation n'étant praticable que pendant le regne d'une épidémie variolique, elle ne permet pas d'attendre dans le sujet les dispositions les plus favorables pour recevoir le levain sans risque.

La 3e. partie présente d'abord les raisons qui ont donné prise aux anti-inoculateurs sur les assertions des premiers partisans de l'inoculation. Les opinions des Arabes, que ces derniers avoient adoptées, étoient poussées trop

loin. On les a renfermées depuis dans leurs justes bornes ; » & à présent , tout se réduit , » dit M. Maret , à savoir si cette disposition » à contracter la variole se trouve dans un » si petit nombre de sujets que chacun puisse » raisonnablement croire ne pas la recéler dans » son sein ; si les récidives de la variole sont » assez multipliées pour autoriser les gens sages à redouter encore cette maladie quand » l'éruption variolique a détruit la disposition » qui les en rendoit susceptibles. « Il prouve que le nombre des personnes privilégiées qui n'ont jamais la petite-vérole , est trop petit pour faire négliger un moyen de se soustraire au danger qui accompagne si souvent le développement spontané de cette maladie ; que d'ailleurs , l'inoculation respecte ces privilégiés , & que les récidives mêmes après l'inoculation arrivent trop rarement pour mériter attention. Ce qui en apparence les a multipliées , c'est qu'on a confondu la vraie variole avec la vérolette. L'auteur expose ici les signes propres de cette dernière , pour mettre tout le monde en état de distinguer ces deux espèces.

En limitant ainsi les assertions des premiers inoculateurs , il déclare que leurs adversaires ne peuvent plus répéter les argumens de leurs prédécesseurs. Ce seroit autant de coups portés en l'air. Il passe ensuite aux preuves qui établissent solidement les avantages que l'inoculation a acquis. » Cinquante années d'expérience , » dit-il , l'ont perfectionnée au point que ce » risque ( de périr à la suite de l'opération )

» est presque réduit à zéro. Lorsque les in-  
 » culateurs en Angleterre perdoient un sujet  
 » sur 91 inoculés, l'art étoit imparfait. L'ex-  
 » périence & la réflexion n'avoient pas assez  
 » éclairé sur les qualités à desirer dans ceux  
 » qu'on inocule, sur le choix des circonstan-  
 » ces favorables à l'éruption variolique ; on  
 » n'avoit pas des idées assez justes, assez pré-  
 » cises sur l'utilité ou la nécessité des prépa-  
 » rations ; le traitement de la variole inoculée  
 » n'avoit pas acquis le degré de perfection qu'il  
 » a de nos jours, & la méthode suttonienne  
 » n'étoit pas connue. «

L'auteur joint les motifs moraux à ces ré-  
 flexions sur la confiance que mérite l'inocula-  
 tion, par les avantages physiques qu'elle pré-  
 sente, pour engager ses concitoyens à l'adop-  
 ter. » Un pere, dit-il, qui se détermine à faire  
 » inoculer ses enfans, peut, me dira-t-on,  
 » être assez malheureux pour en perdre un ;  
 » mais je suis dans le cas de répondre que  
 » s'il ne prend pas ce parti, il a au moins cent  
 » fois plus à redouter de se le voir enlever  
 » par la variole spontanée. C'est par la pro-  
 » babilité des dangers qu'il doit se décider. S'il  
 » est prudent, lorsqu'il voit d'un côté une  
 » possibilité presque idéale, & de l'autre une  
 » probabilité effrayante, peut-il balancer à  
 » adopter l'inoculation ? S'il avoit le malheur  
 » de perdre un enfant qu'il auroit fait inocu-  
 » ler, la certitude d'avoir fait ce qu'une ten-  
 » dresse éclairée lui conseilloit, allégera sa  
 » douleur ; mais si, après avoir négligé d'avoir

## 152 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» recours à l'inoculation , il le voyoit périr  
 » de la variole spontanée , pourroit-il se con-  
 » soler de n'avoir été que tendre ? « Le der-  
 nier objet qui mérite attention dans ce mé-  
 moire , ce sont les réflexions de M. Maret sur  
 le reproche fait à l'inoculation , de répandre la  
 contagion. En fixant à cet égard les droits res-  
 pectifs du citoyen & du public , il observe que ,  
 pour éviter cet accident , on peut assujettir la  
 pratique de l'inoculation à quelques précau-  
 tions indiquées par les partisans de l'extirpa-  
 tion , & il termine cet ouvrage en rapportant  
 cette dernière période de la lettre du docteur  
 Matri aux François sur l'inoculation : » Par-  
 » donnez aux expressions d'un zèle peut-être  
 » trop vif , mais sincère : si l'enthousiasme  
 » peut jamais être permis , c'est lorsqu'il prend  
 » sa source dans les sentimens les plus désin-  
 » téressés & les plus tendres , & que , suivant  
 » un auteur latin , on peut se flatter de n'avoir  
 » pas entièrement vécu pour soi-même , mais  
 » pour le bien de tout. « ( *Voyez Gazette sa-*  
*lutaire* , N<sup>o</sup>. I & II , 1765. ) Quant au juge-  
 ment à porter sur ce mémoire intéressant , nous  
 ne pouvons mieux faire que de suivre celui  
 de la société royale de médecine , sous le pri-  
 vilege de laquelle il a paru. » On trouve dans  
 » cet ouvrage , disent MM. Geoffroy & An-  
 » dry , commissaires chargés de lui en rendre  
 » compte , beaucoup d'ordre , un profond sa-  
 » voir , un jugement solide. Les réflexions  
 » critiques de l'auteur , la force des raisons  
 » qu'il emploie pour combattre les opinions



» de plusieurs médecins dont l'autorité est d'un  
 » grand poids ; les vues qu'il a eues en com-  
 » posant ce mémoire, la manière dont il est  
 » écrit, font espérer que les médecins le ver-  
 » ront paroître avec plaisir, & que les conci-  
 » toyens auxquels il est spécialement destiné,  
 » lui sauront gré de son zèle, « &c. Nous  
 ajouterons seulement qu'il n'est guère possible  
 d'avoir plus d'égards & plus d'honnêteté pour  
 les partisans des opinions qu'il attaque, qu'il  
 n'en regne d'un bout à l'autre de cet écrit.

( *Journal encyclopédique.* )

---

M. DENIS :<sup>II</sup>. *Einleitung, &c. Introduction à la  
 connoissance des livres ; par M. DENIS, garde  
 de la bibliothèque impériale & royale de Garelli ;  
 seconde partie. A Vienne, chez Trattner,  
 1778. In-4to. de 423 pag.*

### TROISIÈME EXTRAIT.

#### PHILOSOPHIE.

**P**OUR mieux suivre l'ordre du livre & de  
 cet extrait, il importe de jeter un coup-d'œil  
 sur le tableau d'une bibliothèque que nous avons  
 mis dans un des journaux de l'an passé. (\*)

---

[\*] *Esprit des Journaux*, mai 1779, pag. 62.

## 154 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Toute la philosophie peut se diviser en judaïque , barbare , grecque , scholastique-arabe & nouvelle philosophie. La judaïque a commencé à Adam , s'est partagée dans les sectes des Phariséens , des Sadducéens & des Esséniens , qui se confondent dans la cabale. Sur ces trois sectes , on a un recueil de Trigland , portant ce titre : *Trium scriptorum illustrium* [ Serrarii , Drusii , Scaligeri ] *de tribus Judæorum sectis synagoga* , à Delft , 1703 , in-4to. La cabale ou doctrine des attributs divins , des esprits , & de l'ame , est expliquée dans le livre Zoar. Rosenroth a fait connoître la cabale aux Chrétiens , par sa *Kabbala denudata* , à Sultzbach , 1677 , in-4to. La philosophie des Barbares , est celle que Zoroastre a enseignée aux Caldéens , les Hiérophantes aux Egyptiens , les Gymnosophistes & les Bracmanes aux Indiens , Orphée & Xamolxis aux Thraces , les Druides aux Celtes , Odin aux Scandinaviens , & Pythagore aux anciens Italiens. La philosophie des Grecs commence aux tems fabuleux , & dérive des écoles de Socrate , Platon , Epicure , & des autres sectes que les Romains ont toutes favorisées. Les principes de toutes ces sectes sont développés dans l'incomparable *Historia philosophiæ* de Brucker. L'école arabe s'éleva au IXe. siècle , quand entr'autres livres grecs , on eut traduit Aristote en arabe , & qu'Avicenne , Averroès & Alpharabi , l'eurent commenté à leur manière , en y glissant leurs propres idées. Les scholastiques latins l'introduisirent aussi dans leurs écoles. Launoï a fait une

differtation, *De variâ Aristotelis fortunâ in academiâ parisinâ*; & dans l'édition de Launoi, donnée à Wittemberg en 1720, il y a une differtation d'Elswich, *De variâ Aristotelis in scholis Protestantium fortunâ*. La nouvelle philosophie est née avec le rétablissement des lettres, quand on a osé combattre les scholastiques & proposer des systêmes nouveaux ou renouvelés.

La logique ou l'art de penser & de déployer les forces de son entendement, quoiqu'inventée avant Aristote, ne nous a été transmise par aucun ouvrage antérieur à son *Organon*. Mais cet *Organon*, ses topiques, & ses cathégories, n'ont long-tems servi qu'à faire des sophistes, qui, disputant également pour les opinions les plus opposées, ont engendré Pyrrhon & les Scepticiens, dont le doute n'a épargné aucune vérité. Epicure faisoit usage de la dialectique, comme on le peut voir par son *Canon*, dans le *Syntagma philosophiæ Epicuri*, au IIIe. Tom. de Gassendi, edit. Lugd. 1658, in-folio.

Aristote avoit regné avec un empire absolu; dans l'église chrétienne, pendant des siècles; quand au XVe. son autorité fut contestée par Valla, suivi de Vivès & d'Erasme; & enfin, en 1543, les *Institutiones dialecticæ* de Ramus, formerent contre lui un parti, qu'on appella Ramistes, dont la doctrine fut introduite en Allemagne par Freig. Le chancelier Bacon, dans son *Organon scientiarum*, critiqua aussi la logique d'Aristote, & Descartes s'en éloigna encore plus dans ses *Meditationes de primâ phi-*

## 156 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*losophiâ*, & sa dissertation de *methodo*. Clauberge, dans sa *Logica vetus & nova*, se montra le premier disciple de Descartes en Allemagne. Les auteurs de l'*Art de penser*, auquel Arnaud a eu la principale part, Locke dans son *Essay concerning human understanding*, Malebranche dans sa *Recherche de la vérité*, Leclerc dans son *Ars logica*, Croufaz dans son *Nouvel essai de logique*, Rudiger *De sensu veri & falsi*, ont pratiqué la méthode de Descartes.

Wolf, par la forme démonstrative de ses principes, a rétabli l'art syllogistique dans la considération qu'il perdoit. Sa *Philosophia rationalis seu logica methodo scientificâ pertractata*, & ses réflexions sur les forces de l'esprit humain & son juste usage, ont entièrement banni des écoles *Blietri*, *Reubau*, *Barbara celarent*, & autres pareils fantômes, pour faire place au nouvel *Organon* de Lambert, au *Systema logicum* de Reusch, aux *Institutiones philosophiæ rationalis* de Baumeister, à Dalham, des écoles - pies, de *ratione recte cogitandi, loquendi, & scribendi*, &c.

La métaphysique comprend la doctrine de l'être, du monde, de l'ame, & de Dieu. On avoit traité en particulier de chacun de ces quatre objets, avant de les lier ensemble pour en composer une même science : car Aristote, dans ses XIV livres *Μετα τα Φυσικα*, d'où dérive le nom de métaphysique, a le premier expliqué l'ontologie. Les Jésuites Fonseca, Suarez & Arriaga, l'ont commenté aussi-bien qu'il étoit possible en leur tems. La cosmologie des anciens & des modernes est à lire dans l'*His-*

toire universelle des systèmes anciens & modernes ; touchant l'origine & la création du monde , traduite de l'anglois ; dans la *Cosmologia generalis* de Wolf , copiée par Maupertuis , auteur de l'*Essai de cosmologie* ; dans l'*Historia doctrinæ recentius controversæ de mundo optimo*. Pour la psychologie , ou dans un sens plus étendu , la pneumatologie , les Caldéens , Assyriens , Egyptiens & Perses , s'y sont fort adonnés , comme on le peut voir dans l'*Historia philosophiæ* de Stanley , & dans celle de Brucker. On induit des III livres d'Aristote , de l'ame , qu'il l'a tenue pour mortelle. Vivès a fait trois livres sous le même titre , *De animâ* , qui sont plus orthodoxes ; Thomasius , un traité de la nature de l'esprit , & Mendelssohn , un nouveau *Phædon* , ou III dialogues de l'immortalité de l'ame. Descartes , Reimar & Bougeant , ont publié des systèmes sur l'ame des bêtes ; & Wolf a réduit la partie de la métaphysique qui concerne l'ame , en une bonne méthode scholastique , dans sa *Psychologia rationalis & empirica*.

Jamblique traite de la théologie naturelle ; dans son exposition *De mysteriis Ægyptiorum Chaldaeorum & Assyriorum* , Marfile Ficin dans la *Theologia platonica* , Cicéron *De naturâ deorum & de divinatione* , & Wolf dans sa *Theologia naturalis methodo scientificâ pertractata* , phénomène littéraire , dont la nouveauté , & peut-être aussi les éloges des savans Catholiques , lui attirerent tant de contradictions , qu'il fut obligé de quitter Halle , & de se retirer à Marbourg : mais les cabales n'empêchèrent pas sa méthode de

## 158 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

s'accréditer & d'être imitée de Bulfinger , dans ses *Dilucidationes philosophicæ de Deo* , &c. de Baumgarten , Baumeifter , Makos , de Storchenhaus , de Feder , & de Mendelffohn , dans leurs divers ouvrages. M. Denis place entre les athées modernes , Pomponati , Vanini , Cardan , Bruno , Spinoza , Law , & l'auteur du *Système de la Nature*.

Des sept sages de la Grece , il n'y a que le premier , Thalès , qui ait été phyficien. Brucker s'étend au long dans son *Historia philosophiæ* , sur la doctrine des anciens phyficiens. A son défaut , on peut recourir à l'*Historia philosophiæ* de Stanley , ou au *Compendium historiæ philosophicæ* de Budde. Le regne d'Aristote a duré aussi long-tems en physique. Sa physique a été commentée par Albert de Bollstadt , surnommé le Grand , par Thomas d'Aquin , tous deux Dominicains , & par Columna , Augustin. Albert , mort en 1280 , peu satisfait des vaines spéculations & des mots inutiles , s'adonna aux expériences , & en fit de si surprenantes , qu'il passa pour forcier dans l'imagination du vulgaire ignorant : enforte que c'est un moine Allemand , qui est le fondateur de la physique expérimentale en Allemagne. Roger Bacon , Franciscain Anglois , fut conduit par ses recherches physiques , à l'invention des microscopes , des lunettes d'approche , des vers ardens , de la poudre à tirer , de la tincture d'or & d'autres découvertes , qui , comme celles-là , ont été ensevelies avec lui. Il a aussi été accusé de magie , & emprisonné presque jusqu'à sa mort

arrivée en 1292. Son *Opus majus* a été imprimé pour la première fois en 1733, & ensuite à Venise, en 1750, *in-folio*, tant avec un savant supplément de Jebbs, éditeur de Londres, qu'avec un *Prologus galeatus* sur Bacon & ses ouvrages : le *Minus* & le *Tertium* n'existent encore qu'en Mss. désignés dans l'*Ecloga Oxonio-Cantabrigien-sis*, Lond. 1600, *in-4to*.

Depuis le renouvellement des lettres, certains qui cultiverent la physique, se dirent Pythagoriciens, comme Uven, dont les *Cantica tria de harmoniâ mundi totius*, à Venise, 1525, *in-folio*, sont très-rares; d'autres embrassèrent la doctrine d'Epicure, accommodée au christianisme, tels que Gassendi & Charleton; la plupart ont cherché à conformer par leurs explications, Aristote à la raison, comme Fabri; il y en a eu qui ont fait la guerre à ce prince des philosophes, comme Telesius, dans ses IX livres rares, *De rerum naturâ juxta propria principia*, à Naples, 1587, *in-folio*; Cardan qui a retranché le feu du nombre des élémens; Campanella, Dominicain, qui, dans son livre de *Sensu rerum*, accorde le sentiment à toutes choses; & le chancelier Bacon, qui, ne s'appuyant que sur l'expérience, a montré le chemin à Boyle, Guericke, Sturm, Hartfoecker, Scheuzer; les Jésuites Kircher, Casati, Schott, & de Lana duquel les ouvrages sont très-rares, notamment le *Prodromo*, à Bresce, 1670, & le *Magisterium naturæ & artis* en 3 vol. *in-folio*, le I à Bresce, 1684, le II à Bresce encore, 1686, & le III à Parme, 1690. C'est une grande

ressource pour plusieurs physiciens à la mode ; que pareils ouvrages soient rares & en latin.

Cependant Descartes avoit commencé en France une nouvelle époque , par ses *Principia philosophiæ* , qui furent adoptés par Regius , Rohault , Regis , le Grand , Purchot , le Jésuite Regnault , & contredits avec autant de modestie par Gassendi , que d'emportement par Voetius. Son système avoit fait des progrès étendus , lorsque Newton , liant les mathématiques avec la physique , dans ses *Philosophiæ naturalis principia mathematica* , lui débaucha un grand nombre de disciples pour se les attacher. Le Jésuite Paulian , dans son *Dictionnaire de physique* , a très-bien rapproché les principes de Newton , qui sont : l'attraction & la répulsion. Newton a lui-même assez expliqué le premier , & a laissé l'explication du second , au Jésuite Boscovich , qui s'en est acquité dans ses traités : *De lege virium in naturâ existentium ; De viribus vivis* & autres. Deux Minimes , Leseur & Jacquier , ont été ses plus zélés partisans & commentateurs , au rang desquels on compte également les Anglois , Mac-Laurin & Martin ; les Hollandois , Muschenbroeck & S'gravesande ; les Allemands , Hamberger , Kruger , Scherffer & Eberhard ; les Hongrois , Mako & Horvat , & le François , Sigorgne. Algarotti a mis Newton à la portée des Dames , dans son *Newtonianismo per le dame*.

Dans ces derniers tems , on ne s'est pas tellement livré à l'esprit de théorie & de système , qu'on ait abandonné les expériences : témoins ,



celles de Keill, Desaguliers, Wolf, Nollé, Guyon, & les mémoires de plusieurs académies, *Naturæ curiosorum*, fondée en 1652, la royale françoise en 1666, la royale angloise en 1663, la royale prussienne en 1700, l'impériale Russe en 1726, la royale suédoise en 1739, qui toutes ont fourni des mémoires pleins de découvertes, auxquels on peut joindre le *Magasin* de Hambourg, commencé en 1748. Saverien a fait l'*Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles & dans les arts qui en dépendent*; Paris, 1775, in-8vo. dans laquelle on apprend à connoître les diverses inventions avec leurs auteurs. Pour les auteurs des ouvrages sur des sujets de physique particuliers, nous nommerons uniquement Scarella, *De magnete*, le jésuite Herbert, *De igne*, *De compressibilitate aquæ*; & nous renverrons à la *Bibliothèque de physique* de Rohr, augmentée par Kaestner, en allemand.

L'Histoire-naturelle a pour objet la recherche & la connoissance des corps naturels, soit animaux, soit végétaux, soit minéraux. Aristote a laissé X livres des animaux en général, IV de leurs parties, V de leur génération. Dans le XXXVII. vol. de l'*Historia naturalis* de Plin, il y a beaucoup d'articles d'animaux. Elien, sous Héliogabale, en a écrit XVII livres en grec. Chacun a imité son prédécesseur, & tous trois ont beaucoup trop accordé à la crédulité. Cette étude semble avoir été négligée jusqu'au XVIe. siècle. Alors Gesner a publié en IV vol. latins in-folio, une *histoire des ani-*

## 162 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

*maux* que Forer a traduite en allemand. Environ dans le même-tems, Aldrovandus mettoit au jour en Italie XI vol. in-folio latins sur le même sujet, en y mêlant beaucoup trop d'érudition étrangere. Plus tard, en 1653, Jonston a compris toute l'Histoire des animaux en XX livres, réimprimés à Heilbronn depuis 1756. Henri Ruysch les a reproduits avec des augmentations dans son *Theatrum universale* en 11 vol. Tous ces ouvrages sont ornés de figures : grand avantage quand elles sont exactes. Le *Regnum animale in novem classes distributum* de Brisson est plus méthodique, ainsi que l'*Histoire naturelle des animaux* de Hallen, & le *Systemata regni animalis* d'Erxleben.

Quelques auteurs se sont bornés à la description des animaux d'un seul pays, comme la *Fauna Suecica* de Linné, la *Zoologie britannique* de Pennant, traduite en allemand par de Murr, les *animaux de Weteravie* par Fabricius, & ceux d'Autriche par Kramer. L'*Onomasticon Zoicon* de Charleton, traite de leurs noms, & la *Zoologia geographica* de Zimmermann de leurs demeures, sans parler de leur physiologie & de leur anatomie, dont les auteurs sont nommés dans les *Éléments d'histoire naturelle* d'Erxleben, en allemand.

On divise l'histoire des animaux en tetrapodologie, ornithologie, amphibibiologie, ichthyologie, entomologie & helminthologie. Toutes ces parties ont chacune leurs écrivains. Ray est auteur d'une *Synopsis* des quadrupedes fort méthodique, & Klein d'une *Quadrupedum dispositio*

*brevifque historia naturalis*, fans parler des éléphantographes, des élaphographes, des lagographes & des autres animaux en particulier.

Sur les oifeaux, Bellon est le plus ancien écrivain par son *Histoire de la nature des oifeaux*, Paris, 1555, in-folio très-rare, aussi en latin. Ray en a aussi donné une *Synopsis methodica*, & a apporté ses soins à l'édition de l'ornithologie de Willoughby. *L'Ornithologia methodice digesta* en V vol. in-folio, à Florence, 1767 — 1776, dont les éditeurs sont Manetti, Lorenzi & Vanni, est imprimée avec luxe. Albin & Edwards ont laissé une *Natural history of birds*, avec de très-belles figures, dont Seligmann de Nuremberg, a tiré en partie son recueil d'oifeaux étrangers & rares. Klein a mis au jour une histoire des oifeaux, & *Stemmata avium*, ainsi que Moering, *Genera avium*. Frisch a décrit ceux d'Allemagne, Catesby ceux de la Caroline, Brunnich ceux du nord, Zinnani & Klein, les nids & les œufs, à quoi il faut ajouter la dissertation de Linné : *De migrationibus avium*.

Sur les amphibies, on a les observations de Jacobée, touchant les grenouilles & les lézards : l'*Histoire des grenouilles*, de Roefel, en latin & en allemand, & le *Tentamen herpetologiae*, de Klein, touchant les serpens. Linné, dans son *Systema nat.*, ed. Vien. 1767, pag. 394, in-8vo. a rangé les poissons au troisieme article des amphibies.

Le poëme d'Oppien, poëte Grec du IIIe. siecle, sur la pêche, Leide 1597, démontre que

## 164 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

dès ce tems on s'étoit appliqué à connoître les poissons. Les ouvrages de Bellon : *De aquatilibus*, Paris, 1553 in-8vo. latin & françois; de Rondelet : *Universa aquatiliū historia*, Lyon, 1554, in folio; de Salvian : *Aquatiliū animalium historia*, Rome, 1554, tous trois rares : l'*Historia piscium*, de Willoughby, en IV livres, de l'édition de Ray, & la *Synopsis methodica*, de Ray même, sont beaucoup inférieurs à l'ichthyologie d'Artedi, publiée après sa mort par Linné. Plus récemment, Klein a donné en latin des mémoires pour servir à l'*histoire des poissons*, Gronov son *Museum ichthyologicum*, & Gouan l'*Histoire des poissons*. Des naturalistes ont fait des histoires spéciales de certains poissons; Renard de ceux des Moluques, Schaeffer de ceux de Ratisbonne, Wulf de ceux de Prusse.

La classe des insectes a de nombreux écrivains, quoiqu'on ait commencé tard à les observer : la *Biblia naturæ* de Swammerdam, en latin, en hol'andois & en allemand : les *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, de Reaumur, continués sous le même titre par de Geer, traduits aussi en allemand : le *Traité d'insectologie* de Bonnet : les traités de Schaeffer des insectes, & ses *Elementa entomologiæ*, avec 135 planches enluminées, mis aussi en allemand. Hoefnagel, Klerk, Esper, Cramer, ont accompagné leurs ouvrages de figures, le dernier des papillons indiens, comme tous ceux qui en ont observé les métamorphoses, entre lesquels on doit distinguer la *Metamorphosis* &

*historia naturalis de insectis* de Goedart, *Metamorphosis insectorum Surinamensium* de Melle. Merian, *Natural history of English insects* d'Albin, la description des insectes d'Allemagne de Frisch, *English moths and butterflies* de Wilkes, & surtout les amusemens de Roefel sur les insectes, continués par Kleemann, son gendre. Le *Theatrum minimorum animalium*, & l'*Historia insectorum* de Ray, contiennent d'amples catalogues d'insectes. Sulzer, dans ses *Caractères des insectes*, s'est conformé au système de Linné; l'*Entomologia* de Brunnich, & le *Systema entomologiae* de Fabricius, sont aussi systématiques. Des naturalistes se sont bornés aux insectes de certains pays, comme Géofroi dans son *Histoire des insectes qui se trouvent aux environs de Paris*, Scopoli dans son *Entomologia Carniolica*, Schaeffer dans ses *Icones insectorum circa Ratisbonam*, Denis & Schiffermuller, dans un catalogue très-détaillé des papillons des environs de Vienne.

Dans la classe des reptiles, ceux à coquilles ont le plus attiré l'attention des observateurs qui ont mieux examiné les maisons que leurs habitans. Tels sont Bonanni, dans sa *Recreatio mentis & oculi in observatione animalium testaceorum*. Rumph, dans son *Cabinet des raretés d'Amboine*, hollandois, latin & allemand, avec les additions de Chemnitz; Knor, dans sa collection de moules; Regenfuss dans sa collection de moules, de limaçons & autres animaux à coquille. La *Synopsis methodica conchyliorum* de Lister : la *Conchyliologie* de Dargenville : le *Tentamen methodi ostracologicæ* de Klein, & le

nouveau système d'un cabinet de coquillages, sont du nombre des ouvrages systématiques. Les habitans mêmes des coquillages ont été observés par Muller, témoins son ouvrage des vers d'eau douce & d'eau salée, & son *Historia vermium*, tous deux remplis d'observations neuves. Quoique Marsigli, dans l'*Histoire de la mer*, tienne les coraux pour des plantes, Peyssonel, & après lui, les meilleurs naturalistes, ont jugé que ce sont des animaux : sur quoi on ne connoît rien de préférable à l'*Essay towards a natural history of the corallines*, aussi en allemand. Sur les polypes, on remarque les *Essays on the natural history of polypes* de Backer, & de Trembley des *Mémoires pour servir à l'histoire d'une espèce de polype d'eau douce*. Enfin, on a de Pallas un bel *Elenchus zoophytorum*.

Quoique les vertus alimentaires & médicinales des plantes depuis le cedre jusqu'à l'hysope aient été connues de Salomon, il ne nous a néanmoins été transmis sur le regne végétal, aucuns ouvrages plus anciens que les X livres des plantes de Théophraste, & les V livres de Dioscoride. Pline n'a fait que compiler ses devanciers. En 1485, Schoeffer imprima à Mayence, en allemand, son *Hortus sanitatis* avec les figures de 435 plantes. C'est à tort que de Séelen, dans ses *Select. liter.*, pag. 650, en prend la version flamande de Lubec, 1492, pour un original. Brunfels mit au jour en 1530 son *Herbarium*, aussi avec figures. Le goût pour la botanique commença dès-lors à s'étendre, & produisit les commentaires de Ruelle & de

Mathiole sur Dioscoride, & les ouvrages de Fuchs, de Lonicerus, de Dodonæus sur les plantes, tous sans système. Cæsalpinus fut le premier systématique, ayant divisé les plantes suivant leurs parties de fructification. Bauhin redressa leurs noms & recueillit les synonymes. Rivinus bâtit un système sur la régularité & le nombre des feuilles des fleurs; Tournefort, le sien sur la forme des fleurs, lequel a fait époque jusqu'à ce que Linné ait fait triompher son *système sexuel*, imaginé plus de cent ans auparavant par Zaluczanski & Camerarius, & dont on trouve des traces dans ce que Pline, liv. 13, c. 7, dit des palmiers.

Le nombre des ouvrages de botanique est monté au-dessus de 3000, depuis que Tournefort & Linné l'ont animée & facilitée : c'est pourquoi on ne peut que nommer les plus considérables, tels que pour la physiologie, *Anatomy of plants* de Greu; *Anatome plantarum* de Malpighi; la *Physique des arbres* de Duhamel, mise aussi en allemand, & beaucoup de petits traités désignés dans les *Elémens d'histoire-naturelle* d'Erxleben. Les principaux ouvrages didactiques & méthodiques sont, de Linné les *Fundamenta botanica*, *Philosophia botanica*, *Classes genera, species plantarum*, & *Critica botanica*; d'Adanson les *Familles des plantes*; d'Oeder *Elementa botanica*; de Gleditsch *Systema plantarum à staminum situ*; de Cranz *Institutiones rei Herbariæ*; & antérieurement de Cæsalpin *De plantis libri XVI*; de Bauhin *Phytopinax* & *pinax theatri botanici*; de Rivinus *Ordo plan-*

*tarum* ; de Tournefort *Institutiones rei herbariæ* ; & de Ray *Methodus plantarum*. Sous le nom d'*Historia plantarum* ou *Histoire des plantes*, Fuchs, Dalechamp, Tabernamontan, Bauhin, Morison, Ray, ont donné des descriptions des plantes ; Dillenius a décrit les mousses & les champignons en particulier ; de Schrebern les gazons ; Clusius l'*Historia rariorum plantarum per Hispaniam*, & *rariorum plantarum per Pannoniam, Austriam, &c. observatarum* ; Columna a publié son *Phytobasanos*, & son *Ecphrasis stirpium minus cognitarum*, qui sont tous deux fort rares ; Barreliere, *Plantæ per Hispaniam, Italiam & Galliam observatæ* ; Jaquin, *Observationes botanicæ*. Quelques-uns se sont attachés seulement à la description des plantes de certains pays : ainsi l'on a les *Flora Esplanola, Britannica, Carniolica, Danica*, avec de superbes figures, *Suecica & Lapponica* de Linné ; *Borussica* de Wulf ; *Sibirica* de Gmelin, l'*Enumeratio stirpium Helvetiæ* de Haller qui peut le disputer en botanique à Linné ; les *Fasciculi stirpium Austriacarum rariorum*, les *Centuriæ plantarum Austriacarum* de Jaquin, dont les figures surpassent toutes les autres en leur genre, & se continuent ; l'*Hortus Malabaricus* de Van Rhee-de, l'*Herbarium Amboinense* de Rumph, les *Rariorum Africanarum plantarum decades X* de Burmann ; la *Description des plantes de l'Amérique* de Plumier, *Selectarium stirpium Americanarum historia*, l'*Hortus Aichstettensis* de Besler, le *Monspeliensis* de Gouan ; le *Lugdunensis* (de Leide) de Van Royen, le *Clisfortianus* de Linné,



Linné, & le *Vindobonensis* de Jaquin. Suivant Adanson, le nombre des différentes especes monte à dix-huit mille, auxquelles il faudroit encore ajouter les nouvelles que Banks & Solander ont apportées du sud; Linné n'en a admis que dix mille.

Le regne minéral embrasse les corps naturels qui n'ont ni vie ni sentiment. La science qui s'occupe de leur examen, de leur ordre & de leur description se nomme Oryctologie, où l'on distingue quatre genres de fossiles, les terres, les sels, les bitumes & les métaux; à quoi l'on joint par forme de supplément les pierres, les pétrifications & les scories naturelles. Elle a été trop négligée des anciens, excepté peut-être la partie des mines qu'ils ont touchée assez superficiellement. C'est dans le nord qu'elle a fait le plus de progrès avec le secours de la chymie. Car nonobstant qu'Agricola, Gesner & Aldrovandus en aient traité, ils sont surpassés par Vallerius, Suédois, dont la minéralogie a été mise en allemand & en françois. On fait beaucoup d'estime de son *Systema mineralogicum*, comme du meilleur; de l'*History of fossils* de Hill, des *Elementa mineralogiæ* de Cartheuser; de la *Natural history of fossils* de Mendez da Costa; de l'*Essai d'une nouvelle minéralogie* de Cronstedt, en suédois & en allemand; de la *Minéralogie ou nouvelle exposition du regne minéral* de Bomare; des *Elémens d'Oryctologie* de Bertrand. Certains n'ont eu pour objet qu'un territoire déterminé, comme Woodward, dans son *Attempt towards a natural history of the English fossils*, les *Amœ-*

*nitates Hassiæ inf. subterraneæ* de Wohlfahrt ; la *Lithographia Halensis* de Schreber ; la *Silesia subterranea* de Volkmann ; l'*Essai d'une histoire minérale de Suede* de Tilas , en suédois & en allemand ; l'*Oryctographiæ pedemontanæ specimen* d'Allioni ; les *Lettres sur les mines de Hongrie & de Transilvanie* , du célèbre chevalier de Born. D'autres n'ont travaillé que sur une partie de l'oryctologie , tels que Kircher , dans son *Mundus subterraneus* ; Coësius , dans sa *Minéralogia* ; de Boodt , dans la *Gemmarum & lapidum historia* ; Bruckmann , dans son *Traité des pierres précieuses* ; Henkel , dans sa *Pyritologie* , non compris divers articles des mémoires des académies.

Il convient encore de rappeler les auteurs qui ont composé en général sur toute l'histoire-naturelle , à la tête desquels Linné mérite d'être placé pour son *Systema naturæ* , dont il a vu depuis 1735 la 13eme. édition pendant sa vie. Schreber & Muller l'ont en même tems traduit en allemand & augmenté , & Goeze y fournit des supplémens ; l'*Histoire-naturelle générale & particulière* de Buffon & de Daubenton , aussi mise en allemand ; *Compleat body of natural history* de Hill ; l'*Introductio ad historiam naturalem* de Scopoli. Parmi les histoires-naturelles de certains pays les plus renommées sont , *Danubius pannonicomyficus* du comte Marfigli ; l'*Histoire-naturelle de Suisse* de Scheuchzer ; celle de Norvege de Pontoppidan , en danois & en allemand ; l'*Historia naturalis Ægypti* d'Alpinus ; l'*Histoire-naturelle du Sénégal* d'Adanson ; l'*Histoire-na-*

naturelle de la Caroline , de la Floride & de l'isle Bahama , en anglois; *Historia naturalis Brasiliæ* de Marcgraafs , avec plusieurs voyages , particulièrement ceux des Suédois publiés par Linné; celui qu'il a fait lui-même dans les provinces de Suede , celui de Gmelin & Pallas en Sibérie , &c. Ajoutez le *Museum Wormianum* , le *Gazophylacium naturæ & artis* de Petiver , le *Thesaurus rerum naturalium* , en 4 livres , de Seba , le *Museum Tefinianum* , celui du roi de Suede Adolphe-Frédéric , celui de la reine Louise-Ulrique , tous trois dressés par Linné , & enfin l'*Art d'observer* & le *Mémoire instructif sur la maniere de rassembler , de préparer , de conserver & d'envoyer les diverses curiosités de l'histoire-naturelle* , par Senebier , Lyon 1758 , aussi mis en allemand. L'*Histoire physique du globe terrestre* a été écrite en latin par Varenius & Liebknecht , en suédois par Bergmann , en allemand par l'ex-jésuite Mitterpacher , à présent professeur de physique & d'économie à Bude , qui fait attendre ses savantes instructions économiques.

L'économie est , comme l'histoire-naturelle ; fondée sur la saine physique. Elle est étudiée en ce tems dans toutes ses branches , dont les quatre principales sont l'agriculture , l'éducation des troupeaux , l'économie domestique , & l'acquisition des métaux par l'exploitation des mines. L'agriculture ou l'art d'augmenter & de perfectionner les productions de la terre fut autrefois dans la plus grande estime. Hésiode , contemporain d'Homere , écrivit pour les laboureurs son poëme des *Ouyres & des jours*. Varron

compte au-delà de 50 auteurs qui avoient écrit de l'agriculture, desquels il n'est resté que quelques fragmens dans les XX livres des *Γεωπονικων*

Les anciens Latins n'ont laissé qu'un ouvrage tronqué de M. Caton, III livres de Varron, XII de Columelle, & XIV de Palladius, réunis tous en un seul volume, sous le titre d'*Auctores rei rusticæ*, les géorgiques, & les livres carthaginois de Magon. Au XIII<sup>eme</sup>. siecle, Pierre de Creslensis composa XII livres, *De agricultura omnibusque plantarum & animalium generibus*, Basle, 1538. In-8vo. Depuis le milieu du XVII<sup>eme</sup>. siecle qu'on commença de beaucoup écrire sur l'agriculture, les livres se sont multipliés sur ce sujet, tels que *Horsehoing husbandry* de Tuli; *Semivirgilian husbandry* de Randall; *Course of experimental agriculture* de Young; le *Traité de la culture des terres* & les *Elémens d'Agriculture* de Duhamel; les *Principes chymiques d'Agriculture* de Wallerius, en latin & en allemand; le *Traité des prairies* de Bernard, en allemand; l'*Exportation des bois* & le traité *Des semis & des plantations des arbres* de Duhamel, sur-tout le *Magasin général d'économie forestiere*, en allemand, dont l'auteur souscrit J. F. Stahl.

Sur la culture de la vigne, on nomme Bidet; le traité de l'abbé Rosier sur la meilleure maniere de faire le vin, en françois & en allemand, & on ne dit rien de Maupin. Sur le jardinage on ne désigne guere que *Le parfait jardinier* & l'*Instruction pour les jardins fruitiers & potagers* de la Quintinie; *Le jardinier fleuriste* de Liger;

*La théorie & pratique du jardinage*, le traité *Des arbres fruitiers* de Duhamel, avec de belles figures; *General treatise of husbandry and gardening* de Bradley, & les *New improvements of plantig and gardening*, la *Pomologie* de Knoop, en allemand, à laquelle Zink a ajouté une seconde partie; l'*Eden* de Hill, en anglois, & le *Dictionnaire universel du jardinier* de Miller, en anglois & en allemand.

A l'égard du bétail, au XVIIe. siècle, Caracciolo a écrit *La gloria del cavallo*; Ruino l'*Anatomia ed infermita del cavallo*; Snape l'*Anatomy of horse*; Bourgelat les *Elémens de l'art vétérinaire & Elémens d'hippiatrique*; Solleysfel *Le parfait maréchal*. Pour les bêtes à corne, Vitet est auteur de la *Médecine vétérinaire*; Erxleben de l'*Instruction pratique dans la guérison du bétail*; & d'autres de divers écrits dont les principaux sont remarqués dans le catalogue de Krunitz. Sur les brebis, Ellis enseigne très-bien ce qui les concerne dans ses *Improvements made on sheeps*.

Sur les abeilles, autant de provinces en Allemagne, autant d'auteurs. Réaumur, mis en allemand, *A treatise of bees*, par Wildmann, mis aussi en allemand, *The english apiary*, par Gedde. Sur les vers à soie, la *Dissertatio epistolica de bombycum naturâ* de Malpighi, les *Mémoires pour l'éducation des vers à soie* de Sauvage, l'*Introduction au ménage de la soie* surtout pour l'Autriche & Ulm de Steinbart. Pour la culture du lin, voyez l'*Introduction pratique-économique* de Wigand, augmentée de la *Cul-*

*ture du tabac.* Pour la teinture , lisez par préférence le *Traité de l'art de la teinture des laines* de Hellot , aussi en allemand , l'*Art de la teinture en soie* de Maquer , l'*Essai chymique* & les *Observations* de Poerner sur l'*Utilité de l'art de la teinture* , & le *Nouveau teinturier* , traduit du danois en allemand.

La chasse est un art réduit des premiers en principes. Parmi les ouvrages de Xénophon , édit. de H. Etienne , 1561 , très-rare , il y en a un de chasse sous le titre de *Κυνηγετικός* , qu'Arrien a aussi donné au sien. Oppien est auteur des *Kynegetica* , également en grec , comme les écrivains de fauconerie , édit. de Paris , 1612 , très-rare , avec le titre d'*Ieracosophion*. Les *Cynegetica* , des poètes latins , Gratius & Nemesianus ont été recueillis sous le titre d'*Autores rei venaticæ antiqui* , par Vlitius. L'empereur Frédéric II n'a pas dédaigné d'écrire sur la chasse aux oiseaux. On a des François , *La vénerie royale* , *les ruses innocentes de la chasse & de la pêche* , *l'école de la chasse* ; & des Allemands , le *Parfait chasseur* de Flemming , la *Pratique de la chasse* de Doebel , l'*Essai sur la chasse* de Buchting.

Oppian a traité des pêches dans ses *Halieutica* , éd. de Paris , 1555 , très-rare ; & parmi les modernes du Hamel & de la Marre , ont fait un *Traité des pêches*.

L'usage des métaux a été connu dès avant le déluge , suivant la *Bible* , Genes. IV. 22. Le lavage des mines opéré par les eaux , les éruptions des volcans , les tremblemens de terre

en ont dû découvrir, dont on a suivi les veines : de-là est venue la métallurgie. Agatharchides & Diodore nous ont conservé la manière d'exploiter l'or des Egyptiens, au 1er. vol. des *Geogr. vet. script. Græc. min.*, à Oxford, 1698, pag. 16, in-8vo. & c'est là tout ce que nous savons du procédé des anciens. Entre les modernes, Mathesius a composé la chronique des mines de Joachimsthal, & Albin celle de Misnie ; Meibom, un traité de *Metallifodinarum Harzicarum origine & progressu* ; Pett, *History, laws and places of the chief mines and mineral works in England, Wales and Ireland* ; Sperges l'*Histoire des mines du Tyrol* ; Calvoer celle des mines du haut & bas Hartz ; Cancrin la *Description des mines les plus fameuses*. La théorie & la pratique de l'art des mines, sont enseignées dans l'*Instruction sur les mines & la géométrie souterraine* qui y a rapport, Leipzig, 1772 ; *Introduction à la géométrie souterraine*, Dresde, 1749 ; *Institutiones geometriæ subterraneæ* de Weideler ; *Introduction à la théorie & à la pratique des mines* de Delius ; les *Principes des mines & des salines* de Cancrin ; l'*Histoire & la description des machines employées à l'exploitation des mines du Haut-Hartz*, par Calvoer ; la *Description des machines pneumatiques & autres de Chemnitz*, par le jésuite Poda ; les *Elémens de chymie métallurgique* de Gellert ; l'*Essai des mines & des métaux*, traduit par Hellot, de l'allemand de Schutter, & sur-tout la *Metallurgia chemica de Wallerius*, traduite en Allemand. Il a fallu des réglemens pour les mines considérables, ce qui a formé

## 176 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

un droit minéral dont on peut s'informer dans le *Speculum juris metallici* de Spann, & le *Corpus juris & rerum metallicarum*.

Cet article est achevé en nommant plusieurs ouvrages qui s'étendent sur toute l'économie , comme le *New and compleat system of husbandry* de Mills , mis en allemand ; les *Maisons rustiques françoises* , le *Corps complet d'Agriculture* , traduit en françois , par Dupuy , de l'anglois de Halls ; les ouvrages de plusieurs sociétés économiques , le *Museum rusticum & commerciale* , les dictionnaires économiques en diverses langues , les descriptions de nouvelles charrues , fendoirs , fourneaux économiques , machines à laver , machines à battre le grain , &c.

La chymie qui examine la nature & les propriétés des corps au moyen de différentes dissolutions & unions , est justement placée entre l'économie & la médecine , servant également à toutes les deux. Le veau d'or , fait par Moïse , prouve qu'on n'ignoroit point la chymie en Egypte. La plupart des plus anciens auteurs qui en ont écrit , sont encore en Ms. dans les bibliothèques. Ils s'attachoient sur-tout à la transmutation des métaux pour faire de l'or , ce que les Arabes ont nommé l'alchymie. Ils appliquèrent la chymie à la médecine , comme les œuvres d'Avicenne & de Mesue en font foi. Frédéric II , en procurant la traduction de plusieurs traités de chymie , grecs & arabes , a rendu l'art plus connu en Europe. Au XIIe. siècle , Alâin de l'Isle a laissé *Dicta de lapide philosophorum*. Albert-le-Grand , Roger Bacon , Arnaud



de Villeneuve ont travaillé sur la chymie. Lulle doit avoir fait de l'or. Ses *Testamentum, vade mecum*, & autres écrits sont en grande vénération chez les alchymistes. Basile Valentin, Bénédictin d'Erfurt, passa au XVe. siècle pour posséder la pierre philosophale. Paracelse a puisé ses plus belles connoissances dans ses écrits. Les ouvrages de Paracelse, à Geneve, in-fol. 1658, sont fort allégoriques & obscurs, obscurité sur laquelle ses disciples ont encore enchéri. Ensuite sont venus Crolius, Hartmann, Quercetan, Lemery, qui ont par leurs expériences beaucoup aidé les travaux sur les métaux, les verreries, les fonderies, les couleurs, les distillations, particulièrement Neri, *De arte vitriâ*, & l'art de la verrerie de Kunkel. De leur côté, les alchymistes ont eu leurs héros dans Libavius, dans les Van Helmont pere & fils, dans Nollius, Sendivogius & autres, qui la plupart ont donné à leurs ouvrages des titres singuliers. Enfin au XVIIe. siècle, la *Chymia philosophica* de Barner, les traités de chymie de Becher & de Stahl, ont donné à la chymie une forme systématique, à quoi les ouvrages les plus modernes n'ont pas peu ajouté. On distingue entre eux les *Elementa chemiæ* de Boerhave; les *Institutiones chemiæ* de Teichmayer; les *Elémens de chymie* de Maquer, mis aussi en allemand; l'*Introduction à la chymie* de Ludolf; les *Principes généraux de chymie* de Zimmermann; les ouvrages de chymie de Margrafs; la *Chymie* de Beaumé, les *Institutiones chemiæ* de Spielmann. Il y a encore des gens

## 178 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qui cherchent la pierre philosophale , témoins le *Theatrum chemicum* ; Weindenfeld *De secretis adeptorum* , & d'autres.

### M É D E C I N E.

L'art d'employer les moyens propres à entretenir la santé présente , & à conserver celle qui est altérée , tire son origine des observations faites sur les affections douloureuses qui résultent souvent de l'air , de la nourriture , de l'impression des corps étrangers , des occupations de la vie , du tempérament & de la construction même du corps , à quoi on a cherché à remédier dès la plus haute antiquité. En Egypte , la profession de médecin étoit unie à celle des prêtres , qui étoient obligés de suivre les formules contenues dans un rituel , autrement , si des remèdes différens qu'ils auroient osé essayer , avoient eu un malheureux succès , il leur en auroit coûté la vie. Les Celtes avoient aussi pour médecins leurs druides , qui faisoient grand usage du gui de chêne contre la stérilité & les poisons. En Grece , les guérisons d'Esculape lui ont mérité des autels. Hippocrate , son dix septieme rejetton en ligne directe , est encore maintenant considéré comme le pere de la médecine , & l'étoile qui dirige toujours les médecins , par ses aphorismes qui peuvent s'appeller leur manuel. 87 écrits passent sous le nom d'Hippocrate , sur lesquels il est bon de consulter le *Lindenius renovatus* de Merklin , & la bibliotheque de Manger. Galien ,

né à Pergame, sous Adrien, est mis à côté d'Hippocrate. Chartier les a fait imprimer ensemble à Paris, en XIV vol. in-folio, en 1679, & non en 1639, comme Manget l'a copié du *Lindenius renovatus*. (\*) Celse, dont la meilleure édition est celle de Targa à Padoue, a laissé huit livres *De medicina*, qui lui ont acquis le surnom de Cicéron des médecins. Les ouvrages d'Oribasius, d'Aetius, d'Alexandre de Trallès, & de Paul d'Egine, ont été la plupart inférés par Henri Etienne, entre ses *Artis medicæ principes*, réimprimés par les soins de Haller. Les œuvres de Boerhaave, avec celles de Haller & de Van Swieten, peuvent seules tenir lieu d'une bibliothèque entière de médecine. Nous nommerons néanmoins quelques auteurs célèbres sur chacune de ses principales branches, l'anthropologie, la pathologie, l'hygiène, la thérapie, & sur leurs rameaux.

L'anthropologie se divise en physiologie & en anatomie. Avant les *Elementa physiologiæ corporis humani* de Haller, on possédoit un beau traité latin de physiologie de Fernel, dans lequel il y a cependant peu d'observations qui lui soient propres; des ouvrages de Santorius, de Kepler, de Columbus, sur la contraction du cœur, le pouls, le mécanisme de la vue; d'Aselli qui découvrit en 1622 les vaisseaux lactés; d'Harvey sur la circulation du sang,

---

[\*] Moreri, article *Hippocrate*, commet la même faute, N. D. R.

de Bartholin , de Pecquet , de Borelli qui a appliqué les mathématiques à la physiologie dans son livre *De motu animalium* ; du François Buffon , des Anglois Boyle , Morgan , Robinson ; des Allemands & Hollandois , Wepfer , Bohn , Hofman , de Haen , Meckel & autres , qu'on peut voir dans le *Dictionnaire encyclopédique* d'Yverdun au mot *Physiologie*. En enbaumant les cadavres , & en visitant les blessures des guerriers , on doit avoir été conduit anciennement à la connoissance de l'anatomie. Nous lisons en effet dans Plutarque que les Egyptiens servoient un squelette sur leur table d'hôtes. Leur religion ne permettoit pas aux Arabes de disséquer les corps. Au XVIe. siècle , Berenger de Carpi , dont Goelike , dans son *Hist. anat.* pag. 45 , fait deux hommes , nommant l'un Jacobus Carpus , & l'autre Jacobus Berengarius Carpenfis , Commenta Mundinus , qui dès le XIVE. siècle avoit cultivé l'anatomie en Italie. Sylvius qui a le premier enseigné l'anatomie à Paris ; Vesalius , qui des l'âge de dix-huit ans mit au jour VII livres *De fabricâ corporis humani* , avec de très-belles figures ; le *Sepulchretum anatomicum* de Bonet ; Willis qui a particulièrement examiné le cerveau ; Cowper , dont les figures sont très-belles ; Bildloo pour qui Gerard de Laireffe a gravé 150 magnifiques planches ; Valsalva qui a écrit sur l'oreille ; Heister , Ruysch , Albin dont les figures surpassent toutes les autres ; Winslow si profond dans toute l'anatomie ; Leber dont les leçons renferment dans un abrégé clair ce

qu'on fait jusqu'à présent d'anatomie, voilà à peu-près les principaux anatomistes, entre ceux nommés par M. Denis.

Les anciens médecins ont leur partie pathologique dont l'homme malade est l'objet. On y distingue les causes des maladies, leurs symptômes, leurs effets, leurs signes, d'où viennent les noms d'aitiologie, nosologie, symptomatologie & semiotique; nous citerons seulement la *Semeiotice* de Fienus, la pathologie de Gaubius, les ouvrages de Baglivius, & de Huxham, Morgagni *De sedibus & causis morborum*, les *Nouvelles classes des maladies* de Sauvage qui les a rappellées à dix, *Nosologia medica*, suivant le système de Sydenham, le *Systema morborum symptomaticorum* de Sagar, à Vienne 1771; la *Synopsis nosologiæ methodicæ* de Cullen, à Edimbourg 1772. Certains médecins ont traité spécialement de maladies particulières, ainsi Astruc a pris pour sujet les maladies vénériennes, Scheffler celles des ouvriers des mines, Pringle celles des armées, Lory la mélancolie, Hofmann la petite-vérole.

L'hygiène dirige l'usage de l'air, de la nourriture, du mouvement & du repos, du sommeil & de la veille, des évacuations & des passions. Les anciens l'ont plus étudiée que les modernes. Le premier livre de Celsus, fort bien commenté par Lommius, a pour objet la diète ou manière de vivre. Il y a dans Plutarque des préceptes sur la conservation de la santé, dans Averroës un livre *De correctione*

*sex rerum non naturalium* ; de Gordon, du XIV<sup>e</sup> siècle, un traité *De conservazione vitæ humanæ* ; de Villanova *De conservandâ juventute & retardandâ senectute* ; de Gesner *Sanitatis tuendæ præcepta* ; de Cornaro *Discorsi della vita sobria*, traduit en toutes les langues, & qu'on trouve en latin à la fin de Lessius *De jure* ; de Cardan *De sanitate tuendâ & vitâ producendâ* ; de Gui-Patin *De valetudine tuendâ per vivendi normam* ; de Jonston *Idea hygiæ recensita* ; de Riolan *Hygiene ou Diæta sanorum* ; de Mackenzie *History of health & art of preserving it*. Indiquons quelques livres sur chacune des six choses non naturelles.

Sur l'air on peut lire Montagnana *De præservazione corporum debiliû in aere subtili* ; Arbuthnot *Specimen effectuum aeris in humano corpore* ; de Wafferberg l'utilité & la manière d'entretenir la pureté de l'air & de conserver les villes & les maisons propres ; de Priestley *Experiments of air* ; de Landriani *Ricerche fisiche intorno alla salubrità dell'aria*.

Sur la nourriture Bonami a écrit V livres *De alimentis*, Nonnius son *Diaeteticon* ou *de re cibariâ*, Valla *De tuendâ sanitate per victum*, Lemery un *Traité des alimens*, Cagnati *De ordine in cibis servando*, Nuckert une *Materia alimentaria*, Castellanus *De esu carniû*, le même Nonnius *De pisciû esu*. Pour le boire on a de Baccius, *Vinorum Historia*, à Rome 1596, in-fol. très-rare ; de Butius *De potu calido & frigido* ; de Meisner *De caffèe, chocolatæ, herbæ the & nicotianæ naturâ, usu & abusu* ; de

OCTOBRE, 1780. 183

Neumann *Lectiones de theâ, caffèâ, cerevisiâ & vino*, & de Marco *De usu & abusu chocolatæ*.

Sur le mouvement & l'exercice Mercurialis en a très-bien traité dans ses VI livres *De arte gymnasticâ*, & Arigoni dans son *Jasi Meccanica o trattato dei rimedi naturali mecanici*.

Sur le sommeil & la veille, on n'allegue rien de meilleur à consulter que les deux livres *De somno & vigiliâ* d'Argentier, & Borrichius *De somno & somniferis*.

Sur les sécrétions du corps humain, Mercurialis, déjà cité, est auteur de V livres *De morbis cutaneis & omnibus humanis corporis excretionibus*, & Montanus *De excrementis*.

Enfin sur les passions, lisez *Tractatus de compescendis animi affectibus per moralem philosophiam & medendi artem* de Luisino; la dissertation d'Hoffmann dans son hygiène *De animo sanitatis & morborum fabro*.

Trois genres de nourriture sont liés avec l'économie & la chymie, savoir, la boulangerie & pâtisserie, la cuisinerie & la confiturerie : de même trois genres de boisson, le vin, la bière & les liqueurs distillées. Apicius Cælius, auteur en apparence du IIIe. siècle, a laissé un ouvrage *De obsoniis & condimentis, sive arte coquinariâ*, qui a été orné des remarques de Lister. Muller a écrit *De pane conficiendo*, Manetti *Memoria sopra la panizzazione*; Platine, auteur des vies des papes, X livres *De honestâ voluptate & valetudine*, où il s'est fort étendu sur la cuisine. Sans s'arrêter à une infinité de *Cuisiniers*

## 184 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*François*, au *Dictionnaire portatif de cuisine*, & autres du même genre engendrés par la lexicomanie françoise, on indique quelques Allemands, nommément le *Nouveau cuisinier* de Tübingue, & encore un plus nouveau de Munich par Neubauer. Memnon a traduit en allemand, le *parfait confiturier François*. Canonherius célèbre les vertus du vin dans son rare ouvrage *De admirandis vini virtutibus*, à Anvers, 1627, in-8vo. On a encore l'*Enopolia* d'Helbach, & pour la brasserie Meibomius *De cerevisiis, potibusque & aliis ebriaminibus*, *Malster and Brewer* en anglois, l'*Art du brasseur* de Simon en allemand, l'*art du brandevinier* de Grotian, & une instruction économique du même Simon sur la maniere de faire le brandevin, l'eau-de-vie & le vinaigre.

La thérapie comprend la médecine-pratique, la matière médicale, la pharmacie & la chirurgie. Le Clerc a rapporté dans son *Histoire de la médecine*, les méthodes des premiers médecins depuis Hippocrate jusqu'à Galien. Il existe une grande variété d'ouvrages sous les titres de *Therapeutica*, de *Praxis medica*, tels que ceux de Dodoneus, médecin des empereurs Maximilien II, & Rodolphe II, & ceux de Sorbair, médecin de l'impératrice Eleonore, de *medicina practica*, de *Methodus medendi*, de *Consilia*, *Consultationes*, *Responsa*, *Epistolæ*, tels que ceux de Craton, de Crastein & de Guarinoni, médecins des empereurs, & un recueil de Rosenau, intitulé, *Consilia medicinalia conscripta à præstantissimis viris*, les observations de Syn-



denham & d'autres médecins que nous avons nommés. Autant de maux particuliers, autant & plus d'auteurs qui les ont observés particulièrement. Tels Loeselius *De la goutte*; de Haen *de la mort des noyés*, &c.

Dioscoride, commenté par Matthiole, médecin de Ferdinand I, a spécifié les vertus de 700 plantes. Rhazès, Arabe, a décrit le premier le mercure sublimé. Les Arabes connoissoient aussi la rhubarbe, la manne, la casse, le sucre, la noix & la fleur de muscade, comme on peut le voir dans Sérapion *De medicamentis simplicibus*. Après la découverte de l'Amérique Garcias ab Horto a donné en portugais l'*Histoire des aromates & de quelques médicamens simples qui viennent dans les Indes*, depuis traduite en latin par Clusius; Hernandes *Rerum medicarum novæ Hispaniæ Thesaurus*; Linné *Materia medica per tria regna naturæ*, sans compter les traités particuliers, comme de Santes de Ardoynis *De venenis*, très-rare, aussi Linder *De venenis*; Stoerk, médecin impérial, des *Vertus médicinales de la ciguë, de la coquelourde*, &c. Dès 1553, les Juntas ont recueilli à Venise les traités des bains sous le titre *De balneis*, recueil très-rare: Baccius *de Thermis* est rare aussi.

Certaines substances ayant besoin d'être préparées & mêlées pour exercer leur vertu, de cette observation est venue la pharmacie. Il y a peu d'états & même de grandes villes qui n'aient chacune la sienne; ainsi pour abrégé nous dirons seulement que M. Denis juge que

## 186 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

les *Pharmacopées* imprimées de Londres , d'Edimbourg & de Danemarck , font les meilleures.

La chirurgie est aussi ancienne que les combats & les blessures. Il y a au XIIe. vol. d'Hippocrate de l'édition de Chartier , des traités des instrumens du médecin , des plaies de la tête , des fractures , &c. Les VIIe. & VIIIe. livres de Celse font entièrement consacrés à la chirurgie. En 1546 , les Juntas ont rassemblé en un vol. in-fol. les ouvrages des plus célèbres chirurgiens des XII , XIII , & XVe. siècles , la plupart Italiens. Ambroise Parée , qui a servi trois rois de France , a flori au siècle suivant. Les livres de chirurgie sont innombrables & connus dans les langues modernes , c'est pourquoi il suffira de nommer les plus renommés en latin , tels que *Institutiones chirurgicæ* de Heister ; le *Speculum chirurgicorum* de Glandorp ; l'*Examen vulnerum* de Sebitz ; l'*Armamentarium chirurgicum* de Schultzer , avec 45 planches ; la *Chirurgia repurgata* de Gorter ; Caranta *De naturâ visceris* ; de Fritsch *Dissertatio de dentibus* ; de Henri de Deventer *Observationes chirurgicæ* ; de Roederer *Elementa artis obstetriciæ* , où l'on remarque que c'est en France que les hommes ont commencé d'oser exercer la profession d'accoucheurs ; enfin l'*Hist. chirurg. recent* , où l'on peut voir ce qui regarde l'infusion & la transfusion du sang d'un corps dans un autre , & presque tout ce que la nécessité d'être court nous force d'omettre sur la chirurgie. Pas un mot dans M. Denis du célèbre le Cat.

OCTOBRE, 1780. 187

Le *Dictionnaire de chasse & de pêche*, de M. l'Allemand, se cherche envain, aussi bien que le *Traité de l'alliage des métaux*, quoique rare. Pourquoi indiquer plutôt les éditions rares que les meilleures dont j'ai plus de besoin, par exemple le Xénophon d'Etienne, 1561, plutôt que celui d'Oxford 1703 ? Pourquoi ne pas nommer les mêmes personnes constamment de même ?



---

## M É L A N G E S.

---

*NOTICE d'un manuscrit , intitulé : LE LIVRE DE PASSE-TEMS. In-4to. qui se trouve à la bibliothèque du roi , sous la cote 10354.*

*C'EST une espèce de plaidoyer entre le hérault de France & le hérault d'Angleterre qui tâchent , chacun de son côté , de faire valoir les avantages que sa nation a sur l'autre. La cause se plaide devant le tribunal de dame PRUDENCE , personnage allégorique. Le manuscrit paroît avoir été composé vers la fin du regne de Charles VII. Comme il contient quelques détails sur l'état de la marine & du commerce des deux nations , nous avons cru que nos lecteurs verroient avec plaisir un précis de cet ouvrage. Dans l'analyse que nous en allons faire , nous suivrons exactement la marche de l'auteur , & nous en conserverons , autant qu'il nous sera possible , le langage.*

PRUDENCE un jour s'ébattoit en un préau , & se trouva accompagnée de deux héraults. L'un étoit hérault de France & l'autre hérault d'Angleterre. Alors dame Prudence , pour savoir s'ils étoient savans & experts en leur office , jugea à propos de leur faire cette question : *Quel est*

*le royaume chrétien qui plus est digne d'être approché d'honneur ?*

Le hérault d'Angleterre se leva soudainement & dit : » je dis dame Prudence que c'est le » royaume d'Angleterre , & vous le montre- » ray par troys moyens tant par *plaisance* , par » *vaillance* que par *richesse*. Par *plaisance* : fai- » chez dame Prudence que en Angleterre a troys » choses de grant & singuliere *plaisance* : *Bel-* » *les dames , belles chasses & beau deduit.* «

» De belles dames , j'ai le dit commun pour » moy : qui veult belle dame acquerre , (\*) » preigner (\*\*) visage d'Angleterre. Si croyez » dame Prudence que ce sont les faces les plus » angéliques & les plus femmes que on pour- » roit jamais dire. «

Quant à la chasse , le royaume d'Angleterre est bien garni d'une grande quantité de parcs remplis de venaison , comme de cerfs , chevreaux & daims. Quant à déduit ou débat d'oiseaux , il y a en Angleterre force perdrix , cailles & autres volailles & lievres à merveille. On y trouve aussi beaucoup d'oiselins de riviere.

Alors le hérault de France se leve à son tour , & reproche à celui d'Angleterre d'avoir osé prendre la parole sans en demander la permission à dame Prudence , & de ne pas l'avoir invité à parler le premier : » veu , dit-il , que » je suis hairault du plus grand roy de chres- » tians , & le quel quelque part que il soit sur

(\*) Acquérir. (\*\*) Prenne.

» tous roys tient la main destre , puis il ajoute :  
 » je dis dame Prudence que les Anglois font  
 » grant ventoures ( \* ) en méprisant toutes na-  
 » cions fors que la leur , & commencent vou-  
 » lantiers guerres & ne les savent finer. *Item*  
 » & sont si opiniâtres qu'ils cuident que leur  
 » royaume soit de plus grant valeur & auctorité  
 » que nul royaume chrestian. «

Le hérault de France , après ce préambule ,  
 reprend les trois points qui ont été traités par  
 le hérault d'Angleterre. Il convient qu'en An-  
 gleterre il y a de belles femmes , mais il sou-  
 tient qu'il s'en trouve aussi en France de bien  
 gentilles. Quant à la chasse , il ne voit pas que  
 les Anglois doivent se prévaloir sur les Franç-  
 çois : » car , dit-il , prendre une beste en parc  
 » n'est point chasse. Et dis que chasse est quant  
 » une beste sauvage a son libéral arbitre de  
 » fouir par boys & par fourrés ainsi que sa  
 » nature lui donne. «

Le hérault de France oppose aux parcs d'An-  
 gleterre ceux de son pays , & il soutient que  
 les premiers ne sont point comparables aux parcs  
 qui se voient en France , comme le parc du bois  
 de Vincennes , le parc de Lefignan , le parc de  
 Hedin , & plusieurs autres qui sont fermés de  
 hauts murs. » Il est bien vray que vous avez  
 » en Angleterre bien largement des parcs , mais  
 » ils ne sont fermés que d'un petit fossé , d'une  
 » haie ou d'un paliz , ainsi que sont les vignes

---

( \* ) Fanfarons.

» & les pasturages de France, fors le parc de  
 » Oynezor (\*), & en effect se ne sont que  
 » parcs de villages si ne fust jà mestier (\*\*)  
 » d'en faire si grans vententes. «

Enfin le hérault de France ajoute qu'on trouve  
 dans son pays non-seulement toutes les bêtes  
 sauvages que nourrit l'Angleterre, mais encore  
 beaucoup d'autres qui ne s'y voient pas, tels  
 que sangliers, loups & loups cerviers. » Sa-  
 » chez, lui dit-il, que ce sont bestes cruelles  
 » & qu'il faut gens de hault courage à les con-  
 » quérir. «

De plus, nous avons plus que vous » gros-  
 » ses perdis, autrement dit goeches. Et avons  
 » des faisens bien largement, & vous n'en n'avez  
 » point, & croyez que ce sont oyseaux déli-  
 » cieux & plaïsens pour boche de rois & de  
 » princes. «

Le hérault d'Angleterre reprend ensuite la  
 parole & parle de vaillance. Il dit que dame  
 Prudence doit par vaillance approcher d'honneur  
 le royaume d'Angleterre devant tous royaumes  
 chrétiens, & il entreprend de le démontrer par  
 tant les vaillances faites du tems passé, que par  
 les vaillances faites du tems moyen, dites de mé-  
 moire d'homme, & par les vaillances du tems  
 présent.

Pour le tems passé, le hérault d'Angleterre  
 cite le grand Constantin, l'Empereur Maximien

---

(\*) Vindfor.

(\*\*) Besoin.

qu'il suppose avoir été Anglois ; il cite encore le roi Artus qui *fit la Table ronde*.

Pour le tems moyen , il rappelle les grandes batailles gagnées par les Anglois sur les François.

Pour le tems présent, voici comment il s'exprime :

» Le royaume d'Angleterre n'est pas si grant  
 » que est le royaume de France , & si ont  
 » guerre les Anglois o (\*) le roy de France ,  
 » o le roy d'Espagne , o le roy de Dannemar-  
 » che & o le roy d'Ecosse qui est au dedans  
 » de l'isle d'Angleterre , & ainsi ont guerre o  
 » quatre roys. Et aussi ont guerre mortelle o  
 » les Troys & Irlondois.... Ils fournissent à  
 » tous les seigneurs dessus nommez & n'est  
 » royaume fors Angleterre qui pourroit porter  
 » un tel fais....

» *Item* & il y a plus , car ils sont les plus  
 » richement & les plus grandement montés à  
 » la mer de beaulx & puissans navires que  
 » nation de chrestianté. Et par ainsi *sont roys*  
 » *de la mer* , car nul ne puet à eulx résister ,  
 » & qui se trouvet le plus fort à la mer se  
 » puet dire roy de la mer , & pour ce que  
 » par terre & par mer ils ont si grant & si haulte  
 » puissance tousdiz (\*\*) victorieux , & que nul  
 » ne se puet à eulx comparoir , je diz que on  
 » ne les pourroit trop honnourer & priser ,  
 » & trop près d'onneur approchier. «

(\*) o signifie avec.

(\*) Toujours.



## O C T O B

Le hérault de France  
 tous ces moyens. Il fait  
 dans les premiers tems de  
 fait aucun exploit guerrier  
 vanité. Jamais ils n'ont eu  
 de magnificence. » Guer  
 » quant princes vont en c  
 » raing & estrange pays  
 » la foy catholique deff

Les François au contra  
 de ces guerres , ce que  
 prouve en parcourant l'  
 la premiere & de la s

Enfin, il insiste sur  
 nos monarques ont rer  
 ils sont le *pilier* ; puis il  
 remarquable.

» *Item* sire hairault voi  
 » longtems que par vos d  
 » tiés le *manipulum* , autre  
 » coudu par derriere l'espa  
 » l'aube à différence des aut  
 » estre que du dernier cisme  
 » église vous pourchassates tai.  
 » pape en quel vous croyez , qui  
 » & ordonna que de cellui temps e  
 » aubes qui se feroient l'on ne mesu  
 » ledit *manipulum* ; mais en celles qui e  
 » faicte ledit *manipulum* demourroit tant que  
 » pourroient durer ; je le diz pourtant , car j

(\*) Armée. (\*\*) *Etendre*,

## S JOURNAUX,

en Angleterre et ay veu  
es où se gardent honnou-  
s de sainte église le *ma-*  
e en la forme & maniere  
comme il est de toute an-

fire hairault, ne cuidez  
pense que aiez eu de vo-  
e soit effacée, car elle est  
livres & chroniques que  
e puet celer. «

ce rappelle le trait du  
des persécutions & oul-  
tant que le pape l'ex-  
ceps (\*) *général* en tout  
re, le déclara indigne  
il donna la conquête au  
il raconte comment le roi  
e pape, se mit lui & son  
à miséricorde, & fit au sou-  
la personne de son légat,  
*fi honorable que pour hon-*  
*oyale, j'ai, dit-il, honte de la*

oi de France se peut appeller le  
, car la temporalité de son royaume  
at de nulli (\*\*) fors que de lui mesmes...  
il n'en est pas ainſy de votre royaul-  
e; car par appointment fait o le pape In-

---

(\*) Interdit.

(\*\*) De personne que de lui-même.

& ses figures, & d'un salpêtre  
ses couleurs. (2) p. 22

néces-

L'auteur d'œ de **OCTOBRE**,  
nous ven ble le " Item, ajoute le hérault, nous  
& les des d'envi les mestiers mécaniques que vous ave  
douté d'grand " si avons plus, car nous avons gens qui out  
d'y les mers " vrent en haulte lice, c'est-à-dire, en tapice-  
partie " rie d'Arras qui sont moult honorables & de  
est ar " belles veues en court de roys & de princes.  
Flandr " Et si avons la plus belle honesteté de linge  
poissons " que royaume puet avoir, soit à Reims, à  
" Troyes en Champagne, & généralement par  
" tout le royaume. Et si avons des meilleurs  
" joliers (\*), qui plus plaisamment aïoient (\*  
vray pour la grandeur ouvrage que on puisse savoir  
vous chauffez & que le papier & le verd-de-gr.

" Item ores parlons du fer si vous sçavez un  
" er en Angleterre, aussy en avons nous lar-  
ment en France; mais le meilleur fer qui  
" pour faire navyre, c'est fer de Biscaye  
" Espagne; car il playe & ne ront pas  
" faers. Or est ainfty que nous sommes  
" coule Biscaye & alyés du roi d'Espai-  
" troit 1 pouvons avoir légèrement & à  
Saxa marché. Et de voustre part vous n'en  
" z avoir que ce ne soit par sauconduys  
& à grand peine & somptueux marché. "

" Item & quant est de ouvriers, il y a d'aussi  
bons ouvriers en France pour faire navyre  
que en pays du monde, soit en Norman-  
die, Bretagne, Guyenne & Espagne, si  
mester est. Et avoir dire ung navyre que

le puisse mi  
Car il a deux les  
e on fache & qui son  
est Bourdeaux & la

Outre le vin, la France a encore le sel  
se fait par la vertu du soleil en abondance.  
pourroit occuper au commerce de ces de  
marchandises un grand nombre de navires, »  
» la chose bien entendue, si le roy voul  
» bien exercer sondit navyre, il lui en ve  
» droit ung grand troifour, car sondit navy  
» par frect ou autrement gaingneroit ceux q  
» les estrangers viennent gaigner en son roya  
» me. Qui seroit le grand prouffit de son pe  
» ple & l'argent demorroit en son pays. «

Le hérault de France entreprend ensuite d  
montrer à son adversaire, que les François  
ont de grands avantages sur les Anglois dan  
la guerre de mer.

Si, dit-il, une nef part d'Angleterre & que

## OCTOBRE,

» *Item*, ajoute le hérault, nous  
les mestiers mécaniques que vous ave  
» si avons plus, car nous avons gens qui oul-  
» vrent en haulte lice, c'est-à-dire, en tapice-  
» rie d'Arras qui sont moult honorables & de  
» belles veues en court de roys & de princes.  
» Et si avons la plus belle honesteré de linge  
» que royaume puet avoir, soit à Reims, à  
» Troyes en Champagne, & généralement par-  
» tout le royaume. Et si avons des meilleurs  
» joliers (\*), qui plus plaisamment aïoient (\*\*)  
» leur ouvrage que on puisse savoir. Aussi  
» fait-on le papier & le verd-de-gris en Fran-  
» ce, & on n'en fait point en Angleterre. *Item*  
» des choses susdites vous en avez nuls ou-  
» vriers, & si vous en avez aucuns, ce sont  
» choses contrefaictes, & qui sont de peu de  
» valeur. Ainsi avons tous dis en toutes cho-  
» ses plus que vous. Si estes tous jolys quand  
» vous povez recouvrer des ouvrages faits en  
» France. «

Le hérault de France prouve ensuite que la France est plus riche en fruits que Angleterre.

Il y croît une si grande quantité de grains & de bled qu'elle en fournit à tous ses voisins, & même aux Anglois qui en consomment beaucoup pour en faire de la bierre : » car, dit le  
» hérault de France, vous gastez plus blez pour  
» faire votre boisson, c'est assavoir vos servai-  
» ses que pour votre mangier. «

D'ailleurs la France produit des vins de tou-

---

[\*] Joailliers:      [\*\*] Façonnent,

## DES JOURNAUX.

... en si grande quantité, que »  
... ne boivent point de cervaise,  
ne boivent que vin », & que les marchands  
des froides régions en viennent querir, &  
les Anglois eux-mêmes quand ils peuvent en  
avoir.

La terre produit aussi en France des fruits  
de toutes les espèces & de toutes les saisons.

La richesse du bétail n'y manque pas non  
plus. » Et quant à ce que parlez de la fine  
» layne de vous brebiz je dis qu'en aucun pays  
» de France en y a d'aussi bonnes que les vo-  
» tres, car nous avons meilleurs draps plus  
» fins & mieux tains, soit à Roan, Montevi-  
» ler, à Paris, à Bourges ou en autres villes  
» ou l'on fait drapperie, & se vendent com-  
» munément les fins draps ung escu ou deux  
» l'aune plus que les vôtres, si faut dire que  
» nous avons meilleurs laynes ou que vous es-  
» tez si peu savans que ne savez faire vos  
» dras. »

Le héraut de France observe de plus, que  
les Anglois n'ont point, comme nous, des  
mules & des mulets, ni des ânes & des ânesses.

Puis il vient aux richesses de dessous terre,  
& il fait voir que si l'Angleterre a des mines  
métalliques, la France en possède aussi. Les af-  
fineurs y trouvent de l'or dans le Rhosne,  
dans la Vienne, & dans d'autres rivières. Il y  
a des mines d'argent aux environs de Lyon,  
qui sont exploitées par un grand nombre d'ou-  
vriers, de plus, des mines de fer, d'acier,  
& aussi en plusieurs lieux des carrières à plâtre

& ses figures, & d'un *salpêtre qui est bien nécessaire* couleurs. (7p)

L'auteur, & de France soutient encore que nous venons bien le cede point à sa rivale par la & le des d'environ la terre. Si l'Angleterre tire tout d'un grand profit du poisson qu'elle pêche dans d'y les mers qui l'environnent, la France a en partie ce même avantage, puisque ce royaume est aussi bordé d'un côté par la mer depuis la Flandres jusqu'à Bayonne, où se trouvent des poissons de toutes les sortes, & si ont encore d'un côté devers Languedoc la mer morte. (L'auteur entend sans doute parler ici de la Méditerranée.)

On peut même dire que les François sont encore plus avantagés que les Anglois, à raison du grand nombre de fleuves & de rivières qui arrosent la France dans tous les sens, & qui peuvent porter à la mer toutes les productions du pays. D'un autre côté, les François ont la facilité d'aller par terre, sans passer la mer, en Espagne, en Lombardie, en Allemagne, &c. tandis que les Anglois ne le peuvent faire. » Et si, continue le hérault de France, un puissant prince estoit roy de la mer & plus fort que vous, vous seriez affez & ne pourriez avoir secours, & votre richesse de environ la terre seroit perdue. « Le hérault de France fait encore valoir la température du climat de son pays sur celui d'Angleterre.

Enfin il termine son discours en faisant observer à celui d'Angleterre qu'il n'est pas d'une

bonne politique de tant vœu  
son pays, parce que ces é-aise  
pourroient l'exposer à quelque  
part des étrangers, il prétend mên-  
devroit être un motif pour le monarqu-  
çois d'en faire la conquête, & à ce suj-  
rappelle les griefs que la France peut avo  
contre l'Angleterre.

Le hérault de France conclut à ce que Dame  
Prudence adjuge la préférence à la France ;  
mais Dame Prudence évite de porter son juge-  
ment, parce qu'elle veut avant de le pronon-  
cer entendre les héraults des autres rois; en  
attendant elle recommande aux deux contén-  
dans de mettre par écrit les faits & les raisons  
qu'ils ont allégués de part & d'autre sur la  
question par elle proposée; & *desquelles raisons*  
*sera fait un beau petit livre qui se nommera PAS-*  
*SE-TEMS.*

Nous avons voulu laisser au lecteur le plai-  
sir de faire lui-même les réflexions & les ap-  
plications que la lecture de cet extrait ne man-  
quera pas de lui suggérer.

( *Journal de l'agriculture, du commerce ;  
des arts & des finances.* )



& ses figures, & d-<sup>ne</sup>  
ses couleurs. (2<sup>e</sup> p.)

---

L'auteur, &c.

nous ver<sup>bl</sup> aux auteurs du Journal de Paris.

& le des

ôuté da ESSIEURS ;

d'y d

no<sup>i</sup> Vous donnez place dans votre journal à tout ce qui peut donner lieu à des réflexions de politique, de morale, &c. J'ai à proposer une question qui, je crois, mérite d'être décidée par quelque philosophe. Je me suis trouvé voisin & ami commun de deux jeunes gens différens de sexe & de couleur ; c'étoit un *Blanc* & une *Nègresse*, venus depuis peu à Paris. Leur histoire est étrangère à l'objet qui me fait prendre la plume ; il suffira de vous dire que l'amour, à qui la couleur ne fait rien, avoit rapproché leurs cœurs ; ils s'aimèrent & furent tentés de se marier. Ils sont tous deux simples, naïfs ; ils tiennent à l'amour : mais ils sont fort jaloux de leur honneur. Ils m'ont choisi tous deux pour confident ; & j'avoue qu'ils n'ont pas laissé que de m'amuser. Le blanc m'a parlé le premier. Mon ami, me dit-il, je suis amoureux d'une jeune personne que vous connoissez. Je voudrois en faire ma femme. Le cœur, l'esprit, la figure, tout en elle me convient assez, hors la couleur, car *elle est noire*. Dans ma famille, voyez-vous, il n'y a pas eu un seul visage de cette couleur-là ; & je vous avouerai que j'ai été un peu surpris de d'être amoureux d'elle. Ce n'est pas que

mes yeux ne la trouvent re-  
 qu'elle est ; mais je ne fais ni  
 mettre de l'épouser. Au fonds  
 Dieu ait voulu distinguer ces êtres  
 pece humaine : car vous sentez que  
 voulu les faire semblables à nous , il le  
 roit donné notre couleur. Les formes de l'ho-  
 me s'y trouvent , j'en conviens : mais la cou-  
 leur n'y est pas. Or vous savez que pour ex-  
 primer qu'une chose est contraire à l'autre , on  
 dit qu'il y a la différence du blanc au noir.  
 Toutes ces réflexions , ajouta-t-il , me jettent  
 dans une perplexité qui m'afflige : car en véri-  
 té , j'aime cette jeune personne de tout mon  
 cœur.

L'inquiétude de ce pauvre jeune homme me  
 toucha réellement. Cependant je ne pus pren-  
 dre sur moi de lui donner un conseil. J'aurois  
 voulu le décider en faveur de son amour :  
 mais j'avoue que je n'eus pas le courage de lui  
 conseiller de confondre les couleurs.

A peine m'avoit-il quitté , que sa maîtresse  
 entra chez moi. Je fus moins surpris de sa vi-  
 site , que de la confiance qu'elle venoit me  
 faire. Elle me dit qu'elle avoit eu le malheur  
 de prendre de l'amour ; & qu'elle venoit là-  
 dessus consulter mon amitié. Je voudrois bien ,  
 me dit-elle , épouser mon amant ; mais je n'ose  
 pas. Pourquoi donc , lui dis-je , est-il trop vieux ?  
 pauvre ? estropié ? libertin ? Non , reprit-elle ;  
*il est blanc*. Ce reproche me surprit bien un  
 peu ; mais je ne voulus rien témoigner. Par  
 don , reprit elle , si je parle de *ceh*

ex. dans en plusieurs lieux des couleurs à plâtre

& ses figures, & j'en ai aussi. Tenez, moi, je  
 ses couleurs. (Je p d'esprit : mais malgré cela

L'auteur, & je pense que si la nature, en  
 nous ver blancs, avoit voulu en faire tout-  
 & le des hommes, il ne lui en auroit pas  
 ôté davantage d'y mettre la dernière main,  
 d'y donner ce fini, c'est-à-dire, la couleur  
 noire. Sans cela, c'est comme une toile tendue,  
 qui attend que le peintre la colore. Vous sen-  
 tez cela vous-même, Monsieur; ainsi conseil-  
 lez-moi. Je crains, en cédant à l'amour, de  
 contrarier la nature. Pourriez-vous me décider  
 là-dessus?

Cette seconde confidence ne fit que redou-  
 bler mon embarras; & loin de décider la ques-  
 tion, j'avouai mon incompetence. Je desirerois  
 que quelque moraliste voulût bien me sup-  
 pléer auprès de ces bonnes gens qui vraiment  
 me font pitié, & nous apprendre au moins le-  
 quel des deux est plus fondé à rayer l'autre de  
 l'espece humaine.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LE BON-HOMME



re et ay veu  
 r honnou-  
*NOTICE* abrégée d'un Ms. françois de l'e ma-  
 theque du roi, autrefois N<sup>o</sup>. 445, aujourd'hui  
 8351, intitulé : Tournois de la Gruthuse.  
 Grand in-fol. mar. rouge ; par M. VANPRAET  
 fils. Adressée aux rédacteurs de l'Esprit des jour-  
 naux.

**C**E manuscrit est écrit sur vélin en anciennes lettres de formes & à longues lignes. Il a des capitales peintes en or, & il est enrichi de miniatures d'une beauté parfaite. Elles sont de plusieurs grandeurs ; les plus petites ont environ 10 pouces & demi de hauteur sur autant de largeur. Les plus grandes en portent 13 & demi de hauteur sur 20 & demi de largeur. Il commence au fol. colé 1. & finit au verso lxxiiij.

Ce Ms. est sans date, mais il paroît avoir été exécuté à Bruges vers l'an 1489 : les noms de l'écrivain & du peintre ne s'y trouvent pas. Wlson de la Colombiere se trompe, lorsqu'il dit que ses miniatures sont de la main même de René d'Anjou, roi de Sicile. (1) Quelque talent pour la peinture qu'ait eu ce prince, on peut assurer qu'il ne l'a jamais possédé au degré de perfection auquel elles sont portées.

On peut les attribuer avec plus de certitude à Jean Hemmelinck, peintre Flamand, qui florissoit à Bruges vers 1479, parce qu'on y reconnoît par-tout la touche précieuse & le caractère distinctif de cet artiste, dont le mérite principal consistoit à bien grouper & disposer les suje-

& ses figures, & dans la dégradation sensible de ses couleurs. (2)

L'auteur de l'ouvrage est *René d'Anjou*, que nous venons de nommer. Il contient les regles & les formes d'un tournoi, & particulièrement de celui qui fut *frappé à Bruges* le 11 mars 1392, par Jean, seigneur de la *Gruthuse*, contre Wolfart, seigneur de *Ghistele*.

Peu d'auteurs ont parlé de ce *tournoi* fameux. Le pere Menestrier (3), André Favin (4), le pere Anselme (5), Wilson de la Colombiere (6), l'ont tous passé sous silence. L'analyste de *Bruges* n'en a fait mention qu'en passant & sans entrer dans aucun détail (7). Labbe (8), Montfaucon (9), & le dernier éditeur de la bibliothèque françoise, de la Croix du Maine (10) ont connu le Ms., mais ils se sont contentés d'en annoncer simplement le titre.

On ignore à quelle occasion ce *tournoi* a été publié. On n'en doit peut-être chercher l'origine que dans la passion vive que les seigneurs de la *Gruthuse* eurent de tout tems pour ces sortes de jeux militaires. Cela est si vrai que l'on voit dès l'année 1235, un seigneur de cette maison se rendre à un tournoi, que *Florent IV*, comte de Hollande, avoit fait annoncer à Haerlem (11).

Nous sommes peu instruits sur celui de *Bruges*. Tout ce que nous en savons, est que Jean de la *Gruthuse* & Wolfart de *Ghistele*, parurent au jour indiqué sur le grand marché de cette ville, l'un à la tête de 49 chevaliers, l'autre accompagné de 48.

Ces deux seigneurs descendoient de familles illustres & anciennes des Pays-Bas. Le premier étoit fils de Gingulfe d'Aa, dit de *Bruges*, & d'Agnes de Mortagne. Etant gouverneur de Bru-

ges en 1436, il contint plus d'une fois les esprits remuants & inquiets des Flamands dont il étoit aimé. Les biens considérables qu'il possédoit le rendirent un des plus puissans du pays. Il laissa ses richesses à un fils qui en a fait le plus bel usage, & dont nous parlerons ailleurs.

Wolfart de *Ghistelle* ne le cédoit pas à son adversaire en noblesse & en puissance. Il se van-toit de descendre de parens riches & fideles à leurs souverains. Leurs services multipliés, leur valurent le gouvernement de la Flandre, & la charge honorable de chambellans héréditaires des comtes de ce pays. Une particularité que l'on remarque dans leur office, c'est qu'ils étoient tenus d'aller servir leur prince *en cotte & mantel au col*, qu'ils quittoient dans l'instant même où ils remplissoient les fonctions de leur charge.

Le grand nombre de lances que ces deux champions & les chevaliers Flamands qui combattoient sous eux, rompirent dans le *tournois de Bruges* de 1392, & la forme régulière dans laquelle il fut exécuté, le rendent un des plus remarquables de ce tems. Il a même servi de modèle aux princes qui en publièrent dans la suite. *René* d'Anjou, comte de Provence, dont le goût décidé pour les fêtes & les tournois est connu, suivit la même marche dans celui qui se fit sous lui à *Tarascon* en 1449. (12)

La passion de ce roi pour ces combats alla si loin, qu'après avoir rassemblé les diverses loix faites pour le *tournois de Bruges* & pour les plus fameux d'Allemagne, il les rédigea & en fit un corps complet. C'est cette espèce de code qui se trouve dans le manuscrit du roi qui est sous nos yeux. Nous en devons l'exécution à Louis de la *Gruthuse*, fils du célèbre champion. C'étoit une sorte de monument que ce seigneur voulut

voulut élever à la mémoire de son pere. Il n'épargna ni soins ni dépenses pour rendre ce Ms. un des plus beaux qui existassent alors ; un motif plus puissant le porta à y employer d'habiles artistes ; ce fut l'idée d'en faire hommage à Charles VIII, roi de France. Nous ne saurions fixer l'époque certaine de la présentation de ce livre. Néanmoins nous conjecturons qu'elle se fit en 1489, au *Montilz-lès-Tours* (13). Ce qui nous porte à le croire, c'est que nous y voyons de la *Gruthuse* dans la même année : il y arriva vers les premiers jours de septembre, à la tête de la noblesse de Flandre députée par les états pour traiter de la paix, dont les préliminaires avoient été accordés à Francfort peu auparavant. Ce Seigneur & les députés y reçurent un accueil distingué : le roi les retint en France près de trois mois, puisqu'ils ne revinrent à *Bruges*, conduits par l'évêque de Paris, l'abbé de St. Denys, & par un grand nombre de seigneurs François, que le 5 décembre de cette année.

On peut se former une idée de la maniere dont Charles VIII reçut le livre de la *Gruthuse*, par l'explication que nous allons donner de la premiere miniature qui orne le Ms.

#### *Description du manuscrit.*

Il a à la tête une grande miniature de toute beauté. Elle a 12 pouces de hauteur sur 9 & demi de largeur. Elle représente l'intérieur d'un palais. On y voit dans le milieu Charles VIII assis sur son trône, recevant des mains de *Louis de la Gruthuse* son livre de Tournois.

Ce jeune roi est revêtu d'un manteau bleu parsemé de fleurs de lys. Il tient de la main

droite un long sceptre d'or, & il porte au col les marques de l'ordre de St. Michel. Son trône est bordé de K couronnés. On voit au-dessus de lui deux anges qui supportent les armes de France surmontées d'une grande couronne.

*Louis de la Gruuthuse*, en longue robe noire & décoré du colier de l'ordre de la Toison-d'or, est à genoux devant le monarque. Il lui présente son livre couvert de velours noir avec des fermoirs d'or. Il est tête-nue, tandis que treize Seigneurs qui sont derrière lui, ont la tête couverte; ils paroissent être les députés des états de Flandre avec lesquels de la *Gruuthuse* s'étoit rendu auprès du roi. Quelques-uns ont leurs bonnets chargés de plumes, d'autres des marques distinguées.

De l'autre côté du trône & à droite du roi, sont ses courtisans & les grands-officiers de sa maison au nombre de neuf. Celui qui est le plus sur le devant porte en écharpe une grosse chaîne d'or & tient un oiseau sur le poing gauche. Cet officier est probablement Jacques Odard (14) grand-fauconnier de France sous Charles VIII.

Au bas de la miniature on lit les vers suivans.

- » Pour exemple aux nobles & gens d'armes,
- » Qui appetent les faitz d'armes hanter,
- » Le sire de Gruuthuuse duyt es armes
- » Volut au roi ce livre présenter.

Ce tableau est gravé. Le P. Montfaucon l'a inféré dans ses *Monumens de la monarchie françoise*, (tom. IV, pl. IV), sous le regne de Charles VIII. La gravure n'en est pas fidelle; elle differe en beaucoup d'endroits de l'original, parce qu'elle n'a été faite que d'après une co-



pie qui appartenoit autrefois à M. de Gaignieres. (15)

M. de Fontette a fait entrer la même estampe dans le précieux recueil de figures, dont il a formé une histoire de France suivie; il l'a placée dans le porte-feuille coté 8 de cette collection, sous la date de 1494. Ce qu'il n'eût pas fait, s'il eût su l'époque de la présentation de notre Ms. & l'année de la mort de Louis de la Gruthuse, arrivée en 1492.

Le verso du feuillet ij, & le recto du feuillet iij, nous offrent les sires de la Gruthuse & de Ghistelle à cheval, armés de pied en cap, & s'élançant l'un sur l'autre l'épée à la main.

Leurs chevaux, dont le caparaçon est armoirié, sont richement enharnachés.

On voit aux fol. iij verso & iv recto, deux hérauts d'armes à cheval, publiant le tournois dans l'arène. Leurs habits sont chargés des armes de leur maître. Ils sont accompagnés de deux poursuivans d'armes à cheval qui annoncent pareillement au son de la trompette la fête qu'on va célébrer.

Les feuillets iv verso & v recto portent cette inscription.

» Ce sont ceulx qui ont tournoie soubz le  
» seignr de la Gruthuse. «

On trouve les armes de ces chevaliers, supérieurement blazonnées, au nombre de 49. Elles sont toutes surmontées d'un casque, & on lit dans des bandes qui les entourent, les noms suivans, que nous nous faisons un plaisir de rapporter, persuadés que plusieurs familles flamandes aimeront à y reconnoître leurs ancêtres.

De Bastaert Paris. Jan van Brandeghem.

Wouter van Weldene. Jan van Rokeghem.

(*) <i>Mer Robrecht van</i>	<i>Louis van Moerkerke.</i>
<i>Lewerghem.</i>	<i>Mer jan van Dudsele.</i>
<i>H. van Berghen.</i>	<i>Guyot van Caumont.</i>
<i>Wouter van Ranst.</i>	<i>Joris Haste.</i>
<i>Rasse van Godegont.</i>	<i>Jacob Breidel.</i>
<i>Willem van Hersele.</i>	<i>Baltazar Langheraed</i>
<i>Mer Heinric van Ber-</i>	<i>Zone.</i>
<i>ghen.</i>	<i>Eueraet Rinvisch.</i>
<i>Mer Ralle van Renty.</i>	<i>Lodewyc van Aertrike.</i>
<i>Robrecht de Rouc.</i>	<i>Philips van Aertrike.</i>
<i>Jan Gherolf.</i>	<i>De Bastaertuten Zwane.</i>
<i>Hector van der Gracht</i>	<i>De Bastaertuten Zwane.</i>
<i>Bastaert.</i>	<i>Galloys van Massin eyn</i>
<i>Arnoud van Zweueghem.</i>	<i>Bastaert.</i>
<i>Ghidolf vanden Gru-</i>	<i>Reynier van Hersele.</i>
<i>thuse.</i>	<i>Jan de Caerlier.</i>
<i>De Heere van Steenhuse.</i>	<i>Achaerd van Dorneke.</i>
<i>Jan vanden Gruthuse.</i>	<i>Jan de Crombeke.</i>
<i>Jan vander Haghe.</i>	<i>Jacob de Crombeke.</i>
<i>Philips vander Couder-</i>	<i>Willem de Crombeke.</i>
<i>buerch.</i>	<i>Jan van Temseke.</i>
<i>Wouter van Winghene.</i>	<i>Ruuscaert Bonni Bas-</i>
<i>Mer Heinric Eraenhals.</i>	<i>taert.</i>
<i>Louis vander Berghe.</i>	<i>Lodewyc Metteneye.</i>
<i>Lieuen van Steelant.</i>	<i>Jacob Broolor.</i>
<i>Ywein van Straten.</i>	<i>Pieter Metteneye.</i>
<i>Jan van Bochout.</i>	

---

[\*] *Mer*, qualification qui ne se donne qu'aux grands seigneurs. Ce mot vient par contraction de *Mynheer*, *Monsieur*.

On observe le même ordre & le même arrangement dans les feuillets suivans. On y lit en tête :

» Ce sont ceulx qui ont tournoie soubz le seigneur de Ghistele.

Il n'y en a que 48 ; savoir :

<i>Mer Willem van Halewyn.</i>	<i>Jacob van Aertrike.</i>
<i>Mer Percheval van Halewyn.</i>	<i>Jooris van Ryffele.</i>
<i>Mer Olivier van Halewyn.</i>	<i>Jan van der Beurfe.</i>
<i>Mer Willem vanden Neuele.</i>	<i>Jacob Vlaming.</i>
<i>Mer Jan Blankart.</i>	<i>Pieter vander Stoue.</i>
<i>Mer Jan van Lembeke.</i>	<i>Godscalc Perkelmoes.</i>
<i>Daniël van Halewyn.</i>	<i>Zegher van den Walle.</i>
<i>Wulfart van Ghistele.</i>	<i>Gillis vander Breughe.</i>
<i>Ostelet van den Castele.</i>	<i>Jooris de Maetsenare.</i>
<i>Jan van Regaerjuliete.</i>	<i>Rauin van Rysele.</i>
<i>Jan Scoue Jans.</i>	<i>Jacob van Melant.</i>
<i>Jan van Varsenare.</i>	<i>Lubrecht Scotelare.</i>
<i>Tristram van Messeem.</i>	<i>Everaed Goederic.</i>
<i>Victor van Jabeke.</i>	<i>Philips de Bul.</i>
<i>Jan vander Beerst.</i>	<i>Gillis van Rysele.</i>
<i>Boudin de Maerscalt.</i>	<i>Jacob van Derleke.</i>
<i>Hostin Faucket van Dorneke.</i>	<i>Michiel van Assenede.</i>
<i>Pauwels de le Bassecort.</i>	<i>Michiel van der Leke.</i>
<i>Mer Jooris Braderic.</i>	<i>Franse Slingher.</i>
	<i>Mer Jan Belle.</i>
	<i>Mer Claes Belle.</i>
	<i>Mer Cornelis van de Heechoute.</i>
	<i>Franse van Dixmude.</i>

*Roelant van Louende- Jan van den Hole.*  
*ghem. Lieuen Scotelare.*

*Willem van Rauescoot. Gillis Braderic.*

*Simoen van den Hole.*

Le fol. vij verso porte ce qui suit.

» En l'ande nôtre seigneur mil trois cens quatre  
 » vingt & douze le onzieme iour du mois de  
 » mars. fut fait ung tournoy en la ville de Bru-  
 » ges par tres hault & puissant seigneur mon-  
 » seigneur de la Gruthuse appellant d'une part  
 » & tres hault & puissant seigneur, monsei-  
 » gneur de Ghistelle défendant d'autre part,  
 » Lesquels tournoyeurs ont eu en suivant l'or-  
 » dre & maniere des tournoys acoustumez,  
 » Cydesfloubz mis leurs armes timbres & leurs  
 » noms tant seullement comme len pourra veoir.  
 » pour ce que toutes les ordonnances apparte-  
 » nans a ung tournoy sont cy dedens pour-  
 » traictes & figurees, pourquoy ie me tais quant  
 » a present den plus parler.

Après ce feuillet commence l'ouvrage de *René* ; nous nous dispensons d'en donner des extraits, parce qu'on peut le lire en entier dans le *Théâtre d'honneur de la Colombiere*, ( tom. I. pag. 49. ) où se trouvent aussi les miniatures, à l'exception de celles que nous venons de décrire, gravées en petit & en deux grandes planches.

Cet auteur qui a eu en main le Ms. du roi, a passé sous silence le *tournois de la Gruthuse*. Ce qui est d'autant plus surprenant qu'il donne la relation des tournois remarquables, & surtout de ceux dont il nous reste des Mss.

L'artiste qu'il a employé à la gravure des miniatures n'a pas eu tout le soin que l'on doit, d'un si beau Ms. il l'a gâté dans plus d'un en-

droit ; de sorte que son éclat & la fraîcheur sont en grande partie ternis.

Nous terminerions cette notice par un mot sur l'illustre Louis de Bruges, seigneur de la Gruhuse, prince de Steenhuse & comte de Winchester, si nous ne nous propositions pas d'en parler amplement, lorsque nous publierons la notice d'un bon nombre de Mss. de sa précieuse bibliothèque (16), dans son tems la plus considérable du pays, si l'on en excepte celle des ducs de Bourgogne. (17)

Nous ferons voir que ce seigneur a plus d'un titre pour passer à la postérité ; non-seulement il aimoit les lettres, mais il les protégeoit & donnoit son amitié à ceux qui en faisoient leurs délices ; témoin *Colard Mansion*, traducteur de plusieurs ouvrages ; & quoi qu'en dise M. l'abbé G\*\*\* (18), premier imprimeur de *Bruges*, dont il tint un des enfans au baptême, & à qui il accorda les plus grandes faveurs.

### N O T E S.

[1] Wilson de la Colombiere, pag. 5 de sa préface, du *vrai Théâtre d'honneur & de chevalerie*. Paris, 1648, 2 vol. *in-folio*. Le même auteur assure plus loin (pag. 49), avec aussi peu de fondement, que l'écrivain de ce manuscrit, est le même *René d'Anjou*.

[2] Jean Hemmelinck naquit à *Damme*, petite ville à peu de distance de *Bruges*. Ses débauches l'ayant accablé de maladies & réduit à la dernière misère, il alla chercher un asyle dans l'hôpital de St. Jean de *Bruges*, où il se rétablit. Pendant sa convalescence, il y peignit quelques tableaux d'un bon goût, qui le firent connoître des grands. Son talent le tira en peu de tems de l'indigence dans laquelle il se trouvoit. Il se fixa à *Bruges*. Il y vivoit encore en 1479, puisqu'on a de ses ouvrages datés de cette année. On ne fait rien de

sa sépulture. M. Descamps a décrit ses tableaux qui nous restent dans les *Vies des peintres Flamands*, Tom. I. pag. 12, ainsi que dans son *Voyage pittoresque de Flandre*, pag. 299.

Jean Hemmelinck a été inconnu à Felibien, *Entretiens sur les vies des peintres*. Paris, 1685, 3 vol. in-4to. & à M. d'Argenville, *Abrégé de la vie des peintres*, Tom. 3, in-8vo.

[3] Le P. Menestrier, *Traité des Tournois*. Paris, 1694, in-8vo.

[4] André Favin, *Théâtre d'honneur*. Paris, 1620, in-4to.

[5] Le P. Anselme, le *Palais d'honneur*. Paris, 1668. In-4to.

[6] Wilson de la Colombiere, ci-dessus note [1] pag. 49.

[7] Voyez les *Annales de Bruges*; par Ch. Cassis, en flamand, 2e. édit. Bruges. J. Vanpraet, 1760, in-12. Tom. 2, pag. 471.

[8] Voyez Labbe, *Bibliotheca nova M. SS.* In-4to. pag. 276.

[9] Voyez Montfaucon, *Bibliotheca Bibliothec. M. SS.* Tom. 2, pag. 796.

[10] Voyez M. Rigoley de Juvigny, sa *nouvelle édit.* de la Croix du Maine. Tom. 2. pag. 358.

[11] Voyez Fr. Christ. Butkens, *Annales genealog. de la maison de Linden*. Anvers, 1626. In-folio. pag. 12, des preuves. On y apprend que le Tournois publié à La Haye, en 1235, par Florent IV, eut lieu à Harlem en février de la même année. Le nombre des combattans qui y arriverent de toutes parts, se monroit à 70. Le seigneur de la Gruthuse y est désigné de cette manière, *die heer van Grithuysen*.

Il n'est pas hors de propos de relever ici une erreur considérable, commise par les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*. Ils ont placé la mort de Florent IV, comte de Hollande, sous l'année 1234, tandis qu'il ne mourut qu'en 1235. Les continuateurs de Moreri, ne sont pas tombés dans la même faute. Voyez leur *Dictionn. historiq.* Tom. 5, Ire. part. pag. 196, & Tom. 6, Ire. part. pag. 41 de l'édit. de 1759.

[12] Le Tournois de Terrascon a été décrit en vers par Louis de Beauveau, sénéchal d'Anjou & de Provence. Il s'en trouve de beaux Mss. Voyez N°. 4369, Ms. de Colbert.

[13] *Montil* est un bourg dans le Blaisois. Les rois de France y avoient un château très-fort, qui est ruiné. Le traité de paix conclu en 1489, entre Charles VIII & Maximilien d'Autriche, y fut signé le 1 du mois d'octobre.

[14] Jacques Odart, seigneur de Cursay, étoit chevalier, conseiller & chambellan du roi, il fut fait 25e. grand-pannier & 21e. grand-fauconnier de France, par Charles VIII. Il vivoit encore en 1491. [ le P. Anselme. *Hist. général. & chron. de France*. Tom. 8, pag. 671 & 754. ]

Jacques Odart a été omis par du Tillet, dans le *Recueil des rois de France*, pag. 420, édit. de Paris, 1618. In-4to.

[15] La copie du *Tournois de la Gruthuse*, dont M. de Gaigneries étoit possesseur, appartient aujourd'hui au roi. C'est le N°. 8151 bis.) elle est sur velin, mais très-inférieure à l'original.

La bibliothèque du roi a une autre copie sur papier du même Tournois ( N°. 8351 ter. ) Elle approche pour sa beauté de l'original. Elle est en lettres rondes. Ses miniatures sont excellentes. Celle qui exprime dans l'original, la *Présentation* du livre ne s'y trouve pas.

Le N°. suivant, 8352, offre un 3e. exemplaire, mais d'autant moins remarquable, qu'il ne contient que le *Traité de René*.

Sanders, dans son *Bibl. Msf. Belgica*, pars Ia. pag. 274, en cite un 4e. qu'il annonce ainsi : *les joustes des seigneurs de la Gruithuse & de la Ghistelle*.

[16] Après la mort de *Louis de la Gruthuse*, Louis XII acheta la bibliothèque de ce seigneur, & la réunit à celle de Blois, que son pere avoit formée.

Avant qu'on y incorporât les livres de la Gruthuse, on jugea à propos d'effacer ses armes qu'il avoit fait peindre sur le premier feuillet de presque tous ses Mss. & on y substitua celles du roi. Malgré la suppression de cette marque distinctive, nous avons eu le bonheur de reconnoître au moins 104 volumes de cette précieuse bibliothèque. Ce qui nous a aidé à les distinguer des autres, ce sont : 1°. ces mêmes armes, qui, quoique effacées, paroissent dans quelques Mss. au verso du feuillet sur lequel elles ont été peintes. 2°. Sa devise, *plus est en vous*, en flamand, *meer is in u*. qu'on trouve dans le cadre de plusieurs miniatures. 3°. Des mortiers sur leur affut, placés à côté de ses armes, & qui leur servent comme de support.

## 226 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

On voit aussi à la tête de chaque volume sur quelle tablette il étoit placé dans la bibliothèque de Blois, & dans l'inventaire original de ces livres dressé en 1544, par ordre de François I. lorsqu'il les fit transporter à Fontainebleau : leur reliure primitive, la plupart en velours de différentes couleurs.

[ 17 ] La bibliothèque des ducs de Bourgogne a été long-tems une des plus belles qu'il y eût en Europe. Voici comment *David Aubert*, écrivain d'*Hesdin*, en 1463, en parle dans le prologue d'un Ms. du roi, N<sup>o</sup>. 6766, contenant les *Chroniques de Naples. In-fol.*

» A cestui present volume este grosse & ordonne  
» pour le mettre en sa librairie [ de Philippe duc de  
» Bourgogne ] ou autrement & non obstant que ce  
» soit le prince surtout autres garny de la plus riche  
» & noble librairie du monde, si est il moult enclin  
» & desirant de chascun iour l'accroistre comme il fait,  
» pourquoy il a journallement & en diuerses contrées  
» grans clerks & orateurs translateurs & escripuains a  
» ses propres gaiges occupez à ce, &c. »

Cette bibliothèque a été fort délabrée par les troubles des Pays-Bas, & particulièrement par l'incendie de la cour, du 4 février 1731. On y comptoit près de 800 volumes Mss. lorsque, après la mort de *Philippe Borlut*, *Albert* & *Isabelle* en firent faire l'inventaire en 1611, pour la confier à la garde d'*Adrien de Riebecke*, conseiller & premier roi d'armes.

[ 18 ] M. l'abbé G\*\*\*, prétend qu'un certain *Jean Briton*, bourgeois de Bruges, est non-seulement le premier imprimeur de cette ville, mais encore l'inventeur de son art. Il rapporte à cette occasion la souscription d'un livre [ qui n'a probablement été imprimé que depuis 1480 ] dans laquelle ce *Jean Briton* s'attribue les honneurs de l'invention d'un art qu'il ne spécifie pas, & que M. l'abbé G\*\*\*. assure être celui de l'imprimerie.

On peut voir dans l'*Esprit des Journaux* [ novembre 1779 ] avec quel succès M. l'abbé de *St. Leger* a combattu ces prétentions de M. l'abbé G\*\*\*. qui, au lieu de se rendre à la réfutation judicieuse du savant bibliographe, a produit une *replique*, dont le résultat n'a servi qu'à manifester davantage la foiblesse de sa cause.

Dans cette *replique*, M. l'abbé G\*\*\*. part du principe, *In antiquis enunciatiua probant*, & parce qu'un



livre porte que *Jean Briton* l'a imprimé par un art nouveau, il regarde comme prouvé que ce *Jean Briton* a réellement imprimé ce livre-là. A ce compte, M. l'abbé G\*\*\*. prouveroit aussi que certains Mss. copiés sur des imprimés, sont réellement eux-mêmes imprimés, parce que les copistes y ont exactement transcrit les souscriptions des éditions qu'ils avoient sous les yeux. L'auteur du *Suppl. à l'hist. de l'imprimerie de Prosper Marchand*, a cité [ pag. 119 à la note ] un Ms. de cette espèce, qui est une copie de l'édition faite à Paris en 1477, de plusieurs ouvrages de Cicéron. Nous en avons vu nous-mêmes un à la bibl. du roi, N°. 6870, in-folio. écrit sur velin en ancienne bâtarde, à la fin duquel on lit..... *Imprimé audit lieu de Lion, par honorable homme maître Cyber, maître en l'art de impression.* C'est une copie de l'édition faite à Lyon sans date [ vers 1480 ] du *Propriétaire des choses*, traduit en françois par *Jean Corbillon*, & revue par *Pierre Ferget*, Augustin, vol. in-folio. grand format à 2 colonnes, avec signatures & des fig. en bois.

Combien d'autres Mss. de ce genre ne pourroit-on pas citer ? Or par le principe, *In antiquis enunciative probant*, il seroit démontré, selon M. G\*\*\*. que ces Mss. sont des imprimés, parce que leurs copistes ont disertement énoncé qu'ils ont été imprimés ; & que ces copistes nomment le lieu & l'imprimeur. L'absurdité de cette conclusion prouve que l'application faite par M. G\*\*\*. d'un principe bon en lui-même, est tout-à-fait mauvaise. Aussi doutons-nous qu'aucun littérateur judicieux soit jamais tenté d'adopter son opinion sur le prétendu imprimeur, *Jean Briton*.

Quant au refus que M. G\*\*\*. se plaint d'avoir essuyé, lorsqu'il a fait demander des éclaircissements sur certain registre de Bruges ; M. G\*\*\*. connoît depuis long-tems la valeur de cette plainte. On sait assez que le possesseur [ & non le dépositaire ] de ce registre s'est toujours empressé de le communiquer ; il se croit heureux dès qu'il peut contribuer à éclaircir l'origine de l'imprimerie dans les Pays-Bas.

Paris, ce 21 juillet 1780.

---

*SUITE de la vie de l'empereur CHARLES VI ;  
traduite de l'allemand.*

**P**AR la conquête de la Morée les Turcs violaient la paix de Carlowitz : ainsi l'empereur ne pouvoit se dispenser de se joindre aux Vénitiens contre eux. Il leur opposa Eugene qui leur livra, le 5 août 1716, à Peterwaradin une bataille, dans laquelle ils furent complètement défaits, ayant perdu 30000 hommes, tentes, bagages, munitions, & des richesses incroyables, & le grand-vifir Ali, favori du sultan Achmet III, y ayant reçu deux coups mortels de mousquet. La victoire de Peterwaradin fut suivie de la conquête du Temeswar. Les Turcs battus par-tout où ils firent de la résistance, repassèrent la Save, abandonnant Gradisla, Turkischrod, la plus grande partie de la Bosnie & de la Valachie, ce qui est en-déçà de l'Alatha.

Alberoni, cherchant à tirer parti de la guerre contre les Turcs, pour entreprendre contre l'empereur en Italie, envoya néanmoins aux Vénitiens une flotte commandée par le marquis Mary. Il avoit dessein par-là ou d'engager le pape, qui sollicitoit du secours en faveur des Vénitiens, à ne plus différer de lui accorder le cardinalat, ou sous prétexte de la guerre contre les Turcs, d'entretenir une flotte nombreuse avec laquelle il seroit tombé inopinément sur l'Italie. En même-tems qu'il sembloit armer contre les Turcs, il négocioit secrètement avec le divan qu'il excitoit à poursuivre la guerre contre l'empereur, qui conclut avec l'Angleterre au mois

de mai 1716 une alliance offensive & défensive, à laquelle les duchés de Breme & de Verden, que le Roi George avoit achetés du Danemarck, donna l'occasion. Cette acquisition est la cause persévérante de l'inimitié entre l'Angleterre & la Suede, sur qui le Danemarck les avoit conquis. L'Angleterre se joignit aux ennemis du roi de Suede, parce que Charles XII même, au milieu de ses disgraces, avoit travaillé à rétablir le prétendant sur le trône de ses peres. L'alliance convenoit au roi d'Angleterre qui avoit besoin de l'empereur pour recevoir l'investiture des deux duchés; & elle étoit également avantageuse à l'empereur, qui, n'ayant point de marine, ne pouvoit être défendu que par celle des Anglois contre les entreprises des Espagnols sur l'Italie.

La guerre que le Danemarck, la Pologne, la Prusse & la Russie faisoient à Charles XII, attira alors l'attention de l'empereur. Jusques-là il n'y avoit point pris de part; mais quand il vit que l'Allemagne n'étoit plus respectée des puissances belligérantes, que les Russes avoient osé mettre à contribution Lubec & Hambourg, villes impériales, & que l'équilibre du nord pouvoit être détruit par la supériorité des ennemis de Charles XII, il crut son interposition nécessaire, & il proposa Brunswic pour y traiter de la paix. Charles XII ne voulut jamais agréer cette ville, à cause qu'elle appartenoit à l'électeur de Hanovre qu'il haïssoit, ni la médiation de l'empereur. Son obstination qui l'avoit déjà privé de ses états d'Allemagne, & l'avoit empêché d'écouter des propositions de paix supportables, ne put être surmontée. Il ne vouloit jamais céder, mais vaincre ou mourir.

La mort du fils unique de l'empereur à l'âge de huit mois seulement, consterna la maison d'Au-

## 230 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

triche, en la laissant sans rejetton mâle. Eugene, par la continuation de ses victoires sur les Turcs, fit diversion à la douleur générale. En 1717 il poursuivit la guerre contre eux avec une nouvelle ardeur, vint camper devant Belgrade entre la Save & le Danube, & assiégea cette forte ville où il y avoit 30000 hommes de garnison. La tranchée fut ouverte le 18 de juillet (\*) non sans beaucoup de perte ; la dyssenterie épidémique emporta aussi une partie de l'armée impériale, en sorte que de cent mille hommes qui étoient entrés en campagne, elle étoit réduite à 60000, dont vingt mille faisoient le siege & le reste le couvroit. Presque la moitié de la cavalerie étoit démontée, la contagion s'étant mise parmi les chevaux.

Cependant l'armée des Turcs, d'environ deux cens mille hommes, vint au secours des assiégés : elle campa & se retrancha à la vue des Impériaux, en les enveloppant par sa multitude. Jamais Eugene n'avoit été dans une position plus critique, les Turcs approchoient de plus en plus de ses lignes à la faveur des tranchées & des boyaux, & le 15 août ils n'en étoient plus qu'à la portée du fusil. Les amis d'Eugene étoient dans la perplexité, & ses ennemis s'applaudissoient.

Pour ne pas laisser aux Infideles le tems de l'accabler par le nombre, il prit le parti hasardeux de les prévenir en les attaquant à l'improviste. Profitant des ténèbres & d'un brouillard épais, il sortit de ses lignes pendant la nuit du 15 au 16 d'août, & il assaillit leur camp au point du jour en deux endroits différens. Malgré une vi-

---

(\*) Barre, dit le 26 ; La Lande, le 12. N. D. R.

goureuse résistance il s'empara de leur principale batterie qu'il tourna contre eux. Les Spahis & les Tartares se défendirent courageusement ; mais ils furent obligés de céder à la valeur des Allemands. Sur les onze heures du matin, après cinq heures de combat, la victoire étoit décidée & la fuite des Turcs générale. Dans cette journée mémorable, avec 40000 hommes qui manquoient de tout, Eugene en battit 200000 à qui rien ne manquoit, dont il tua ou blessa 50000, c'est-à-dire, plus qu'il n'en avoit dans son armée. Il fit un butin immense, consistant en 131 canons, 600 tonneaux de poudre, tout le camp avec la caisse militaire & des provisions de toute espèce. Le prince de la Tour & Taxis, & le général Dalberg, furent tués du côté des Impériaux, qui n'eurent qu'environ 2000 morts sur la place.

Le lendemain de la bataille, la garnison de Belgrade qui n'espéroit plus de secours, ayant demandé à capituler, Eugene lui permit d'en sortir avec les honneurs de la guerre. Il y trouva 535 canons de métal & une quantité prodigieuse de munitions de guerre. En même-tems qu'il fit réparer les ouvrages de Belgrade que le canon avoit endommagés, il prit plusieurs autres places, dont Orsova & Media furent les plus considérables. Cette campagne porta à son comble la gloire du prince Eugene, qui néanmoins n'eût peut-être pas échappé à la censure d'un conseil de guerre, sous prétexte qu'il avoit témérairement exposé à périr sans ressource toutes les forces de l'Empire, si l'empereur n'eût pris hautement sa défense.

La Hollande & l'Angleterre offrirent leur médiation pour le rétablissement de la paix, & peut-être le grand-seigneur, adouci & intimidé par ses

## 232 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

défaites , en eût-il accepté les conditions , si Alberoni , premier ministre d'Espagne , n'eût ranimé le courage des Turcs , en leur promettant de faire en leur faveur une puissante diversion en Italie. On se préparoit donc à commencer une nouvelle campagne , quand Achmet III se soumit enfin à laisser à l'empereur la ville de Belgrade avec ses dépendances & tout le bannat de Temeswar. A l'égard des Vénitiens , ils furent punis de la foiblesse de leur état militaire par la perte de la Morée qu'il leur fallut abandonner à la sublime Porte. Les Turcs conclurent en même tems que la paix un traité de commerce avantageux pour l'Autriche. Ce fut au milieu de ces glorieux succès que l'archiduchesse Marie-Thérèse , aujourd'hui regnante , naquit le 13 mai 1717.

Au moment que l'empereur étendoit ses états par la paix avec les Turcs , il étoit engagé dans une nouvelle guerre avec l'Espagne. Alberoni , puissamment établi dans la faveur de la reine Elisabeth de Parme , dame impérieuse , qui gouvernoit absolument le roi son époux , la flattoit continuellement de l'idée de faire des conquêtes en Italie pour ses enfans , & lui ayant fait agréer ses projets , il prépara à Barcelone une forte escadre qu'il remplit de huit mille hommes de troupes de terre , & de toute sorte de munitions de guerre , en apparence contre les Turcs , en effet contre l'empereur , qui en pénétra la destination & s'en plaignit en France & en Angleterre. Tandis qu'Alberoni traçoit les plans de son débarquement en Sardaigne , il soutenoit toujours qu'il ne menaçoit que les Turcs. Quand le pape gronda , Alberoni s'excusa , en alléguant qu'il n'avoit pas assisté au conseil d'Espagne , où la guerre d'Italie avoit été résolue , & que c'étoit uniquement du mar-

quis de S. Philippe que le roi avoit pris l'avis. Il attendoit le chapeau de cardinal : aussi tôt qu'il l'eut reçu , l'escadre espagnole vogua vers la Sardaigne.

Le duc d'Orléans s'étoit fait nommer régent du royaume de France, par le parlement, pendant la minorité de l'arrière petit-fils de Louis XIV dont le testament la déferoit au duc du Maine. Le régent haïssoit personnellement le roi d'Espagne , depuis qu'il en avoit été accusé de tendre au trône d'Espagne , & il se lia avec l'Angleterre contre l'Espagne. Au lieu d'être effrayé de cette union , Alberoni n'en suivit que plus ardemment ses idées. Il persuada à son maître, que la régence de France lui appartenoit, suivant le droit de la naissance , en vertu duquel le duc d'Orléans l'avoit réclamée. Le duc d'Orléans n'étoit pas facile à déposséder : Alberoni l'essaya néanmoins en faisant tramer contre lui une conspiration par le prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne à Paris, qui y engagea plusieurs seigneurs de Bretagne, à qui il en coûta la vie , après qu'elle fut découverte.

Travaillant toujours à une alliance avec les Turcs, il employa des théologiens & des publicistes pour y préparer les esprits scrupuleux, en soutenant qu'il étoit aussi permis de s'allier avec les Turcs qu'avec les Hérétiques : & sans la victoire de Belgrade, il est vraisemblable que l'alliance eût été conclue. Il avoit fait venir de Paris à Madrid , le prince Ragotzki, qui s'étoit signalé au commencement du siècle dans le soulèvement des Hongrois, & il l'avoit envoyé à Constantinople pour y concerter les moyens d'exciter de nouveaux troubles en Hongrie, & de rallumer la guerre civile dans les états de

l'empereur. Ce n'étoit point encore assez pour Alberoni, il se tourna encore vers le Czar Pierre I, à qui il promit de grands avantages de commerce, s'il vouloit faire la guerre à l'empereur, dont il représentoit la puissance comme formidable. Les affaires de Meklenbourg en auroient facilement fourni le prétexte, & il paroïsoit être écouté favorablement, quand le prince Alexis, fils du Czar, ayant quitté les états de son pere, & s'étant réfugié à Naples, y fut arrêté à la requisiion du Czar par ordre de l'empereur, & renvoyé à son pere en Russie. Ce procédé toucha si fort le Czar qu'il ne fut plus disposé à interrompre la paix & l'amitié avec l'empereur. Alberoni essaya encore de placer le prétendant sur le trône d'Angleterre; tandis que Pierre I & Charles XII, reconciliés, eussent attaqué le Danemarck : mais les vents & la mort de Charles XII firent aussi évanouir ce dessein. Il réussit mieux en Italie.

De tous les articles des traités d'Utrecht, il n'y en avoit point de plus désagréable à l'empereur, que celui qui donnoit la Sicile au duc de Savoie. Cette isle en des mains étrangères, mettoit continuellement Naples en danger à cause de son voisinage; le duc de Savoie en tiroit peu d'avantage, elle lui produisoit une infinité de brouilleries avec le pape, qui lança des bulles foudroyantes, quand le duc, suivant le droit, prétendu par les rois de Sicile, exerçoit sa juridiction sur les ecclésiastiques.

Au milieu du chaos de tant d'intrigues compliquées, Alberoni avoit fait attaquer la Sardaigne le 22 d'août 1717. Le marquis de Rubi, qui en étoit gouverneur pour l'empereur, fut forcé d'en abandonner toutes les places les unes après les autres. Cagliari, Alghero, Castello



Aragonese furent soumis en peu de semaines. Le marquis de Leide, général Espagnol, recevoit en abondance de Barcelone tout ce qui lui étoit nécessaire ; tandis que les troupes impériales, quoiqu'en petit nombre, enduroient une disette universelle. En deux mois il eut conquis toute l'île.

L'audace de l'entreprise & sa prompte exécution firent beaucoup de bruit. L'Espagne repandit un manifeste plein de raisons, dont aucune cour ne manque, quand elle a résolu de faire la guerre à une autre. Le pape craignant pour le repos de l'Italie, confia son chagrin & son mécontentement d'Alberoni à la cour de Madrid, mais le pape étoit un prince sans puissance & haï d'Alberoni, parce qu'il ne lui avoit pas accordé la pourpre de bonne grace. Les représentations du roi d'Angleterre, du régent de France, & de la république de Hollande, étoient d'un plus grand poids, & accompagnées de menaces ; mais elles n'eurent pas plus d'effet. On reprochoit au roi Catholique, qui, suivant les loix fondamentales d'Espagne, doit faire une guerre continuelle aux Turcs, sa conduite odieuse d'attaquer l'empereur en Italie, tandis qu'il étoit occupé en Hongrie à repousser l'invasion des ennemis du nom chrétien. Au vrai, bien loin que le roi Catholique fût le moteur des troubles en Europe, il étoit tombé dans une mélancolie inactive, qui faisoit juger que les forces de son corps & de son esprit s'étoient affaïffées. Il ne voyoit rien que par les yeux d'Alberoni, & n'agissoit que par lui. L'empereur étoit allié avec l'Angleterre, l'Angleterre avec la France, la Hollande avec l'Angleterre : cette union qui se cimentait dans la suite, & forma la quadruple alliance, n'épouvançoit pas Alberoni ; son ca-

## 236 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ractere hardi étoit inaccessible à la crainte.

L'abbé Dubois, favori du régent de France, & Stanhope, ministre d'Angleterre, étant convenus ensemble des conditions du rétablissement de la paix entre l'empereur & le roi, ils résolurent de contraindre par la force des armes, quiconque n'y souscriroit pas. Alberoni n'hésita pas de les rejeter. Selon ces conditions, le roi d'Espagne devoit restituer la Sardaigne, & l'empereur renoncer pour lui & sa postérité, à toutes ses prétentions à la monarchie d'Espagne. Charles VI, qui s'étoit défendu de cette renonciation pendant huit ans, y consentit enfin le 16 de septembre 1718, pour donner la paix à l'Europe, s'il étoit possible. La Sicile, qui lui convenoit mieux que la Sardaigne, lui étoit accordée en échange contre le gré du duc de Savoie, nouveau roi de Sicile, qui seroit obligé de se contenter dans la suite du nom de roi de Sardaigne, & de la possession de cette isle. Les duchés de Toscane, de Parme, & de Plaisance, étoient déclarés fiefs mâles de l'Empire à perpétuité, & l'empereur permettoit que le fils aîné du second mariage du roi d'Espagne, succédât à ces états, sans préjudice des princes qui y regnoient.

En adoptant cet arrangement, l'empereur s'assuroit du soutien de la France, de l'Angleterre, & même de la Hollande, qui n'accéda au traité de la quadruple alliance, que la dernière, retardée par l'intérêt de son commerce avec l'Espagne, plutôt que pour se ménager l'honneur de la médiation. Alberoni n'eût pas dû résister à quatre puissances, qui, d'un commun accord, lui faisoient des propositions raisonnables. Peut-être eût-il obtenu la restitution de Gibraltar ; & il n'auroit pas sacrifié vainement le sang & l'or

d'Espagne : mais la conquête rapide de la Sardaigne, ne fit que l'exciter à d'autres entreprises. Au mois de juillet 1718, il attaqua inopinément la Sicile avec 30000 hommes & une nombreuse flotte. En 13 jours, l'armée espagnole, commandée par le marquis de Leide, se rendit maîtresse de Palerme, la capitale. On s'imagina que ce coup étoit concerté avec le duc de Savoie, qui aimoit mieux confier la garde de ce royaume au roi d'Espagne, que de le céder à l'empereur, conformément à la quadruple alliance. Sa conduite détruisit bientôt ce soupçon ; car il s'adressa aux cours de Vienne, de Versailles & de Londres, pour en obtenir du secours, qui ne lui fut promis qu'à condition qu'en se joignant à la quadruple alliance, il agréeroit l'échange de la Sardaigne, au lieu de la Sicile.

L'amiral Bing entra dans la Méditerranée avec la flotte angloise. Quand il fut parvenu à la hauteur d'Alicante, il envoya un officier à Madrid, annoncer au roi son arrivée, & le but de sa mission, qui étoit de lui proposer un accommodement, & en cas de refus, de protéger la quadruple alliance. Le cardinal Alberoni fit répondre que Bing pouvoit exécuter comme il lui plairoit, les ordres de son maître. Bing le prit au mot, joignit au cap Passaro la flotte espagnole, commandée par le vice-amiral Gastagneta, la battit & l'anéantit, s'étant emparé de onze vaisseaux, en ayant brûlé trois & coulé un à fond, sans perdre aucun des siens.

Ce funeste échec ne découragea pas Alberoni, qui se crut dédommagé par le succès de ses armes en Sicile, que le marquis de Leide conquit presque entièrement. Messine s'étoit rendue : mais il trouva au siege de Melazzo le terme de

## 238 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sa prospérité. La France & l'Angleterre n'ayant pu vaincre son obstination , s'étoient vu forcées de déclarer la guerre à l'Espagne. Le régent de France étoit sur-tout indigné de la conspiration formée contre lui par le prince de Cellamare , sous la direction d'Alberoni. La guerre de Sicile fut plus longue que féconde en événemens. Le comte de Mercy étant venu de Naples en Sicile , avec 15000 hommes de troupes fraîches , & ayant trouvé les Espagnols fortement retranchés dans la vallée de Franca-Villa , il résolut de les forcer. Toujours plus vaillant qu'heureux , Mercy fut encore blessé dans ce combat , où il perdit 4000 hommes : perte peu considérable à cause de la facilité qu'il avoit de les remplacer : au lieu que les Espagnols n'ayant plus de flotte , ne pouvoient absolument réparer le moindre échec. Chassés de poste en poste , ils laissèrent prendre Taormina , & reprendre Messine le 19 d'octobre , & il ne leur resta bientôt plus de place importante que Palerme. Huit mille hommes amenés de Naples par le comte de Bonneval , contribuerent beaucoup à ces succès. Ce fameux aventurier ayant , par un caprice orgueilleux , quitté le service de la France , s'étoit attaché à celui de l'empereur. Lié avec le duc d'Orléans , avec qui il avoit été élevé , & qui conservoit toujours pour lui de l'inclination , il en profita dans la conjoncture , pour faciliter le triomphe des armes impériales en Sicile. Il députa à Versailles le comte de la Tour , pour solliciter les munitions de guerre dont on avoit besoin. Le duc régent accorda tout ce qu'il desiroit , & avança trois mois de subside. Bonneval fut richement récompensé de ce bon office par l'empereur ; mais dans la suite , ayant eu des difficultés à Bruxelles avec le marquis de S. Priest ,

qui y commandoit, il fut disgracié & perdit ses emplois militaires. La vengeance le porta à se retirer à Constantinople, & à se faire circoncire pour servir les Turcs contre l'empereur dans la guerre, dont il avoit été un des plus ardens instigateurs.

Le duc de Berwic qui avoit si fort combattu pour Philippe, qui avoit gagné pour lui la bataille d'Almanza, qui l'avoit affermi sur le trône, & en avoit été comblé de graces & de pensions, le même duc de Berwic prit le commandement de l'armée françoise contre l'Espagne. Son propre fils, le duc de Liria, servoit dans l'armée espagnole, qui ne put empêcher les François de s'emparer de Sautogna, St. Sébastien, Fontarabie, & presque toute la Biscaye. Berwic avançoit dans le cœur du royaume, lorsque le roi d'Espagne, la reine, & le cardinal Alberoni, se rendirent à leur armée, pour tâcher d'arrêter les progrès de l'ennemi. Sur ces entrefaites, les Anglois firent une descente en Galice, & pénétrant dans les terres, ils commirent des ravages, qui répandirent l'épouvante dans toute l'Espagne, dont le roi ne s'aperçut qu'alors des suites de la politique d'Alberoni, & des périls auxquels ce ministre l'avoit malheureusement exposé. Il n'étoit pas cependant facile de déterminer ce monarque à le congédier, parce qu'accoutumé à s'en laisser gouverner, il se le croyoit absolument nécessaire. Pour y réussir, le régent de France gagna le pere Daubenton, Jésuite, confesseur du roi d'Espagne, qui promit d'employer tous les ressorts de la religion, pour persuader son pénitent de sacrifier plutôt son ministre que lui-même, & le repos de la chrétienté. D'un autre côté, irrité des mépris d'Alberoni, le duc de Parme envoya

à Madrid le marquis Scoti , qui , ayant obtenu du roi une audience secrete , lui démontra que le cardinal ruinoit l'état & son maître. En même-tems il lui présenta les conditions de la paix offerte par la France , dont le premier article portoit qu'elle n'auroit jamais lieu , jusqu'à ce qu'Alberoni eût quitté la cour & le royaume. L'empereur & l'Angleterre firent la même déclaration.

Philippe V ayant flotté long-tems dans un embarras inexprimable , & dans l'incertitude du parti qu'il devoit suivre , se soumit enfin aux remontrances de son confesseur ; & s'étant retiré de Madrid au Pardo , il laissa par écrit l'ordre au cardinal Alberoni , de sortir de Madrid en huit jours , & du royaume en trois semaines. Alberoni voulant imiter Richelieu , demanda la permission de parler au roi , dans l'esprit duquel il espéroit de se justifier & de se rétablir ; mais n'ayant pas les talens de son modele , il n'en eut pas aussi le bonheur. L'audience lui fut refusée , & il quitta l'Espagne sans retour. Gênes fut son premier asyle. Il erra ensuite en Italie , déguisé & inconnu ; il séjourna même dans les états de l'empereur , qui eut la magnanimité de le souffrir ; enfin il devint légat à Bologne , où ne pouvant plus troubler de grands royaumes , il mit tout en combustion dans la petite république de S. Marin.

Tel fut le sort de cet ennemi de l'empereur ; dont la disgrâce conduisit à la paix. L'Espagne ne soutint plus ses demandes outrées de la Sicile , de la Sardaigne , de Parme & de Toscane pour elle , & d'une partie du Milanez pour le duc de Savoie : & adhérant à la quadruple alliance , elle évacua le petit terrain qu'elle retenoit encore en Sicile , & toute la Sardaigne , dont elle

elle s'étoit entièrement emparée. La succession de Parme & de Toscane fut assurée à Don Carlos, fils aîné du second mariage de Philippe V; & la bonne intelligence fut renouée entre la France & l'Espagne par un double mariage.

L'empereur n'avoit pas seulement les affaires étrangères à régler, il portoit encore le poids des intérieurs du grand état dont il est le chef. Le duc de Mecklenbourg, Charles-Léopold, prince d'un esprit inquiet, & d'un cœur dur, eut des altercations avec son frere, le duc Christian Louis, avec le duc de Mecklenbourg-Strelitz, avec la ville de Rostoc, & avec ses états, qui demanderent d'être protégés contre ses cruelles violences. L'équité exigea de l'empereur qu'il donnât commission aux princes de Brunswic & de Wolfenbuttel de faire marcher des troupes dans le Mecklenbourg. Schwerin ayant été forcé par le général Bulow, le duc promit de licencier ses troupes, & d'obéir à l'empereur; mais il fut si bien mettre dans ses intérêts le Czar Pierre Ier., dont il avoit épousé la niece, que le monarque Russe fit savoir hautement que jamais il ne souffriroit qu'on opprimât son neveu. Cependant, Pierre Ier. étant mort peu après cette déclaration, le duc, sans appui, abandonna ses états, dont il étoit abhorré.

La mort de Charles XII ayant laissé vacant le duché de Deux-Ponts, il fut prétendu par l'électeur Palatin & par le duc de Birkenfeld, en faveur duquel l'empereur décida la contestation en lui en accordant l'investiture.

Le prince d'Ostfrise ayant méconnu différens privilèges de la ville d'Emden, les habitans, pour les soutenir, reçurent une garnison prussienne. Le prince s'adressa à l'empereur, la ville aux Hollandois; enfin, la Hollande au congrès

## 242 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

de Soissons , reconhût l'équité du jugement impé-  
rial qui maintenoit la ville dans ses immunités ,  
en lui prescrivant l'obéissance.

Un grand nombre de difficultés de religion  
entre les Catholiques & les Protestans , inévita-  
bles dans un empire qui admet trois différentes  
especes de religion , fournirent souvent l'occasion  
à l'empereur de manifester son humanité & sa  
tolérance. Il prévint par sa sagesse les souleve-  
mens communs dans les tems précédens , & en  
particulier les Protestans de Hongrie , ses sujets ,  
n'eurent aucun sujet de se plaindre.

Quoique le roi d'Espagne eût accédé le 26  
janvier 1720 à la quadruple alliance , il resta  
plusieurs points difficiles à concilier. L'empereur  
soutenoit avoir seul le droit de conférer l'ordre  
de la Toison-d'or , parce qu'il avoit été fondé  
par Philippe-le-Bon , duc de Bourgogne , dont  
le roi d'Espagne ne possédoit aucun héritage , y  
ayant même renoncé : le pape s'opposoit à l'in-  
vestiture de Parme & de Plaisance en faveur  
de don Carlos ; parce que c'étoit un fief dé-  
pendant du saint Siege , & non pas un fief de  
l'Empire. Le grand-duc de Toscane se plaignoit  
qu'on lui eût donné un héritier , sans avoir dai-  
gné le consulter : la santé de son fils Gaston ,  
affoiblie par la débauche , ne permettoit pas d'en  
espérer aucune lignée ; mais la princesse Anne-  
Marie-Louise , veuve de l'électeur Palatin , étoit  
sa proche parente , & il eût désiré qu'on s'en fût  
souvenu. A son exemple , les Florentins témoi-  
gnoient ouvertement leur déplaisir. Ces embar-  
ras entr'autres parurent exiger qu'on en conférât  
amiablement.

On choisit Cambrai , ville peu agréable des  
Pays-Bas françois , pour le théâtre des conférer-  
ces où les ministres des plus grandes puissances



de l'Europe devoient se réunir sous la médiation de la France & de l'Angleterre. Le comte de Windischgratz & le baron de Penthenrieder s'y rendirent au nom de l'empereur. Le congrès fut ouvert en 1721, dura quatre ans, & ne termina rien. On y passa le tems à se donner des repas & à disputer des rangs avec aigreur. L'ambassadeur de Sardaigne, ayant reconnu par écrit, que la préséance étoit due à l'empereur, sa déclaration faite sans plein-pouvoir à cet effet, indisposa toutes les cours & son propre souverain qui l'envoya en exil. L'Espagne fit quelques propositions qui révolterent si fort les ambassadeurs de l'empereur, qu'ils vouloient se retirer à chaque instant, & que ceux de France & d'Angleterre eurent beaucoup de peine à les retenir. Dans le peu d'assemblées qui se tinrent à l'hôtel-de-ville, la scene la plus remarquable fut l'apparition d'un nonce, qui, dans un écrit prolix dont on fit peu d'état, vint protester d'avance contre tout ce qui se traiteroit de contraire à l'intérêt du pape. Quand le congrès se sépara en 1725, il étoit parvenu à faire un beau règlement de police pour la conduite des domestiques. L'expérience ayant dégoûté de la lenteur, & souvent de l'inutilité des congrès composés de tant de ministres, on prend aujourd'hui le parti de traiter les armes à la main, ce qui accélère les négociations.

Pendant l'inaction du congrès l'empereur travailloit sans relâche à accroître la force & la prospérité de ses états. Il entretint une armée de 150000 hommes : multitude qu'aucun monarque, excepté Louis XIV, n'avoit jamais eue sur pied en tems de paix; les fortifications des places furent augmentées, sur-tout en Italie, & les arsenaux bien munis. Sa vigilance & sa puis-

sance le faisoient respecter particulièrement de toutes les cours de l'Europe, sur-tout quand on comparoit la situation florissante de l'Empire & des pays héréditaires de la maison d'Autriche avec la France, en 1722, à la majorité de Louis XV, qui trouva ses coffres si épuisés & son royaume si accablé de dettes, qu'il ne pouvoit entretenir une armée aussi nombreuse, ni se préparer à la guerre.

Attentif à tout, l'empereur encouragea extraordinairement les manufactures utiles & le commerce. La compagnie des Indes Orientales qu'il créa à Ostende avec de grands privilèges, rapporta en peu de tems assez de profit aux intéressés pour causer de la jalousie aux Hollandois, qui en portèrent leurs plaintes à Vienne & dans toutes les cours, où ils représentèrent que toute la navigation des Pays-Bas aux Indes Orientales leur avoit été cédée par les articles V & VI du traité de Westphalie, & que par conséquent, on n'avoit pas le droit de former une pareille compagnie dans ces pays, autrefois à l'Espagne, & maintenant à l'Autriche, aux mêmes conditions. Abraham Westerween soutint les privilèges des Hollandois dans un ouvrage latin, intitulé : *De jure navigandi ad Indos quod competit societati privilegiatae fœderati Belgii*, & Louis de Berger écrivit en faveur de la compagnie d'Ostende, dont Saint-Martin, Parisien, & Colebrooke, Anglois, avoient tracé le plan. En peu de semaines elle ramassa 6 millions de florins, & ses actions monterent si considérablement que les Anglois en prirent aussi ombrage.

Une branche de commerce qui n'étoit pas moins lucrative, avoit été ouverte aux sujets de l'empereur, dans le traité de Passarowitz, où il fut stipulé avec la Porte, que les vaisseaux

Autrichiens trafiqueroient librement sur les côtes orientales de la Méditerranée, & dans la Mer Noire, avec des avantages qui n'avoient encore été accordés à aucune nation européenne. On construisit des vaisseaux à Trieste & à Fiume; enfin, le commerce de ces villes lié avec celui d'Ostende, étoit si lucratif qu'il aigrissoit de plus en plus chaque jour l'envie des nations commerçantes de l'Europe.

L'Allemagne donna aux autres souverains un rare exemple de conduite à l'égard des disputes théologiques, qui, le plus souvent, ne font que remplir les esprits d'une amertume nuisible. Des savans avoient publié des projets de réunion des églises catholique & protestante : la diète s'en occupa en 1721. On y jugea, de concert avec l'empereur, que le meilleur moyen de diminuer le nombre & la chaleur de ces disputes, étoit de n'y point prendre part, & néanmoins de défendre tout signe de mépris, toute expression injurieuse d'un parti contre l'autre.

Tandis que la compagnie orientale, qui avoit son entrepôt à Belgrade, devenoit tous les jours plus florissante, que plusieurs milliers de fabricans & d'ouvriers utiles s'établissoient dans les pays conquis sur le Turc, y relevoient les manufactures & le commerce, que l'Istrie prenoit une nouvelle face, & que la compagnie d'Ostende revivifioit les Pays-Bas Autrichiens; l'empereur n'oubliant pas les intérêts & la satisfaction de la Hongrie & de la Bohême, le prince Eugene, le comte de Stahrenberg, & le comte de Seilern se rendirent de sa part aux états assemblés à Presbourg, & y déclarèrent que les Protestans s'étant comportés avec tranquillité & fidélité, non-seulement ils pourroient exercer leur religion, mais qu'ils ne seroient point trou-

## 246 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

blés dans la jouissance de leurs églises & de leurs libertés ; il leur fut même accordé un emplacement pour construire un nouveau temple à Edembourg.

L'empereur ayant contenté les Hongrois se fit couronner roi de Bohême à Prague en 1723, il y demeura quatre mois pour écouter les requêtes du peuple, & y pourvoir à toutes les branches du bien public. Non seulement l'industrie dégagée de ses anciennes entraves, eut la liberté d'exercer par-tout sans gêne son infatigable activité ; mais elle obtint des encouragemens & des récompenses. Il s'éleva en différens lieux de nouvelles manufactures de soie & de coton, & des fabriques de tabac à Trieste & à Heimbourg près de Presbourg.

La providence n'accordant point d'enfans mâles à l'empereur, pour prévenir les troubles après sa mort sur sa succession, il fit recevoir dans tous ses états & notifier aux cours étrangères, en requérant leur garantie, sa pragmatique sanction, qui destinoit l'héritage indivisible de tous ses royaumes & domaines, à l'archiduchesse Marie-Thérèse sa fille. Les deux princesses nieces de l'empereur souscrivirent solennellement à cette disposition, l'une en épousant le prince électoral de Saxe, depuis roi de Pologne sous le nom d'Auguste III, l'autre en épousant le prince électoral de Bavière, qui devint empereur sous le nom de Charles VII.

Le roi d'Espagne ennuyé de l'inaction du congrès de Cambrai qui ne concluoit rien, & les conjonctures le portant à desirer de s'accorder promptement avec l'empereur, il prit le parti de s'adresser immédiatement à lui. Accablé de sa mélancolie il pensoit à abdiquer le gouvernement, & il souhaitoit, en livrant le royaume

à son fils , qu'il fût en paix avec toute l'Europe. Le baron de Ripperda fut chargé de la négociation. C'étoit un noble de Frise qui avoit eu à Madrid la qualité d'ambassadeur de Hollande, mais il avoit quitté cet emploi à la persuasion du pere Daubenton , pour se convertir à la religion catholique & entrer au service d'Espagne. Il promit qu'en allant à Vienne, il détermineroit en peu de tems l'empereur à une paix avantageuse pour l'Espagne. Il avoit connu le prince Eugene en Hollande, & il se glorifioit de la bienveillance de ce prince & de celle de plusieurs ministres impériaux. Le roi d'Espagne l'ayant écouté , l'envoya secrètement à Vienne avec des pleins-pouvoirs. Il s'y rendit déguisé sous le nom d'un sieur de Passenberg. Les circonstances faciliterent son succès.

Pendant sa négociation le roi de France épousa la fille du roi Stanislas , qui après avoir été élevé au trône de Pologne par Charles XII , & forcé de le céder à son compétiteur , menoit une vie privée en Alsace. Certainement les vœux de la princesse & de son pere n'alloient pas à une si haute fortune. La politique du duc de Bourbon, premier ministre de France, en concluant ce mariage, étoit d'éviter de prendre part aux guerres dans lesquelles une alliance prise dans les premieres maisons de l'Europe auroit pu mêler la France, à qui une longue paix étoit nécessaire pour rétablir ses finances : mais peu s'en fallut qu'il n'eût un effet tout-à-fait contraire à la tranquillité qu'on recherchoit. Car on fut obligé de renvoyer au roi d'Espagne l'Infante sa fille, âgée alors de 6 ans seulement , qui avoit été promise & accordée à Louis XV , envoyée à sa cour pour y être élevée comme reine, & s'y former aux mœurs & aux usages de la na-

tion Françoisé. De quelque motif qu'on colorât ce renvoi , Philippe V l'envifageant comme un affront , il commanda à l'abbé Livri , miniftre de France , & aux confuls François de fortir d'Efpagne , & fe prépara à la vengeance. C'eft la même Infante qui eft devenue reine de Portugal , & peut-être fon reffentiment a-t-il fortifié les liens qui ont uni les intérêts des cours de Lifbonne & de Londres. La France ne pouvant plus être médiatrice de la paix entre l'Autriche & l'Efpagne , Ripperda reçut ordre d'en hâter la conclufion.

De fon côté l'empereur avoit un égal emprefement pour la paix , parce qu'il fouhaitoit profiter du moment de faire garantir fa pragmatique par l'Efpagne même , parce que la médiation de la France & de l'Angleterre avoit été fans effet , & que le congrès de Cambrai , au lieu de lever les difficultés , les avoit multipliées , parce que les Hollandois ne ceffoient point de fe plaindre de l'établiffement de la compagnie des Indes d'Oftende , & que les François & les Anglois approuvoient leurs plaintes. Le baron de Ripperda traita directement avec le prince Eugène qui avoit pour adjoints les comtes de Sinzendorf & de Stahrenberg. L'Efpagne accorda les articles les plus épineux avec plus de facilité qu'on n'auroit ofé s'y attendre , la reine d'Efpagne qui gouvernoit réellement , ayant recommandé d'abréger les lenteurs. Cependant elle n'avoit pu guérir le roi fon époux de la mélancolie , qui lui fit remettre le gouvernement du royaume en 1724 , à fon fils Louis ; mais Louis étant mort au bout de 7 mois d'adminiftration ; Philippe V remonta fur fon trône. Alors la reine recommença à fe livrer aux grands projets d'établiffemens , dont Alberoni

l'avoit flattée pour Don Carlos, son cher fils, aujourd'hui roi d'Espagne. Elle ne prétendoit pas moins que de le placer sur le trône de France, en cas que Louis XV, qui passoit pour n'être pas d'une forte complexion, vint à mourir; elle vouloit lui faire épouser l'archiduchesse Marie-Thérèse, héritière présomptive de l'empereur; sur-tout elle avoit si fort à cœur de se venger du renvoi de sa fille, que dans le premier mouvement de sa colere elle fit marcher 30000 hommes en Navarre, & il n'y a eu qu'une plus mûre observation de l'état de foiblesse où étoit l'Espagne, qui l'ait empêchée d'attaquer la France.

L'intérêt commun de l'empereur & de l'Espagne, les rapprocherent si vite, que leur paix fut signée à Vienne le 30 avril 1725, au grand étonnement de la France, de l'Angleterre & de la Hollande, qui ignoroient qu'on en traitât ailleurs qu'à Cambrai. La paix d'Utrecht, & le traité de Londres lui servirent de base. Les deux puissances y renoncèrent à leurs prétentions sur leurs états réciproques, & s'y garantirent mutuellement toutes leurs possessions. Les duchés de Florence, de Parme & de Plaisance, y furent accordés à Don Carlos & ses descendants mâles pour en jouir quand ils vaqueroient, & le roi d'Espagne accepta la pragmatique-sanction & la garantit : elles contractèrent aussi le même jour une alliance défensive, par laquelle elles se promirent de se secourir de toutes leurs forces contre toute attaque ennemie en Europe. Pour consolider leur union, elles signèrent encore un traité de navigation & de commerce, qui accordoit à la compagnie d'Ostende, & aux sujets des états héréditaires de l'empereur, les mêmes privilèges & franchises dont les rois d'EC-

## 250 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pagne avoient jusques-là favorisé les Provinces-Unies. Ce traité, en 37 articles, montrait aux Autrichiens une agréable perspective pour leur commerce.

Cette époque étoit la plus glorieuse du regne de Charles VI. Alors au comble de la prospérité, il avoit acquis de l'Espagne les états d'Italie, deux royaumes, les belles provinces des Pays-Bas; il avoit fait de l'Autriche une puissance maritime & commerçante; il avoit sans médiation conclu une paix à laquelle toute l'Europe avoit travaillé inutilement, & par laquelle il obtenoit des avantages que les médiateurs mêmes voyoient avec envie; enfin de ses ennemis il en avoit fait ses alliés & des coopérateurs de sa grandeur & de son commerce. Après la paix la cour de Vienne gouverna le ministère de Madrid pendant un an, c'est-à-dire, autant de tems que la reine espéra de marier Don Carlos avec Marie-Thérèse.

Le congrès de Cambrai devenu superflu se dissipa. La Hollande s'étant plainte à Madrid des avantages accordés à la compagnie d'Ostende au mépris du traité de Munster, la cour d'Espagne répondit qu'ayant attendu en vain pendant quatorze ans le rétablissement de la paix par les soins des alliés, elle avoit été obligée de s'accorder comme elle avoit pu avec l'empereur, à l'agrandissement duquel personne n'avoit plus contribué que les Hollandais mêmes, & qu'elle seroit fidèle à remplir ses engagements envers lui.

On crut en Angleterre qu'il y avoit un article secret par lequel l'empereur promettoit à l'Espagne de lui aider à reprendre Gibraltar & Minorque. Au moins l'apparence de ce soupçon



porta George I à équiper trois flottes, l'une pour la Méditerranée, l'autre pour la Baltique, & la troisième pour les Indes Occidentales.

La France appréhendoit le mariage de l'héritière d'Autriche avec le prince d'Espagne, & les princes & les républiques ne redoutoient pas moins l'union des forces d'Autriche & des trésors des Indes : sur-tout le roi de Sardaigne perdoit les avantages de sa position au milieu des partis contraires dont, par une politique étudiée, il avoit su si souvent profiter, & ses desseins d'agrandissement à la faveur des guerres étoient déconcertés. La France & l'Angleterre étant les plus animées, elles opposèrent alliance contre alliance : à la prière de George I son gendre, le roi de Prusse se joignit à elles, & devoit faire une diversion. On lui promettoit dès-lors la Silésie s'il en vouloit faire la conquête ; mais ayant eu sujet de conjecturer qu'on n'agissoit pas sincèrement avec lui, il ne voulut pas commencer les hostilités. Les trois rois de l'alliance dite de Hanovre, parce qu'elle fut formée en 1725, à Herrenhausen, château de plaisance auprès de Hanovre, s'y promirent une garantie entière de tous leurs états, droits & prérogatives en Europe & au-delà, & en cas de réquisition de s'assister de toutes leurs forces. Quoique la liaison de la France avec l'Angleterre, aussi peu naturelle que la haine de l'Espagne contre la France, parût ne devoir pas durer, la prudence exigeoit de l'empereur qu'il multipliât aussi ses alliances. Il entra dans celle de la Russie & de la Suede, aussi extraordinaire entre elles que celle de la France & de l'Angleterre. Catherine, veuve de Pierre I, mort en 1725, au mois de février, fut persuadée des avantages de cette alliance par

le prince Menzikof, à qui elle devoit son élévation ; l'empereur & la Czarine se promirent un secours de 30000 hommes, & même une union de toutes leurs forces au besoin. Le roi de Prusse se joignit encore à eux en 1726, par le traité de Wusterhausen, y trouvant plus son intérêt qu'en demeurant engagé avec la France & l'Angleterre, & offensé de leur conduite mystérieuse envers lui. Outre la garantie réciproque il obtenoit des avantages présens touchant le commerce du sel transporté sur l'Oder, du Brandebourg en Silésie, & des assurances pour l'avenir qu'en cas d'extinction des mâles de la maison Palatine, ses prétentions au duchés de Berg & de Juliers, en vertu d'un pacte de 1624, convenu entre les deux familles, seroient solidement soutenues.

Pour la Hollande, sa jalousie de la compagnie d'Ostende, ne lui permit d'embrasser d'autre parti que celui qui étoit contraire à l'empereur, & qui fut aussi à la fin suivi du Danemarck & de la Suede. D'un côté l'alliance de Vienne, & de l'autre, celle de Hanovre, sembloient former un équilibre assez égal. Les écrits publics des ministres de France à la diete de Ratisbonne, les discours du roi d'Angleterre à son parlement, les lettres de Stanhope & de la Paz, sont des monumens de l'aigreur qui dominoit dans les esprits, & une guerre générale fût éclosée de ces grandes confédérations, comme il en arrive ordinairement, si la modération de l'empereur ne l'avoit prévenue.

Déjà l'Angleterre & l'Espagne l'avoient entamée entre elles, une armée espagnole ayant entrepris le siege de Gibraltar, qu'elle fut obligée de lever au bout de dix mois, & une escadre angloise ayant attaqué aussi vainement Porto-

Belo , l'entrepôt des richesses de l'Amérique Espagnole. Mais les nonces du pape agirent heureusement à Vienne , à Paris , & à Madrid , pour préparer les voies d'une conciliation , pour laquelle les cours , même les protestantes , n'avoient point d'éloignement.

La chute des ministres artisans des alliances & des contre-alliances , annonça un changement général de système. La cour de Versailles avoit vu avec douleur , l'union de la France & de l'Angleterre contre l'Espagne. Au commencement de la dissention , le jeune Louis XV avoit dépêché un courier au roi d'Espagne , son oncle , avec une lettre tendre de sa propre main ; mais l'oncle ne l'accepta point , & renvoya le courier. Une seconde lettre ne fut pas autrement accueillie. La première condition , au moyen de laquelle le roi d'Espagne consentoit à se radoucir , étoit la déposition & l'exil du duc de Bourbon , premier ministre , à qui il imputoit le renvoi de l'infante , & la conclusion de l'autre mariage , qui avoient causé l'indignation de la cour d'Espagne. Louis XV n'ayant pas voulu se soumettre à cette condition , on s'occupa de part & d'autre à contracter des alliances.

Ce que le roi avoit refusé , fut accordé peu après par son précepteur Fleury , évêque de Fréjus , prélat qui couvroit une extrême ambition de la plus grande modestie. Ayant eu des difficultés avec le premier ministre , il fut appuyé de toute la cour , toujours envieuse de celui qui occupe le premier rang. Bientôt le duc de Bourbon fut démis & éloigné , & l'évêque prit sa place de premier ministre , sans en vouloir le nom. Il travailla incontinent à la réconciliation des rois de France & d'Espagne.

Le ministre d'Espagne qui avoit négocié la

## 254 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

paix & l'alliance de Vienne, le duc de Ripperda, n'éprouva pas un meilleur sort que le duc de Bourbon. Il avoit représenté à la reine d'Espagne le mariage de Don Carlos, avec Marie-Thérèse, comme une affaire, dont le succès étoit certain, quoiqu'il n'en eût reçu de Vienne aucune assurance. Quand la reine d'Espagne vit son espérance frustrée, elle perdit sa confiance en lui. Elle l'avoit élevé à la dignité de duc & de grand-d'Espagne, & l'avoit chargé de l'administration de la guerre & des finances. Une imprudence punissable lui attira la privation de ses places & sa disgrâce entière. Il avoit révélé aux ministres de Hollande & d'Espagne, quelque chose d'un traité secret entre le roi d'Espagne & l'empereur, par lequel on prétend que l'empereur promettoit au roi d'Espagne de lui procurer la restitution de Gibraltar, & réciproquement le roi d'Espagne promettoit de soutenir la compagnie d'Ostende. On ne fait pas bien clairement jusqu'à quel point ce traité a été porté; mais l'empereur se plaignit au roi & à la reine d'Espagne, de l'indiscrétion de leur ministre Ripperda, qui fut enfermé au château de Ségovie, d'où après une prison de deux ans, il eut l'adresse de s'échapper & s'enfuit en Portugal. De-là il passa en Angleterre, & revint en Hollande, où il retourna à la religion réformée, méprisé par-tout comme les transfuges inconstans. Le désespoir & la vengeance le portèrent bientôt à prendre le turban à Maroc, comme Bonneval à Constantinople.

Le changement du ministère de Versailles & de Madrid, fut suivi de la réconciliation des deux cours. Jaloux de l'honneur de procurer la paix à l'Europe, le cardinal de Fleury, nouveau

ministre de France, offrit ses soins à l'empereur, qui les agréa, & qui, pour écarter les obstacles, consentit à suspendre le commerce de la compagnie d'Ostende pendant sept ans. Les préliminaires de la paix entre l'Espagne & l'Angleterre, furent arrêtés le 6 de mars 1728 au Pardo, par la médiation de la France. Aix-la-Chapelle, Cambrai, & enfin Soissons, furent successivement proposés pour tenir les conférences, où tous les intérêts devoient être discutés. L'ouverture s'en fit à Soissons le 14 juin 1728. Fleury, à la tête de l'assemblée, jouit de la gloire d'être le médiateur des rois & des princes de la terre. On y parla de tout, même des intérêts des puissances du Nord, mais on n'y décida rien. Les plénipotentiaires étoient plus souvent à Paris qu'à Soissons. Enfin, ce congrès se sépara le 29 mai 1729, avec la même issue que celui de Cambrai.

Peu après la dissolution du congrès, l'Angleterre, l'Espagne & la France, négocièrent le traité de Seville, qui fut signé le 9 de novembre 1729, à l'insu de l'empereur, lequel se trouva moins offensé de la paix qui s'y fit sans sa participation, que de ce qu'il y fut résolu d'envoyer Don Carlos en Italie, avec 6000 hommes de troupes espagnoles : ce qui sembloit une atteinte à la paix de Vienne, qui assuroit l'héritage éventuel à Don Carlos, mais ne permettoit pas qu'il y envoyât des troupes, & s'en emparât avant la mort des princes régnans. Cette démarche porta l'empereur à se préparer à la guerre. L'Angleterre essaya de la détourner, en faisant des propositions amicales, & on les examinait au moment qu'on apprit la mort d'Antoine Farnese, duc de Parme, dernier mâle de son nom, arrivée le 20 de jan-

## 256 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

vier 1731. Aussi-tôt les troupes impériales occupèrent le pays, pour le séquestrer au nom de l'empereur, comme seigneur suprême, parce que plusieurs points touchant la succession, restoient à régler, & que la princesse douairiere se croyoit enceinte. Au milieu de ces menaces de guerre, les Anglois s'accorderent avec l'Autriche le 16 de mars, & bientôt les Espagnols, les Hollandois & l'Empire, accéderent à leur traité, qui garantissoit à l'empereur sa pragmatique, permettoit un envoi de troupes espagnoles dans le Parmesan & la Toscane, pour les garder à Don Carlos, abolissoit pour toujours la compagnie d'Ostende & toute navigation des Pays-Bas-Autrichiens aux Indes-Orientales, & accordoit aux puissances maritimes un libre commerce en Sicile, sur le pied qu'il florissoit sous le regne de Charles II.

La France étoit la seule grande puissance d'Europe, qui n'eût point garanti la pragmatique, dont la garantie tenoit si fort au cœur de l'empereur, que pour l'obtenir des Anglois & des Hollandois, il leur avoit sacrifié sa compagnie d'Ostende, qui, en s'écroulant, produisit en Suede de ses débris, une nouvelle compagnie des Indes, qu'ils ne purent empêcher. Une flotte angloise & espagnole transporta à Livourne 6000 Espagnols, qui furent bientôt suivis du jeune Don Carlos même, qui fit son séjour à la cour de Florence, du consentement du grand-duc Jean Gaston, dernier des Médicis, qui avoit acquiescé à tout, & accepté sa tutelle pendant sa minorité conjointement avec la douairiere de Parme.

C'étoit la premiere fois de ce siecle qu'une paix générale regnoit en Europe. Tous les princes n'en étoient pas également satisfaits ; mais

aucun ne paroïssoit disposé à la troubler. Les difficultés qui n'étoient pas encore applanies entre l'empereur & l'Espagne, sur les obligations des fiefs cédés, ne paroïssent pas de nature à devoir amener une guerre. Ainsi l'empereur congédia une partie de ses troupes, & s'appliqua à faire florir les arts pacifiques, qui rendent les empires opulens, & les hommes heureux. Il visita ses états, & eut une entrevue à Prague avec le roi de Prusse.

Pendant les guerres & les alliances précédentes, la situation politique de l'Europe avoit entièrement changé. Les états du Nord acquirent une puissance rapide & surprenante, tandis que l'affoiblissement de ceux du midi faisoit voir que la fortune des royaumes est sujette aux vicissitudes, comme celle des particuliers.

Le Portugal n'avoit éprouvé ni accroissement ni diminution ; mais l'Espagne avoit perdu une partie considérable de ses domaines, de ses sujets, de ses richesses & de ses forces maritimes. Ses villes ravagées successivement par les partis contraires, ses campagnes dévastées, sa propre cruauté contre les Espagnols, qui avoient été attachés à Charles VI, & la foiblesse de son ministère toujours changeant, ne laissoient presque plus rien appercevoir des restes de grandeur qu'elle conservoit encore pendant le regne de Charles II. Louis XIV étoit mort le plus grand débiteur de l'Univers, laissant à son héritier 4,500,000,000 à payer. Depuis le combat naval de Malaga, la France n'entretenoit plus d'escadres sur mer, & ses forces de terre manquoient de généraux. L'Angleterre dominoit sur toutes les mers. Les Provinces-Unies ne jouissoient plus d'aucune considération, depuis qu'après avoir consommé leurs trésors au service

des alliés , elles n'avoient rien obtenu pour elles à la paix , & qu'elles étoient réduites à dépendre de l'Angleterre pour se soutenir. Le Portugal n'étoit pas moins dépendant de l'Angleterre , & n'avoit qu'elle pour appui contre l'Espagne. Un commerce immense étoit pour les Anglois , une source incroyable de richesses. La seule pêche de Terre-Neuve leur rapportoit 400000 liv. sterl. par an , & la contrebande de l'Affiento des sommes prodigieuses.

La possession du Milanez , de Naples , & de Sicile , rendoient l'empereur le maître en Italie , où il n'y avoit qu'une seule puissance qui fût capable de lui résister , le roi de Sardaigne , Victor Amédée , qui s'étoit acquis une grande réputation pendant un regne de 50 ans. Le 2 de septembre de l'an 1730 , âgé de 65 ans , il abdiqua la royauté qu'il remit à son fils Charles-Emanuel , pour mener une vie privée avec la marquise de Spigno , qu'il aimoit & qu'il épousa. Ayant entrepris l'année suivante de remonter sur le trône , on le sépara de sa chère marquise , qui fut menée à la forteresse de Cera ; pour lui , il fut conduit au château de Montcalier , où il mourut de douleur le 31 d'octobre 1732 ; terrible exemple du danger pour un roi , de déposer la souveraine autorité , même entre les mains de son propre fils !

La Russie , dont quelques années plutôt on faisoit si peu de cas en Europe , qu'on n'avoit pas permis au Czar d'assister à l'assemblée de Ryswik ; la Russie étoit la puissance la plus respectable du Nord. Elle avoit une flotte. Pierre I s'étoit rendu si terriblement grand , que toutes les cours recherchoient son amitié. Sa veuve , suivant les traces de son époux , à qui elle succéda , augmenta encore la considération de cet



empire , & son influence extraordinaire au Nord & au Midi. En dix ans de tems , la Suede étoit passée de l'état le plus formidable au plus foible du Nord. Après la perte de la bataille de Pultawa , ses plus riches provinces lui avoient été arrachées , & la nouvelle forme de gouvernement établie en haine du despotisme de Charles XII , en limitant si étrangement l'autorité royale , qu'elle étoit sans force , lui avoit encore plus nuï que la paix de Nyftadt. Les états divisés entr'eux & avec le roi , livroient le royaume à une anarchie qui le réduisoit à une impuissance absolue. Le Danemarck profitant de l'abaissement de la Suede pour s'élever , étendit son commerce. Christian VI érigea en 1730 , une compagnie asiatique , qui est devenue florissante ; & une autre compagnie nommée des Indes-Occidentales , acheta de la France en 1733 , l'isle de Ste. Croix. Le roi de Prusse , Frédéric-Guillaume , avoit réalisé son système militaire , entretenant au milieu de la paix une armée de 8000 soldats , les plus beaux hommes & les mieux exercés du monde. Il établit en même-tems un ordre admirable dans ses finances , dans l'expédition des affaires & en toutes choses ; son épargne extraordinaire remplit ses coffres ; toujours préparé à la guerre , il n'interrompoit point la paix ; il ramassoit ses forces , mais il ne les employoit pas.

De tous les états d'Allemagne , la Saxe avoit le plus souffert par sa guerre avec la Suede , à cause du trône de Pologne. La vacance du même trône troubla la paix de l'Empire.

( *Pour être continué.* )

---



---

## POÉSIES FUGITIVES.

---



---

*LA GRENADE, entée sur le laurier ; bouquet à M. le comte d'ESTAING, le jour de la Saint-Jean, sa fête, suivant l'almanach de la noblesse : par un soldat qui a perdu un bras à Sainte-Lucie ; ce qui ne l'a pas empêché de combattre à la prise de la Grenade.*

D'UN soldat, (\*) compagnon de tes nobles travaux,  
 Reçois dans ce beau jour le bouquet & l'hommage ;  
 Si du sublime Homère il n'a pas les pinceaux ,  
 Seuls dignes de tracer les hauts faits d'un héros,  
 Il croit d'Achille au moins égalier le courage.  
 En volant à la gloire & marchant sur tes pas,  
 Un bras me fut ravi dans le sein des combats ;  
 Il m'en reste un encor, grace au destin prospère !  
 Pour m'armer rour-à-tour ou d'un glaive, ou d'un  
   verre ;  
 Tenant l'un à la main, je chante tes exploits :  
 Je voudrois avec l'autre, en ce grand jour de fête,  
 De l'univers entier t'assurer la conquête,  
 Et te la voir offrir au plus juste des rois.

---

(\*) PORCELET, soldat des troupes de St. Domingue.

---

*VERS à M. BAILLI, de l'académie des sciences,  
en recevant de lui le présent de ses Lettres sur  
l'Atlantide de Platon.*

QU'IL est beau de suivre les traces  
De ce philosophe vanté,  
Qui faisoit à la vérité  
Parler le langage des Graces!  
Rien n'échappe à la faux du temps,  
De Platon parrageant la gloire,  
Vous sondez l'abîme des ans,  
Et vous montrez ce qu'il faut croire.  
Il parloit aux Athéniens,  
Peuple léger, frivole, aimable:  
Pour instruire un peuple semblable,  
Vos talens égalent les siens.  
Chaque vérité qu'il suppose,  
Vous la prouvez élégamment:  
Je retrouve, dans votre prose,  
De la sienne tout l'agrément,  
Et tout m'oblige, en ce moment,  
De croire à la Métempsychose; . . .  
D'y croire, au moins, en vous lisant.  
Qu'elle est rare, votre science!  
Elle disparoit sous les fleurs  
Dont l'embellit votre éloquence,  
Et désarme ainsi les censeurs.  
Que j'aime sur-tout la peinture  
De ces Insulaires (\*) fameux,

---

(\*) Les Atlantes, peuple ancien, dont Platon a fait  
une peinture embellie par M. Bailli.

Qui ne suivoient que la nature ,  
 Dont la vertu fut la parure ,  
 Dont le secret fut d'être heureux !  
 Mais , s'il est vrai , que ces Atlantes  
 Sont nos véritables aïeux :  
 Si de ces hommes vertueux  
 Descendent les races présentes ;  
 Convenez que , depuis le tems  
 Qu'ils n'habitent plus l'hémisphère ,  
 Les mortels qui peuplent la terre ,  
 Tiennent peu de ces bons parens !  
 Nos amours sont un peu légères :  
 Les agréables de Paris  
 Trompent assez bien leurs bergeres ,  
 Et ne valent point vos Pêris. (\*)  
 On est faux , léger & perfide ,  
 Et sur-tout , on est peu discret :  
 On ne garde pas un secret ,  
 Aussi-bien que dans l'Atlantide.  
 Jusqu'aux douces illusions ,  
 Dont le mensonge secourable ,  
 Des amoureuses passions ,  
 Rendoit le joug plus supportable ,  
 Dans ce siècle , on a tout détruit.  
 A qui dresse-t-on des trophées ?  
 Au manège , au faste , au crédit ,  
 A la beauté qui s'avilit ,  
 Et l'on ne croit guere à vos Fées.  
 Mais , des Atlantes de Platon  
 Ne reste-t-il aucune trace ?  
 Et cette auguste & noble race

---

(\*) Les Dives , les Pêris , les Fées furent une race d'hommes , mais une race séparée par un long intervalle de tems , une race vue à travers un voile. Propres expressions de M. Bailli.

N'a-t-elle point de rejetton ?  
 Il en est un, tout me l'atteste;  
 Et je vous en dirois le nom,  
 Si je vous savois moins modeste...  
 De ces peuples trop peu connus,  
 Dans ce mortel, on voit renaître  
 Mille respectables vertus;  
 Et chacun aime à le connoître.  
 Grace à ses rares qualités,  
 Votre système est vraisemblable;  
 Et dans ce qu'on traite de fable,  
 Je ne vois que des vérités.

*Par madame la comtesse de B\*\*\*.*

---

*VERS à une jeune personne qui s'étoit chargée  
 de faire le portrait de l'auteur.*

**D'**UN procédé sûr & nouveau  
 Vous vous servez, ma jeune Apelle,  
 Pour animer votre tableau,  
 Vous enflammez votre modèle,

Vous prenez cent tons différens,  
 Du plus sombre jusqu'au plus tendre,  
 Pour vous peindre ce que je sens,  
 Quel est celui que je dois prendre ?

DE mon secret votre talent  
 Vous instruira bientôt lui-même;  
 Quand mon portrait sera parlant  
 Il vous dira que je vous aime.

---

---

C O N S E I L D' A M I.

T OUS les soirs étant pris de vin ,  
*Damon* , tu montres du courage ;  
 Pour être estimé davantage ,  
 Prends-en donc aussi le matin.

*Par M. de L. P. ....*

---

---

A M A D E M O I S E L L E F....

D A N S ce monde souvent l'esprit  
 N'a pas une belle enveloppe ;  
 C'est ce que nous a prouvé *Pope* ,  
 Laid , difforme , sec & petit ;  
 Mais la figure d'un *Esope* ,  
 D'un *St. Evremond* , d'un *Procopé* ,  
 Par le jugement s'embellit ;  
 Et l'encolure d'un *Cyclope* ,  
 Favorisé de *Calliope* ,  
 Est préférable à la beauté.  
 Si l'esprit & les traits d'Europe  
 S'unissoient en communauté ,  
 On auroit trop de vanité ,  
 Et déjà l'homme en développe  
 Une assez bonne quantité.  
 Mais par des arrangemens sages ,  
 Il n'est point dans l'humanité  
 De joindre tous les avantages ,  
 Et souvent les plus beaux visages  
 Sont l'ornement d'un hébété.

*Suspectons*

Suspectons les belles images :  
 Le paon , le dindon , le faisan  
 Offrent de brillans avantages ,  
 Mais on déteste leurs ramages ,  
 Ils sont sans goût & sans talent ;  
 La bêtise & l'air insolent  
 Sont leurs stériles avantages ;  
 Et le rossignol , par son chant ,  
 Quoique laid , est toujours charmant.  
 La vanité des beaux plumages  
 Est souvent le jouet du vent.  
 Des oiseaux la brillante mine  
 N'est en honneur qu'à la cuisine ,  
 Et quand à la broche on les met  
 Etoit-il un mortel plus laid  
 Que l'incomparable Voltaire ,  
 Dont l'œil perçant comme un filet ,  
 Même après sa mort nous éclaire ?  
 Notre inimitable Rousseau  
 Ne se piquoit pas d'être beau ,  
 Et dans l'Europe on le révere ,  
 Laissons aux femmes la beauté ,  
 Visons à la solidité ;  
 Ce qui leur devient une affaire  
 N'est pour nous que fatuité.  
 Nature est une bonne mere ,  
 Elle reporte d'un côté  
 Ce qu'à l'autre elle avoit ôté.  
 Sans attraits l'on peut encor plaire ,  
 L'enjouement , la sagacité ,  
 Les vertus & le caractère  
 Corrigent la difformité.  
 Si j'ai le cou mal emboëté ,  
 Si mon teint est attrabilaire ,  
 J'ai des mœurs , de l'activité ,  
 Et je remplis un ministère  
 Dont l'amour peut être flatté.

## 266 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

J'y joins aussi de la santé,  
Un cœur fidele & la gaité  
Pour vous escorter à Cythere,  
Où vous n'avez jamais été.  
C'est un voyage qu'il faut faire,  
Fût-ce par curiosité.

---

### L'ENFANT NAÏF.

#### C O N T E.

**L**A larme à l'œil, un enfant à son pere,  
Faisoit un jour ce récit ingénu :  
Je me battois avec Colas & Pierre,  
Pour un moineau : Colas, dans la colere,  
S'est écrié : Tais-toi, fils de cocu !  
Autour de nous, chacun s'est mis à rire ;  
Plus on rioit, & plus il répétoit,  
Fils de cocu ! --- Ne pouvois-tu lui dire :  
Tu mens, Colas ! --- Savois-je s'il mentoit ?

*Par M. PONS DE VERDUN.*

---

#### *VERS mis sous un portrait.*

**D**ES droits des souverains occupé jour & nuit ;  
Vergennes, d'un œil sûr, observe leur balance ;  
Ministre prévoyant, integre, ferme, instruit,  
Il fait par tout chérir & respecter la France.

*Par M. FEUTRY, de la  
société philosophique de  
Philadelphie.*



---

A M..... en lui envoyant, pour sa fête, le 5 août 1780, une touffe de luserne, de trefle, &c. avec une copie de ma figure (\*) qu'il m'avoit demandée depuis plus de deux ans.

Sous le sage Numa, quelque peu de brins d'herbe  
Étoit le digne prix des sublimes vertus ;  
Ainsi, vous trouverez ce gros bouquet superbe :  
Il rappelle un instant l'âge heureux qui n'est plus.  
Toutefois, mon féal, réellement je doute  
Que jamais il parvienne en entier jusqu'à vous ;  
Mêmes traits, fort souvent, annoncent mêmes goûts :  
Pour l'envoi, je crains donc anicroche ou déroute ;  
C'est qu'alléché par un appât si doux,  
Mon portrait ne le mange en route.

Par M. F\*\*.

---

(\*) Dessinée (d'amitié) par M. Augustin de St. Aubin, graveur du roi, de l'académie royale de peinture, &c. & exposée au salon de 1777.



---

---

A C A D É M I E S.  
S É A N C E S  
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

---

---

## I.

*ACADÉMIE FRANÇOISE.*

DAns la séance publique de l'académie , qui s'est tenue le jour de la St. Louis , M. l'abbé de Lille, en sa qualité de directeur , a dit que le prix de poésie avoit été remis pour l'année prochaine.

M. Gaillard a lu un morceau sur la servitude , qui a été fort applaudi. On l'a jugé aussi solidement pensé , qu'élégamment écrit ; l'historique y vient adroitement à l'appui de la morale.

M. de la Harpe , qui s'étoit proposé de lire le premier acte d'une traduction du *Philoctete* de Sophocle , a lu aussi le second qui lui a été demandé ; & il a été payé de sa complaisance par de justes applaudissemens. On a retrouvé dans sa traduction cette noble simplicité des Grecs, toujours sentie par ceux même

qui l'estiment le moins. Le second acte sur-tout a paru plein d'intérêt & d'éloquence.

M. d'Alembert, secrétaire-perpétuel de l'académie, a terminé la séance par la lecture du programme que nous allons transcrire.

*Prix d'éloquence & de poésie pour l'année 1781.*

Le ving-cinquième jour du mois d'août 1781, fête de saint Louis, l'académie françoise donnera un prix d'éloquence (\*), dont le sujet est *l'Eloge de Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, pair de France, gouverneur du dauphin, fils de Louis XIV.* Ce sujet a été annoncé d'avance dans le programme de l'année dernière 1779, pour laisser aux auteurs le tems de faire les recherches nécessaires.

M. le comte de Montausier, ancien colonel du régiment d'Orléans infanterie, & dont M. le duc de Montausier étoit le trisayeul maternel, ayant appris que l'académie devoit proposer cet éloge pour le concours, & desirant de contribuer à tout ce qui peut honorer la mémoire de l'homme respectable dont il porte le nom, a prié la compagnie de permettre qu'il ajoutât la somme de six cents livres à la valeur ordinaire du prix. L'académie a accepté l'offre de M. le comte de Montausier : & ce prix sera en conséquence une médaille d'or de la valeur de 1200 liv.

Conformément aux ordres du roi, donnés à

(\*) Ce prix, ainsi que celui de poésie, est formé des fondations réunies de MM. de Balzac, de Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon, & Gaudron.

## 270 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

l'académie en 1771, on ne recevra aucun discours qui ne soit muni d'une approbation signée de deux docteurs en théologie de la faculté de Paris, & y résidants actuellement.

L'académie avoit proposé pour sujet du prix de poésie de la présente année 1780, *la servitude abolie dans les domaines du roi, sous le regne de Louis XVI.* Aucune des pieces qu'elle a reçues ne lui ayant paru mériter ce prix, elle propose le même sujet pour l'année prochaine 1781. Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 500 liv. Le genre du poëme, & la mesure des vers, sont au choix des auteurs. La piece sera de cent vers au moins, & de deux cents au plus. Toutes personnes, excepté les quarante de l'académie, seront reçues à composer pour ces deux prix. Ceux qui ont déjà concouru, pourront de nouveau envoyer leurs pieces, avec les changemens qu'ils jugeront à propos d'y faire. Les auteurs mettront leur nom dans un billet cacheté, attaché à la piece de poésie qu'ils enverront ; & sur ce billet sera écrite la sentence qu'ils auront mise à la tête de leur ouvrage. Ceux qui prétendent au prix, sont avertis que s'ils se font connoître avant le jugement, ou s'ils sont connus, soit par l'indiscrétion de leurs amis, soit par des lectures faites dans des maisons particulieres, leurs pieces ne seront point admises au concours. Les ouvrages seront envoyés avant le premier jour du mois de juillet prochain, & ne pourront être remis qu'au sieur Demonville, imprimeur-libraire de l'académie françoise, rue Christine, aux armes de Dombes : si le port n'en est point affranchi, ils ne seront point retirés.

( Journal de Paris. )

## II.

*SOCIÉTÉ royale de médecine.*

La société a tenu, le mardi 29 août, au Louvre, sa séance publique dans l'ordre suivant :

M. Vicq-d'Azyr a annoncé la distribution & les programmes des prix.

M. Hallé a lu un exposé des expériences qu'il a faites, conjointement avec Mrs. de Jusfieu, de la Louette & Jeanroi, pour déterminer la préparation & les effets de la plante appelée *dentelaire*, dans le traitement de la gale, qu'elle guérit promptement & sans danger.

M. Vicq-d'Azyr a lu l'éloge de feu M. le Roy, professeur émérite de l'université de Montpellier, docteur en médecine de la faculté de Paris, associé ordinaire.

M. Andry a lu un mémoire sur le traitement qu'il a administré conjointement avec Mrs. Desperieres, Vicq-d'Azyr, de la Louette & Thouret, à seize personnes mordues par un chien enragé à Senlis, & sur un nouveau plan de curation proposé pour la guérison de cette maladie.

M. Thouret a lu un mémoire sur les propriétés médicales de l'aimant; objet que la société l'a chargé de suivre avec M. Andry.

M. Vicq-d'Azyr a lu l'éloge de feu M. Bucquet, directeur régent de la faculté de médecine de Paris, de l'académie royale des sciences, &c. associé ordinaire.

M. Cornette a lu un mémoire sur une nouvelle manière de préparer les savons acides & sur leur usage en médecine.

La société, d'après le vœu d'un militaire distingué, avoit proposé en 1778, pour sujet d'un prix de la valeur de 300 livres, *d'indiquer la meilleure méthode pour guérir promptement & sûrement la gale contractée par communication, comme il arrive dans les casernes, les ateliers, les hôpitaux & les prisons.*

La compagnie a annoncé, dans la séance publique qu'elle a tenue le mardi 31 août 1779, qu'un seul mémoire paroïssoit satisfaire à la question proposée, si l'effet répondoit aux promesses de l'auteur. Elle a suspendu son jugement, jusqu'à ce qu'un nombre suffisant d'expériences ait constaté l'efficacité & la sûreté du remède. Ces expériences ont été faites à Paris & à Versailles, par des commissaires que la société a nommés. Quoique l'effet n'ait jamais été aussi prompt que l'auteur l'a avancé, cependant le succès, en général, a répondu à ce que l'on en attendoit, & a été exempt des dangers auxquels la percussion & les accidens qui en sont la suite, auroient pu exposer. D'ailleurs, ce remède l'emporte sur ceux qui sont connus par la promptitude de son action, & par le peu d'appareil qu'il exige. Il consiste dans une préparation particulière de la racine de dentelaire. Son effet est d'exciter l'éruption des boutons galeux, & de les dessécher sans occasionner de rétroulsion; ce qui, dans les cas ordinaires, paroît dispenser de l'usage des

remèdes & des préparations intérieures. Cet effet confirmé, d'après l'affertion de l'auteur, par une observation suivie & par un ufage de quarante années, a été encore remarqué dans les épreuves faites par les commiffaires de la fociété, quoiqu'avec des progrès plus tardifs & une marche plus lente; elle a même été obligée, vu l'état de la racine qui lui a été envoyée, de faire de légers changemens à la préparation & à l'adminiftration de ce remède, auquel elle penfe qu'on peut donner encore un nouveau degré de perfection. Elle publiera fes expériences à ce fujet.

Déterminée par ces motifs, elle a cru devoir accorder ce prix à M. Sumeire, docteur en médecine, à Marignane en Provence, auteur du mémoire dont ce procédé eft extrait.

La fociété ayant annoncé, dans la féance publique qu'elle a tenue le mardi 20 octobre 1778, divers fujets de travaux fur la topographie médicale du royaume, fur l'analyfe & les propriétés des eaux minérales & médicinales, fur les maladies des artifans & fur celles des beftiaux, elle a eu la fatisfaction de voir les médecins & les phyficiens les plus habiles s'en occuper avec autant d'empreflement que de fuccès, & elle a couronné dans la féance publique qu'elle a tenue le 31 août 1779, ceux qui s'étoient le plus diftingués dans ces recherches. Ayant réuni depuis cette époque un grand nombre d'observations fur les mêmes objets, elle a ouvert un nouveau concours.

Le premier prix d'encouragement, confiftant

## 274 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

en un double jetton d'or, a été donné au R. P. Corte, curé de Montmorenci, associé régnicole. La description qu'il a faite du pays qu'il habite, peut être regardée comme un modèle.

Le second prix d'encouragement, consistant également en un double jetton d'or, a été décerné à M. Gastellier, associé régnicole, à Montargis. La nature & les productions du sol de cette contrée y sont déterminées d'une manière qui mérite des éloges.

M. Maret, secrétaire de l'académie de Dijon, associé régnicole, a mérité le troisieme prix d'encouragement, consistant en un jetton d'or. La société a sur-tout remarqué ce qu'il dit des mœurs & de leurs rapports avec la santé des habitans qu'il divise en cinq classes, dont il expose le tempérament & les maladies. Parmi les mémoires admis à ce concours, la société en a remarqué cinq qu'elle croit dignes d'être cités honorablement dans l'ordre suivant. Le premier est de M. Desbrets, médecin à Cusset en Bourbonnois : il contient des détails intéressans sur les maladies auxquels les habitans de ce canton sont sujets. Le second est de M. France, associé régnicole à Besançon. Ses réflexions sur les divers tempéramens des habitans de la Franche-comté, ont principalement fixé l'attention de la compagnie. Le troisieme est de M. Retz, médecin, ci-devant à Arras, & maintenant correspondant à Rochefort. Dans son mémoire sur la topographie médicale d'Arras & de l'Artois, il donne des détails curieux & qui méritent d'être conservés, sur les mala-



dies des artisans. Le quatrième est de M. Aulfauvre, correspondant à Vichi, que la société a déjà couronné dans sa séance publique du 31 août 1779. Ses remarques sur les eaux de Vichi, annoncent un praticien sage & éclairé. Le cinquième est de M. Bouvier, médecin, actuellement à Versailles. Il a apprécié les vertus des eaux de Sainte-Reine d'une manière qui mérite d'être distinguée.

La société avoit demandé *un tableau des maladies aiguës & chroniques auxquelles les bestiaux de toute espèce sont exposés dans les différentes parties du royaume*. Parmi les mémoires qu'elle a reçus à ce sujet, un seul a rempli ses vues. L'auteur de ce mémoire est M. de Villaine, chirurgien à Champagnolle; la compagnie lui a accordé un prix d'encouragement, consistant en un jetton d'or.

*Programmes des prix proposés par la société.*

La société propose pour sujet d'un premier prix, qui sera distribué dans la séance publique du premier mardi de carême 1782, la question suivante:

*Quelles sont les femmes qui doivent s'abstenir de nourrir elles-mêmes leurs enfans?*

Les avantages de l'allaitement maternel ont été développés dans les meilleurs ouvrages de médecine, de physique & de morale, & la nature les a toujours fait sentir; mais il ne suffit pas que cette loi, imposée par elle à toutes les mères, soit connue pour être exécutée. Jusqu'à ce que l'on sache de quelles exceptions elle est

## 276 L'ESPRIT. DES JOURNAUX ;

susceptible, on ignorera toujours combien, & dans quel cas elle est obligatoire. Il y a ici plusieurs méprises à éviter : souvent un attachement peu éclairé exagère les inconvéniens de l'allaitement ; parce qu'une femme est d'une santé délicate, on s'oppose à ce qu'elle remplisse le plus doux & le plus sacré des devoirs ; on l'expose, en suivant le parti contraire, à un grand nombre de dangers, & on la prive du plus pur de tous les plaisirs. Quelquefois on ne cherche qu'un prétexte pour se soustraire à la loi, & on le trouve aisément dans les motifs que l'ignorance & la prévention suggèrent. D'un autre côté, n'est-il pas à craindre que des femmes sensibles & vertueuses, séduites par l'attrait que ce devoir leur présente, ne s'y livrent dans des circonstances telles que leur santé & celle de leurs enfans puissent en souffrir ? N'y a-t-il pas d'ailleurs des soins & des précautions capables de rendre l'allaitement maternel possible, lorsque plusieurs obstacles semblent s'y opposer. Il est donc important de déterminer *les cas dans lesquels une mere doit s'abstenir de nourrir elle-même ses enfans.*

Ce sont les exceptions à la règle générale qui doivent former la réponse à la question proposée sur l'étendue & les limites de ce premier devoir. L'observation & l'expérience doivent servir de base aux mémoires des concurrents. Ce prix, de la valeur de 300 livres, est dû à un des membres de la société. Les mémoires seront remis avant le premier janvier 1782.

La société propose pour sujet d'un second prix, qui sera distribué dans la séance publique du premier mardi après la fête de saint Louis 1782 :

*D'exposer la nature, les causes, le mécanisme & le traitement de l'hydropisie, & sur-tout de faire connoître les signes qui fixent, d'une manière précise, les indications des différens genres de secours appropriés aux divers cas & aux diverses especes d'épanchement.*

Quoique cette question paroisse très-étendue, on ne demande point un traité complet de l'hydropisie, on desire seulement réunir une nouvelle suite d'observations sur ce que la nature & le traitement de cette maladie présentent de plus difficile. Les personnes assez instruites pour s'occuper de ce travail, connoîtront aisément quels sont les points qui ont besoin d'être éclaircis.

Il importe sur-tout d'avoir les idées les plus positives sur les remèdes qui doivent être employés dans les différens cas. Les indications peuvent seules fixer ce choix. C'est donc vers la distinction des diverses especes d'hydropisie & de leurs complications, c'est vers la recherche des signes capables d'en déterminer la nature, que l'on doit principalement diriger ses vues.

Ce prix, de la valeur de 300 livres, est dû à M. Menuret, associé régnicole à Montélimart. Les circonstances qui accompagnent ce bienfait méritent d'être connues. M. Rast, associé régnicole à Lyon, avoit proposé un prix de la valeur de 300 livres, que M. Menuret a remporté, sur une question très-importante, relativement à la manière dont les maladies contagieuses se propagent. Content de la préférence dont il s'est rendu digne, & des honneurs académiques qu'il a obtenus, M. Menuret n'a point accepté la somme qui lui étoit destinée, & il l'offre aujourd'hui pour la valeur du prix dont nous avons publié le programme, tel qu'il nous a été remis de sa part. Les mémoires seront envoyés avant

## 278 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

le premier juin 1782. La société demande toujours , pour concourir aux prix d'encouragement, des travaux : 1°. Sur la description topographique & médicale des différentes villes & cantons de la France. 2°. Sur l'analyse & les vertus des eaux minérales & médicinales. 3°. Sur les maladies des artisans. 4°. Sur les maladies aiguës & chroniques auxquelles les bestiaux de toutes espèces sont sujets dans chaque pays ; on voudra bien indiquer, 1°. les noms vulgaires de ces maladies ; 2°. leur description ; 3°. leur traitement ordinaire ; 4°. les causes auxquelles on a coutume de les attribuer. La société distribuera , dans ses séances publiques, des prix proportionnés au mérite & au nombre des mémoires qui auront été envoyés sur ces différens sujets. *Les mémoires qui concourront aux deux prix , seront adressés , francs de port , à M. Vicq d'Azyr , secrétaire perpétuel de la société royale de médecine , rue du Sépulcre , à Paris ; avec un billet cacheté , contenant le nom de l'auteur & la même épigraphe que le mémoire.*

*Les auteurs qui enverront des mémoires pour concourir aux prix d'encouragement pourront y mettre leur nom , & les adresser à M. Vicq d'Azyr , par la voie ordinaire de la correspondance.*

( Journal de Paris. )

### I I I.

*ACADÉMIE royale des belles-lettres de la  
Rochelle.*

Un citoyen de cette ville ayant remis à l'académie une somme de 600 liv., destinée à un prix dont il a laissé le sujet au choix de cette compagnie, elle propose l'*Eloge d'Anne de Mont-*

*morency, connétable & premier ministre sous François Ier. & Henri II.* Les académiciens titulaires seront seuls exclus du concours. Les ouvrages écrits en françois, doivent être d'une demi-heure de lecture au moins, & on les adressera francs de port, avant le 1er. juin 1781, à M. Seignette, assesseur au présidial, secrétaire perpétuel de l'académie. Le prix sera décerné le 26 du mois de juillet suivant.

( *Journal encyclopédique.* )

#### I V.

##### *SOCIÉTÉ électorale économique de Lautern.*

Le 7 de février, M. Sukow, secrétaire perpétuel, y lut trois mémoires envoyés par des membres étrangers : le 1er. est de M. Langsdorf, sur les machines hydrauliques, en usage dans certaines salines : le 2e. de M. Mayer, de Prague, contenant quelques observations de botanique relatives à l'économie. On a essayé en Bohême de tirer avantage de l'huile de graine de *soleil* ; mais l'expérience a montré qu'elle est épaisse, visqueuse, prompte à rancir, & peu abondante. Sa proportion comparée à l'huile de navette pour la mesure de graine, est comme 1 : 2  $\frac{1}{3}$ . Au-lieu de la réduire en huile, on en peut nourrir les bestiaux & même les oiseaux de basse-cour, en la concassant (\*).

---

(\*) En Virginie, on en fait du pain & de la bouillie

## 280 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Deux sortes de navette sont cultivées en Bohême; l'ordinaire, qui est jaune, & une bâtarde qui est brune, & fournit de l'huile plus claire & en plus grande quantité. On a commencé de faire à Prague avec l'huile de navette, un bon savon qui est propre à laver les laines, & d'usage dans d'autres manufactures. Des particuliers préparent aussi en quelques endroits de Bohême, une espèce de soude qui approche fort de celle des pays chauds. Quoiqu'ils en fassent un secret, M. Mayer a découvert que les plantes qu'ils y emploient sont du genre des chardons, particulièrement l'*E-ringium campestre* de Linné, auxquels ils ajoutent le *Sedum anacampferas*. Ces plantes sont séchées au soleil, puis jetées par bottes dans une fosse faite de sable humide avec du sel commun; on y met le feu, & on a soin de l'entretenir après les avoir couvertes; quand tout est brûlé, on voit au milieu des cendres, des grumeaux de sel qui sont la soude. Un soldat de Carthagene doit avoir apporté cette préparation en Bohême. M. Mayer donne ensuite l'histoire d'une plante de tabac commun qu'il avoit fécondée avec la poussière des étamines de la jusquiame, & qui s'est propagée jusqu'à

---

pour les enfans. Les Sauvages du continent de l'Amérique en tirent une huile propre pour différens usages. Voyez le *Dictionnaire de Bomare*, article : *Herbe au soleil*. Ainsi il peut y avoir du défaut dans les procédés de Bohême.

la seconde génération. A cette occasion il rapporte qu'un mulâtre, né d'un chardonneret & d'un serin, s'étant accouplé avec un serin, a engendré des petits semblables au chardonneret. Il fait aussi mention d'une fabrique où l'on a fait autrefois des couvertures, des bonnets & autres vêtemens agréables & légers avec la laine ou la soie des semences de l'herbe aux ânes ou *lysimachie écossaise*. Le profit n'a pas encouragé cette manufacture. Le 3<sup>e</sup>. mémoire, de M. Pollich, commence une description des insectes oubliés dans la première édition du *Système de la nature* de Linné.

Il fut lu le même jour un mémoire de M. Weber sur les inconvéniens des marchés de grains, tels qu'ils sont érigés ici, & divers autres abus : mais la compagnie l'ayant désapprouvé, il a été rendu sans en faire mention à l'auteur, qui a jugé à propos de le faire imprimer à ses propres dépens, sous le titre de : *Ueber den nachtheil der dermaligen einrichtung unserer Fruchtmarkte* ; à Francfort & Leipzig, 1780. Ceux qui l'ont entendu lire l'ont encore moins ménagé quand il a été imprimé, & il semble qu'ils aient violé la modération en reprochant à M. Weber d'avoir censuré publiquement l'administration d'un bon prince vivant, dont il est sujet, d'avoir préconisé une liberté de commerce & d'arts exclusive de toute police, & qualifié de monopole tout ce qui restreint légitimement cette liberté, de préférer le chaos à l'ordre ; & en comparant en quelque sorte M. Weber à Jean de Leide, & à d'autres fa-

natiques qui cachaient un violent esprit de persécution sous l'apparence d'une charité universelle.

Le 6 mars, étant le tour de M. Medikus à entretenir la société, il lui lut un mémoire sur la question : *Si les prix d'industrie sont réellement avantageux à un pays ?* L'expérience que ceux qui ont été proposés pour exciter à la culture de quelque plante de commerce, ont eu quelquefois un effet contraire à l'intention, a donné lieu à cet examen. En Angleterre & au pays de Bamberg, on cultive le réglisse. Pour en introduire aussi la culture dans le Palatinat, on avoit offert un prix à celui qui en auroit cultivé davantage. Plusieurs ayant concouru, un seul obtint le prix. Il y eut beaucoup de vendeurs de réglisse, mais point d'acheteurs. L'habitude de s'en pourvoir ailleurs de bonne, a détourné de recourir à la nouvelle qu'on n'avoit pas éprouvée. Ainsi elle a resté dans les magasins des cultivateurs à leur dommage.

Beaucoup de plantes colorantes viennent très-bien dans le Palatinat. Les prix font-ils un moyen d'en exciter & d'en multiplier la culture ? Difficilement. Si le paysan les cultive, le teinturier s'en méfie, & n'ose risquer de s'en servir. Sûr de se dédommager avec le tems, le marchand ordinaire pour le retenir, lui vend à grand marché, & même à perte. Ainsi les plantes de nouvelle culture restent entre les mains du cultivateur, qui, n'y trouvant point de gain, les abandonne. Toute culture exigeant



une longue expérience, il est rare que pendant les premières années, le paysan puisse livrer une bonne marchandise. Les prix la multiplient promptement, mais ils ne la perfectionnent pas aussi vite.

M. Medikus est d'avis que les prix ne conviennent guère que pour encourager les plantes propres à fournir des fourrages. Pour lors ceux qui ne gagnent point le prix ne courent pas risque de tout perdre, puisqu'ils ont de la nourriture pour le bétail, & du fumier pour leur engrais. Un pays qui manque de fourrage & d'engrais, ou qui n'en a point assez, auroit tort de cultiver des plantes qui ne servent qu'aux manufactures, puisque ce ne seroit qu'au détriment des plantes alimentaires des hommes ou des bêtes. Pour la même raison, l'auteur pense que les défrichemens si recommandés ne sont pas toujours si utiles qu'ils le paroissent au premier coup-d'œil, le paysan ne pouvant avec fruit cultiver plus de terrain qu'il n'en peut engraisser. Il y a une proportion certaine entre l'étendue du labour & la provision d'engrais qu'on ne peut mépriser sans inconvénient.

C'est en vain qu'on propose des prix pour multiplier des productions & des manufactures dont on abonde sans prix, & dont l'exportation est gênée par des obstacles presque invincibles. Parmi ces obstacles au commerce du Palatinat & de l'Allemagne en général, l'auteur compte la multitude des comptoirs où l'on est obligé de payer des droits sur le Rhin, droits si onéreux que la manufacture de siamoise de Lau-

tern trouve de l'avantage à faire venir les cotons par terre de Marseille, plutôt que de les faire charger sur les vaisseaux qui peuvent entrer par la Hollande dans le Rhin. On pourroit dire la même chose de la Meuse, qui seroit une source inépuisable de richesses pour les nations qui en habitent les bords depuis Verdun jusqu'à Rotterdam, si elles convenoient ensemble d'abolir tous les impôts qui s'y levent, & l'ont fait presque abandonner. Louis XVI a commencé de donner l'exemple, en essayant de supprimer les droits qui se percevoient sur les rivières du royaume de France.

Le 10 avril, M. Jung lut la vie de feu M. le docteur Pollich, né à Lautern en 1740, d'un habile médecin, presque octogénaire aujourd'hui, & d'une demoiselle Bettinger, fille du directeur de la chambre des finances de Deux-Ponts, mort le 24 janvier 1780. Son *Historia plantarum in Palatinatu electorali sponte nascentium*, en 3 vol. in-8vo., perpétuera sa mémoire. Il a enrichi la botanique de 27 nouvelles plantes.

Le même jour, on lut un mémoire de M. Muller, sur la dégénération des pommes de terre rouges, & les moyens de la prévenir. Ces pommes de terre qui tirent leur origine de Virginie, sont ce que l'Amérique a fourni de plus généralement utile au peuple d'Europe, s'il est vrai, qu'un arpent de terre qui produit douze quintaux de froment, en peut produire deux cents de pommes de terre. Leur dégénération dans le Palatinat est un sujet de plainte

générale. Après avoir essayé des diverses especes, on s'est arrêté à cultiver les rouges à tige rude, rondes ou longues & raboteuses. Il est arrivé assez souvent qu'au-lieu d'une abondante récolte, on n'a obtenu que des pommes poreuses, aqueuses, pourrissant facilement & d'un goût désagréable. Ce n'est ordinairement ni au terrain, ni au tems qu'il faut attribuer ce mal. Il procede 1<sup>o</sup>. de ce qu'on ne laisse pas assez mûrir les pommes qui doivent servir de semence l'année suivante, de ce qu'on en coupe la tige souvent avant qu'elle soit flétrie, d'où il arrive que les racines engendrent de nouvelles tiges au-lieu de nourrir les pommes, qu'il est assez tems de recueillir au commencement de novembre. 2<sup>o</sup>. De ce qu'on ne conserve pas soigneusement, & qu'on ne choisit pas bien celles qui, supposées mûres, doivent servir de semence. Il seroit à propos de choisir pour semer les plus petites en excluant les grosses qui ont moins d'yeux à proportion, & ont déjà épuisé leur faculté productive. La maniere naturelle de les propager, seroit d'en semer la graine. Il n'est pas étonnant qu'elles souffrent insensiblement de toute autre maniere, & dépérissent à la longue. Voici la méthode, qui n'est pas ordinaire, de recueillir & de semer les graines.

En automne on cueille les graines les plus mûres des pieds les plus sains. On connoit qu'elles sont mûres quand elles ont acquis toute leur croissance, qu'elles sont devenues blanchâtres de vertes qu'elles étoient, & que leur

pédicule est desséché. Il y a deux manieres de tirer les graines des pommelettes qui les contiennent, la premiere en écachant les pommelettes dans l'eau tiede, & en les y remuant jusqu'à ce que l'eau ait délayé la viscosité, & que les graines se séparent. Alors on les fait sécher à une douce chaleur entre du papier gris. Quand elles sont seches, on ôte avec la main ce qui leur reste de viscosité aussi séchée, & on les conserve jusqu'au printems en un lieu aéré dans une bourse de cuir; la seconde maniere est de sécher les pommelettes entieres à l'air, & de les traiter comme les cornichons. On sème ces graines au commencement de mars, puis on transplante les jeunes tiges, ou on ne les sème qu'en avril, assez loin les unes des autres. Pendant l'été on sarcle les mauvaises herbes qui croissent à l'entour. Par ce moyen on recueille en automne des pommes de terre petites en effet, mais saines, & qui conviennent pour ensemençer au printems suivant, afin de rafraîchir & de renouveler l'espece, & d'arrêter le progrès de la dégénération. On ménagera la nouvelle race en ne coupant point les tiges, en laissant mûrir les pommes, en choisissant pour semence les plus petites pommes & les plus saines, en leur donnant une terre meuble, seche, profondément labourée; qui ne soit pas fraîchement fumée, & qui soit échauffée par le soleil. Si l'on n'a pas le loisir de suivre cette méthode, au moins il faut se servir pour semence des pommes venant des endroits où elles ont le moins dégénéré. Il se-

roit peut-être à souhaiter qu'on s'en procurât du lieu de leur première origine, c'est-à-dire, d'Amérique.

Quelques écrivains ont élevé des doutes sur les succès de la culture des pommes de terre de graine. M. Beckman, professeur de Goettingen, dans ses principes d'agriculture allemande, avance que très-rarement parmi nous la graine de pommes de terre parvient à sa maturité : Ludwig, dans son traité des pommes de terre, soutient qu'un tems froid & pluvieux pendant la fleuraison empêche la graine de croître, mais qu'elle mûrit à la faveur d'un tems sec & chaud.

On lit au contraire dans le dictionnaire du jardinier de Muller, article *Lycopersicon tuberosum*, que les jardiniers des environs de Manchester, où il se consomme beaucoup de pommes de terre, se piquant d'émulation à porter les premières au marché, choisissent les pieds qui ont fleuri les premiers, en tirent les graines, les sement, & se procurent par ce moyen des pommes de terre précoces, quelquefois pas plus tard que deux mois après la plantation. Il est remarquable que Manchester est situé au 54<sup>e</sup>. degré de latitude septentrionale, comme le Mecklenbourg & la Poméranie. Si les graines y mûrissent, à plus forte raison dans l'Allemagne Méridionale, ce que l'expérience confirme.

Les Hollandois ne cultivent presque qu'une petite espèce de pommes de terre d'un blanc jaunâtre, dont les plus grosses ne le sont pas plus qu'un petit œuf de poule. Elles multi-

plient fort & sont d'un bon revenu. Leur saveur est plus agréable que celle des grosses. Lueder les a décrites dans ses lettres sur la formation d'un jardin potager. Elles ont l'avantage de mûrir plutôt que les autres. Beckmann en fait aussi mention dans son économie rustique sous le nom de pommes de terre sucrées ou d'été. Mais il n'en conseille pas généralement la culture , parce qu'elles ne rapportent pas tant que les grosses rouges.

## V.

*ACADÉMIE électorale des sciences de Manheim.*

Dans son assemblée du 27 mai , M. Lamey (\*) secrétaire ou administrateur perpé-

---

[\*] A l'occasion de M. le conseiller Lamey , la vérité & l'honnêteté exigent de nous que nous expliquions à notre désavantage ce que nous avons dit dans *l'Esprit des Journaux* du mois d'août dernier, page 163 , au sujet d'une charte de la savante histoire diplomatique des anciens comtes de Ravensberg. Voici en quelques termes nous nous sommes exprimés : *Nous ne comprenons pas pourquoi M. Lamey date du 4 avril , une charte qui est selon lui du jour de S. Ambroise.* Or on nous a avertis avec raison que si nous n'avons pas compris cela , c'a été l'effet de notre ignorance ou inattention , bien loin qu'il y ait ombre d'erreur de la part de M. Lamey , puisque d'antiquité la fête de S. Ambroise est indiquée au 4 d'avril , dans les bréviaires des diocèses de Cologne , Minden , Munster & Liege. Nous avons vérifié nous-mêmes que les martyrologes de Wan-  
ruei ,

tuel, à lu l'éloge historique de M. Flad, un de ses membres ordinaires, mort depuis peu, très-verté dans la physique & l'histoire-naturelle, & très-regretté pour ses vertus sociales.

Ensuite M. Maillot de la Treille, garde de la bibliothèque électorale, a lu en françois une notice curieuse des livres rares, & des manuscrits du célèbre Pierre Victorius ou Vettori, qui ont été transportés à Mannheim de Rome, où l'électeur Palatin les a fait acheter pour en enrichir sa bibliothèque; l'extrait que nous avons de cette notice est en allemand: nous sommes forcés de l'abrégér beaucoup. Les livres imprimés surpassent 450 volumes grecs & latins, des plus belles éditions d'Italie, chargés de notes de sa main ou de celle des plus doctes de son tems. Il étoit doué d'une capacité rare pour rétablir la pureté des textes des anciens auteurs, qu'il a quelquefois aussi traduits & ornés de ses remarques. Dix livres de lettres sont le fruit de ses liaisons avec les savans. Il est mort en 1587, âgé de 81 ans. (\*) Magliabechi possédoit aussi la collection de ses éditions, dont il a fait présent au public avec

delbert, d'Adon & d'Ufuard, après Bede & Florus la marquent aussi au 4 avril. Le calendrier romain que nous avons mal-à-propos cru général, en la fixant au 7 de décembre, a été la cause de notre préjugé. *Note du Traducteur.*

[\*] Moteri dit en 1585, à 87 ans.

Tome X.

N

toute sa bibliothèque. Elles sont toutes très-estimées des connoisseurs & peu communes, surtout sa première édition de Cicéron. En attendant un catalogue exact rectifié & complété, suivant les meilleurs auteurs de l'histoire des écrivains d'Italie, & les bibliographes, M. Maillor fait mention de ses *Commentarii in X libr. Aristotelis de Moribus*, in-fol. *In VIII lib. de optimo statu civitatis* avec le texte d'Aristote in-fol. *In III lib. Ar. de arte dicendi*, in-fol. *In Arist. poeticam*, &c. in-fol. *In lib. Demetrii Phalerii de elocutione*, in-fol. *Ciceronis Opera*, 4 vol. in-fol. tous ouvrages imprimés à Florence chez les Juntas : dix discours latins sur divers sujets, chez divers imprimeurs & de différens formats : *Æschyli tragædiæ septem : Terentii comædiæ : Electra Euripidis* : XXV livres de diverses leçons & de savantes notes : des notes sur les fragmens de Caton : un fragment d'Achille Tatrin : les vies de Denis d'Halicarnasse : XXXVIII livres de diverses leçons : X livres d'épîtres. Il n'y a en italien qu'un seul ouvrage de la culture des oliviers.

Les manuscrits de la collection de Vettori ne sont pas plus anciens que le XVe. siècle. Ce sont les notes de sa main & celles de la main d'Ange Politien, de Crinitus, de Boccacini, de Pontanus, de Paganini, de Léonard Arétin, & des plus habiles critiques du XVIe. siècle qui les rendent infiniment précieux. Il y en a de grecs d'Aristote, de Galien, de Démosthène, &c. des observations politiques de Boccacini sur les annales de Tacite, des



œuvres de François André, des dix traités de Paganini de la manière de former & d'entretenir des écoles, d'un ancien herbier avec les figures des plantes & la description de leurs propriétés, des lettres de Côme de Médicis, des ducs de Savoie, & d'Urbain, des papes Pie IV & Jules III, lorsqu'ils n'étoient que cardinaux, &c.

M. le prévôt Haeffelin a terminé la séance par la lecture d'un mémoire sur les antiquités nouvellement découvertes en Allemagne, dans lequel il prouve que ces antiquités qu'on a regardées jusqu'à présent comme romaines, sont réellement allemandes. On a souvent coutume de représenter les Allemands, jusqu'au cinquième siècle, comme des peuplades de sauvages ignorans ; mais cette représentation est démentie par les faits & n'est pas conforme à la nature. Est-il naturel que les Allemands aient été assez stupides pour voir pendant des siècles, les Romains élever parmi eux des colonnes, des tombeaux, des autels, sans être excités à les imiter ? Plusieurs princes Allemands avoient été élevés à Rome du tems d'Auguste. Marobold, prince des Marcomans, en fut comblé de bienfaits, suivant Strabon, liv. VII. Velleius Paterculus, liv. II. c. 10, assure que dans toute la Pannonie, aujourd'hui la Bohême, l'ordre & la discipline des Romains, leur langue & leurs sciences étoient établies. Ni Vannius, que Drusus fit roi de Souabe, ni Italus, élevé à Rome avant d'être roi des Chérusques, après la mort de son oncle Arminius, n'au-

roient-ils eu aucune connoissance des arts des Romains ! Italus construisit des bains , des citadelles , des tours , des aqueducs & d'autres édifices à leur maniere : voilà vraisemblablement l'origine de tant d'antiquités prétendues romaines qu'on rencontre vers le Weser & l'Elbe , dans les pays de Brême , de Brunswic , de Lunebourg , de Verden , d'Hildesheim , d'Halberstadt , de Schaumbourg , de Danneberg , de la Vieille-Marche , de Magdebourg , de Lavenbourg & de toute la Basse-Saxe qui composoient l'empire des Chérusques. Est-il donc nécessaire de supposer un camp , ou un siege des Romains , pour chaque inscription , chaque pierre , chaque monnoie ? est-ce que les monnoies , les urnes & d'autres monumens n'ont pu venir de Rome sans les Romains ? Ne lit-on pas dans Tacite , liv. XI , que l'empereur Claude donna beaucoup d'argent à Italus avant son départ ? & beaucoup plutôt , dans le même auteur , l. II , qu'un soldat d'Arminius qui savoit le latin , promit à tous les transfuges qui voudroient passer au camp Allemand , une solde de cent sesterces par jour , évaluée à trois écus & demi d'Allemagne : entretien presque incroyable pour ce tems-là , & qui prouve quelle abondance d'argent le commerce des Romains avoit répandu en Allemagne ! Pourquoi faut-il que les Romains aient tout fait , tout apporté , & que les Allemands , qui copient si aisément , n'aient rien imité ?

On a été porté à juger que les monumens étoient romains , parce que les noms des ins-

criptions ressembleront souvent à ceux des Romains. Est-ce là une preuve? Dans Cæsar, *De bello Gallico*, livre I. il est fait mention d'un jeune homme des Gaules, son hôte & son ami, qu'il nomme Marcus Valerius Proculus. Etoit-il autrement Romain que parce que les Gaules étoient devenues une province de Rome? Alpinus Montanus, Julius Tutor, avec des noms semblables aux Romains, étoient de Treves, & Julius Sabinus, de Langres, suivant Tacite, liv. V de l'histoire, & IV des annales.

Il a été trouvé à Mayence deux tombeaux avec ces inscriptions : l'une, *Diis Manibus Primula Comitilla Civis Mediomatricæ* ; l'autre, *Valentinia Avia Matrona laudabili Civi Treviræ*. Si la première de ces personnes avoit été inhumée à Metz, & la seconde à Treves, comme leur épitaphe n'auroit point alors exprimé le lieu dont elles étoient citoyennes, les antiquaires les auroient prises pour des romaines. Fuchs, dans son histoire de Mayence, les présente encore pour telles, malgré le témoignage de l'inscription, à cause des noms. Si elles avoient été romaines, auroit-on préféré de leur donner un titre inférieur? M. Haeffelin, expose aussi les raisons qui doivent faire considérer comme allemand, le monument découvert à Heddernheim, & expliqué comme romain dans les Mémoires historiques de l'académie palatine, T. III, pag. 177.

Il est étonnant que les Allemands, si jaloux de l'honneur & des prérogatives de leur patrie, attribuent aux Romains tous les monumens de

l'antiquité qui ont la forme ou seulement l'ombre d'apparence d'une forme romaine , sans qu'ils se donnent la peine d'examiner chaque monument avec une critique éclairée , avant de décider s'il a été dressé ou ordonné vraiment par un Romain , ou s'il ne vient pas plutôt d'un Allemand , qui se fera conformé au goût & aux principes romains. Le préjugé est si fort enraciné que tous les savans ont besoin de se réunir pour le combattre & l'extirper.

## V I.

*P R I X   R E M A R Q U A B L E .*

Il se commet dans notre âge des crimes qui sont aussi communs qu'effroyables , tels que l'infanticide : y a-t-il donc des crimes qui auroient de l'affinité avec des vertus , & des vertus qui dégénérant en crimes , engendreroient l'infanticide : crime dont l'expérience apprend que la rigueur des peines ne l'a pas rendu plus rare , & dont néanmoins l'impunité seroit un opprobre pour la société. Jusqu'à quand fera-t-on périr par le dernier supplice des infortunées d'un sexe dont la foiblesse & l'amour sont le partage , dont l'innocence & la pudeur sont l'ornement ; de malheureuses victimes que l'amour & la foiblesse ont rendues meres , & que l'innocence & la pudeur ont changées en meurtrieres ? On a tenté par plusieurs loix de diminuer ces malheurs , soit en augmentant la peine des criminelles , en quoi l'on s'est montré cruel

à pure perte, soit en condamnant à la mort pour avoir caché sa grossesse & son fruit, ce qui a pu conduire au supplice des innocentes; tantôt en essayant de lever la honte du commerce illégitime hors le mariage, en modérant la peine des filles séduites, en érigeant des hôpitaux pour faciliter leurs couches, & des maisons d'orphelins pour leurs enfans : tout avec aussi peu de succès. L'impunité ne lâcheroit-elle pas entièrement la bride au vice ? Ne favoriseroit-elle pas le goût pour un célibat impur ? Les fêtes de Rosiere, où l'on couronne la virginité sans reproche, ne sont-elles pas un nouveau motif pour les filles qui ont eu des foiblesses, de les cacher au péril même de leur enfant ? N'y auroit-il pas de l'inconvénient à envelopper le pere ou corrupteur dans la peine ? Et s'il y avoit tant de danger pour un homme dans le concubinage, ne seroit-ce pas l'exposer à des crimes d'impudicité heureusement inconnus ? Il faut rejeter tous les remedes précédens, les uns comme insuffisans, les autres comme peu philosophiques, & certains même comme impies, ou il faut enseigner à les mieux appliquer sans être nuisible ou dangereux pour la société. C'est pourquoi l'on propose la question : *Quels sont les meilleurs moyens à employer pour arrêter le meurtre des enfans.* Le prix sera de 100 ducats déposés à Mannheim, chez M. le conseiller Schmalz, qui seront délivrés à l'auteur de la meilleure réponse, au jugement de M. le baron de Dallberg, gouverneur d'Erfurt, de M. Michaelis, professeur de Goettingen, de M. Rigol ;

## 296 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

conseiller des finances à Mannheim. Les mémoires seront envoyés avant la Pentecôte 1781, à un de ces trois messieurs. L'auteur ne se fera point connoître, sous peine d'exclusion du concours. Puisse la divine providence avoir réservé à nos jours l'éclaircissement d'un sujet de cette conséquence !



---



---

# SPECTACLES.

---



---

## P A R I S.

### O P É R A.

**L**E mardi 8 août on a remis à ce théâtre ; *Echo & Narcisse*, drame lyrique en trois actes, avec un prologue ; paroles de M. le baron de..... musique de M. le chevalier Gluck.

Cet opéra, représenté pour la première fois le 24 septembre de l'année dernière, (\*) reparoit aujourd'hui avec des changemens. On avoit trouvé, lors des premières représentations, que l'Amour qui paroïssoit à chaque acte, pour amener un ballet, refroidissoit l'action qui, par elle-même, n'a peut-être pas un intérêt assez vif, quoiqu'il s'y trouve quelques scènes très-bien traitées de la part du poëte. L'auteur des paroles qui l'a senti, sans doute, a retiré toutes les scènes de l'Amour, excepté la dernière, & les a rassemblées au commencement en forme de prologue. Il en résulte que l'action princi-

---

(\*) *Esprit des journaux*, novembre 1779, page 244 & suivantes.

## 298 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Pale n'est plus embarrassée de digressions étrangères , & qu'elle a réellement plus de rapidité.

Le morceau où Narcisse défabusé revient sur lui-même , a été senti généralement de la manière la plus vive. L'hymne à l'Amour qui termine cet ouvrage , a été redemandé par des cris réitérés , & le public a témoigné par ses applaudissemens , avec quel plaisir il l'avoit entendu pour la seconde fois.

La décoration est du genre le plus agréable ; & M. Noverre , qui a composé la plus grande partie des ballets , en a profité pour former les tableaux les plus variés & les plus charmans. L'offrande à l'Amour a paru du goût antique. & la vérité des costumes a donné à cette pantomime toute la grace dont elle étoit susceptible.

( *Journal de Paris.* )

## COMÉDIE FRANÇOISE.

*Pierre le Cruel* qui , représenté du vivant de l'auteur pour la première & dernière fois , avoit essuyé une chute complète , a été beaucoup mieux reçu le mercredi 19 juillet. D'ordinaire un auteur tombé à la première représentation , & qui réussit à la seconde , s'appelle vengé , & nous ignorons pourquoi. Il est constant qu'en pareil cas , l'un des-deux tribunaux a eu tort : mais rien ne prouve contre le premier en faveur du second. Nous sentons qu'il est beaucoup plus doux pour l'amour-propre d'un auteur de croire aux éloges du public , que de croire à



sa satire : mais nous croyons que loin d'avoir à s'enorgueillir de ce retour, son amour-propre devoit être un peu affligé en songeant à l'instabilité de l'opinion publique. D'après ces réflexions nous n'avons garde de protester contre le succès de *Pierre le Cruel* ; ce seroit agir nous-mêmes contre le principe que nous venons d'établir. D'ailleurs si l'on nous faisoit un devoir de prononcer, nous voudrions, avant de nous hasarder à juger cette tragédie, être parvenus au moins à la comprendre tout-à-fait, c'est à quoi nous réussirons sans doute. En attendant, nous avouerons que nous avons applaudi une foule de beaux vers, que l'ouvrage offre un grand nombre de situations, & sur-tout de coups de théâtre ; & qu'en général il y a beaucoup de noblesse dans la plupart des personnages, principalement dans celui d'Edouard. Nous desirons que le public, qui vient d'adopter cette pièce, persiste à la venger de celui qui l'avoit condamné, il y a dix ou douze ans ; nous osons même l'espérer. Ce seroit un nouveau fleuron ajouté à la couronne de M. du Belloy, auteur justement estimable, & dont la réputation est fondée sur plusieurs ouvrages que le public revoit toujours avec plaisir.

( *Journal de Paris.* )

## COMÉDIE ITALIENNE.

Le lundi 24 juillet, on a donné pour la première fois *Rosanie*, comédie mêlée d'ariettes, en trois actes & en vers libres.

## 300 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Cet ouvrage est tiré d'un ancien fabliau , intitulé : *les Merveilleuses aventures de Richard I, & de son Ménestrel*. Nos lecteurs n'ignorent pas que Richard Cœur-de-Lion , revenant de la Palestine , & traversant les petits états de Léopold d'Autriche , son ennemi capital , fut arrêté par ce duc , qui le fit mettre dans une prison , où il seroit mort sans doute , si le hasard n'eût conduit près d'elle un Troubadour qui lui étoit attaché par la reconnoissance & le zèle ; si le même hasard ne lui eût fait chanter un *Lay* que le prince lui-même avoit composé dans la Palestine , & dont Richard achevoit chaque couplet à mesure que Blondel ( c'est le nom du Troubadour ) en chantoit le commencement sous les fenêtres de la chambre qui renfermoit cet illustre prisonnier. Pour parvenir jusqu'à son maître , Blondel proposa ses services au gouverneur du château ; & afin de mieux capter sa bienveillance , il lui déclara son nom , ses talens , & fit preuve de ces derniers par quelques contes qu'il lui récita ; parmi eux se trouve celui de *Ricdin Ricdon*. En voici l'analyse.

Un prince allant à la chasse , rencontre une vieille femme qui fait marcher devant elle une jolie personne qu'elle traite avec dureté. Il lui en demande la raison ; la vieille répond que sa fille la ruine , parce qu'elle file plus qu'elle ne le veut. Le jeune prince lui promet de la tirer d'embarras , en plaçant l'infatigable dans le nombre des fileuses de la reine. La vieille y consent , & la belle Rosanie est présentée à cour ; mais elle est éloignée d'être fileuse aussi

habile que l'a dit la vieille. Obligée de travailler, & ne sachant comment éviter la honte qui l'attend, elle se livre au plus violent désespoir, quand un grand homme sec & noir lui propose de la secourir, lui remet entre les mains une baguette, par la vertu de laquelle elle paroîtra la plus habile des fileuses; mais il la lui faut rendre au bout de trois mois, en l'appellant par son nom de *Ricdin-Ricdon*, sous peine de tomber en sa puissance. Pendant que la belle fileuse se fait admirer par ses talens, le jeune prince devient amoureux d'elle; apprend, par le même hasard qui lui a fait connoître Rosanie, quel est le sort qui la menace, la reconnoît pour la fille d'une Fée persécutée par un enchanteur, l'épouse, & lui indique le moyen déjà oublié par elle, d'échapper aux embûches de l'homme noir, qui reparoit le jour même de son mariage, pour n'éprouver que la confusion attachée à une entreprise inique.

Tel est le fonds de la comédie dont nous rendons compte, à quelques détails près, que l'auteur a cru devoir changer. L'intérêt est foible, mais il y a du spectacle & des situations agréables. Elle a été bien reçue du public.

La musique est de M. Rigel. Avant de parler de son talent, nous lui parlerons aussi de sa foiblesse. Parmi les morceaux de musique qui composent le premier acte, nous en avons aperçu plusieurs qui ne semblent avoir été composés que pour faire briller le gosier des chanteuses. Nous savons que souvent les musiciens sont forcés par les actrices à leur sacrifier l'in-

térêt du poète ; mais un musicien réellement dramatique , ne doit avoir en vue que le bien de l'ouvrage sur lequel il travaille ; & c'est l'oublier que d'interrompre la marche de son action par des airs à roulades , aussi mal placés que ceux que nous avons , avec tous les gens de goût , condamnés dans le premier acte de *Rosanie*. Au reste , après lui avoir reproché quelques réminiscences , on ne peut donner trop d'éloges à M. Rigel : son style est pur ; sa facture est savante ; sa composition est pleine d'idées , ses expressions sont vraies , ses accompagnemens bien entendus , & sa mélodie d'un genre facile & gracieux ; en un mot , nous le regardons comme un musicien doué de toutes les qualités que le théâtre exige , & que le goût peut perfectionner encore , s'il a le courage de travailler pour sa réputation , pour le public connoisseur , & non pour des actrices qui ne veulent que du chant , parce que tout leur talent consiste dans la flexibilité de leur organe & de leur gosier. On trouve dans *Rosanie* un air qui a près de 600 ans d'antiquité. C'est celui que chante l'enchanteur au 3eme. acte , & qui commence par ces mots : *Si jeune & tendre femelle*, &c. La musique & les paroles sont du roi Richard lui-même ; & M. Rigel n'a fait qu'y ajouter des accompagnemens.

( *Mercur de France ; Journal de Paris.* )

On a donné le vendredi 11 d'août , la 1ere. représentation d'*Aristote amoureux* , ou le *Philosophe bridé* , comédie en un acte & en vaude-

villes, par les auteurs de *Cassandre occuliste*.

Alexandre aime Orphale; Aristote fait de graves représentations à son disciple, sur son goût pour ce sexe trop séducteur. Orphale; pour se venger de l'austère philosophe, entreprend de triompher de sa morale; elle n'emploie d'autres armes que sa beauté, & amène Aristote au point de se laisser atteler à un char & de consentir à la traîner.

Le sujet est pris d'un de nos vieux fabliaux; imité d'un conte arabe; mais l'auteur en a tiré tout le parti possible. Sa pièce est remplie de beaucoup d'esprit, de traits plaisans & de fines allusions: aussi a-t-elle eu le succès le plus complet. Elle se trouve imprimée, chez Ventes; libraire des menus-plaisirs du roi, rue des Anglois, près celle des Noyers.

(*Journal de Paris; Affiches & annonces de Paris.*)

## L O N D R E S.

### H A Y - M A R K E T.

*Le Feu & l'Eau*, opéra comique par M. Andrews, représenté au théâtre royal de Hay-Market.

Les acteurs de cet opéra sont *Launch, Tremor, Frederick, Embuscade, Soufre, San Benito, Brandon, Fripon, Commode, Nancy, plusieurs soldats, matelots, &c.*

Voici en peu de mots quel est le sujet de la pièce. — *Launch*, maître des chantiers de Ports-

mouth , tout fier de la place qu'il occupe , s'est proposé de ne marier sa fille qu'à un homme de distinction. Pour cet effet il jette ses vues sur un maître en fait d'armes françois , nommé Embuscade. Mais Nancy qui a donné son cœur à Frederick , jeune matelot de la grande flotte , est bien loin de souscrire au choix de son pere. Launch veut employer l'autorité pour forcer les inclinations de sa fille , mais inutilement. Cependant Frederick arrive & annonce que la flotte françoise est dans le canal ; cette nouvelle répand une allarme générale dans la ville. Embuscade , San Benito & Soufre , forment ensuite le complot de mettre le feu aux chantiers , mais ils sont découverts & conduits en prison avec Fripon & Commode , qu'Embuscade , pour se faire valoir auprès de Launch , avoit introduits dans sa maison , comme des gentilshommes françois. La piece est terminée par le mariage de Frederick & de Nancy.

Cet opéra , disent quelques journalistes Anglois , a été fort goûté du public. Cependant si on observe que tout son mérite consiste dans l'allégorie indécente qu'il renferme , on sentira que l'auteur d'une pareille piece est aussi méprisable que le vulgaire qui a eu la bêtise d'y applaudir.

---

---

# HISTOIRE-NATURELLE.

## PHYSIQUE.

### CHYMIE. BOTANIQUE.

---

---

#### I.

*HISTOIRE-NATURELLE du CROCODILE , traduite de l'anglois du docteur Goldsmith.*

**L**A nature a placé le crocodile à une heureuse distance de l'Europe , & elle l'a multiplié dans des contrées où les hommes sont rares & les arts ignorés. On ne voit pas fréquemment les grands animaux dangereux dans les parties du monde également bien peuplées & bien cultivées. La population & les arts semblent les en bannir ; aussi-tôt qu'ils y paroissent , mille bras s'arment contre eux , & la mort est ordinairement le prix de l'audace qu'ils ont eue de s'y montrer. C'est pour cette raison que le crocodile , autrefois si terrible sur les bords du Nil , ne s'y trouve plus en aussi grand nombre qu'auparavant. L'industrie des hommes s'est occupée constamment de sa destruction pendant une trop longue suite de siècles.

## 306 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

cles ; & si on le rencontre quelquefois, il est infiniment plus timide & plus foible qu'il ne l'étoit.

Pour trouver cet animal dans toute son horreur naturelle, parvenu à une grosseur énorme, & extraordinairement multiplié, il faut aller dans les régions inhabitées de l'Afrique & de l'Amérique, suivre ces immenses rivières qui roulent leurs eaux à travers des pays vastes & désolés, où les arts n'ont jamais pénétré, où la seule distinction reconnue est établie par la force, & où les plus puissans animaux peuvent se servir de la leur avec autant de confiance que de sécurité.

Les voyageurs qui ont parcouru le fleuve des Amazones & le Niger, savent combien ces animaux sont nombreux & terribles dans ces contrées. L'un & l'autre de ces fleuves en nourrissent qui ont depuis 18 jusqu'à 27 pieds de long ; & ils y sont quelquefois en si grand nombre qu'on les prendroit pour de ces trains de bois que nous voyons flotter sur nos rivières. Ils restent tranquillement sur la surface, n'ayant aucune inquiétude, ne craignant aucun ennemi, rassurés par l'expérience, qui leur a appris qu'il n'y en a point qui puisse leur résister.

On compte deux espèces de cet animal terrible : le crocodile, & le cayman ou l'*alligator*. Les voyageurs, plutôt que la nature, ont fait cette distinction ; leur apparence générale est la même. On pourroit, avec plus de raison, appeler l'un le crocodile du monde oriental, & l'autre le crocodile du monde occiden-



tal. Ils sont tellement confondus dans les récits des voyageurs, qu'il est souvent difficile de reconnoître si l'animal qu'ils décrivent est le crocodile de l'Asie, ou l'*alligator* du nouveau monde.

La distinction qu'on fait ordinairement entre les deux especes, est que le corps du crocodile est plus grêle que celui de l'*alligator*; son grouin s'allonge comme celui d'un levrier, tandis que celui de l'autre se rapproche davantage de la forme du museau d'un petit chien. Le gosier du crocodile est plus large; sa peau est d'une couleur cendrée; celle de l'*alligator* est noire, mêlée de petites taches blanches, & on le croit moins dangereux. Mais ces différences, qui sont très-légères, annoncent moins deux especes que des variétés d'une espece.

Cet animal croît à une grosseur considérable; on en a trouvé de 30 pieds de long, depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue. Sa longueur ordinaire est de 18 pieds; Celui que les jésuites disséquèrent à Siam, avoit cette dimension. Comme la description qu'ils en ont donnée est la plus exacte que nous ayons, je la transcrirai ici.

Sur 18 pieds & demi de France de longueur, sa queue seule en prenoit 5 & demi; & la tête & le col 2 & demi. La partie la plus épaisse de la queue avoit 4 pieds 9 pouces de circonférence. Ses jambes de devant avoient la conformation des bras d'un homme; & ses mains, si l'on peut leur donner ce nom, 5 doigts, dont 3 armés de griffes, & les deux

### 308 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

autres terminés en cône. Les jambes de derriere, en y comprenant la cuisse & la patte, étoient longues de 5 pieds 2 pouces ; & les pattes, depuis la jointure où elles prennent naissance jusqu'à l'extrémité de la plus longue griffe, avoient plus de 9 pouces. Les doigts étoient au nombre de quatre, réunis par une membrane épaisse, & 3 étoient armés comme ceux de devant. Sa tête, longue & plate ; sur-tout vers l'extrémité des mâchoires, couverte d'une peau dure & adhérent fortement au crâne, s'élevoit un peu au sommet. Deux os, d'environ 2 pouces de haut, formoient une espece de crête. Le milieu en étoit d'une dureté & d'une force extrême, à l'épreuve d'une balle de mousquet, qui blanchissoit seulement un peu le point qu'elle frappoit.

L'œil, en proportion du reste du corps, étoit très-petit, & placé dans son orbite osseuse, de maniere à former une saillie d'un pouce, quand il étoit fermé. La paupiere, double & transparente, n'interceptoit pas la vue, quand l'œil en étoit recouvert ; la supérieure étoit immobile ; l'autre se mouvoit sans cesse, comme celle des oiseaux. L'iris, très-grand, eu égard au globe de l'œil, étoit d'un gris jaunâtre ; l'oreille étoit placée au-dessus de l'œil ; le nez, au bout de la mâchoire supérieure, étoit parfaitement rond, noir & d'une substance spongieuse, peu different de celui d'un cochon. Rien n'empêchoit la mobilité des mâchoires ; & l'opinion qui suppose l'inférieure du crocodile immobile, paroît absolument fausse.

D'après la description qu'on en donne, rien ne l'empêche de se mouvoir comme dans les autres animaux, dont la mâchoire supérieure est fortement fixée au crâne. Il avoit 27 dents dans celle-ci, & 15 dans l'autre, séparées par des espaces vuides. La plupart étoient minces, aiguës & dentelées; 10 seulement, 6 en bas & 4 en haut, étoient extrêmement grosses. La longueur de la gueule étoit de 15 pouces; la plus grande largeur, de 8 & demi, la distance des deux mâchoires ouvertes autant qu'il étoit possible, étoit de 15 pouces & demi; ouverture suffisante pour le mettre en état de saisir le corps d'un homme. La couleur de son dos étoit d'un brun obscur, celle du ventre d'un citron pâle, & les deux côtés offroient un mélange de l'une & de l'autre. Des épaules à la naissance de la queue, il étoit couvert de larges écailles, de forme quarrée, disposées comme des ceintures paralleles, au nombre de 52. C'est une espece d'armure qui le défend. Les jésuites prétendent qu'elle n'est cependant pas à l'épreuve d'une balle de mousquet; il se pourroit que l'attitude dans laquelle ils placèrent l'animal pour faire cet essai, en rendit la peau plus pénétrable, & il est probable que si la balle l'eût frappé obliquement, elle auroit glissé sur les écailles.

Quant aux parties intérieures, la longueur du gosier est proportionnée à celle de la bouche; on y fit passer, & l'on en retira aisément une boule de bois plus grosse que la tête d'un homme. Les intestins sont courts, & en com-

paraîsson moins longs que le corps de l'animal. Sa langue , quoiqu'on dise qu'il en est privé , est courte , & adhérente à la mâchoire inférieure. Le cœur de ce crocodile étoit de la grosseur de celui d'un veau , d'un rouge brillant , & le sang y passe également des veines dans l'aorte & dans les poumons. On ne lui trouva point de vessie , & on suppose que ses urines se déchargent par l'anus. L'épine du dos étoit composée de 62 vertebres , qui , quoique exactement emboîtées les unes dans les autres , conservoient cependant assez de jeu pour que l'animal pût se courber en arc à droite & à gauche. Ainsi , ce que l'on dit , que , pour éviter ses poursuites , il faut sortir de la ligne droite , & marcher en zigzag , pourroit bien être une fable ; il paroît que cet animal peut se tourner avec facilité , puisque , par l'état de ses vertebres , son corps ne doit pas être plus roide que celui des autres animaux que leur grandeur n'empêche pas de faire ce mouvement avec aisance.

Telle est la description de cet animal formidable , qui dépeuple les pays , & fait désertier ou rend dangereuses les rivières les plus navigables. On en voit quelquefois rester des heures & même des jours entiers au soleil , & dans une immobilité qui les feroit prendre pour des troncs d'arbre , couverts d'une mousse sèche , à celui qui n'en ayant jamais vu , n'a jamais appris à les craindre. Mais cette méprise lui feroit bien-tôt funeste : car l'animal immobile , dès qu'il sent un être vivant à sa portée , s'é-

lance dessus avec une vitesse extraordinaire , & se plonge aussi-tôt dans l'eau, où il emporte sa proie. Dans les tems d'inondation , ils entrent fréquemment dans les huttes des naturels, où l'effrayant animal qui les visite , ne manque pas de se saisir de la premiere créature vivante qu'il rencontre. On en a vu enlever un homme de son canot , à la vue de ses compagnons épouvantés , incapables de lui donner aucun secours.

La force de chaque partie du corps du crocodile est inexprimable ; ses armes , tant offensives que défensives , sont également irrésistibles. La petitesse des jambes de la tortue de mer en fait la grande force ; mais quelle peut être celle d'un pareil animal comparé au crocodile , dont les jambes sont très-courtes , & la grosseur si supérieure ? Ses os sont extrêmement gros & durs ; les muscles de ses quatre jambes de la plus grande épaisseur. Sa forme entiere a été calculée pour en faire l'animal le plus fort. Ses dents sont aiguës , nombreuses & formidables ; mais son principal instrument de destruction est sa queue ; d'un seul coup , elle submerge un canot ; & le Sauvage infortuné qui le conduit , est sûrement sa proie.

Quoique moins puissant sur la terre , il y est encore très-terrible. A moins qu'il ne soit pressé par la faim , ou prêt à déposer ses œufs , il quitte rarement l'eau. Sa maniere ordinaire est de flotter sur la surface , & de saisir tout animal qu'il rencontre. Lorsque le poisson lui manque , il se rapproche du rivage , se cache

dans des roseaux , & y attend patiemment quelque animal terrestre qui s'approche de la riviere pour s'y désaltérer ; il attaque & emporte tout , le chien , le taureau , le tigre & l'homme même. L'animal destructeur n'est point aperçu par sa proie qui s'approche , & qui n'est instruite du danger que lorsqu'elle n'est plus à tems de fuir pour l'éviter. En un instant elle est saisie ; le crocodile l'assure dans sa gueule avec ses dents , avec ses griffes , l'emporte dans la riviere avec une agilité dont on ne soupçonneroit pas un animal si pesant , & s'y plonge avec elle & la noie.

Quelquefois l'animal , saisi ainsi , échappe à son tyran , & regagne , quoique blessé , l'autre côté de la riviere. Le crocodile le suit de toute sa force , & souvent l'enleve une seconde fois ; on l'a vu poursuivre ainsi sa proie échappée , jusqu'à un demi-mille du rivage , & la rapporter dans la riviere , où il la dévorait tranquillement.

Il arrive souvent que , dans ses déprédations le long du rivage , il attaque un animal aussi redoutable que lui-même , & trouve une résistance désespérée. Toutes les especes de tigres éprouvent continuellement une soif ardente qui les retient dans le voisinage des rivières , où ils descendent plusieurs fois le jour pour l'étancher. C'est dans ces momens que le crocodile se jette sur eux ; ils périssent toujours ; mais ils ne meurent pas sans vengeance. A l'instant où le tigre est saisi , il se retourne avec agilité , & enfonce ses griffes dans ses yeux , pendant

pendant que le crocodile se plonge dans l'eau, sous laquelle le combat continue encore jusqu'à ce que l'animal soit suffoqué.

C'est ainsi que le crocodile détruit tous les animaux, qui le craignent tous également. Il n'y a que l'homme qui puisse le combattre, & faire lutter avec succès l'adresse contre la force. Labat a vu des Negres, sans autre arme qu'un poignard dans la main droite, sans autre défense qu'un cuir de bœuf dont ils s'enveloppent le bras gauche, oser attaquer ce terrible animal dans son propre élément. Ils cherchent, pour cet effet, à le surprendre dans un endroit assez profond pour qu'il ne puisse pas s'y soutenir sans nager; le Negre audacieux s'en approche sans crainte, lui présente son bras gauche, l'enfonce dans la gueule qui s'ouvre pour le saisir, la tient ouverte de manière que l'eau la remplisse, & le suffoque; il hâte sa mort en le frappant à la gorge avec son poignard, & en lui crevant les yeux. Quelques-uns sont les victimes de leur témérité; mais on en voit souvent qui triomphent dans ce combat, qui ne demande pas moins d'adresse que de sang froid & de résolution.

Le crocodile, lorsqu'on l'a élevé jeune, s'apprivoise quelquefois, & alors il sert à l'amusement des grands seigneurs de l'Orient. Ils l'emploient comme un cheval, & lui mettent dans la gueule une espèce de frein dont celui qui le monte se sert pour le conduire. Ces sortes de divertissemens ne sont pas fréquens, parce qu'ils ne sont pas sans dangers : on prend auparavant

des précautions pour empêcher l'animal de nuire, on a reconnu que si l'on a réussi à réprimer sa férocité naturelle, on ne peut parvenir à l'anéantir, & l'on a vu quelquefois des cavaliers dévorés par leur monture.

Dans les rivières d'Afrique, on prend quelquefois le crocodile de la même manière que le requin. Plusieurs personnes se réunissent dans une grande barque, & jettent dans l'eau une pièce de bœuf qui couvre un gros & fort hampeçon attaché à une longue chaîne de fer ; le crocodile avale l'appât ; on ne le traîne pas sans les plus grands efforts auprès du rivage, où l'on fixe la chaîne. Il s'agite & se débat avec fureur pour s'en débarrasser, jusqu'à ce que la lassitude épuise ses forces ; les pêcheurs épient ce moment, où le danger est moindre, & viennent l'attaquer avec des piques, dont ils essaient de le percer au ventre, la seule partie par où il puisse être blessé, tandis que d'autres lui portent des coups de massue terribles. Ce n'est qu'après un long tems qu'ils se rendent maîtres de l'animal affoibli par ses blessures, & qu'ils le traînent sur le sable, où ils achevent de le tuer, craignant de l'approcher sans précautions, avant d'être bien assurés qu'il ne respire plus.

Dans quelques parties de l'Asie, comme à Siam, le crocodile est un objet de pompe barbare & sauvage. Philips nous apprend qu'à Salé, sur la côte des esclaves, il y a auprès du palais du roi deux grandes pièces d'eau, dans lesquelles on en nourrit plusieurs, comme nous



nourrissions des carpes dans nos viviers, ou comme nos rois entretiennent des bêtes féroces dans leurs ménageries. Quelquefois les monarques Africains leur donnent à dévorer des hommes. Les victimes qu'on leur sacrifie sont ordinairement des criminels qui ont mérité la mort; souvent ce sont des infortunés qui ne sont coupables que de leur avoir déplu. Leur supplice est un spectacle barbare dont on s'empresse de jouir, & qui est digne du prince qui l'ordonne, & des lâches courtisans qui applaudissent à ce qu'ils appellent sa justice.

Jusqu'ici j'ai décrit le crocodile tel qu'on le trouve dans les contrées désertes où l'on n'aperçoit que de loin en loin, & à des distances considérables, les traces du petit nombre d'hommes qui les habitent. Il y est fier, terrible, & toujours prêt à attaquer tout ce qui est doué de vie & de mouvement. Mais en Egypte, comme je l'ai remarqué, & dans les pays peuplés depuis long-tems, où les habitans sont civilisés, & les rivières fréquentées, il est solitaire & craintif; loin d'attaquer l'homme, il fuit à son approche, avec la plus grande précipitation, comme si le sentiment d'un pouvoir supérieur lui faisoit refuser le combat. On a pu remarquer dans l'histoire de la nature animée plus d'un exemple du mépris que les plus foibles animaux ont d'abord montré pour l'homme; ils n'ont cessé de le manifester que lorsqu'après avoir éprouvé sa puissance destructive, ils ont appris à le craindre. Le lion & le tigre, parmi ceux qui vivent sur la terre,

la baleine parmi les poissons , l'albatros & le penguin , lorsqu'ils virent des hommes pour la première fois , ne témoignèrent que de l'indifférence. Ils ne tarderent pas à reconnoître sa supériorité ; & dès-lors il cherchèrent à se dérober à sa vue , à fuir ses attaques , & ils se cachèrent dans les retraites les plus profondes.

Cette observation explique les contradictions apparentes des récits des voyageurs sur les caractères différens qu'ils donnent aux crocodiles. Les uns nous les peignent comme des animaux timides , fuyant l'homme , & ne cherchant leur proie que dans les eaux poissonneuses. Les autres nous les présentent comme les plus terribles des animaux , ne vivant que de carnage , & cherchant particulièrement l'homme pour le dévorer. Ces deux descriptions opposées sont également exactes & vraies , l'une & l'autre offrent un tableau fidele du crocodile , selon les lieux qu'il habite. Par-tout où il regne , si je puis m'exprimer ainsi , où il ne trouve aucune résistance , où rien ne lui fait éprouver l'effroi qu'il inspire , il est féroce & dangereux ; par-tout où il est sans cesse poursuivi par les hommes armés pour sa destruction , où ses demeures sont envahies , il est devenu timide & peu entreprenant.

Dans quelques endroits , au lieu d'être redoutable , on le regarde comme un animal incapable d'offenser. Dans les environs de la rivière de St. Domingo , les crocodiles sont des créatures fort douces ; les enfans jouent avec eux , montent sur leur dos , les battent même ,

sans en recevoir la moindre injure. Aussi les habitans prennent-ils le plus grand soin de ce gentil animal, & le traitent comme un domestique innocent.

L'odeur de musc qu'exhalent les crocodiles, est très agréable aux sauvages habitans de la partie d'Afrique où ces animaux sont si dangereux; ils ont soin, lorsqu'ils les tuent, de prendre la partie du corps où est déposé le musc; & s'en servent comme d'un parfum; les voyageurs ne sont point d'accord sur cette partie musquée du corps du crocodile. Selon les uns, ce sont les oreilles, selon les autres, les parties de la génération; suivant une troisième opinion, qui n'est pas la moins vraisemblable, il s'élabore dans les glandes qui se trouvent dans ses jambes. De quelque endroit que provienne cette odeur, elle est très-forte; elle se répand, ainsi que son goût, sur toute la chair de l'animal. Cette chair est très-mauvaise à manger; elle est sur-tout insupportable lorsqu'on n'en a pas chassé l'odeur du musc; les Negres mêmes ne peuvent la digérer sans peine. Ses œufs sont pour eux un mets très-délicat. Les Sauvages ont leurs friandises comme nous; ils n'épargnent aucune peine, ils ne craignent aucun danger pour se procurer ce mets favori. Ils se promènent sans cesse dans les lieux où les femelles viennent déposer leurs œufs; & lorsqu'elles se retirent, ils se hâtent de les enlever.

(*Journal encyclopédique.*)

## I I.

*EFFETS singuliers du tonnerre.*

La matinée du mardi 15 août a été très-orageuse à Paris. Le tonnerre n'a cessé de gronder pendant plusieurs heures, & est devenu très-fort sur le midi. Il y a eu entr'autres deux coups qui en ont fait soupçonner la chute dans quelques endroits de la ville : en effet, il est tombé rue de Charonne, fauxbourg St. Antoine, maison de M. Vergile, fondeur. Après avoir renversé le faite des cheminées & endommagé la toiture, il est entré dans l'appartement du troisieme, occupé par une femme aveugle, âgée de 60 ans, qui, se rappelant avoir du linge étendu au-dehors de sa croisée, l'avoit ouverte pour le retirer. C'est dans cet instant que le tonnerre l'a frappée; elle a été jetée à la renverse & blessée de la chute; elle a eu la poitrine brûlée, son bonnet ainsi que le quartier de son soulier l'ont été également. La foudre introduite par la fenêtre entrebailée, s'est relevée, a frappé une poutre, l'a hachée à la surface, & en a fait disparoître tous les clous. Le tonnerre s'est porté de-là sur une cloison qu'il a percée; il a traversé une garde-robe sans toucher aux vêtemens, a fait un autre trou pour gagner l'escalier; cet escalier n'étant point percé à jour & la rampe n'étant conséquemment point circulaire, le tonnerre se trouvoit forcé, pour se porter d'une partie de

rampe à l'autre, de traverser perpendiculairement toutes les pieces de charpente qui forment le limon de l'escalier, en sorte que ce limon est percé d'étage en étage comme par un boulet de canon. On voit de grands éclats de bois détachés par-tout où se trouvoient des tenons de fer; le dernier coup a été porter sur les dernières marches qu'il a séparées du limon de l'escalier.

Dans l'appartement du troisieme, il a brisé tous les verres qui étoient sur la cheminée à l'exception d'un à moitié plein de terre détrempée; il a détaché un tableau d'émail de sa bordure, brisé un crucifix; mais la piece qu'il a le moins respectée, & cela devoit être, est un tableau fait de filagramme.

Au premier étage, il a mis une glace en poudre, le verre d'une pendule a éclaté, & il n'a pas laissé subsister un clou.

Au rez-de-chaussée, il a nettoyé la cheminée de la maniere la plus exacte. La suie s'est trouvé amoncelée dans le foyer; un pot-au-feu a été brisé, la viande, ainsi que deux lapins dont on faisoit un ragoût, étoient absolument noirs & pénétrés d'une odeur de soufre insupportable, vapeurs qu'exhaloit l'intérieur de toute la maison. Une petite fille qui étoit avec sa mere, est devenue absolument noire. Sa mere l'a cru frappée de la foudre; mais cela s'est borné à la débarbouiller avec de l'huile. L'état de la femme aveugle a exigé des secours. Sa chute avoit été grave; indépendamment de cela, la commotion électrique s'étoit portée :

la poitrine, ainsi qu'à l'estomac. Elle n'a eu de soulagement que par un vomissement de matières noires, & ayant une odeur de soufre insupportable; la brûlure, qui a deux pieds de long sur trois doigts environ de large, lui a nécessairement causé des douleurs; cette brûlure est d'un rouge de corail, mais sans *fließen* (sans cloches).

On soupçonne que le tonnerre a pénétré dans l'appartement du premier par l'escalier, mais ce n'a pas été là sa marche. Il n'a pas quitté la rampe. Elle lui a servi de conducteur dans toute sa longueur, & il paroît que le tonnerre ne s'est introduit que par les cheminées dans lesquelles il s'est distribué, excepté au troisième étage, où il est réellement entré par la croisée entrebaillée.

(*Journal de Paris.*)

## I I L

*EXTRAIT des Affiches de Limoges, contenant des observations sur les effets du tonnerre.*

Le 5 du mois de juin dernier, à environ neuf heures & demie du matin, le tonnerre est tombé sur la maison de campagne de Mad. du M<sup>\*\*\*</sup>. à B<sup>\*\*</sup>. Il paroît que la girouette a servi de conducteur, & que la foudre s'est partagée sur la pointe. Elle a fait deux ouvertures à peu près égales, & à même distance, dans la couverture; l'une au nord, & l'autre au midi, dans la direction de l'orage. Une

partie de ce fluide électrique ne paroît pas avoir fait de grands ravages; elle a cassé un chevron & renversé quelques cloisons de torchis, a passé près de quelques plats d'étain sans les altérer en aucune façon: l'autre partie, après avoir suivi & renversé une autre cloison aussi de torchis, a brisé plusieurs pieces de bois dans la couverture & la charpente, & est tombée sur un mur de refend qui a opposé assez de résistance pour la faire partager en une infinité des jets, dont plusieurs sont entrés dans la chambre de Mad. du M<sup>\*\*\*</sup>. où elle étoit alors avec Mademoiselle sa belle-sœur, deux de ses filles, son fils aîné, & une femme-de-chambre: l'aînée de ses filles a été renversée, & est morte dans le même instant; la cadette a été jettée sur le corps de sa malheureuse sœur, & en a été quitte pour quelques douleurs aux jambes & dans les articulations, les quatre autres personnes ont ressenti de plus ou moins fortes commotions.

De ces differens jets, plusieurs ont attaqué & enlevé une porte qui étoit alors fermée; elle a été brisée & percée en plusieurs endroits; la piece de bois qui servoit de support absolument cassée & mise en copeaux; des tapisseries ont été déclouées, & les pieces de bois qui les soutenoient brisées; la partie supérieure d'une croisée mise en pieces, quoique la partie inférieure se trouvât ouverte & opposât moins de résistance: les barres d'un lit ont été soulevées avec tant de violence, que l'empreinte en est restée dans les solives, dont

plusieurs en ont été endommagées. En d'autres endroits, les murailles ont été dégradées ; plusieurs morceaux de bois, plus ou moins grands, ont été enlevés du plancher ; l'étui d'une seringue a été mis en mille pièces, la seringue n'a pas été touchée. Une partie de cette matière a fusé à travers le plancher, est entrée dans une cuisine au rez-de-chaussée ; elle a eu assez de force pour percer un assez gros mur, & mettre en poussière une douzaine de bouteilles, qui se sont trouvées sur son passage.

Ce qui paroît surprenant, c'est que les métaux n'ont presque pas été attaqués & point du tout endommagés ; la foudre a porté tous ses efforts sur des murs, des torchis, des pièces de bois, des portes, des planchers, quelques boîtes de sapin, &c. Enfin elle paroît avoir attaqué de préférence le bois. Une chose encore très-surprenante, c'est qu'elle n'ait pas suivi un courant d'air bien établi, y ayant dans les chambres une croisée & une porte ouverte, & qu'elle ait commencé à renverser, avec effort, une porte alors fermée, & la partie de la croisée qui étoit aussi fermée, pendant qu'il est probable qu'aucun des jets n'a passé par la porte qui étoit ouverte, & fort peu par l'ouverture de la croisée.

Le rédacteur des *Affiches* de Limoges, en rapportant ce fâcheux accident, fait l'observation suivante.

Cet événement désastreux ne devoit-il pas, dit-il, engager nos compatriotes à mettre en usage les conducteurs métalliques, pour pré-



server leurs édifices de la foudre. Les conducteurs inventés par le célèbre Francklin, ont été perfectionnés par M. Toaldo, dans son ouvrage *Dell'uso dei conduttori metallici*, &c. imprimé à Venise, chez Zatta, vol. in-4°. Ce fameux physicien réduit la pratique des conducteurs à ce simple appareil; savoir, de planter dans la partie supérieure de l'édifice qu'on veut garantir de la foudre, une perche aiguë de métal, y attacher un fil d'archal pareillement de métal, & le conduire, sans interruption, jusqu'à sous terre, & , lorsqu'on le peut, dans l'eau; ou au moins jusqu'à la terre humide. Pourquoi n'adopteriez-vous pas ce procédé simple & peu coûteux.

M. Toaldo propose dans son ouvrage quelques moyens pour préserver de la foudre; non-seulement les édifices, mais encore les personnes. » Les hommes, dit ce physicien, & » les animaux, portent intérieurement une essence d'attraction de la foudre, occasionnée » par l'abondance des humeurs qu'ils contiennent. Les exemples frappans de personnes écrasées par la foudre ne sont malheureusement que trop fréquens. Outre la » théorie, l'expérience prouve assez que les » humeurs forment une force attractive de » la foudre, puisque sur des hommes qu'elle » a frappés, on a observé quelquefois des » vestiges de fluide fulminant sur toutes les » ramifications des veines, même capillaires; » desorte qu'aucun anatomiste n'auroit été en » état de faire une injection aussi délicate. Plus

### 324 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» les corps électriques sont minces, plus le  
 » feu électrique les parcourt aisément «.

Après avoir prouvé que l'homme isolé  
 & à découvert attire à soi l'électricité de l'air,  
 M. Toaldo ajoute : » Quant aux habillemens,  
 » toute toile de matiere végétale, lin, chan-  
 » vre, &c. est dangereuse, comme étant un  
 » corps attractif ; la laine est douée d'une force  
 » répulsive, encore plus la soie, sur-tout de  
 » couleur bleue ; mais il faut prendre garde  
 » aux garnitures de métal.... M. Franklin  
 » pense que plus les habits sont mouillés, plus ils  
 » écartent le danger, parce que l'humidité en  
 » fait sortir le feu électrique..... Il suggere  
 » la maniere de faire un lit qui mette à l'abri  
 » de la foudre ; il doit être entièrement de laine  
 » ou de soie, sans toile, sans métaux qui en  
 » approchent, & suspendu ainsi que le sont  
 » ceux des mariniers, mais avec des cordes  
 » de soie, &c. «.

#### I V.

#### *A U R O R E boréale.*

Le 28 de juillet, on a observé à Cologne une  
 grande & pompeuse aurore boréale, qui com-  
 mença avant minuit à remplir presque tout  
 le ciel de ses rayons éclatans, & dura jusqu'au  
 matin. Il est remarquable que c'est depuis l'ap-  
 parition de ce brillant phénomène, que le tems  
 est devenu considérablement chaud, & que le  
 soleil s'est montré le plus souvent sans nuages :  
 ce qui semble confirmer le système de M. le

baron de Hupfch, favant naturalifte d'Allemagne réfidant à Cologne : que les fréquentes apparitions des aurores boréales font des présages d'un été chaud & d'un hiver doux. Le même célèbre naturalifte avoit auffi avancé dans fes observations météorologiques fur les aurores boréales, qu'il conjecturoit que leur fréquente apparition annonçoit toujours une année fertile. Cette conjecture s'est déjà vérifiée deux fois de fuite, & vraisemblablement la vendange de cette année ne la démentira pas. On peut voir les conjectures de M. le baron dans le huitieme cahier du *Journal encyclopédique* de Cologne, en allemand, pag. 6, 7, 8, à quoi nous ajoutons l'*Esprit des journaux* de l'année dernière, où elles font traduites. (\*)

( *Gazette allemande* de Cologne, du 7 août 1780. )

(\*) *Décembre* 1779, pag. 282 --- 294.



---

# M É D E C I N E.

## C H I R U R G I E.

---

### I.

*OBSERVATION sur des vers sortis par l'oreille ;  
par M. SAUVEUR ALTEYRAC , chirurgien à  
Baumont-sur-Oise.*

**J**E fus appelé il y a quelque tems au Menil-St.-Denis , à une lieue de Baumont , pour voir un enfant de 8 à 9 ans , à qui il venoit , dit-on , de sortir trois gros vers par l'oreille. L'on me dit que l'on en voyoit encore qui étoient prêts à sortir ; que l'enfant pouffoit des cris affreux. Je m'y transportai ; je visitai l'oreille , & j'y vis en effet plusieurs pointes de vers , qui sembloient vouloir sortir de la conque. Je fis mon possible pour les extraire ; je n'en pus venir à bout , parce qu'ils rentroient en causant des angoisses horribles. J'examinai avec soin ceux qui étoient sortis. Ils ont huit à neuf lignes quand ils s'allongent , cinq à six quant ils sont rassemblés dans leurs anneaux. Ils sont de la grosseur d'une plume à écrire , qu'on appelle bout-d'aîle. Il y a une extrémité qui est

terminée par un petit point noir, c'est la tête; sur les côtés de laquelle on apperçoit de petites éminences comme l'on en remarque à de certains insectes, & qui ressembloit à des pattes; l'autre extrémité est sans queue, terminée en rond avec un petit alongement; leur enveloppe est assez dure (\*).

Je ne crus pas me tromper en conjecturant que ces vers étoient de la classe de ceux qui vivent dans les substances putréfiées. Pour les faire sortir, on avoit injecté dans l'oreille, du lait, du jus de morelle, un mélange de suc de brou de noix écrasé, de poivre & de vinaigre. Ces remèdes n'avoient causé que de grandes angoisses sans effet. Je crois qu'on auroit plutôt réussi à les tuer, en employant des liqueurs alkalines, l'eau de chaux, la lessive de cendres, de soude, la dissolution de savon dans lesquelles ils noircissent & meurent. Je n'osai pas cependant conseiller ces moyens; je crus devoir en employer de plus simples & de plus doux en tâchant de les attirer au-dehors. Pour y parvenir je me proposois de mettre dans l'oreille un mélange de viande gâtée & de vieux fromage qui me paroissent avoir de l'analogie par leur odeur avec l'humeur de l'oreille. N'en pouvant trouver, je me déterminai à y mettre un morceau de chair de bœuf, dans l'idée qu'il seroit bientôt corrompu. En effet, il n'y

---

(\*) Si l'on étoit curieux de voir ces vers, j'en conserve encore plusieurs dans l'esprit-de-vin.

fut pas plus d'une heure , que les vers sortirent pour y aller. L'enfant les sentit remuer, prétendoit les entendre manger. La mere ayant soulevé avec précaution la tête de l'enfant , attention que j'avois recommandée pour ne pas les effaroucher , elle retira la viande sur laquelle il s'en trouva deux. Elle la remit , & au bout d'une demi-heure elle fut encore obligée de la retirer par les sollicitations de l'enfant. Elle en trouva un qui étoit si fort entré dedans , qu'elle ne put l'en ôter qu'en le déchirant.

Ce ne fut que depuis la sortie du quinzieme ver que l'enfant fut tranquille. Je fis injecter de l'eau salée dans l'oreille , tant pour atténuer la matiere qui commença alors à couler , & qui étoit fort épaisse , que pour résister à la putréfaction. L'oreille n'a pas perdu la faculté d'entendre. Il paroît que cet accident a été la suite d'un coup qu'avoit reçu l'enfant , depuis environ six mois , de la botte d'un cavalier qui le jetta par terre sur le côté , la tête portant sur une éminence de terre. Six semaines après , il y eut un écoulement par l'oreille qui s'arrêta environ trois semaines avant la sortie des vers. Les vers s'affimiloient-ils cette humeur , ou en empêchoient-ils la sortie par leur présence dans le conduit ? Sont-ils nés de la putréfaction ? Est-ce des œufs charriés par la circulation , ou introduits par le conduit extérieur ?

*Nous croyons qu'on peut expliquer facilement ce phénomène sans avoir recours à des œufs de vers dans les humeurs. Il est plus naturel de croire que*

*des insectes , dans l'état de papillon & du genre de ceux qui déposent leurs œufs sur les substances animales , avoient déposé les leurs dans le conduit auditif externe , & qu'étant éclos dans ce conduit , ils s'y étoient nichés & causoient les accidens en question. Il y a beaucoup d'exemples de pontes semblables , dans les oreilles & les naseaux des animaux , sur-tout lorsqu'ils sont malades & que ces endroits se trouvent abreuvés de quelque humeur putride.*

*On trouve dans les observations de Henry à Moinichen , un cas semblable sur l'homme. On employa l'esprit-de-vin en injection , ce qui réussit.*

*( Gazette de santé. )*

## I I.

### A S P H Y X I E S.

Le vendredi 30 juin dernier , dans une maison sise rue aux Fèvres , quartier du palais , à Paris , quatre maçons furent asphyxiés en descendant dans une fosse d'aisance qui exigeoit des réparations , & dont on avoit fait huit ou dix jours avant , sans aucune espece d'accident , la vidange , par le moyen du ventilateur. Trois ont été rappelés à la vie ; mais le quatrième a succombé. Le méphitisme avoit tant d'intensité à quelque distance même du bord de la fosse , que M. le commissaire Odent , son clerc , & un soldat de la garde ont manqué d'en être suffoqués & de perdre connoissance.

Dans un siecle où tout ce qui tient à l'hu-

### 330 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

manité n'a rien d'étranger , sous un gouvernement où la vie d'un homme , de quelque condition qu'il soit , est comptée pour quelque chose , il est permis d'insister sur de semblables événemens ; ce n'est d'ailleurs qu'à force d'en parler , qu'on familiarisera les hommes avec les moyens d'y remédier. Voici la cause de celui dont il s'agit. La vidange faite , les eaux du voisinage pénétrèrent dans la fosse ; les maçons ont voulu vider cette vanne ; l'agitation en a dégagé le méphitisme qui les a asphixiés. Ce qu'il y a de surprenant , c'est que depuis le tems qu'on le répète , il faille encore redire *que la chaux vive est le seul moyen de prévenir les accidens de ce genre.* En effet quatre peletées de chaux vive auroient totalement décomposé cette vanne homicide ; un fourneau de réverbère plein de charbon allumé & posé sur un des sieges d'aisance , ou sur le bord de la fosse , & dirigé de manière à aspirer par son fond , à l'aide d'un tuyau , auroit introduit dans l'intérieur de cette fosse un volume suffisant d'air atmosphérique pour noyer & renouveler l'air méphitique.

Nous ne dirons rien sur les secours à administrer en pareil cas , & sur lesquels quelques gens de l'art ont encore de notions à prendre ; nous avons cependant sur les asphixies d'excellens ouvrages , & sur-tout ceux de M. Gardane , docteur en médecine.

( *Journal de Paris.* )



## III.

*AUTRE observation, sur un puits méphitique.*

*DE METZ, le 27 juillet.*

Samedi dernier, un manœuvre chargé de travailler à un puits d'environ 20 pieds de profondeur, qui est dans le jardin des grands Carmes de cette ville, & qui ne contient que quelques pouces d'eau, y étant descendu par le moyen d'une corde que tenoit le jardinier, se sentit suffoqué dès qu'il fut arrivé au milieu, & ayant lâché la corde, tomba de la hauteur de 10 à 12 pieds. Un novice, qui descendoit aussi-tôt pour le secourir, eut à peine touché l'endroit fatal, qu'il fallut le retirer. Un autre religieux, plus hardi, voulut absolument descendre jusqu'en-bas : il éprouva d'abord la même suffocation & manqua de périr; mais, parvenu à 2 ou 3 pieds au-dessous du milieu du puits, il commença à respirer librement, & n'hésita plus d'aller au fond. Il prend le manœuvre par la chemise; elle se déchire. Il le saisit par les cheveux; ils lui restent dans la main. Enfin, près de succomber à son tour, il n'a que le tems de lui donner l'absolution, & de faire signe qu'on le remonte. On ne trouva alors d'autre moyen que de tâcher de saisir le moribond avec un crochet; on y parvint au bout de 3 quarts-d'heure. Il respiroit encore, mais n'y ayant-là aucune personne de l'art, pour lui administrer les secours nécessaires en pareil cas, il mourut.

### 332 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

au moment qu'on le transportoit auprès du feu de la cuisine. Un vieux frere s'est rappelé qu'il avoit déjà été impossible de descendre dans ce puits, il y a 30 ans. Il est singulier que le gas méphytique n'en occupe que le milieu. Un flambeau allumé s'y éteint sur le champ. Le religieux, de qui l'on tient ces détails, a depuis cet événement, une diarrhée & de violens maux d'estomac : sa tête est toujours embarrassée ; & au sortir du puits, il avoit le visage tout bleu.

( *Journal général de France.* )

#### I V.

*OBSERVATION sur une mort subite par l'effet de la fumée des tiges de pavots à moitié séchées, avec lesquelles on chauffoit un four ; communiquée par un membre de la société royale de médecine.*

Le nommé Pierre Guenet, jardinier de M. Devienne, demeurant à Morsant près Savigny-sur-Orge, âgé d'environ 50 ans, ayant été le matin 21 juillet de la présente année, faire l'estimation des légumes d'un autre jardinier du même village, rentra chez lui vers les quatre heures du soir, après avoir arrosé dans son jardin pendant quelque tems. Il mangea de la soupe. Il avoit déjeûné avec le jardinier dont il a été question plus haut ; ils avoient bu environ deux à trois bouteilles de vin entre eux deux.

Après qu'il eut mangé de la soupe, il prit soin d'un four qu'on faisoit chauffer avec des riges entieres de pavots à moitié seches. Au bout d'environ un quart-d'heure, se trouvant incommodé par la fumée de cette plante, il rentra dans le jardin pour boire de l'eau fraîche. Après avoir bu, il tomba mort entre deux arrosoirs qu'il tenoit, & en disant à son fils, je me trouve mal. On alla chercher sur le champ M. le curé qui le trouva sans pouls; il essaya de lui faire reprendre ses sens avec des eaux de senteur & du vinaigre.

Tous ces moyens furent sans succès. On recourut à Savigny-sur-Orge, à un quart de lieue de-là, chercher un chirurgien. Celui-ci étant arrivé une heure environ après l'accident, trouva cet homme sans aucun signe de vie. Les lavemens avec la fumée de tabac, l'alkali-volatile-fluor introduit dans le nez & dans la bouche, les fomentations avec le vinaigre, tous ces secours furent inutiles. On eut la précaution de ne l'enterrer qu'au bout de quarante-huit heures, & pendant tout ce tems il ne donna aucune espérance de le rappeler à la vie. Telles sont les circonstances de cette mort subite. Nous les tenons de M. le Curé de Morfant qui nous les a marquées, & de la bouche même du chirurgien de Savigny-sur-Orge. Nous observerons que la femme de ce jardinier n'a point été incommodée.

On peut faire deux remarques importantes sur cette mort; la premiere relative aux causes qui ont pu la déterminer; & la seconde au

### 334 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

traitement qu'on pourroit employer dans des cas semblables , si le médecin ou le chirurgien étoient appelés à tems.

1°. Il est difficile de croire que la fumée de pavots eût produit une mort aussi prompte , s'il ne s'étoit pas joint à cette cause des circonstances capables d'en augmenter l'énergie. Nous croyons donc que le vin que le jardinier avoit bu auparavant , la chaleur du jour , les alimens qu'il avoit pris , ont été des causes concurrentes avec celle de la fumée de pavots capables de produire un coup de sang , ou une apoplexie sanguine. Nous ne nions pas cependant que la fumée de pavots ne puisse être très-nuisible , mais nous ne croyons pas qu'elle puisse tuer aussi promptement. Un des effets principaux de l'opium est celui de produire une raréfaction du sang très-considérable. Cette raréfaction jointe à celle du vin , dont l'opium augmente encore la force enivrante , a très-bien pu causer l'apoplexie que les auteurs appellent *ab ebrietate* , & la rendre beaucoup plus grave & plus promptement mortelle.

2°. En supposant que la fumée des tiges de pavots puisse causer la mort , nous sommes persuadés que les effets meurtriers qui pourroient résulter de cette vapeur , ne seroient pas d'une violence capable d'ôter toute ressource à l'art. En conséquence nous croyons que les moyens suivans pourroient être mis en usage avec succès. Si le poulx étoit plein , embarrassé & gêné dans ses mouvemens , il faudroit commencer par faire une saignée du pied ou plutôt de la

jugulaire ; ensuite on feroit avaler de tems en tems quelques demi-verres d'eau dans lesquels on délaieroit une cuillerée de vinaigre. Ces secours pourroient être rendus plus efficaces , si on verfoit de l'eau froide sur le corps mis à nud & exposé en plein air , si on exposoit sur-tout la tête à la vapeur du vinaigre , & si l'on faisoit par tout le corps des frictions avec des linges ou flanelles exposés à cette même vapeur. On est fondé à croire , d'après des expériences analogues , que de tels moyens ne seroient pas employés inutilement.

Quoi qu'il en soit de nos conjectures , tant sur la cause de cette mort que sur le traitement qui nous semble le plus approprié , nous ne doutons pas qu'il ne soit très-important d'avertir les gens de la campagne de ne pas brûler dans des lieux fermés & peu spacieux , les plantes dont la vapeur ou la fumée peut être nuisible à la santé , telles sont la jusquiame , les pavots , la pomme épineuse , &c. &c.

( *Gazette de santé.* )



---

 AGRICULTURE.

## ÉCONOMIE.

## INDUSTRIE. COMMERCE.

---

 I.

*MÉMOIRE sur diverses manieres de s'éclairer dans les ténèbres, & sur une lampe plus propre à cet effet, que celles inventées jusqu'à présent ; par M. l'abbé D'EVERLANGE DE WITRY, chanoine de la cathédrale de Tournay, aumônier d'honneur de feu S. A. R. le duc Charles de Lorraine : Adressé aux rédacteurs de l'Esprit des Journaux.*

MESSIEURS,

IL paroît que dans les tems les plus reculés l'on a employé l'huile pour s'éclairer, témoin la fameuse lampe de l'orateur Démosthène, celle trouvée dans le tombeau de Tullia, fille de Cicéron, & autres, recueillies par les antiquaires ; leur forme répond à nos lampes communes, ainsi qu'à leurs défauts ; s'emplissant par la partie supérieure, la pression de l'air causant son  
affluence

affluence sur la mèche placée au-dessous, fait consumer beaucoup de ce liquide en pure perte ; de-là cette flamme rougeâtre obscurcie d'une fumée dense si nuisible à la vue, & à la poitrine ; autant respirer dans des minières de charbon fossile, qu'au milieu d'un appartement surchargé de vapeurs fuligineuses. Dans des tems postérieurs, l'on crut trouver le grand œuvre en imaginant des mèches enduites d'une concrétion sébacée tirée du regne animal ; bientôt il fut reconnu que l'on n'avoit pas gagné au change ; la mèche à tout moment à raccourcir, pour qu'elle n'intercepte pas la clarté, donne, par l'impureté du suif, une lumière inégale, vacillante, dont la hauteur varie continuellement ; l'atelier des abeilles remplit mieux l'objet de nos desirs, mais par le prix de la matière, de sa main-d'œuvre, long-tems bornée à l'usage des temples & des palais, elle ne perça guère chez les riches particuliers, que pour éclairer peu glorieusement les tables de jeu ; quels que soient les avantages de la bougie de cire blanche la plus pure, elle laisse désirer le principal ; une flamme tranquille, de hauteur permanente ; si la mèche ne se charbonne pas comme dans les mauvaises bougies, au moins la partie consumée retombant en cendre sur la cire, la vicia, l'adultere, & par son sel lixiviel, la fait brûler avec crépitation, par conséquent, avec inégalité ; ces défauts inévitables dans la meilleure cire, sont grossis dans celle sophistiquée d'ordinaire par le suif de mouton, ce qui y fait retrouver tous les défauts de la dégoûtante chandelle : quelques-uns lui substituerent la cire jaune. La plus légère connoissance des mixtes eût dû faire prévoir que celui-ci devoit donner une lumière funebre, si elle n'a été privée de ses

### 338 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

parties hétérogenes dans les blancheries ; mais elle n'atteint pas encore par-là le but , ainsi que nous venons de le dire , étant trop peu à la portée du grand nombre des hommes. Plusieurs se bornant à étendre l'effet , & par conséquent , le vice de leurs lumieres , les firent réfléchir par des miroirs copiés d'après ceux des dortoirs monastiques , de la lanterne magique , ou , des plats de cuivre au-dessous des madones des marchands beurriers , ou reçurent cette mauvaise lumiere au travers de verres lenticulaires , ou sphériques , emplis d'eau : moyen infailible , en fatiguant trop les parties nerveuses de l'œil , de détruire ce précieux organe ; il a fallu que les plus frappés de ces maux , guidés par les indagateurs de la nature , en revinssent à l'usage de l'huile d'olive , comme à ce qu'il y a de mieux , dès que son phlogistique est duement déphlegmé , en la laissant vieillir , ou en absorbant sa partie humide par des sels alkalis fixes. L'autre point essentiel où l'on s'est jusqu'ici assez instructueusement exercé , c'est de convertir toute la matiere huileuse en lumiere à l'aide de diverses sortes de lampes , ou de flambeaux d'étude ; l'histoire des corrections faites à ces instrumens , jetteroit au-delà des bornes d'un mémoire ; le but de ces changemens tendoit à empêcher l'air de presser immédiatement sur la surface du magasin d'huile , & de laisser vagabonder inutilement la lumiere. Le médecin Cardan , vers le seizieme siecle , s'est mieux recommandé par la lampe portant son nom , que par ses volumes immenses sur l'astrologie judiciaire & autres matieres futiles. Le magasin des cardaniques , fort élevé au-dessus du long canal où est placée la mèche , n'a son ouverture qu'à la naissance de ce canal , où est un petit



réervoir dont s'interrompt à volonté le passage dans le magasin ; celui-ci fermé par le sommet, ne recevant pas le contact de l'air, donne une lumière égale, tranquille ; l'allégresse que causa cette découverte, fut de courte durée ; l'air sujet à se raréfier, à augmenter de volume dans ce magasin, par la chaleur de l'air, ou de l'appartement, force l'huile à fuir par le canal, si l'on néglige de fermer la communication avec le réservoir ; un seul oubli de ce soin, est à jamais puni par des macules ineffaçables sur les livres & les papiers. Comme l'on ne tenoit encore rien, on en revint aux tristes chandelles ; certain académicien en proposa une qui, sans avoir besoin d'être mouchée, éclairât toujours également étant enfermée dans un tuyau de métal & poussée par un ressort spiral, avec le tuyau incliné à trente-cinq degrés sur son pied, & recouvert par un bonnet ou espèce de châton pour contenir la chandelle ; la flamme s'élevant verticalement, & la mèche inclinant vers la ligne horizontale, la partie consumée, au lieu de devenir charbonneuse, tombe en cendres dans un petit cuilleron pratiqué au-dessous. Cette idée heureuse se vérifia en partie dans la pratique ; mais les irrégularités du ressort poussant inégalement la chandelle, la faisoient quelquefois couler, ou éteindre, & toute la perfection possible supposée à ce flambeau d'étude, l'assujétissement habituel des savans forcés, d'ordinaire de se servir eux-mêmes, à se familiariser avec ce corps gras, fit abandonner cette brillante invention ; on crut au moins servir l'opulence en adaptant ce moyen aux bougies pour obtenir une flamme toujours de même hauteur, ce qui réussit encore plus mal ; la lumière de la cire ainsi emprisonnée, perd sa force, ses

écoulemens dans le tuyau de métal y formant des adhérences qui arrêtent le jeu du ressort , il fallut encore se retourner d'un autre côté. La pesanteur de l'air fait l'opprobre des lampes vulgaires , sa raréfaction rend les cardaniques perfides ; enfin , un honnête artiste du quai des Morfondus à Paris , après avoir échoué dans ses démonstrations mécaniques sur la variation de l'aimant , s'accrochant à quelqu'autres branches plus lucratives , réchauffa une idée ancienne , celle des lampes à pompe , presqu'oubliée ; le réservoir avec la forme d'une bougie , sert de moteur au piston de la pompe qui élève l'huile ; en ce cas , plus de pesanteur ni de raréfaction d'air à craindre ; notre artiste réussit , & eut la gloire de créateur ; cependant ces machines fort compliquées , & exécutées par des mécaniciens , dont la science est bornée à leurs bras , avoient des défauts tournant à leur profit , comme les mauvaises répétitions , à celui des horlogers. L'on avouera pourtant que ces instrumens bien exécutés , sont de très-bon service , & préférables à tout ce qui avoit été connu jusques-là ; restoit l'inconvénient que , vu la petite capacité du magasin & du réservoir , souvent il falloit pomper , & tous les deux ou trois jours les remplir ; pour parer à cette incommodité , une manière de beau génie parmi ces étourdisans voisins familiers avec le marteau & l'enclume , s'avisa d'augmenter considérablement leur volume , sur-tout celui du réservoir , en lui donnant la forme du gobelet des lampes de cuisine , au sommet duquel se trouvant la mèche , sa lumière absorbée par le gros corps du réservoir , représentoit une vraie lampe sépulchrale. En se servant de cette lampe , on n'est exposé à aucun commerce avec l'huile , cette liqueur tachante ;

deux ou trois coups de piston au bout de 5 ou 6 heures, sont toute la sujétion requise ; reste l'apprêt des mèches, (\*) pour obtenir une lumière constante durant un tems déterminé ; nœud essentiel où se sont déjà essayés les chymistes, cherchant une chaleur égale & durable, dans le feu de lampe ; il importe à cet effet, que l'huile abreuvant les mèches, toute convertie en lumière, ne leve point de fumée ou de suie, qui, faisant corps avec le fond des vaisseaux distillatoires, en augmente l'épaisseur, & les rend impénétrables à l'action de la flamme, les filamens de la mèche devant être considérés comme des tuyaux capillaires, où l'ascension de la matière huileuse doit s'opérer également ; l'art des chymistes a jusqu'ici consisté à tailler en bec de pinceau, l'extrémité de ces mèches ; la preuve de la réussite dans l'opération est, qu'une carte blanche placée à telle hauteur de la flamme, qu'elle ne brûle pas, ne contracte nulle noirceur, ce qui n'arrivera pas si la mèche a été bien taillée ; précaution néanmoins inutile, ou de courte durée, avec nos lampes vulgaires. Comme c'est moins en faveur des curieux & des savans, que du public, que j'écris, pour lui alléger un travail, qui souvent répondroit mal à son attente, j'ai fait exécuter des mouchettes (\*\*) qui d'un seul coup taillent

---

(\*) Les mèches du coton le plus fin, & peu torfes, sont les plus convenables ; j'approuve fort de les tremper auparavant dans de l'esprit-de-vin bien alcoolisé, s'il n'étoit pas bien dephlegmé, il crépiteroit, ce qui arrive à l'huile trop nouvelle, ou lorsque la mèche est mal-propre, ou inégale.

(\*\*) Ces mouchettes ne peuvent servir que lorsque la mèche a déjà brûlé ; une partie de la pincette sert

### 312 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

la mèche , de la maniere desirée , & la mettent en état de servir long-tems dans le même état , & supposez quelques légères inégalités dans la taille , un coup de ciseaux les rectifie.

La mèche taillée en pointe mouffe ayant à son sommet moins de matiere enflammée , qu'à sa base , celle-ci présente plus de surface à l'air ambient , y éprouve plus de résistance , & une pression qui détermine les parties huileuses à se convertir en une lumiere plus pure , plus active , que les mèches coupées dans une autre forme.

Que l'on compare le service de cette lampe ; avec tous les moyens connus de s'éclairer ; il est évident qu'elle doit donner une lumiere égale , tranquille , douce , se mêlant tendrement , si je peux m'exprimer ainsi , aux rayons visuels , avec entiere exclusion des parties dangereuses qui ont si souvent , à juste titre , fait proscrire l'huile. Rendons raison des deux miroirs de métal poli , ce moyen forcé en apparence , pourra sembler contradictoire à ce que j'en ai dit plus haut , mais le poison , privé de ses qualités nuisibles , souvent devient un antidote salutaire : ici l'action de ces miroirs est amortie par les parois du dôme , ou garde-vue qui brisent , atténuent les rayons lumineux , & leur donnent une teinte analogue à l'organe de la vue ; j'estime l'usage de ces miroirs d'autant plus indispensable , que quelqu'égale que soit la lumiere

---

de point d'appui sur le tuyau , pour que l'on coupe précisément où il convient ; ainsi à une mèche neuve , l'on doit employer des ciseaux fins , & en général , l'on n'arrange jamais mieux la mèche en pointe , qu'avant d'être allumée. Au défaut de ces mouchettes , l'on peut se servir de ciseaux fins & bien tranchans.

de cette lampe à pompe, si elle souffre un léger décroissement, la réflexion des miroirs est un moyen sûr d'accroître son degré d'intensité; pour s'en assurer, il suffit d'avoir pour terme de comparaison, certain œil de caractères d'imprimerie, le lit-on aussi facilement à la simple vue, ou avec des verres de tel ou tel foyer, à la clarté de notre lampe, qu'à celle du jour? Rien de plus à désirer; si la lumière artificielle est moindre que l'autre, on est maître d'éloigner, & de rapprocher les miroirs, pour modifier, ou augmenter cette lumière, & l'égaliser à celle du jour; l'usage de cette lampe, n'est nullement borné aux tables d'étude (\*). M. de Serviere, dans son recueil des machines, propose une lampe destinée à échauffer l'air d'un petit cabinet, en donnant une très-grande lumière; mais outre que cette lampe est cardanique, c'est-à-dire, défectueuse, la lumière placée au foyer d'un miroir parabolique, ainsi que dans les lanternes de poste, est violemment agitée & troublée par le courant d'air trop resserré dans le tuyau de la cheminée de la lanterne, d'où s'ensuivent des vapeurs épaisses, & la réunion de tous les défauts des autres lampes, sous l'apparence fautive d'avantages réels. Une autre lampe, dite *économique*, dont l'inventeur m'est inconnu, consiste dans une poire de métal servant de magasin qui communique par sa pointe à deux tuyaux où sont placées les mèches; si elle est justement nommée économique à l'égard de l'huile, autant en peut-on dire de sa lumière qui décroît toujours, &

---

(\*) Elle peut servir à éclairer un appartement, en étant le dôme.

devient nulle au bout de quelques heures si l'on n'a l'attention continuelle de remplir le magasin, inconvénient qu'il importe si fort d'éviter. Voilà toutes les inventions dont le souvenir me soit présent, preuve convaincante, qu'à cet égard on en est encore au point de la renaissance des arts ; aucune de ces découvertes n'a été généralement adoptée, les heureux du siècle s'en tiennent à la bougie blanche, malgré ses défauts ; l'espèce plus ou moins souffrante de l'humanité, éprouve un mal de plus dans la manière de s'éclairer. Touché de cette remarque depuis plus de vingt-cinq ans, je m'occupe des moyens de donner à la lumière factice, la meilleure qualité possible, joignant à mes foibles observations la plupart de celles connues, pour en former un tout tendant à l'utilité publique ; s'il est peu de gloire à profiter du travail d'autrui, que sera celle de tant de personnages qui ne tirent pas d'ailleurs leur célébrité ? C'est moins dans l'invention des couleurs, que brille le peintre, que dans l'art de les employer. Mon but est de décrire ici une sorte de lampe fixe, (\*) universelle & en même tems économique, qui n'ayant à être emplie qu'une ou deux fois l'année, supplée efficacement la lumière du jour, l'espace de plusieurs heures, au bout duquel terme il suffit de la moucher pour qu'elle éclaire encore autant de tems. Le mécanisme de ma lampe se conçoit par la description brieve que voici. On fera exécuter par un lanternier quelconque (\*\*),

---

(\*) Elle n'est pas portative. La partie du gros magasin qui contient 2 pots d'huile peut être cachée dans une table.

(\*\*) On conçoit que cette lampe peut être exécutée

une portion de colonne dont le fust & la base servent de magasin d'huile ; dans la partie supérieure de la colonne s'adapte le réservoir qui est un vaisseau cylindrique du même métal, où sont soudés deux tuyaux recourbés qui reçoivent les mèches ; une pompe aspirante & foulante dont la branche du piston glisse extérieurement dans une rainure pratiquée au réservoir, fait monter l'huile du magasin dans ce réservoir, ayant des rigoles sous les tuyaux recourbés pour la rentrée de l'huile dans le magasin, au cas qu'elle dégorge. Deux miroirs concaves de métal poli, placés derrière chaque mèche, sont recouverts par un dôme dont l'intérieur est amati par du vis-argent. Rien de plus simple que toute cette construction : considérons-en les propriétés. Il est superflu de dire que l'on peut donner telle capacité que l'on veut au magasin, & par conséquent l'approvisionner pour plusieurs mois, & le réservoir pour quelques heures de suite, sans action de la pompe ; celle-ci, semblable aux pompes ordinaires, n'étant sujette à autre défecuosité qu'à l'usure du piston, il suffit de le regarnir au besoin d'un peu de chanvre : voilà dont la façon ancienne, mariée avec la moderne, le réservoir ayant la forme peu agréable des lampes doubles des comptoirs, ou des couvens, en auroit toutes les imperfections, si elle n'étoit combinée avec les méthodes nouvelles ; l'aliment de la lampe, contenu dans son propre corps, peut très-bien servir dans des bureaux, dans des atte-

---

en cuivre, & en argent, mais le fer blanc vernissé en couleur d'or, produit le même effet, & n'est pas dispendieux.

### 346 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

liers , & une seule lampe suppléer plusieurs lumieres dispendieuses & nuisibles à la santé. Deux autres utilités s'offrent naturellement dans ma lampe ; les rayons de lumiere convenablement réfléchis par le miroir & le dôme , sont capables d'échauffer suffisamment les mains & la poitrine de ceux qui assis à une table , sont dans la sphere d'activité des points lumineux , sauf à avoir les pieds garantis dans une chanceliere ; l'autre côté utile est d'approprier cette lumiere à divers usages de la vie ; une caisse de métal , en partie emplie d'eau , ou de sable , placée à hauteur convenable pour recevoir un feu de pointe , servira à échauffer des boissons , à dissoudre des gommes ou résines pour des vernis , à faire des distillations , des digestions , toutes choses impraticables par les lampes usitées.

Voyant tous ses avantages réunis avec exclusion de tout inconvénient , s'il reste des incrédules qui , enchaînés au joug de la coutume , dépriment notre méthode après l'avoir duement essayée , ne peut-on pas regarder comme précieux ce grand attachement à leur sens , lorsqu'il aura pour objet une bonne cause ?

*NOTA. Ceux qui craindroient de ne pouvoir faire exécuter convenablement cette lampe , faute d'ouvriers assez intelligens , peuvent s'adresser au sieur Dorcq , lanternier , rue des orsevres à Tournai , en affranchissant leurs lettres. Le prix de cette lampe en fer-blanc , qui n'aura à être emplie que tous les 3 ou 4 mois , y compris les miroirs & les mouchettes , est de 18 livres de France.*



---

TRAITS DE BIENFAISANCE,  
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,  
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

---

## I.

*LETTRE du chevalier de CHERVAL, lieutenant de frégate, embarqué sur la frégate du roi la Capricieuse, adressée au secrétaire-d'état ayant le département de la marine; de Portsmouth, le 21 juillet 1780.*

» **J'** Ai l'honneur de vous prévenir que la frégate du roi la *Capricieuse*, sortie de l'Orient; le 26 juin, sous le commandement du Sr. le Breton de Ransanne, lieutenant de vaisseau, a été brûlée par les Anglois, après un combat de 5 heures & demie «.

» Le 4 Juillet, étant par les 44 degrés de latitude & 9 degrés de longitude, méridien de Paris, nous eûmes connoissance, au point du jour, de deux bâtimens que nous jugeâmes être deux frégates. Toute la journée nous restâmes en calme, pouvant à peine gouverner.

### 348 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Vers les 10 heures du soir, il s'éleva un petit vent qui porta vers nous deux bâtimens : c'étoient deux frégates angloises, la *Prudente*, de 28 canons de 12, 8 de 6 & 4 obusiers de 18 ; la *Licorne*, de 26 canons de 9, & de 6 de 6. Nous commençâmes le combat à 11 heures & demie, avec la *Prudente*. Une grande heure après, au moment où nous étions le plus acharnés, la *Licorne* vint nous prendre en hanche, & nous fit un mal infini. Le combat devint plus furieux que jamais ; nous étions bord à bord avec la *Prudente*, à qui nous fîmes payer le mal que nous faisoit sa compagne. Plus les ennemis du roi nous pressoient, plus le courage de notre équipage augmentoit. Nous nous battîmes pendant 4 heures sans que les ennemis pussent se flatter d'avoir remporté quelque avantage ; mais malheureusement le Sr. de Chapelle-Fontaine, lieutenant de notre frégate, & peu de tems après mon brave capitaine perdirent la vie. Je voulus venger leur mort, & retarder notre perte de quelques momens ; je fis continuer le feu avec plus de fureur, mais enfin il fallut céder. Toutes nos manœuvres coupées, les mâts criblés de coups de canon & prêts à tomber, la frégate percée à l'eau de 13 boulets, les canons presque tous démontrés, & la moitié de mon monde tué ou blessé ; sans nulle ressource & prêt à couler bas, je crus qu'il étoit tems de se rendre, & je fis amener le pavillon. Il étoit tems en effet : car à peine les Anglois furent ils à bord, que le grand mât, & ensuite le mât de misaine tom-

berent ; enfin les ennemis jugeant qu'il leur étoit impossible de sauver la frégate vu le triste état où elle étoit, se presserent de nous en tirer ; & à peine fûmes-nous rendus à leur bord, que le feu prit à la *Capricieuse* «.

» Je ne sçaurois donner trop d'éloges à notre équipage, & de l'aveu même de nos ennemis : ils n'ont jamais vu un combat plus vif avec des forces si inégales, & toujours à la demi-portée de pistolet «.

» On doit l'opiniâtreté du combat au zèle des officiers, & à l'ordre qu'ils ont fait observer ; ce qui n'est pas aisé pendant la nuit. Les Srs. le Grip & Guérin, lieutenans de frégate auxiliaires, & le Sr. Groffetête, lieutenant du régiment de la marine, ont été blessés. Les Srs. Didoupé & Ouin, 3e. & 4e. officiers auxiliaires de la frégate, sont les seuls qui ne l'aient pas été. Tous ces officiers ont donné les plus grandes preuves de zèle, de valeur & d'intrépidité. L'équipage s'est comporté avec tout le sang-froid & la bravoure que nous devions en attendre. J'ai été blessé en trois endroits ; une des blessures est assez grave «.

» Le capitaine anglois, le Sr. Walgrave, a les soins & toutes les attentions imaginables pour ses prisonniers, qui malheureusement étoient tous nus, n'ayant pas eu le tems d'emporter le peu de hardes que ce combat avoit épargné «.

» Je vous demande pardon si cette relation est si mal rédigée ; mais voilà la première fois de ma vie que je fais une description de com-

bat ; & vraiment je crois que je fais mieux combattre qu'écrire «.

( *Journal encyclopédique.* )

## I I.

*EXTRAIT de la lettre du Sr. DE LA MOTTE-TA-BOUREL , lieutenant de frégate auxiliaire , embarqué en qualité de premier lieutenant sur la frégate du roi la Belle-Poule , commandée par le chevalier de Kergariou-Coatlès , lieutenant des vaisseaux de S. M. ; écrite de Falmouth le 1er. août 1780 , & adressée au secrétaire-d'état ayant le département de la marine.*

» Le 15 juillet , à deux heures après-midi , nous découvrîmes quatre bâtimens «.

» Le même jour , à 5 heures de l'après-midi , & étant à 4 lieues de distance dans le S. S. O. du Croisic , la corvette le *Rossignol* fit signal à la frégate la *Belle-Poule* de forces supérieures ; & peu de tems après , le chevalier d'Orléans , qui commandoit la corvette , apprit au chevalier de Kergariou que le bâtiment qu'on découvroit , étoit un vaisseau de 70 à 72 canons , qui , peu de jours auparavant , avoit pris deux bâtimens de cabotage , que nos frégates avoient repris ; le chevalier de Kergariou ordonna au commandant de la corvette de prendre chasse , & de se réfugier dans le premier port qu'elle pourroit attraper «.

« A 6 heures , le bâtiment , que nous avions

bien reconnu pour être un vaisseau de ligne, n'étoit plus qu'à trois lieues de distance de la *Belle-Poule* ; nous reconnoissions qu'il nous approchoit sensiblement, & qu'il avoit sur nous une supériorité de marche décidée. Nous jetâmes notre bastingage à la mer, & tous les effets qui pouvoient alléger notre poids; nous pompâmes notre eau; enfin nous employâmes toutes les ressources que l'expérience peut fournir pour augmenter notre marche, mais toutes nos tentatives furent inutiles «.

» A 11 heures & demie du soir, le bâtiment chasseur nous joignit à portée de canon, & nous tira un coup de chasse. Chacun de nous étoit déjà à son poste; la batterie étoit aussi disposée pour le combat; à 11 heures 35 minutes, l'ennemi nous tira un second coup de canon, & à 11 heures 40 minutes, notre capitaine donna ordre de tirer des canons de retraite haut & bas, ce qui fut exécuté en assurant notre pavillon. Notre dessein étoit de le désarmer de quelques mâts, vergues ou manœuvres. Pendant ce combat de retraite, qui a duré jusqu'à minuit & demi, l'ennemi ne nous ripostoit que par quelques coups de canon; il se trouva alors à portée de mousqueterie. Notre capitaine donna ordre de se tenir prêt à envoyer la bordée de la batterie & des gaillards, aussi-tôt que l'on verroit l'ennemi lançant sur bas-bord, ce qui a été exécuté avec beaucoup de succès : trois volées envoyées à l'ennemi avec la plus grande promptitude le dégradèrent de ses manœuvres de haut, puisqu'il fut obligé de culer un ins-

tant. C'est alors qu'en se rapprochant, il a commencé à faire jouer sa mousqueterie supérieurement forte & bien soutenue : n'ayant aucun abri sur les gaillards, notre bastingage ayant été jetté à la mer, il nous a mis beaucoup de monde hors de combat ; & aussi-tôt qu'il a été par notre travers bord-à-bord, il nous a envoyé plusieurs volées que notre position avantageuse l'avoit empêché de nous envoyer plutôt ; & quoique notre batterie ait été bien servie & sans relâche, & que nos canonniers fussent animés du plus ferme courage, qu'ils témoignaient par les cris de *vive le roi* souvent répétés, l'ennemi nous a désarmés au point de ne pouvoir plus faire aucunes manœuvres, étant coëffés par nos voiles ainsi que lui, ce qui fit prendre à notre capitaine le parti d'envoyer à la batterie tout ce qui restoit de monde sur les gaillards, en attendant que le hasard nous eût procuré une situation plus avantageuse : tout notre monde n'attendoit plus que de pouvoir découvrir le vaisseau ennemi pour recommencer le feu ; il nous tenoit pour lors par le bossoir de bas-bord où il est resté un quart-d'heure, pendant lequel il nous écrasait de tout son feu. «

» A 2 heures un quart, notre capitaine fut blessé mortellement, en prononçant ces paroles qu'il a si souvent répétées pendant le combat : *Courage, mes enfans, courage !* A peine fut-il descendu au poste des chirurgiens qu'il expira : c'étoit bien malgré lui qu'il y avoit été porté ; il vouloit mourir sur le gaillard. «

» Aussi-tôt que je fus instruit de la mort du capitaine, je passai sur le gaillard d'arrière, & pris le commandement : j'encourageai l'équipage à continuer comme il avoit commencé. Je fis mon possible par différentes manœuvres, faisant remuer la barre du gouvernail tribord & bas-bord, pour qu'enfin la frégate se lançant sur tribord, on pût alors de la batterie ajuster l'ennemi. On s'est battu encore pendant trois quarts-d'heure avec le plus grand acharnement, le reste de l'équipage voulant avoir vengeance de la mort de notre brave capitaine. L'ennemi, de son côté, avoit redoublé son feu, & , irrité de notre vaine résistance, ne tiroit plus qu'à nous couler bas, nous ayant crié plusieurs fois d'amener notre pavillon; tout-à-coup des cris redoublés s'éleverent de la cale (*nous coulons bas, nous coulons bas ;*) les chirurgiens & les blessés qui l'étoient le moins, étoient déjà remontés dans l'entrepont & dans la batterie. Le maître charpentier ayant vu que les trous étoient considérables, & que l'eau passoit gros comme le corps d'un homme, vint sur le gaillard d'arrière me faire son rapport, & me dire que les trous étoient irréparables pendant le combat. Dans cette cruelle position, où l'on ne pouvoit plus se promettre le moindre succès contre des forces aussi supérieures, ayant plus de la moitié des canons de la batterie démontés, pas une manœuvre entière, nos mâts, nos vergues criblés de coups de canons, les voiles & le grément hachés, plus de 16 coups de canon dans l'œuvre vive, qui nous avoient donné 6 pieds

### 354 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

d'eau dans la cale ; les hauts de la frégate criblés de boulets & de mitrailles, 68 hommes hors de combat, je pris, non, sans peine, mais guidé par le seul motif de l'humanité, le parti d'amener le pavillon : il étoit pour lors 3 heures du matin ; nous avons aussi-tôt fait jouer les quatre pompes, qui n'ont discontinué d'aller jusqu'à l'arrivée de l'ennemi, qui n'est venu qu'à 4 heures nous amarrer.

» Nous étions pour lors à 7 lieues de l'isle d'Yeu, dans l'O. un quart S. O. ; & au jour, l'on a vu les sables d'Olonne, distans de 6 lieues. «

» Le combat de retraite a duré depuis 11 heures 40 minutes jusqu'à minuit & demi ; & bord-à-bord, tant en hanche que de l'avant, depuis minuit & demi jusqu'à 3 heures. «

» Tous les officiers-mariniers, matelots & soldats se sont comportés avec le plus grand courage : leur bravoure étoit soutenue par la présence & le sang-froid de notre capitaine & de tout l'état-major. «

#### *OFFICIERS tués.*

Le chevalier de Kergariou, lieutenant de vaisseau, commandant la frégate.

Le Sr. Hurault de la Villeluisant, garde du pavillon, tué sur le gaillard d'avant.

#### *OFFICIERS blessés.*

Le Sr. de la Motte-Tabourel, faisant fonctions de premier-lieutenant, blessé au commencement



du combat à la jambe droite, sur le gaillard d'avant, & resté jusqu'à la fin.

Le Sr. Hanguel, officier auxiliaire, blessé sur le gaillard d'arrière à la moitié du combat, est resté jusqu'à la fin.

Le chevalier d'Ervioux, lieutenant au régiment de Bresse, blessé en deux endroits à la batterie, est resté jusqu'à la fin du combat.

Le Sr. de Laulanie, garde de la marine, grièvement blessé sur le gaillard d'arrière, s'est fait panser, & sur le champ a repris son poste.

Le Sr. Durup de Balaïnes, volontaire gentilhomme, dangereusement blessé au crâne, a été porté au poste des chirurgiens, d'où, après avoir été pansé, il est revenu à son poste, où il a été blessé de nouveau au bras droit, & y est resté jusqu'à la fin.

Le Sr. Rheydeleck de Nerbier, volontaire, blessé sur le gaillard d'avant, a été se faire panser, & sur le champ a repris son poste.

#### R É C A P I T U L A T I O N.

Officiers tués. . . . .	2
Officiers blessés. . . . .	6
Hommes de l'équipage, officiers-marini- ers & matelots tués. . . . .	16
Soldats du régiment de Bresse tués. .	5
Officiers-mariniers & matelots blessés.	25
Soldats du régiment de Bresse blessés.	14

---

TOTAL général des hommes hors de  
combat. . . . . 68

» Le vaisseau anglois qui nous a pris, s'ap-

### 356 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pelle le *Nonfuch* ou *Sans-Pareil*, de 64 canons ; portant à sa premiere batterie 26 canons de 24 liv. de balle ; à sa deuxieme , 26 canons de 28 livres, 12 canons de 9 sur les gaillards & 8 obusiers de 12 livres, dont 6 sur la dunette & 2 sur l'avant , commandé par le chevalier James Wallace. «

#### I I I.

On a vu dans les gazettes la relation que les Anglois ont donnée de la prise de la *Nymphe*. M. de Tallard, lieutenant de frégate en pied , embarqué sur cette frégate , a rendu compte ainsi de cet événement au ministre de la marine , dans une lettre en date de Falmouth le 17 août dernier.

» Le 10 , à 4 heures & demie après-midi ; étant dans l'ouest sud-ouest de l'isle d'Ouessant, quatre lieues environ , nous apperçûmes une voile au vent qui paroissoit porter sur nous. Nous ne tardâmes pas à reconnoître que ce bâtiment étoit une frégate angloise. Le chevalier du Romain, qui se préparoit au combat , fit aussi-tôt carguer ses basses voiles pour l'attendre. A 6 heures moins un quart nous commençâmes à nous canonner , étant vergue à vergue , jusqu'à 6 heures un quart où nous avons eu le malheur de perdre notre brave capitaine , qui avoit été atteint de quatre balles de fusil en différentes fois. Un instant après les deux frégates se sont abordées : M. Pénandref de Keranstret , enseigne de vaisseau , a ordonné de sauter à bord de la frégate angloise , & en con-

séquence il a fait abandonner la batterie. A 6 heures & demie M. de Keranstret a été tué à bord de la frégate angloise. Dans le même moment M. du Couëdic, enseigne de vaisseau, a été écrasé entre les deux frégates. Etant sur le passe-avant de la frégate angloise, j'ai reçu un coup de hache d'arme à la tête & un coup de pistolet à l'épaule qui me firent tomber entre les deux frégates sur un canon : je me portois sur le passe-avant de notre frégate, pour rallier notre équipage, lorsque je fus frappé d'une balle qui me fit perdre toute connoissance. M. de la Fond, officier auxiliaire, reçut un coup de fusil à la poitrine, & d'un autre coup il a eu le pouce emporté, étant sur les passes-avans : on craint beaucoup pour ce brave officier. M. Courson de la Villehelio, officier auxiliaire, fut jetté d'un coup de pique, qu'il reçut à la cuisse, entre les deux bâtimens, & a eu un coup de sabre à la main. M. Dudresy, garde de la marine, a reçu sur le gaillard d'avant, une balle qui lui traverse le genou. Je ne crois pas qu'il soit possible de marquer un courage plus froid & plus ferme que ne l'ont fait tous ces officiers. — Le feu a pris deux fois à bord & a fait sauter une des caisses de cartouches. — Lorsque la connoissance m'est revenue, & qu'on nous eût mis, à M. de la Villehelio & à moi, un premier appareil, nous nous fîmes porter, & nous vîmes que les Anglois étoient maîtres de la frégate du roi. — Nous avons eu 55 hommes tués, & 70 blessés, parmi ces derniers se trouve M. de Raimond, volontaire. Je suis

### 358 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

au désespoir que le tems & mon état ne me permettent pas de vous donner un détail plus circonstancié. — Le capitaine Williams nous a débarqués hier 16. — La frégate la *Flora* monte 44 canons, dont 26 de dix-huit en batterie, 14 de neuf sur les gaillards, & 4 obusiers de dix-huit. «

N. B. La *Nymphe* montoit 26 canons de douze, & 6 de six; ainsi une de ses bordées n'envoyoit que 174 livres de fer, tandis qu'elle en recevoit de la *Flora* 297 livres : différence à l'avantage de la *Flora* de 123 livres.

(*Mercur de France.*)

#### I V.

Le comte de la Porte Yffertieux, lieutenant de vaisseau, a envoyé les détails suivans du combat de la frégate la *Montréal*.

» Cette frégate, commandée par M. de Vialis de Fontbelle, capitaine de vaisseau escortant un convoi de six bâtimens destinés pour Alger, étant le 30 juillet à 5 heures & demie du matin, entre la tour de Cachique & le cap Caxine, à la distance de quatre lieues, nous apperçûmes, de l'arrière au vent, quatre bâtimens qui nous donnoient chasse. Nous tenions le plus près du vent qui souffloit de l'est nord-est, & nous courions la bordée à terre avec le convoi. Nous fîmes aussi-tôt le signal de ralliement, & nous arrivâmes sur un de nos bâtimens qui dérivait beaucoup. — A 6 heures nous reconnûmes les bâtimens étrangers pour

ennemis, & un instant après nous en découvriâmes un cinquième. Ne voyant d'autre moyen pour sauver notre convoi, que de lui faire prendre un mouillage qui pût le mettre à l'abri des insultes des ennemis, par la protection d'une puissance neutre, nous fîmes le signal d'arriver pour aller mouiller sous la tour de Cachique, dépendante de la régence d'Alger. — La division angloise, composée de deux frégates, deux brigantins portant flamme & un petit corsaire, fit la même route que nous, & continua la chasse, ayant toutes voiles dehors. Le vent, toujours dans la même partie, nous manquoit à mesure que nous approchions de la terre; les ennemis qui en avoient assez pour nous joindre, furent bientôt à la portée de leurs canons, & commencèrent à tirer sur un de nos bâtimens qui restoit de l'arrière, celui-ci & les autres vinrent se placer entre la terre & la frégate du roi, à la faveur du peu d'air qui leur restoit, & nous leur fîmes signal de mouiller. A 6 heures trois quarts nous restâmes en calme, ayant de la peine à gouverner; les quatre bâtimens ennemis étant fort près de nous, nous canonnerent, les deux frégates par la hanche, & les deux brigantins par l'arrière, sans que nous pussions leur riposter. — Peu de tems après; une risée de vent nous ayant permis de présenter le travers aux ennemis, nous leur envoyâmes notre première bordée de tribord; ils étoient pour lors en ligne, à la grande portée de fusil: le feu fut très-vif de part & d'autre. — A 8 heures,

voyant les deux brigantins tenter de nous enlever les bâtimens du convoi, tandis que la *Montréal* étoit occupée à combattre les deux frégates ennemies, nous nous approchâmes de nos bâtimens pour les mettre à couvert, & nous laissâmes tomber l'ancre dans l'anse formée par le cap Caxine & la tour de Cachique, sans discontinuer notre feu. — Dès le commencement du combat, M. de Vialis avoit reçu au bras droit & à la cuisse gauche, deux blessures dont il est mort peu de tems après. J'avois pris le commandement de la frégate, & le feu n'avoit pas cessé. Lorsque nous fûmes mouillés, nous nous aperçûmes qu'une des deux frégates étoit démâtée de son mât de perroquet, & avoit une grande partie de son arrière emporté, ainsi qu'un des deux brigantins. — A 9 heures & demie, le commandant Anglois fit un signal, & l'instant d'après, toute la division prit le bord au large. Le combat ayant cessé, nous allions faire lever l'ancre pour prendre le meilleur mouillage & nous rapprocher de la tour, lorsque nous vîmes les deux frégates revirer de bord sur nous, ce qui nous obligea de couper le cable pour accélérer notre manœuvre, & présenter le travers aux ennemis, s'ils revenoient à la charge; mais peu de tems après, ils revirerent au large, au moment que nous appercevions trois autres bâtimens ennemis sur le cap Caxine; & à 11 heures nous les perdîmes de vue. — Nous avons eu dans ce combat quatre hommes tués, en comptant le capitaine. La supériorité de forces

&amp;

& l'inégalité du nombre n'ont point intimidé notre équipage : la bravoure & l'ardeur des matelots & des soldats, ont bien secondé le zèle & la fermeté de MM. Ferrandi, Court, Granet, Simian & Hermite, lieutenans de frégate auxiliaires; de M. de Grimonville, lieutenant d'infanterie, commandant le détachement du régiment de Lyonnais; & de M. de Joinville, garde de la marine. — Les ennemis avoient eu avis du départ de ce convoi, rassemblé leurs forces, & l'attendoient. Ils n'ont pas respecté le territoire neutre, & se sont permis d'attaquer une frégate du roi dans un mouillage dépendant de la régence d'Alger; leur témérité n'a pas empêché que les six bâtimens escortés par cette frégate, n'aient été sauvés & n'aient mouillé dans le port d'Alger. — Les frégates & autres bâtimens contre lesquels la *Montréal* a combattu, sont :

The <i>Minhorca</i> .	: : : : : 22 canons.
Une autre frégate.	. . . . . 22
Un corsaire, capitaine Gasparet.	8
Un autre, capitaine Costo.	. . 14
Un autre, capitaine Rowls.	. . 16
Total.	: : <u>82</u>

Ceux qui arrivoient à la fin du combat, sont :

The <i>Procupine</i> .	: : : : : 26 canons.
Un fenaw.	. . . . . 12
Une goëlette.	. . . . . 12
Total.	: : <u>50</u>

La *Montréal* a 26 canons en batterie & 6 sur ses gaillards. — Le roi a conservé au comte de la Porte-Yffertieux le commandement de cette frégate, & lui a accordé le brevet de capitaine de vaisseau, à prendre rang. «

## V.

On a parlé du combat soutenu par l'*Eulalie* de Bordeaux, armée de 20 canons de 8 livres de balle, 2 de 6, & de 100 hommes d'équipage, contre la frégate l'*Eolus* de 38 canons, & 2 corsaires, l'un de 24 & l'autre de 18 canons de 9. On nous en a fait passer la relation suivante qui contient des détails que nous nous empressons de transcrire.

» Le vendredi 23 juin, à 10 heures du matin, le sieur Augene, Bayonnois, commandant l'*Eulalie*, eut connoissance de ces deux corsaires anglois, qui, après avoir donné chasse à son navire, l'atteignirent à 2 heures après-midi, à portée du pistolet. Dès ce moment le combat s'engagea de part & d'autre avec le plus grand acharnement, & ne cessa que par la retraite des deux corsaires ; ils l'exécuterent à 6 heures du soir. Le sieur Lassus, lieutenant de l'*Eulalie*, ayant eu dans cette action le bras emporté, ne voulut pas quitter son poste. Il se fit porter un sac rempli de son pour arrêter le sang ; peu après une balle lui perça la cuisse ; il continua le commandement de son canon, lorsqu'un boulet le partagea en deux



& mit fin à ces témoignages de son zele & de son courage. Les sieurs Labastide & Secrs, deux autres officiers de l'*Eulalie*, dont la conduite mérite des éloges, & 6 hommes de l'équipage, ont été tués; ce bâtiment a eu tout le gréement & les voiles en pieces. Le capitaine s'est conduit dans cette action avec autant de bravoure que d'intelligence. — Le samedi 24, les deux corsaires revinrent à la charge, & pendant que l'*Eulalie* combattoit vigoureusement, une frégate survint qui, de sa premiere volée, tua le brave Augene, & mit quelques hommes hors de combat. Le sieur Martin, capitaine en second, se porta sur le champ au gaillard d'arriere pour prendre le commandement & réparer la confusion que la mort du capitaine avoit causée; ayant trouvé le pavillon amené, parce que la drisse avoit vraisemblablement été coupée par l'ennemi, il en fit rehiffer un autre à la corne d'artimon. Le combat recommença avec vigueur; mais le capitaine Martin voyant que les ennemis le harceloient de tous côtés & lui ôtoient les moyens de s'échapper, fit arriver sur la frégate pour tâcher de s'en défaire ou de périr; il succomba malheureusement; la dernière volée de l'ennemi lui ayant tué un homme & blessé quelques autres; il le fut lui-même à la jambe & au pied, & tomba sans connoissance par un éclat de bois qu'il reçut sur l'estomach. Revenu à lui il eut la douleur de voir son pavillon bas: malgré cela il auroit encore recommencé le combat sans les représentations que tous les braves gens qui avoient également

## 364 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

contribué à rendre la défense aussi opiniâtre ; lui firent , que toute résistance ultérieure seroit non-seulement inutile , vu la supériorité des forces ennemies , mais encore causeroit mal-à-propos la perte de beaucoup d'hommes. L'*Eulalie* fut donc amarinée par les officiers de la frégate & des deux corsaires , & conduite à Lisbonne , le 2 juillet. «

### V I.

Plusieurs personnes de Valenciennes , instruites des succès avantageux pour les mœurs , dus aux fêtes célébrées les deux années précédentes au village d'Aubry , à l'*instar* de celle instituée à Salency par St. Médard , évêque de Noyon , se sont empressées de fournir aux frais d'une pareille fête , qui a été célébrée le 23 juillet dernier , dans le même village. Ce jour-là , à 7 heures du matin , les garçons de la paroisse ont porté un drapeau blanc sous un portique de roses & de fleurs qui ornoit la maison d'Ernestine Lambert , élue Rosière à la pluralité des voix des habitans d'Aubry. A 4 heures après-midi , ils l'ont conduite , accompagnés des instrumens , depuis chez elle jusqu'au château , où M. le comte de Vauderburch l'a amenée à l'église pour y entendre les vêpres sur un prie-dieu placé au milieu du chœur. Six jeunes filles , vêtues de blanc , marchaient immédiatement devant elle , portant la couronne de roses , les autres présens qui lui étoient destinés , & les prix qu'elle a distribués le lende-

main à ceux qui les ont gagnés par leur dextérité à l'arc. A l'issue des vêpres, M. le comte de Vauderburch l'a conduite au lieu préparé pour la cérémonie du couronnement. Le discours relatif à cette fête a été prononcé par le R. P. Archange, récollet. Immédiatement après, la Rosiere a été reconduite au château par le seigneur, qui a donné des divertissemens analogues à la fête.

## V I I.

Les 15 & 16 du même mois, la *Fête Céréale*, établie depuis plusieurs années par M. Guenot, curé de Chevannay, a été célébrée avec beaucoup d'appareil. Cette institution en faveur de l'agriculture avoit excité parmi les laboureurs des trois villages qui composent la paroisse de Chevannay, une si grande émulation, qu'il n'a pas été facile aux experts de désigner ceux d'entre eux dont la culture plus parfaite méritoit le prix assigné. Après l'examen le plus scrupuleux, le 1er. a été adjugé à Pierre Hory, de Chevannay; le 2e., à Pierre Massenot, de St. Halier; le 3e., à Michel Massenot, de Champrenault: ces deux derniers avoient déjà été couronnés l'année dernière.

## V I I I.

On écrit de Bordeaux que M. Gradis, Juif Portugais, & célèbre négociant, y est mort. Il laisse à son neveu une succession immense, dont il a voulu que l'on détachât quelques sacs de

### 366 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

mille liv. pour les distribuer aux pauvres. Ce vertueux citoyen avoit obtenu pour environ 70 mille liv. de condamnations contre divers particuliers ; il en avoit les pieces en bonne forme , & il a ordonné de les renfermer toutes dans son cercueil pour être enterrées avec lui , ce qui a été exécuté ; c'est par des traits pareils que cet homme bienfaisant s'étoit attiré l'estime & la considération dont il jouissoit.

#### I X.

» L'impératrice ; écrit-on de Novogorod ; pendant son séjour , a accordé tant à cette ville qu'à celles des environs , les sommes suivantes pour la construction de nouveaux édifices. Six mille roubles à cette ville , 8000 à celles de Welikeye-Lucki & Toropez , autant à celles de Cholm , Noworschew , Porschow & Lug ; 4000 à celle de Staraja-Rusa , 7000 pour la construction d'une église à Porschow , 6000 qui seront partagés entre le cloître de la Sainte-Trinité à Welikeye-Lucki , & plusieurs commandemens militaires , ainsi que pour la construction d'une école & l'entretien de quelques maisons de pauvres. S. M. I. a distribué des tabatieres d'or à quatre dames nobles , qui ont fait fabriquer chez elles des pieces de toiles ; l'épouse du général d'Owzyn , qui avoit brodé un habit complet , a reçu un tour de collier de brillans de la valeur de 2000 roubles. Le but de la souveraine , dans ces présens , est d'en-

courager l'industrie, & d'engager ses autres sujets à imiter la noblesse. «

Les graces & les présens qu'elle a répandus dans le gouvernement de Smolensko ne sont pas moins considérables ; ils serviront à achever dans quelques endroits des établissemens de charité , à entretenir ceux qui existent dans d'autres , à soulager par tout les pauvres , qui béniront sa bienfaisance.



---

## A N E C D O T E S. S I N G U L A R I T É S.

---

## I.

UN avocat, mort dernièrement à Colmar ; laissa par son testament, une somme de 74 mille livres à l'hôpital des fous de Strasbourg ; quelqu'un lui en demandant la cause , il répondit : *C'est parce que j'ai gagné une pareille somme avec les pauvres fous qui passent leur vie à plaider.*

## I I.

Mistress Cibber , fameuse actrice Angloise ; étant à Dublin , chantoit sa partie dans un *Oratorio*. Parmi les personnes qui étoient au concert , il se trouva un évêque qui paroissoit écouter avec un plaisir inexprimable la voix de la comédienne. Enfin le bon prélat ravi d'admiration , ne put s'empêcher de lui crier : *Femme , que tes péchés te soient remis.*

## I I I.

Le roi Jacques I , dit Bacon , n'aimoit pas

que les gentilshommes de campagne vinssent passer à Londres la plus grande partie de l'année. Aussi avoit-il coutume de leur dire : *Messieurs, vous êtes à Londres comme de petits vaisseaux en pleine mer, mais dans vos villages vous êtes comme de grands navires sur une rivière.*

## I V.

Le roi George second, qui avoit coutume de faire tous les deux ans un voyage dans ses états d'Allemagne, s'y faisoit toujours suivre d'une partie de ses officiers de bouche. Une fois il arriva que pendant le trajet, le premier cuisinier tomba malade, & ne put travailler au dîner de sa majesté. On le dit au roi, qui en fut d'autant plus fâché que cet homme avoit un talent particulier pour faire une soupe du Rhin que le prince aimoit beaucoup. Il ordonna donc de chercher si parmi les aides de cuisine, il ne se trouveroit point quelqu'un capable de faire cette soupe. Un nommé Weston se présenta & fatistit tellement le goût du roi qu'il trouva la soupe aussi bonne que si elle eût été apprêtée par le premier cuisinier. Quelque tems après George revint en Angleterre, & le premier cuisinier étant mort, ce prince dit qu'ordinairement c'étoit le grand maître de sa maison qui choisissoit les cuisiniers, mais qu'il vouloit en choisir un à son tour. Il demanda donc si Weston étoit encore dans la cuisine. On lui répondit qu'oui. Eh bien, dit le roi, cet

homme sera mon premier cuisinier , car il fait d'excellentes soupes du Rhin. Cette faveur accordée à Weston excita beaucoup de jalousie parmi les autres cuisiniers ; & chaque fois qu'on servoit au roi un mets qui ne lui plaisoit point , ils en rejettoient toujours la faute sur Weston. Le roi le remarqua & dit : il est bien extraordinaire que ce soit toujours lui qui prépare ce qu'on me sert de moins bon. Eh bien , dorénavant que chaque plat soit marqué du nom de celui qui l'aura apprêté. Par ce moyen la fourberie fut découverte , & le roi trouva excellent ce que faisoit Weston. Depuis ce tems l'usage de marquer ainsi les plats s'est conservé jusqu'à présent à la table du roi.

## V.

Beaucoup de personnes ignorent la raison pour laquelle on voit dans quelques églises la statue colossale de St. Christophe. Ces sortes de colosses furent faits dans ces tems d'assoupissemens de l'esprit humain , où l'on croyoit que l'on ne pouvoit mourir de mort subite , si l'on avoit vu une figure de St. Christophe ; c'est pour cela qu'on les mettoit près de la porte , & qu'on leur donnoit une grandeur démesurée , afin qu'on les vît , pour ainsi dire , malgré qu'on en eût.



## V I.

» Un navire entré dans ce port, écrit-on de Marseille, venant de Smyrne & richement chargé en soie & en coton, a échappé à un corsaire ennemi par une de ces ruses qu'à la vue d'un péril éminent, une tête froide & tranquille peut seule inventer. Ce navire revenoit ici, chassé par un corsaire & sans espérance de pouvoir lui échapper. Le capitaine se décida à faire descendre tout son monde dans la cale, & ne laissa sur le pont qu'un Ragusois auquel il fit bien sa leçon. Le corsaire approche, & tire un coup de canon. Le Ragusois leve les bras, ayant un mouchoir blanc à la main qu'il agite en l'air, & semble faire des signaux de détresse. Le corsaire suspend son feu, approche davantage, & crie d'amener le pavillon. Hélas! Monsieur, répond d'un ton dolent le rusé Italien, je n'en ai pas la force, vous êtes bien le maître de venir vous en emparer, je suis passager sur ce vaisseau; nous sortons de Smyrne; le capitaine a péri de la peste avec la moitié de son équipage dans la traversée. Il ne reste plus que 6 hommes prêts à périr sur les cables, si vous ne les secourez. Et je tremble moi-même d'être la dernière victime de ce fléau; si je reste plus long-tems dans ce lieu empesté. Au nom de Dieu, venez à mon secours. Va-t-en à tous les diables, s'écria le capitaine corsaire; je ne t'approcherai parbleu pas. Je ne voudrois pas de ton vaisseau quand il porteroit toutes

les richesses du Pérou. Mais je ne suis pas votre ennemi , répondit le Ragusois ; vos ennemis sont morts ou prêts d'expirer ; ne me confondez pas avec eux , donnez moi au moins quelques secours. Enfin après bien des instances & des prières , il obtint quelques bouteilles de vinaigre , que le canot du corsaire lui tendit au bout d'une longue perche ; & le canot & le corsaire s'éloignèrent bien vite. Telle est la ruse qu'a employé le capitaine provençal ; par elle il a conservé sa liberté & une riche cargaison dont il est à présumer que les propriétaires le récompenseront sans doute d'une manière proportionnée au service qu'il leur a rendu «.

## V I I.

A l'occasion de la dernière presse en Angleterre , on raconte une anecdote qui pouvoit avoir des suites terribles , mais qui n'a été que plaisante.

Une centaine de jeunes gens des deux sexes de Salt-Coats en Ecosse , s'étoient assemblés pour danser toute la soirée. Le capitaine des enrôleurs imagina de profiter de la circonstance pour faire ce qu'il appelloit un beau coup de filet. Il demanda main-forte à un régiment voisin , & il investit la maison. Les garçons se voyant pris , & jugeant bien qu'on ne tarderoit pas à enfoncer les portes , quoiqu'elles fussent baricadées , demandèrent un pour-parler. Leurs propositions furent que toutes les femmes auroient la liberté de sortir , promettant que si

elles étoient traitées avec les égards convenables, & maîtresses de s'en aller sans être suivies ni insultées, ils se rendroient à discrétion. On leur donna parole. Toutes les femmes sortirent en effet. Mais quelle fut la surprise des officiers quand ils virent qu'ils avoient été dupés, que c'étoient les garçons revêtus des habits de filles qu'ils avoient laissé échapper; & qu'ils n'avoient pour recruter le régiment que des femmes en habits d'hommes qui se moquerent d'eux.



---

## BIBLIOGRAPHIE

### DE L'EUROPE.

---

#### ITALIE.

SISTEMA di mineralogia , &c. *Système de minéralogie , récemment compilé pour l'usage des cabinets modernes d'histoire-naturelle ; par le docteur Vincent Chiarugi. A Florence, de l'imprimerie d'Allegri, 1780. In-8vo. de 62 pages.*

**P**ARMI les cabinets d'histoire-naturelle, dont la ville de Florence est ornée, & dont le nombre augmente tous les jours, on doit distinguer celui qui appartient à M. Fabriní, directeur de l'hôtel des monnoies. C'est ce cabinet qui a donné lieu à l'ouvrage que nous annonçons. Le savant aux soins duquel il est confié, se trouvant à portée de réduire en pratique le système de Cronstedt, s'est appliqué à le réformer dans les choses essentielles, & à y faire les additions & les changemens qu'il a jugés à propos. Par-là son ouvrage est devenu le guide le plus sûr pour quiconque veut ranger par classes les diverses substances minérales. Le système de Cronstedt étoit déjà très-connu des chymistes, qui le regardent ordinairement comme celui que la nature

elle-même a suggéré. Les corrections que le docteur Chiarugi y a faites, lui donnent encore un nouveau prix.

( *Novelle letterarie.* )

SAGGIO orittografico , &c. *Essai oryctographique , ou observations sur les terres nautilitiques & ammonitiques de la Toscane , avec une table raisonnée des petits testacées & autres fossiles de mer , servant à éclaircir l'ouvrage. Dédié à S. A. R. Pierre Léopold , grand-duc de Toscane ; par le P. Don Ambroise Soldani. In-4to. de 146 pag. orné de XXV figures. 1780. De l'imprimerie de Vincent Pazzini Carli & fils ; & se vend à Florence , chez Joachim Pagani , libraire.*

Que la surface de notre globe ait éprouvé pendant une longue suite de siècles , une multitude de révolutions , c'est une vérité si frappante , qu'il n'y a qu'un pyrrhonien qui puisse en douter. Aussi dans tous les tems , s'est-il trouvé des philosophes qui se sont occupés de recherches sur les causes de ces révolutions , & qui , après des observations multipliées , ont tenté d'expliquer la véritable théorie de la terre. Mais la plupart s'abandonnant trop à l'imagination , au lieu de recueillir des faits , n'ont bâti que des systèmes , sans faire attention à ce précepte du baron de Verulam : *Non fingendum aut excogitandum , sed inveniendum quid natura faciat aut ferat.* Persuadé de cette vérité , M. l'abbé Soldani a fait des recherches sur les pierres appelées *Lumachellose* , & sur les terres de la Toscane , & par des expériences répétées souvent , il a reconnu que tout ce pays a été autrefois couvert par les eaux de la mer. Son essai d'oryc-

tographie peut être considéré sous deux points de vue ; c'est-à-dire , comme une suite d'observations & de descriptions locales , & comme un recueil de preuves suggérées par ces observations. En un mot , son principal objet est de faire connoître les productions naturelles qui existent en différens endroits de la Toscane , & sur-tout les pierres & les terres qui contiennent les dépouilles d'un grand nombre d'insectes marins. Il y a déjà long-tems qu'on a observé que les montagnes recellent une quantité prodigieuse de testacées , de crustacées , & de zoophytes ; mais peut-être personne n'a pris tant de peine que l'auteur , pour analyser les différentes terres auxquelles on les trouve comme incorporés. Pour donner une idée des travaux de M. l'abbé Soldani , il ne faut que réfléchir à ce qu'il dit avoir observé dans certains tufs du pays de Sienne. » On y distingue , dit-il , certaines couches qui diffèrent des autres , & qui » contiennent une plus grande quantité de ces » testacées. En effet , les cornes d'Ammon y » sont si abondantes , que si Janus Plancus en » a compté jusqu'à 6700 , dans six onces de » vase prise sur les bords de la mer de Rimini ; » j'en ai compté , moi , 8000 dans un poids égal » de terre tufacée , sans parler d'un grand nombre de petits coquillages , qu'il étoit très-difficile de calculer sans l'aide du microscope. » Ayant ensuite divisé en douze parties égales , » le reste de terre dont j'avois extrait les plus » grandes cornes d'Ammon , j'ai trouvé dans » une plus de 1200 tant nautilus que cornes » d'Ammon , & j'ai reconnu par mon calcul , » que dans les six onces de terre dont je viens » de parler , il devoit y avoir plus de 22400 de » ces petits testacées ; & si on fait attention à

» la quantité prodigieuse de ceux qui passoient  
 » à travers un crible de papier percé avec une  
 » aiguille très-fine, on peut croire que le nom-  
 » bre total pourroit bien se monter à 30000. «  
 ( *Novelle letterarie.* )

RACCOLTA di opuscoli, &c. *Recueil d'opuscules scientifiques & littéraires d'auteurs Italiens célèbres.* Tom. III. In-4to. A Ferrare, 1779, chez Joseph Rinaldi, & se vend à Rome, chez Grégoire Settari. (\*)

Le premier des opuscules que contient ce troisième volume, est un discours apologétique, dans lequel l'auteur, savant professeur dans l'université de Turin, défend d'une manière victorieuse St. Thomas d'Aquin, contre les critiques de Muratori, qui, dans son livre du *Bon goût*, dit que ce Pere a ignoré l'érudition sacrée, qu'il a élevé sa théologie sur les fondemens du péripatétisme, que sa latinité est barbare, & que l'ordre qu'il a suivi dans sa *Somme*, est rebutant & fastidieux pour ses lecteurs.

Ce discours est suivi des mémoires sur la vie & les travaux du docteur Buonafede Vitali de Buffetto, écrits par son neveu, & communiqués au docteur Meloni, par le P. Irenée Affò, bibliothécaire de l'Infant de Parme. Rien n'est plus intéressant que l'histoire de cet homme singulier, qui, après avoir dans sa jeunesse embrassé le parti des armes, s'adonna ensuite à l'étude, & se rendit célèbre par ses connoissances en médecine, en chymie, & en histoire-

---

(\*) Voyez le journal de février, pag. 388. & celui de mars 387. An. 1780.

### 378 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

naturelle. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que sous le nom d'*Anonyme*, il parcourut presque toute l'Europe, montrant sa science sur des théâtres publics, comme un charlatan. Mais les ouvrages qu'il a laissés, font assez voir que ses talens n'étoient pas ceux d'un empyrique ordinaire.

Dans le troisieme opusculé, l'auteur examine pourquoi le soleil & la lune paroissent plus grands, lorsqu'ils s'élevent au-dessus de l'horizon, que quand ils sont à leur midi. Il n'est pas facile de dire des choses neuves sur un sujet qui a été discuté par les premiers physiciens & les mathématiciens, & qui a donné lieu à tant d'hypotheses & d'opinions. Le docteur Carpentari, auteur de cet opusculé, après avoir fait un examen raisonné des systêmes les plus célèbres, publiés jusqu'ici pour expliquer le phénomène, y a ajouté quelques-unes de ses observations, qui servent au moins à répandre un nouveau jour sur la question, si elles ne la résolvent pas entièrement.

La quatrieme piece du recueil est un éloge en latin de Monsignor Philippe Della Torre, évêque d'Adria, mort en 1717. C'est M. l'abbé Dominique Giorgi, son secrétaire, qui l'écrivit à la priere du célèbre Maffei; cet éloge avoit déjà été inséré dans le VIIe. Tome des *Symbolæ letterariæ*, imprimé à Rome en 1754, mais les corrections qui y ont été faites sur le manuscrit de l'auteur, doivent le faire regarder comme un ouvrage tout nouveau.

Le cinquieme opusculé comprend des mémoires historiques sur la famille des Ariostes de Ferrare. Le plus bel ornement de cette famille a été sans contredit ce poëte illustre qui a chanté *Les dames, les chevaliers, les guerres & les*



amours ; & comme M. l'abbé Frizi a rassemblé plusieurs anecdotes nouvelles sur ce poëte , son ouvrage doit intéresser non-seulement les Ferrarois , mais encore les savans de tous les pays.

Le sixieme est un discours prononcé par M. l'abbé Zorzi , dans l'académie de Ferrare. L'auteur y traite de la *Vérité poétique* , cette vérité dont le législateur du Parnasse François a parlé dans ces deux vers si connus :

Rien n'est beau que le vrai , le-vrai seul est aimable ,  
Il doit regner par-tout , & même dans la fable.

M. Zorzi fait voir quelle différence il y a entre la vérité poétique & la vérité philosophique , & comment le plus romanesque des poëtes Italiens , le grand Arioste , l'a peut-être mieux connue que tout autre , quoi qu'en ait dit M. Sherlock , *ce bizarre perturbateur du Parnasse Italien.* (\*)

Le volume est terminé par une jolie chanson de l'abbé Monti. Les soins que M. Meloni a mis à la rédaction de ce troisieme volume , font d'un heureux augure pour ceux qui doivent le suivre , & la préface qui est à la tête montre quel intérêt il prend à l'exécution du plan qu'il

(\*) M. Sherlock n'a pas été mieux traité par les journalistes d'Angleterre. Sans blâmer tout dans ses lettres , ils y ont trouvé beaucoup de récits infidèles , de réflexions injustes , d'observations triviales , & d'invectives grossieres. Quand ils ont vu qu'il assignoit dans tous les genres , la premiere place aux Grecs , la seconde aux Italiens , la troisieme aux François , & la quatrieme aux Anglois , ils en ont appelle aux mânes de Bacon , de Boyle , de Shakespeare , de Milton , de Newton , de Dryden , d'Addison , de Pope , &c.  
[ *Note des rédacteurs.* ]

### 380 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

s'est tracé. Si dans le second volume il a mêlé à des ouvrages sérieux , quelques productions plus légères & plus frivoles , ce n'étoit que pour contenter les goûts différens des souscripteurs. Mais éclairé par les avis de plusieurs savans distingués, il ne fera entrer dans son recueil que ce qui peut servir aux progrès des sciences.

( *Efemeridi letterarie.* )

OPERE in verso e in prosa , &c. *Œuvres en vers & en prose du comte D. Jérôme Tornielli de Novare. A Verceil , de la typographie de la patrie. In-12. de 288 pag. 1780.*

Ces œuvres du comte Tornielli n'étoient point destinées à voir le jour , & elles ne le doivent qu'à l'indiscrete partialité d'un ami de l'auteur. Dans la préface où cet ami fait l'éloge du comte , il dit que , *cet essai suffit pour montrer que les muses avoient jeté un œil favorable sur le poëte.* Il a bien fait d'en avertir le lecteur , qui , sûrement ne l'auroit jamais deviné.

( *Novelle letterarie.* )

DISSERTAZIONI varie a storia ecclesiastica appartenenti , &c. *Dissertations relatives à l'histoire ecclésiastique ; par M. François-Antoine Zaccaria. Tom. II. In-8vo. A Rome , de l'imprimerie de Generoso Salomoni , 1780.*

Ce second volume des dissertations de M. Zaccaria , en contient dix , comme celui dont nous avons déjà rendu compte. ( \* ) La première a pour objet les usages observés par les pre-

---

(\*) *Esprit des Journaux*, Août 1780 , pag. 113.

miers orateurs chrétiens, dans les assemblées où ils parloient, les différens sujets de leurs harangues, les circonstances dont elles étoient précédées, accompagnées & suivies, & la manière dont les fideles y assistoient. A ce sujet, l'auteur défend contre les critiques d'Usserius, ce que le cardinal Baronius a dit dans ses annales, des couriers ecclésiastiques, appelés *Dominici*. La seconde dissertation ne contient autre chose que des éclaircissémens sur une relique qui se conserve au monastere de St. Salvi à Florence, & sur le tems auquel ce saint a vécu. La troisieme est une réfutation de deux ouvrages du Protestant Walch, l'un imprimé en 1750, & intitulé : *Histoire de la canonisation de Charlemagne, faite en 1165, par l'antipape Paschal, pour complaire à Frédéric Barberousse* ; l'autre publié en 1755, sous le titre d'*Histoire de l'hérésie des Adozianistes, enseignée par plusieurs anciens Hérétiques, renouvelée & soutenue par les évêques Elipand & Felix*. La quatrieme renferme un recueil de canons inconnus jusqu'ici, & qui avoient été compilés vers la fin du septieme siecle, ou au commencement du huitieme. M. Zaccaria y a joint quelques recherches sur le tems où ils ont été faits, & sur les sources où le compilateur a pu les puiser, recherches qui répandent un nouveau jour sur l'histoire des papes. Les deux dissertations suivantes traitent des fêtes de la Ste. Vierge, de l'époque de leur établissement dans l'église grecque & latine, & enfin de tout ce qui a quelque rapport au culte qu'on rend à la Mere de Dieu. Dans la septieme, qui renferme une continuation de la chronique pontificale de Martin Polacco, depuis Nicolas III, jusqu'à l'élection d'Alexandre VI, M. Zaccaria a rassemblé diverses notices sur cette continua-

### 382 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tion, dont l'auteur est le Dominicain Jérôme Albertucci ; il y réfute aussi ce qu'on a dit de la prétendue papesse Jeanne. L'objet de la huitième dissertation est de prouver la fausseté de cette tradition reçue en Pologne, que le célèbre Stanislas Oricovius obtint du pape Pie IV, une dispense pour garder la femme qu'il avoit épousée, après avoir reçu les ordres sacrés. Ce discours est accompagné de trois pièces importantes, qui n'avoient point encore été publiées. La première est une lettre de Monsignor Buon-giovanni, évêque de Camerino, & nonce en Pologne. La seconde, une lettre d'Oricovius à ce prélat, & la troisième, la décision du savant Latino Latini, sur l'affaire en question. Ces huit dissertations sont suivies de deux discours prononcés par l'auteur à l'académie des Arcades ; l'un sur les prodiges qui accompagnerent la passion & la mort de J. C., l'autre sur les bergers à qui l'ange annonça la naissance du Sauveur.

( *Efemeridi letterarie.* )

SULL' origine del Terremoto, &c. *Poème en vers libres d'Anne-Marie Vettori Paltrinieri, appelée Ciparene Temidie, dans l'académie des Arcades, sur la cause des tremblemens de terre. Avec cette épigraphe :*

Unde tremor terris, quâ vi maria alta tumescant,  
Obicibus ruptis, rursusque in se ipsa residant.

VIRGIL.

A Mantoue, 1780.

Il y a long-tems qu'on a tenté de faire parler à la philosophie, le langage de la poésie :

on connoît le poëme de Lucrece & celui de son antagoniste ; & les vérités géométriques de Newton ont été mises en vers. La Signora Vettori n'a fait dans son ouvrage que versifier le système du pere Augusti, sur la cause des tremblemens de terre. Elle se transporte en imagination dans les entrailles de la terre : elle y contemple ces cavernes profondes, où sont contenus les réservoirs immenses qui entretiennent les fleuves, les fontaines, les étangs & les lacs ; elle s'écrie :

» Ma quale ohimè ! vicina all' ampio stagno ,

» Massa ardente s'accende di bitume ,

» E zolfo atro , e fumante , che l'aer chiuso

» Addensa , e in stretto carcere costringa

» Onde si vibri , ed oscillante desti

» D'elettrico vapor fiamma irrequieta ,

» Ch'agile , e pronta pei vicin meati

» Delle terree , ed ignivome miniere ,

» O per le acquose serpeggianti vene

» Impaziente , e mobile s'aggiri ,

» Finche ai gran stagni sia l'elettra forza

» Fatta commune , e tra le acquose vie

» Lieta produca i naturali suoi

» Moti costanti. Qual agile , e pronta

» Nel vitreo tubo elettrica sostanza

» Dell' ordita metallica catena ,

» Che l'arte emulatrice di natura

» Trovar sapeo , discorre , e ai desiat

» Corpi lontani si propaga , e unisce

» Chi forte spigne d'equilibrio ardore.

. . . . .

» Giunto vicin l'elettrico vapore

» Del disuguale sovra posto piano ,

» Che l'onda chiude in quel cavo profondo :

» Sia per la forza , che svelò primiero

- » L'anglico ingegno , l'immortal Newtono ,  
 » Ne' corpi , che si attraggono vicini :  
 » Sia per costante forza d'equilibrio ,  
 » Che attratto vien dalla più acuta parte ,  
 » Che scende , e sporge della volta in fuori ,  
 » Dall'acqua allora con ignite striscie  
 » E sbocca , e si differra in più torrenti  
 » Di viva fiamma in verso all' attraente  
 » Fornice , che violento urta e percuote. «

( *Efemeridi letterarie.* ).

DE universali corporum gravitate , phænomenisque ex eâ profluentibus , physico - mathematica dissertatio , quam Petro Leopoldo A. A. P. R. H. & B. Magno Etruriæ Duci *Franciscus Gilles* , nobilis Florentinus , in seminario & collegio Pistoriensi victor , & philosophiæ & Matheseos auditor D. D. D. Florentiæ 1779. Ex typographiâ Francisci Moïucke.

Ouvrage d'un écolier qui ne dit rien de nouveau , mais qui paroît avoir bien lu ce que Newton , Kepler , &c. ont écrit sur la gravité des corps.

( *Efemeridi letterarie.* )

RIFLESSIONI imparziali sopra l'umanità degli Spagnuoli , &c. *Réflexions impartiales sur la conduite pleine d'humanité des Espagnols dans les Indes , contre les prétendus philosophes & politiques , pour servir d'éclaircissement aux histoires de Mrs. Raynal & Robertson ; par l'abbé Don Juan Nuix. In-12. A Venise , 1780.*

Depuis la découverte du nouveau-monde , on a beaucoup déclamé contre la barbarie de ses conquérans , & deux célèbres écrivains modernes ;

nes, l'abbé Raynal, & M. Robertson, ont beaucoup contribué à rappeler la mémoire de toutes les horreurs imputées aux Espagnols. Le reproche de cruauté est un des plus sanglans pour une nation, & sur-tout pour la nation espagnole, qui fut toujours plus jalouse de sa gloire que de ses immenses possessions. Il est donc surprenant que jusqu'ici aucun Espagnol n'ait pris la plume pour répondre à des accusations aussi graves, aussi injurieuses. Enfin M. l'abbé Don Juan Nuix vient de publier une défense telle que l'Espagne pouvoit en desirer. Le but de son ouvrage est simple, c'est de montrer que les Espagnols se sont conduits avec humanité dans l'Amérique. La division en est naturelle, claire, & complète, elle se réduit à ces cinq réflexions. Premièrement, que les cruautés attribuées aux Espagnols, sont fausses, ou qu'elles ont été exagérées par des témoins peu dignes de foi. Secondement, que les attentats contre la liberté & les biens des Indiens, sont des calomnies mal fondées. Troisièmement, que les violences commises par les Espagnols, furent beaucoup moins grandes qu'on pouvoit le craindre dans les circonstances, & que celles qu'ont exercé les autres nations. Quatrièmement, que ce furent de simples particuliers qui s'en rendirent coupables, & qu'elles ont toujours été condamnées par le gouvernement & par la nation. Cinquièmement, que tous les maux éprouvés par les Américains, furent compensés par de grands avantages. Toutes ces réflexions nous paroissent assez justes, mais nous ne pouvons nous empêcher de faire une observation. L'auteur, pour disculper Ferdinand de son ingratitude envers Colomb, accuse cet illustre navigateur d'avoir commis beaucoup de fautes & de violences; il va jus-

### 386 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qu'à assurer que *cet Italien, célèbre par l'abbé Raynal, comme un héros plein d'humanité, fut plus l'auteur de l'oppression du nouveau-monde, que de sa découverte.* Il seroit à desirer que M. Nuix ne se fût point rendu complice de l'ingratitude de Ferdinand, en vers un homme à qui ce prince avoit de si grandes obligations, & qu'il n'eût point voulu nier des faits attestés par tous ceux qui ont écrit l'histoire de l'Amérique. C'est le seul défaut qui dépare un ouvrage, qui, à bien des égards, mérite des éloges, & dans lequel on trouve par-tout le patriote, le théologien, le philosophe, le politique, & l'homme éloquent. Son style est vif, concis, clair, rapide, nerveux & brillant. A la fin du livre, il exprime le desir qu'il a de voir une histoire impartiale des Indes, écrite par la plume d'un véritable philosophe : il seroit à souhaiter que cette plume fût celle de M. l'abbé Don Juan Nuix.

( *Efemeridi letterarie.* )

IL Voto, &c. *Le Vœu, poëme par M. le comte Xavier Broglio de Ricanate, chambellan de S. A. l'électeur de Cologne. A Lorette. In-8vo. 1780.*

Le sujet de ce poëme est touchant ; c'est un pere à qui la mort vient de ravir un enfant au berceau, & qui cherche dans les lumieres de la religion, un soulagement à sa douleur.

( *Efemeridi letterarie.* )

COMITIS Angeli decima de trium corporum celeberrimo problemate mathematica inquisitio ad Cl. P. D. Gregorium Fontana. Ticini Regii, ex typographiâ R. & I. monasterii S. Salvatoris per Josephum Bianchi. *In-8vo.*



SAGGI intorno diverse opinioni , &c. *Essais sur diverses opinions de quelques politiques modernes , concernant les délits & les peines ; par l'avocat François-Antoine Pescatore. In-12. A Turin, 1780.*

Cet esprit philosophique qui s'est chargé du soin de réformer l'univers, n'a pas manqué de porter ses vues sur les loix criminelles. Le célèbre auteur du *Traité des délits & des peines*, a été proprement le coryphée de ces politiques modernes, qui ont tant déclamé contre les abus tyranniques de la jurisprudence criminelle. La nouveauté de leurs opinions, leur éloquence vive & hardie, ont certainement de quoi séduire beaucoup de lecteurs peu propres à analyser parfaitement les objets multipliés de la politique, qui se présentent sous mille points de vue différens. Pour s'aider dans une analyse aussi difficile, ils pourront consulter avec fruit l'ouvrage de M. Pescatore. Ce savant écrivain, en suivant pas à pas l'auteur du *Traité des délits & des peines*, examine les raisonnemens les plus spécieux, sur lesquels il s'est efforcé d'appuyer ses opinions. Chacun doit concevoir, sans que nous le disions, que la plus grande partie du livre a pour objet, *la peine de mort & l'usage de la question*. En effet, l'auteur, après avoir exposé succinctement l'origine des sociétés civiles, & le premier fondement du droit de punir, emploie trois longs chapitres à parler de la peine de mort, & à montrer que tout souverain a le droit de l'infliger, parce qu'elle est utile, nécessaire, & nullement opposée à l'esprit de l'évangile & de l'église. Il fait voir ensuite que le marquis de Beccaria n'a consulté ni la nature ni

l'histoire de l'homme, quand il a dit que *ce n'est pas l'intention de la peine qui fait le plus grand effet sur le cœur humain, mais son extension, & que notre sensibilité est plus facilement & plus fortement émue par des impressions légères, mais redoublées, que par une agitation violente, mais passagère*. Certainement il n'est pas dans la nature de l'homme d'être aussi sensible à plusieurs coups légers & réitérés, qu'à un coup subit qui les surpasse tous en véhémence. L'ame s'accoutume aux sensations qu'elle éprouve successivement, la sensibilité s'affoiblit, & les impressions diminuent assez pour qu'elle soit incapable de les recevoir davantage. Comment donc soutenir que la peine de mort doit paroître moins terrible à la plupart des hommes, que celle d'une prison perpétuelle ? Si cela est, pourquoi voyons-nous des coupables condamnés à l'esclavage, qui ne paroissent nullement pénétrés de leur mal, & montrent un air d'indolence & de hardiesse ? Pourquoi, après plusieurs années de prison, rentrés dans la société, transgressent-ils les loix qu'ils ont déjà violées, & s'exposent-ils encore à de nouveaux châtimens ? C'est ainsi que l'auteur combat les raisons que son adversaire a développées pour prouver l'inutilité & l'injustice de la peine de mort. Il n'est pas moins intéressant dans les réflexions qu'il fait sur la nécessité de punir de mort, *le vol simple* & les délits contre la religion. Il termine son ouvrage par l'examen de tout ce qu'on a dit au sujet de la question. Il observe que les écrivains qui l'ont condamnée comme abusive, ont cherché la vérité dans leurs raisonnemens, sans faire attention à la pratique des jugemens criminels. Mais comme nous ne voulons point nous ériger en apologistes de la torture, nous finirons cette

notice, en observant néanmoins que M. Pescatore a su tenir un juste milieu entre la douceur mal fondée des politiques modernes, & la férocité sanguinaire d'un grand nombre de criminalistes. (*Efemeridi letterarie.*)

SOPRA la pietra Turmalina, &c. *De la Tourmaline découverte dans les montagnes du Tirol, & de ses propriétés*, (\*) ouvrage traduit de l'allemand. In-12. de 44 pages, avec deux planches. A Florence, chez Vanni & Tosani. 1780.

C'est au savant docteur Xavier Manetti, que l'Italie doit la connoissance de l'ouvrage allemand de M. Muller, qui le publia à Vienne il y a deux ans. Outre que la langue allemande est peu familière aux Italiens, l'original est rempli de termes scientifiques; le traducteur a fait disparaître cette difficulté par les notes qu'il a ajoutées. (*Novelle letterarie.*)

NUOVE sperienze idrauliche, &c. *Nouvelles expériences hydrauliques, faites sur les canaux & les rivières, pour vérifier les loix principales & les phénomènes des eaux courantes*; par l'abbé Léonard Ximenès, mathématicien de S. A. R. associé à l'académie royale de Pétersbourg, & correspondant de l'académie des sciences de Paris. Dédiées à S. A. R. Pierre Léopold, archiduc d'Autriche, grand-duc de Toscane, &c. &c. grand in-4to. de 324 pag. A Siene, de l'imprimerie de Louis & Benoît Bindi. 1780.

L'expérience est le guide de M. l'abbé Xime-

---

(\*) Voyez *Esprit des Journaux*, juillet 1779, pag. 211.

nès ; il a observé que , relativement aux eaux  
 courantes , la théorie de l'hydraulique n'étoit  
 encore fondée que sur des hypothèses , qu'il  
 restoit beaucoup de doutes à éclaircir , & beau-  
 coup de loix à vérifier. » L'objet de mon ou-  
 » vrage , dit-il , est donc d'examiner , à l'aide  
 » de l'expérience , les hypothèses fondamenta-  
 » les sur lesquelles on a établi la théorie des  
 » eaux courantes. Depuis deux siècles , on s'est  
 » beaucoup occupé de calculs à ce sujet , mais  
 » jusqu'à présent , ces calculs ont été déduits  
 » des diverses hypothèses qu'ont imaginées les  
 » auteurs. Connoître les vélocités avec lesquel-  
 » les se meuvent les fluides depuis leur surface  
 » jusqu'à leur fonds , est une chose indispen-  
 » sable pour la mesure des eaux courantes. Si  
 » elles avoient un mouvement constant dans toute  
 » la masse , rien ne seroit plus facile que de  
 » trouver cette mesure tant cherchée. Une ou  
 » plusieurs sections , & quelque corps flottant  
 » qui parcoureroit un espace déterminé , seroient  
 » suffisans pour calculer la vélocité de l'eau d'un  
 » canal ou d'une rivière. Mais les premiers au-  
 » teurs se sont apperçus que les vélocités étoient  
 » sujettes à des variations , & ils ont inventé  
 » des loix & des courbes pour mieux exprimer  
 » les rapports de ces vélocités. « Or , ces loix  
 & ces courbes , selon notre savant mathématicien ,  
 ayant besoin d'être confirmées par l'expérience ,  
 afin que la théorie puisse s'accorder avec la  
 pratique , il a employé ses soins à la construc-  
 tion d'une machine préférable à celles qui  
 ont déjà été inventées , pour se faire une juste  
 idée des vélocités différentes des eaux courantes.  
 Il en a donc imaginé une , qu'il appelle , *Ven-  
 tola idraulica* , à cause de sa ressemblance avec  
 ces girouettes qui servent à indiquer la direc-

tion des vents. Comme elle cede facilement à l'action du fluide, elle peut nous faire estimer au juste la force des impulsions, tant obliques que directes, & plongée à différentes profondeurs, montrer les gradations de la vélocité dans toute la masse d'un fluide. Cette *Ventole* est donc l'instrument dont M. l'abbé Ximenès s'est servi pour faire toutes ses expériences, & rejeter toutes les opinions de ceux qui ont écrit sur l'hydrodynamique. Son ouvrage est divisé en trois parties. Dans la première, il donne une description de la ventole hydraulique, & un exposé des expériences qu'il a faites sur trois courants d'eau. La seconde contient l'explication de ces expériences. La troisième enfin traite de toutes les questions relatives à la théorie, ainsi qu'à la pratique de l'hydraulique.

( *Novelle letterarie.* )

## ANGLETERRE.

MEMOIRS of the life of David Garrick, &c.  
*Mémoires de la vie de David Garrick, écuyer; avec des anecdotes & des portraits des comédiens de son tems, le tout formant une histoire du théâtre, qui renferme un espace de trente-six ans; par Thomas Davies : 2 vol. In-8vo.*  
 A Londres, chez Thomas Davies, 1780.

La vie d'un roi, d'un général, d'un ministre ou d'un philosophe, pourroit être sans doute plus instructive que celle de Garrick, mais non plus amusante, sur-tout pour ceux qui ont vu jouer cet inimitable acteur, dont l'histoire forme l'époque la plus brillante dans celle du théâtre anglois; quoique dans le tableau que nous of-

## 392 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

fre M. Davies, la figure principale en occupe la plus grande partie, néanmoins il a su y répandre beaucoup de variété par les portraits, peints avec autant de goût que de fidélité, des plus célèbres acteurs contemporains de Garrick, & des auteurs qui ont travaillé avec le plus de succès pour son théâtre. On ne peut faire un plus bel éloge de l'ouvrage qu'en le comparant à l'*Apologie de Cibber*. Le style en est coulant & sans affectation, & les observations critiques qu'on y trouve sur différentes pièces de théâtre, sont pleines de goût & de jugement. Le seul reproche qu'on puisse faire à M. Davies, est d'avoir donné un éloge trop pompeux à celui dont il a écrit les mémoires, en disant qu'il étoit *un prodige de libéralité*. Les deux exemples qu'il cite ne feront croire à personne que la libéralité ait été une des vertus de David Garrick.

( *Critical Review ; Gentleman's Magazine ; Monthly Review.* )

ANTIQUITIES and scenery of the north of Scotland, &c. *Antiquités & description du nord de l'Ecosse, en forme de lettres adressées à Thomas Pennant, écuyer ; par le Rev. Charles Cordiner. In-4to. A Londres, chez T. Payne, 1780.*

La première de ces lettres est datée de Bamff, le 15 mai 1776. On y apprend que M. Cordiner, qui paroît être un bon dessinateur, avoit communiqué à M. Pennant les dessins qu'il avoit faits de quelques monumens antiques du nord de l'Ecosse. Cet ingénieux voyageur, desirant que M. Cordiner en fit un recueil complet, le dernier se chargea de ce travail, & écrivit ces let-

tres, qui peuvent servir de supplément au *Voyage d'Ecosse* de M. Pennant.

La seconde lettre est aussi datée de Bamff, & contient une description de Duff-House & de ses environs. Ce château, qui est la résidence du comte de Fife, paroît être un édifice magnifique.

La troisième lettre renferme un détail sur le pays qu'arrose le Devron. Cette rivière parcourt des champs bien cultivés, au milieu desquels s'élèvent de très-belles maisons. Dans la vallée de Strath-Bogie, près du village de Nuntley on voit les ruines d'un château du même nom, & sur l'avenue qui y conduit deux grandes tours carrées qui en défendent l'approche. La plus grande partie de ce vieux château est démolie; on y trouve cependant encore quelques appartemens entiers, & dont les plafonds sont curieux; ils sont couverts de peintures au-dessous desquelles on lit des vers qui en expliquent le sujet.

Près de ce lieu est la montagne de Noth, qu'on croiroit, d'après ce qu'en dit l'auteur, avoir été jadis un volcan. » Les traces d'anciens » volcans, dit-il, ne sont pas rares en Ecosse. » La colline de Finehaven en est une preuve. » Non-seulement on y trouve une grande quantité de lave, mais aussi de pouzzolane, » que M. de la Condamine appelle un amalgame de pierres calcinées avec des scories & » de la rouille de fer, réduites en poudre. La » colline de Bérégonium, près du château de » Dunstaffage, est encore une autre preuve, » par la prodigieuse quantité de pierres-ponces » & de scories de différens métaux qu'on y » trouve, & dont une partie est semblable aux » matieres que rejette le volcan d'Islande. Tou-

### 394 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» tes ces belles colonnes de basalte qu'on voit  
 » à Staffa (\*), celles de l'isle de Skie, & le  
 » rocher d'Humbla, sont certainement des in-  
 » dices qu'il y a eu autrefois des volcans dans  
 » ce pays. Il n'y aura même plus lieu d'en dou-  
 » ter, si on considère ces couches immenses de  
 » pierres-ponces vitrées, qui se découvrent dans  
 » la montagne de Dun-Fuin à Arran.

Le château de Kildrummi, selon M. Cordi-  
 ner, est d'une architecture majestueuse. Il est  
 magnifique & sûr. La manière dont il est for-  
 tifié paroît supérieure à tout ce qu'on a pu ima-  
 giner avant l'usage de l'artillerie, & son éten-  
 due peut faire croire qu'il étoit destiné à  
 loger un roi. Il est bâti sur une éminence, & sa  
 forme est celle d'un pentagone. Il est défendu  
 aux angles par de grandes tours, dont une, ap-  
 pellée la tour de Neige, a près de cinquante  
 verges de hauteur. Ce château servit souvent  
 d'asyle à des grands du pays qui s'y retiroient  
 pendant les troubles domestiques.

La quatrième lettre offre une description du  
 pays montagneux de Brae-Mar, de l'ancien  
 château de Dunadeer, & des cavernes de Bu-  
 chan, ces excavations naturelles dans les rochers  
 qui bordent la mer d'Allemagne.

A quelques milles de Peterheat, est le château  
 d'Inverurgie, l'ancienne demeure des Comtes Ma-  
 réchaux d'Ecosse. En parlant de cet édifice, l'au-  
 teur a eu la complaisance de communiquer à ses  
 lecteurs une lettre écrite par le roi de Prusse,  
 au dernier maréchal, qui étoit alors en Ecosse.

» Je suis jaloux du bonheur que les Ecossois

---

(\*) Voyez *Esprit des journaux*, août, page 134 de  
 cette année.



» ont de vous posséder ; si j'avois une flotte,  
 » j'irois faire une descente sur leurs côtes pour  
 » vous enlever. Les bords de l'Elbe ne permet-  
 » tent pas qu'on en équipe une. Il faut donc  
 » que j'aie recours à l'amitié, pour vous rap-  
 » procher de celui qui vous estime & qui vous  
 » aime. J'aimois votre frere du fond du cœur ;  
 » je lui étois redevable de beaucoup de servi-  
 » ces : voilà mes titres & le droit que j'ai  
 » sur vous. Je passe le tems comme par le passé.  
 » Seulement je lis le soir les *Géorgiques* de Vir-  
 » gile, & le matin, je vais à mon jardin, pour  
 » les faire mettre en pratique à mon jardinier.  
 » Il se moque de Virgile & de moi, & nous  
 » croit tous deux des fous. Venez chercher le  
 » repos au sein de l'amitié & de la philoso-  
 » phie ; c'est à elles qu'il faut avoir recours,  
 » après les embarras de la vie. «

La huitieme lettre est datée de Troup-head,  
 vaste promontoire, où l'auteur est charmé par  
 la perspective que forment deux rivages qui s'é-  
 tendent à droite & à gauche. En plusieurs lieux  
 les précipices dont le sommet est courbé sur l'O-  
 céan, ont jusqu'à cent verges de hauteur ; ail-  
 leurs les collines séparées de la mer paroissent  
 être des ruines ou des tours prodigieuses. Quel-  
 quefois elles forment un vaste amphithéatre dont  
 toutes les parties sont extrêmement pittoresques.

La description qui suit est celle de Cullen-  
 house, château du comte de Findlater, &  
 situé sur le bord d'un rocher escarpé. Vis-à-vis  
 est une montagne sur laquelle on voit les ves-  
 tiges d'un fort, qu'on suppose avoir été bâti  
 par les Danois, & qui défendoit l'entrée de la  
 baye. Une autre description intéressante est celle  
 du pillier de Forres, & du château de Gordon,  
 objets sur lesquels M. Pennant avoit sur-tout

### 396 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

recommandé à l'auteur de fixer son attention.

Après avoir décrit ce qu'il y a de plus remarquable sur les côtes & dans l'intérieur de l'Ecosse, M. Cordiner entre dans quelques détails sur la situation remarquable du château de Dilred, éloigné d'environ douze ou quinze milles de la mer. Il est bâti sur la pointe d'un rocher escarpé, de forme circulaire, qui s'élève perpendiculairement des bords du Thurso, & qui panche sur le lit de cette rivière. Ce n'est qu'en grimpant le long de ce rocher qu'on peut aller au château. On a déjà tenté de tailler un escalier dans le roc, mais tout a été si mal exécuté que le chemin est fort dangereux. Non loin de là s'élève des collines dont la vue a quelque chose de romantique, & qui bornent le cours de la rivière à une grande distance.

Nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs la description que fait M. Cordiner des ruines de Dun-Dornadilla.

» Ces ruines vénérables donnent un air de  
 » grandeur aux bords de la rivière qui coule  
 » dans la campagne. La verdure des prairies &  
 » des bleds naissans, offre une vue charmante  
 » dans un désert aussi affreux. Un hameau so-  
 » litaire près d'un terrain bien cultivé, mêle  
 » une certaine douceur à la perspective sau-  
 » vage que présente des rochers avancés & cou-  
 » verts de brossailles, & les ombres qui projet-  
 » tent au loin le long des collines. Mille casca-  
 » des qui se précipitent dans des canaux pro-  
 » fonds, mêlent leur bruit sourd au murmure des  
 » vents & à la voix des échos. Dans le loin-  
 » tain, s'élèvent plusieurs montagnes qui ter-  
 » minent l'horizon. On en voit une dont le som-  
 » met élevé est panché sur ses flancs, & paroît  
 » menacer de sa chute la plaine qui s'étend au-

» tour. De quelque côté qu'on jette les yeux,  
 » on ne voit rien dans la situation de Dun-Dor-  
 » nadilla qui ne les frappe par des tableaux agre-  
 » tes, il est vrai, mais magnifiques.

» D'après la description que donne de l'édi-  
 » fice l'auteur anonyme du *Voyage aux Hébrides*,  
 » je m'attendois à voir quelque chose de sin-  
 » gulier dans sa structure; mais il n'a rien qui  
 » ne lui soit commun avec les autres tours qu'on  
 » appelloit autrefois *Châteaux des capitaines*. Il  
 » ressemble sur-tout à celles de Glerielg, dont  
 » vous nous avez donné des dessins si fideles,  
 » & des descriptions si exactes, qu'il seroit super-  
 » flu d'y rien ajouter. Je n'en aurois pas même  
 » parlé, si je n'eusse eu dessein de vous venger  
 » d'un auteur moderne, qui, dans un ouvrage  
 » publié dernièrement, a osé vous accuser d'in-  
 » fidélité. La lecture de ce que vous en avez  
 » dit, suffira pour attester ce que j'affirme ici.

» Je ne vois aucune raison de supposer que  
 » ces édifices aient été des temples. Il paroît  
 » que le dessein de l'architecte a été d'en faire  
 » des habitations commodes & sûres. Dans cha-  
 » cun, le mur intérieur paroît uniformément  
 » perpendiculaire, de sorte que dans ces tours,  
 » il n'est aucun vestige qui indique qu'elles aient  
 » été terminées en voûtes, ainsi qu'on le voit  
 » dans les carns (\*). Mais il est probable qu'el-  
 » les étoient couvertes en bois, & que les cer-  
 » cles de pierres qui projettent dans quelques-  
 » unes à une égale hauteur, servoient d'appui  
 » aux solives. Ce n'est pas d'ailleurs une ob-

---

(\*) Voyez ce que nous avons dit des carns dans notre journal précédent, page 85 & suivantes.

### 398 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

„ jection bien solide que de dire que ceux qui  
 „ les ont bâties n'avoient point de marteaux, &  
 „ ne connoissoient point l'usage du fer; car on  
 „ sait que sans s'aider d'aucun outil de métal,  
 „ on peut faire non-seulement des planches &  
 „ des solivéaux, mais qu'on peut encore les  
 „ unir très-solidement.... Ce qu'on a encore  
 „ objecté pour prouver que Dun-Dornadilla  
 „ n'avoit pu être une forteresse, parce qu'elle  
 „ est commandée par une montagne voisine, ne  
 „ paroît pas avoir plus de force. Des flèches  
 „ lancées de cette éminence, ne produiroient au-  
 „ cun effet; la tour n'en est pas assez voisine pour  
 „ qu'on pût y lancer de grosses pierres, & il  
 „ en eût fallu d'énormes pour endommager ses  
 „ murailles..... Cet endroit a tiré son nom  
 „ d'un roi, à qui nos historiens ont donné ce-  
 „ lui de Dornadilla. Il étoit grand chasseur,  
 „ disent-ils, & fut le premier qui établit des  
 „ loix relatives à la chasse; il régna tranquille-  
 „ ment pendant vingt-huit ans, & mourut deux  
 „ cents trente-trois ans avant Jesus-Christ. ”

Sur la rive méridionale du Dornoch, est une  
 grande tour connue sous le nom de Dun-Alis-  
 haig. M. Cordiner dit que c'étoit jadis un des  
 plus beaux édifices en ce genre. Les murs ont  
 douze pieds d'épaisseur. Il y a au rez-de-chauf-  
 sée quatre chambres qui communiquent par des  
 portes très-étroites. A douze pieds de terre re-  
 gne dans l'intérieur un cordon de pierres assez  
 large, pour qu'on y puisse marcher. Au-dessus  
 sont quatre portes qui conduisent aux apparte-  
 mens du second étage. La cour a vingt-sept  
 pieds de diamètre. Il y a une tradition reçue  
 parmi les habitans, que c'étoit la tour de  
 Fingal.

Outre les descriptions que M. Cordiner nous

donne des différens objets de ses recherches, il a aussi enrichi son ouvrage de quelques extraits traduits de Torsæus, auteur Norvégien, concernant l'histoire ancienne du nord de l'Ecosse; mais comme Torsæus n'a fondé ses récits que sur des traditions antiques, on ne les doit pas regarder comme bien certains. Il a cependant des droits à la confiance du lecteur quand il les appuie sur l'autorité des manuscrits Floteienses; & c'est par-là que M. Cordiner a jetté quelque jour sur l'histoire la plus reculée de l'Ecosse. Ses lettres forment un bon supplément au voyage de M. Pennant, & les belles gravures dont elles sont ornées, leur donnent encore un nouveau prix.

(*Critical Review; Gentleman's Magazine.*)

AN impartial history of the war in America, &c.  
*Histoire impartiale de la guerre d'Amérique entre la Grande-Bretagne & ses colonies, depuis son commencement jusqu'à la fin de l'année 1779.*  
 In-8vo. Londres, chez Faulder 1780.

Cet ouvrage est divisé en deux parties. Dans la première, l'auteur fait l'*Histoire de la découverte de l'Amérique*, par Colomb, & il offre ensuite une description de ce continent, avec un tableau succinct de ce qui s'est passé dans l'Amérique septentrionale, depuis le regne d'Elisabeth, jusqu'à nos jours. Dans la seconde, il expose les motifs de la guerre présente, & passe ensuite à la narration de toutes les expéditions militaires; ce qu'il fait en général avec beaucoup de fidélité. L'ouvrage est orné des portraits de plusieurs généraux Anglois & Américains.

(*Critical Review.*)

POEMS, with notes, &c. *Poèmes, avec des notes ; par Jean Walters, sous-bibliothécaire de la bibliothèque Bodléienne. In-8vo. A Londres, chez Kearsly. 1780.*

Les différentes pieces qui composent ce volume, sont, une préface contenant des remarques sur la nature du poëme historique ; *La Bibliothèque Bodléienne*, poëme accompagné de notes ; une *Epître à M. Talbot, sur ses voyages en France, en Suisse & en Italie* ; des vers sur la mort du Lord Chatham ; la *Vision de la calomnie & de l'innocence* ; une *Ode à la religion* ; des vers à *Miss T\*\*\*. sur ses ouvrages en rocailles* ; une *Chanson aux oiseaux* ; une *Elégie sur la vie* ; deux poëmes latins, le premier sur les progrès de la religion, & le second, intitulé : *la Botanique*, suivi d'un autre poëme descriptif, que l'auteur a composé en société avec son frere.

Dans le premier poëme, dont le sujet est aussi fertile que neuf, l'histoire est entremêlée de descriptions. Les endroits qui nous ont paru le mieux traités, sont : le discours de Sir Thomas Bodley, à l'ouverture de la bibliothèque ; les différens tableaux où l'auteur a personnifié la religion, la justice, l'éloquence, la poésie, la physique, l'antiquité, l'histoire, &c. la description des médailles conservées à la bibliothèque ; l'éloge de Tamerlan & de ses institutions ; (\*) la galerie de peintures & ses ornemens, & le progrès de l'astronomie. Les au-

---

(\*) Voyez le premier article de l'*Esprit des Journaux*, avril, 1780.

tres pieces sont aussi remplies de morceaux excellens; & en général, cette collection de poëmes fait beaucoup d'honneur à l'auteur, surtout quand on fait réflexion qu'il n'a pas encore dix-neuf ans.

( *Critical Review.* )

BIOGRAPHICAL memoirs, &c. *Mémoires biographiques de plusieurs peintres extraordinaires.* In-8vo. A Londres, chez Robson, 1780.

Dans un avertissement qui est à la tête de ces mémoires, l'éditeur nous dit que *le dessein de l'auteur a été de peindre ce que la vie & les mœurs de l'homme présentent de plus frappant, d'une manière plus originale que ne l'ont fait jusqu'ici les auteurs de Nouvelles & de Romans.* Cependant, en dépit de tout ce que l'éditeur peut dire, nous n'avons apperçu dans cet ouvrage aucune connoissance de l'homme. Il ne contient que la vie, les portraits & les actions de quelques fameux peintres qui n'ont jamais existé, tels qu'Aldrovandus Magnus, André Guelph, Og de Bafan, Sucrewaffer de Vienne, Blunderbusiana, & Waterfouchy. L'auteur nous les montre tous engagés dans des aventures peu intéressantes, & fait par-tout mille efforts pour être plaisant.

Le morceau suivant, extrait de la vie de Sucrewaffer, peut donner à nos lecteurs une idée du livre.

» Sucrewaffer fut mis en apprentissage chez  
 » un oncle de sa mere, lequel peignoit les ar-  
 » moiries pour la cour impériale. Sucrewaffer,  
 » charmé de sa situation, apprit, dans un de-  
 » gré éminent, l'art de bien peindre la griffe  
 » d'un lion, & les replis d'une queue de dra-

» gon. Ses aigles sur-tout commencerent à se  
 » faire remarquer, par la justesse des propor-  
 » tions , & la beauté du plumage. Enfin , un  
 » peintre Italien , appelé *Insignificanti* , fut tel-  
 » lement charmé de sa touche délicate , qu'il  
 » résolut d'en faire son élève. Le jeune hom-  
 » me se trouvant bien chez son oncle , qui étoit  
 » dans le chemin de faire sa fortune , & qui  
 » lui avoit promis une part de ses profits ,  
 » lorsque le terme de son apprentissage seroit  
 » fini , ne témoignoît pas une grande envie  
 » de se mettre sous la direction d'*Insignificanti* ;  
 » mais comme ce peintre s'étoit acquis la ré-  
 » putation d'un grand artiste & d'un homme  
 » opulent , ses parens lui ordonnerent d'accep-  
 » ter l'offre qui lui étoit faite , & Sucrewasser  
 » leur avoit toujours obéi. Il demeura donc  
 » auprès de ce nouveau maître pendant deux  
 » ou trois ans , qu'il employa à copier fidèle-  
 » ment ses ouvrages. C'étoit ordinairement de  
 » petits paysages avec des bergers & des ber-  
 » geres , nourrissant leurs troupeaux , & jouant  
 » de la flûte sous les bosquets d'Arcadie. Ces  
 » tableaux plaisoient tellement , & se vendoient  
 » si bien , ) & *Insignificanti* n'en demandoit pas  
 » davantage , ) que Sucrewasser n'avoit d'autre  
 » ambition que celle de son maître. La meil-  
 » leure intelligence regnoit entr'eux , lorsqu'au  
 » bout de trois ans , un petit accident vint la  
 » rompre.

» La princesse Dolgoruki , qui étoit alors à  
 » la cour de Vienne , choisit *Insignificanti* &  
 » son élève pour peindre son épagneul favori ,  
 » dont les oreilles pendantes , & la jolie queue  
 » retroussée , exigeoient nécessairement un por-  
 » trait. *Insignificanti* , avant de commencer l'ou-  
 » vrage , demanda à son élève , d'un ton plein



» de douceur & de condescendance , s'il n'ap-  
 » prouvoit pas le dessein de placer le petit  
 » chien sur un coussin de velours rouge. Sucre-  
 » wasser répondit avec douceur , qu'un coussin  
 » bleu feroit un plus bel effet. Le maître , surpris  
 » de cette opposition de sentimens , haussa le  
 » ton , & dit : oui , mais je prétends y ajouter  
 » une frange d'or , ce qui me fera déployer  
 » toute la perfection de mon art. Sur-tout je  
 » vous recommande de ne pas gâter cette par-  
 » tie du tableau de votre touche grossiere , &  
 » de ne plus soutenir que le bleu est aussi  
 » éclatant que le rouge. Ces derniers mots fu-  
 » rent prononcés avec tant d'énergie , que  
 » Sucrewasser mit son pinceau par terre , &  
 » demanda à son maître la permission de le  
 » quitter. Il ne fit aucune difficulté d'y con-  
 » sentir ; car il craignoit de se voir bientôt sur-  
 » passer par Sucrewasser. Le jeune homme fut  
 » reçu froidement par ses parens , qui le gron-  
 » derent de ce qu'il avoit quitté son maître.  
 » Mais comme ses tableaux étoient d'un aussi  
 » grand débit qu'avant la rupture , leur colere  
 » s'appaîsa , & ils permirent à leurs fils de par-  
 » tir pour Venise , après lui avoir donné leur  
 » bénédiction avec beaucoup de cordialité. «

( *Critical Review.* )

A new history of Gloucestershire , &c. *Nouvelle  
 histoire du comté de Gloucester , comprenant la  
 topographie , les antiquités , les curiosités , l'état  
 du commerce & des manufactures de ce pays ;  
 les chartres de fondation , les revenus des ab-  
 bayes & des autres maisons religieuses ; la fon-  
 dation de l'évêché , avec un précis de la vie des  
 évêques & des doyens ; les noms des patrons &  
 des bénéficiers ; les chartres d'incorporation , &*

#### 404 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*le gouvernement civil de chaque bourg ; la description des lieux où les personnes les plus distinguées de la province font leur résidence ; les généalogies des familles , leurs armoiries & leurs épitaphes ; l'histoire ecclésiastique , civile & militaire de la cité de Glocestre , depuis sa fondation jusqu'à présent : enrichie d'une carte du comté , & de différentes planches qui en représentent les plus belles vues. In-folio. Imprimé à Cirencester , chez Samuel Rudder , 1779 , & se vend à Londres , chez Crowder.*

Le titre de l'ouvrage nous dispense d'en donner une notice plus détaillée.

**A** discours delivered to the clergy of the archdeaconry of Ely , &c. *Discours prononcé devant le clergé de l'archidiaconé d'Ely ; par Richard Watfon, docteur en théologie, & membre de la société royale. In-4to. A Londres, chez Rivington, 1780.*

Le savant auteur de ce discours y propose un plan, dont l'exécution pourroit servir aux progrès de la littérature orientale ; il y fait voir tous les avantages qui résulteroient de la traduction des manuscrits orientaux , & d'une connoissance exacte des auteurs Arabes , Persans , & Chinois.

» Nous ne connoissons presque rien , dit-il ;  
 » des trésors littéraires de l'Orient ; mais  
 » ce n'est pas une raison qui doive nous décou-  
 » rager. Les proverbes & les poèmes ont leur  
 » grace & leur usage ; mais la connoissance de  
 » la littérature orientale peut nous être d'une  
 » plus grande utilité qu'on en peut attendre de

» pareils ouvrages. Nous devons l'algebre aux  
 » Indiens & aux Arabes. Si la chymie, la mé-  
 » decine, l'histoire-naturelle, la géographie, &  
 » les autres sciences abstraites ne sont pas nées  
 » parmi ces derniers, au moins les ont-ils cul-  
 » tivées, tandis que le reste de l'Europe étoit  
 » couvert des ténèbres de l'ignorance. On dit  
 » que les Arabes traduisoient en leur langue les  
 » meilleurs ouvrages des autres nations; si cela  
 » est vrai, comme beaucoup de savans le pen-  
 » sent, n'avons-nous pas des raisons de croire,  
 » qu'il s'est conservé chez eux des traductions  
 » d'ouvrages grecs, latins, égyptiens & chal-  
 » déens, dont les originaux sont perdus? Il n'est  
 » point de langue, pas même celle des Grecs  
 » après les conquêtes d'Alexandre, qui se soit  
 » autant répandue que l'arabe après les victoires  
 » de Mahomet.

Le célèbre docteur Hyde, dans son discours;  
*De linguæ arabicæ antiquitate*, nous apprend qu'un  
 ambassadeur du roi de Maroc l'assura que dans  
 son pays il y avoit une bibliotheque, contenant  
 100,000 volumes en langue arabe, & une autre  
 qui en contenoit 200,000. Leo Africanus ne parle  
 point de ces bibliotheques, dans sa description  
 de l'Afrique. Mais il faut observer qu'il l'é-  
 crivit vers l'an 1526, cent cinquante ans avant  
 le tems où le docteur Hyde reçut cette infor-  
 mation de l'ambassadeur. Néanmoins on peut  
 croire avec raison que le nombre des livres dont  
 parloit son excellence est exagéré.

Quoi qu'il en soit, M. Watson pense que des  
 traductions des manuscrits orientaux, que nous  
 possédons, seroient un objet digne de l'atten-  
 tion des universités de l'Europe.

» Nous avons, ajoute-t-il, dans nos biblio-  
 » theques d'Angleterre, des centaines de volu-

» mes, la France, la Hollande & l'Italie en  
 » possèdent un grand nombre ; & la seule biblio-  
 » theque de l'Escorial, si nous en jugeons par  
 » le catalogue publié dernièrement, nous ré-  
 » compenseroit abondamment de nos peines. Il  
 » faudroit former une société de personnes inf-  
 » truites, & qui s'occuperoient à traduire les ou-  
 » vrages écrits dans ces langues. Sans entrer  
 » dans un long détail sur la méthode nécessaire  
 » pour exécuter un tel projet, je ne puis m'en-  
 » pêcher d'observer qu'un pareil établissement  
 » formé à Cambridge, ajouteroit beaucoup à  
 » la gloire de son université, & qu'il mettroit  
 » les savans de toute l'Europe à portée de con-  
 » noître un nombre de monumens précieux, dont  
 » nous n'avons encore qu'une connoissance im-  
 » parfaite. D'ailleurs la difficulté de l'entreprise  
 » n'est pas si grande qu'on pourroit le croire,  
 » quand on considère ce qu'a pu faire l'indus-  
 » trie du docteur Kennicot, dans la révision  
 » des manuscrits hébreux de l'ancien testament.  
 » Si un seul homme a pu exécuter un pareil ou-  
 » vrage, que ne peut-on pas attendre des efforts  
 » d'une société qui n'auroit qu'un seul objet de  
 » son travail. Mais il ne suffiroit pas d'établir  
 » en Angleterre une société pour se procurer  
 » la traduction des manuscrits orientaux qu'on  
 » possède en Europe. Il faudroit encore en-  
 » voyer des personnes en Perse, dans l'Inde,  
 » à la Chine, dans toutes les parties du globe  
 » pour y recueillir ceux qui existent encore. Car  
 » c'est une réflexion bien mortifiante pour nous,  
 » que nous sommes peu instruits de l'histoire  
 » du genre humain, sur-tout quand il est pro-  
 » bable que nous pouvons la mieux connoître.  
 » La main du tems a mutilé les plus précieux  
 » monumens de l'antiquité, & le peu qui a pu

» lui échapper , a été détruit par le ravage de  
 » la guerre. La malheureuse ambition de quel-  
 » ques scélérats nous a condamnés à une igno-  
 » rance irrémédiable , relativement aux intérêts  
 » mutuels des nations , à la population primitive  
 » du globe , & aux progrès des sciences parmi  
 » les hommes. Cependant il reste beaucoup à  
 » faire. L'Europe ne fait que sortir de la bar-  
 » barie ou elle étoit plongée , & il peut y avoir  
 » en Asie quelques contrées où le progrès des  
 » arts & la culture des sciences n'ont point  
 » souffert d'interruption. “

Il ajoute : » Nous avons des raisons solides  
 » de croire que si nous pouvions avoir les an-  
 » ciennes histoires de l'Indoustan , du Thibet , de  
 » Siam & de la Chine , elles seroient dignes  
 » de notre attention. Car si la perfection des  
 » manufactures est un signe de civilisation , nous  
 » savons que les Indiens & les Chinois étoient  
 » autant supérieurs aux plus anciens peuples de  
 » l'Occident , dans l'art de teindre les étoffes ,  
 » de faire la porcelaine , & de travailler la  
 » soie & le lin , qu'il le sont encore aujour-  
 » d'hui à nous ; & si l'on me permet de tirer  
 » des conclusions de ces édifices immenses qui  
 » subsistent encore , & des inscriptions qu'on  
 » lit dans différentes pagodes , on peut assurer  
 » hardiment qu'il n'est point dans le monde au-  
 » cun pays qui conserve plus de vestiges d'an-  
 » tiquité , tant pour les arts & les sciences , que  
 » la civilisation , que la presqu'île de l'Inde  
 » depuis le Gange jusqu'au Cap Comorin.

Le savant auteur continue en montrant qu'une  
 traduction des écrits orientaux peut servir à ré-  
 pondre aux objections qui ont été faites contre  
 l'autorité de Moïse , & tirées principalement de  
 la haute antiquité des histoires de l'Orient , &

du silence de leurs auteurs sur le déluge universel.

Plusieurs savans, tels que Grotius , Bryant , Catcott , &c. ont prouvé évidemment , qu'une tradition concernant un déluge , s'étoit conservée dans toutes les parties du monde , excepté dans l'Inde & à la Chine. N'est-ce donc pas là une raison , dit l'auteur , d'attendre que nous connoissions bien ces pays , pour affirmer positivement qu'il n'y existe point de semblable tradition , sur-tout quand on fait que les auteurs varient sur cet objet ? Si nous pouvions trouver dans les histoires des nations orientales des traditions aussi certaines concernant un déluge , qu'on en trouve dans celles des autres peuples , ne seroit-il pas raisonnable d'acquiescer à ce que dit Moïse du déluge universel , & de la dispersion des descendans de Noé sur la terre , malgré les difficultés qui se présentent dans la maniere d'expliquer comment ce déluge inonda le globe ? Mais outre cette tradition unanime concernant un déluge , & dont la vérité est bien établie dans ce qui nous reste de l'histoire des premiers tems , on pourroit encore attendre de nos recherches des preuves d'une origine commune. Telles sont celles qui se tirent de la ressemblance de certaines coutumes générales. L'olivier , observe encore M. Watfon , étoit un signe de paix , non-seulement chez les Grecs & les Romains , mais aussi chez les habitans des Alpes qui se présenterent à Annibal dans son passage ; chez les Américains qui s'offrirent à Colomb ; chez les autres Barbares dont Dampier fait mention , & chez les habitans des isles du sud découvertes par nos derniers navigateurs. Il parle de la coutume généralement répandue d'immoler des victimes humaines , d'adorer les  
serpens,

serpens , de sonner de la trompette pendant les éclipses , &c. sur-tout il remarque une conformité singulière entre les usages des Egyptiens & des Péruviens. Comparez les Egyptiaques de Witsius avec l'histoire du Perou par Garcilasso de la Vega.

Le projet du docteur est certainement grand , & bien digne qu'on se donne des peines pour l'exécuter ; mais il n'y a que l'expérience qui puisse déterminer les avantages qui en résulteroient. La langue arabe est la source principale des connoissances qu'on peut acquérir sur l'Orient. Cependant lorsqu'on fait attention à ce qu'Erpenius , Gelius , Pococke & plusieurs autres nous ont fait connoître des auteurs Arabes , des histoires d'Elmacin , d'Aboulpharage , & d'Eutyche , des ouvrages géographiques d'Aboulpheda & de Gabriel Sionite , des œuvres d'Averroës & d'Avicenne , on n'a guère lieu de croire que notre attente puisse être remplie.

( *Critical Review.* )

## A L L E M A G N E.

DIE funf Bucher Mose , &c. *Les cinq livres de Moïse , traduits pour l'usage des Juifs Allemands ; par M. Moses Mendelssohn.* I liv. A Berlin , chez Nicolai , 1780 , petit in-8vo. de 333 pag.

M. Mendelssohn ayant dessein de faciliter aux Juifs Ailemands , l'étude de l'écriture sainte , a résolu de faire réimprimer le texte hébreu du Pentateuque , accompagné d'une traduction allemande de sa façon , en caracteres juifs , & d'un commentaire en langue rabbinique. Un échan-

Tome X.

S

tillon qu'il en a donné , a été généralement applaudi : ainsi tout l'ouvrage sera mis au jour successivement. Pour contenter plusieurs sçavans qui ont désiré qu'une partie si essentielle de la bible , ainsi travaillée , fût aussi imprimée en caractères allemands , il vient de publier , au gré de leur désir , le premier livre de Moïse , les autres devant suivre de même de foire en foire. L'éditeur de cette impression allemande n'est point M. Mendelssohn même , mais un anonyme , qui est aussi auteur de la préface. Quant au commentaire rabbinique , il n'est pas entièrement de M. Mendelssohn , quoiqu'il contienne plusieurs de ses notes ; mais il en a confié la rédaction à M. Salomon de Dubne , sçavant Rabbín , qui a joint quelquefois ses propres observations à celles qu'il a choisies dans les interprètes Juifs. Un jeune sçavant Juif en prépare sous les yeux de M. Mendelssohn , un extrait dont il retranche ce qui intéresse peu les Chrétiens.

*GEBETE für studierende , &c. Prières à l'usage des écoliers , ceux principalement qui étudient dans les écoles latines. On a joint quelques prières pour certaines fêtes , comme un essai pour perfectionner la liturgie ; par M. Seiler. A Erlang , chez Schleich , 1780. In-8vo. de 12 feuilles & demie.*

Le zèle de M. Seiler pour l'avantage de la jeunesse , est connu par plusieurs bons ouvrages. Tout n'est pas à changer dans la liturgie : par exemple , on trouve très-belle la prière du matin , qui se lit tous les dimanches avant le service , dans les églises réformées des états prussiens.



Le nouveau livre de chant dont l'éditeur est inconnu, à l'usage des églises luthériennes, du comté de Hanau, en 1 alph. 16 feuell. in-8vo. est fort loué des journalistes de cette communion.

PREDIGT, &c. *Sermon prêché en l'honneur de la mémoire de la princesse douairière de Prusse; par M. Troschel, prédicateur de St. Pierre de Berlin.* A Berlin, 1780. In-4to. de 4 feuell. ( 4 gr. )

L'orateur y trace un portrait fidele du caractère de la princesse regrettée, avec l'éloquence qui lui est ordinaire. Il y a joint deux autres sermons également touchans.

UEBER den religions Zustand, &c. *De la situation de la religion dans les états du roi de Prusse, depuis le gouvernement de Frédéric le-Grand; par M. Ulrich, prédicateur de la Charité à Berlin.* IVE. vol. A Leipzig, chez Weigand, 1780. In-8vo. d'un alphabet 5 feuell. & dem. ( 1 thaler 4 gr. )

Nous sommes encore en arriere pour le compte à rendre du troisieme volume. Chaque chose aura son tour. En attendant, on saura qu'on trouve dans ce IVE. plusieurs faits touchant l'université de Königsberg, sans qu'il soit question de son état présent, & touchant le foci-nianisme en Prusse, qu'on peut lire également dans l'histoire de l'université de Königsberg, par Arnold; sur les communautés des Réformés en Silésie, aux duchés de Cleves & au comté de la Marc; la juridiction du Rabbín supérieur de Berlin, &c. Ce n'est pas encore le dernier.

ENGELBERTI Klupfelii , Augustiniani Friburg.  
 theologi vetus bibliotheca ecclesiastica , &c.  
*Ancienne bibliothèque ecclésiastique ; par Ingle-*  
*bert Klupfel , de l'ordre de St. Augustin. A*  
*Fribourg en Brisgau , chez Wagner , 1780.*  
*In-8vo. de 16 feuil. ( 1 reichthaler. )*

Ce titre semble annoncer un recueil d'ouvrages qui n'auroient point encore été imprimés. Rien de cela. C'est la vie de Kerer , fondateur du college de Sapience à Fribourg , mort en 1507. Ce sont les actes des synodes de Wurzburg , des années 1452 & 1453 , qui se trouvent déjà dans le Ve. tom. des *Concilia Germ.* de Harzheim , &c.

GESCHICHTE des Deutschreich , &c. *Histoire de*  
*l'Empire d'Allemagne ; par M. Heinrich. A*  
*Riga & à Leipzig , 1778--1779. 3 vol. grand*  
*in-8vo. ensemble de plus de 1500 pag.*

Cette histoire va jusqu'à la paix d'Hubertsbourg en 1763 , & mérite réellement le nom d'histoire d'Allemagne , quoique l'histoire des empereurs y lie naturellement le récit. L'auteur ne manque point les occasions d'y faire bien connoître l'origine & les progrès de la constitution de l'Empire , de relever les hypotheses contraires à la vérité historique que des publicistes partiiaux ont imaginées , & de marquer les changemens survenus dans les maisons & les états divers , autant qu'ils ont influé dans l'Empire. Le plan n'est pas neuf ; mais il est net & bien exécuté. L'histoire est divisée en sept périodes ; la première , renfermant l'origine des peuples dont les Allemands sont issus , avec la

description de leurs mœurs & de leurs demeures, suivant les opinions les plus modernes & les plus vraisemblables; les révolutions des Cimbres & des Romains en Allemagne, jusqu'à l'invasion des étrangers au 7<sup>e</sup>. siècle, qui y ont fondé des états; l'histoire de la monarchie des Francs sous les Mérovingiens; & l'histoire de la maison Caroline, jusqu'à son extinction au commencement du dixième siècle. La seconde & la troisième période étant remplies par les événements du moyen-âge, depuis l'empereur Conrad I, jusqu'à Frédéric III, l'histoire moderne occupe les 4 autres périodes toutes contenues dans le second & le troisième volume. Tout ce qu'il y a de plus intéressant, se trouve concentré en cet abrégé correct & sans obscurité. C'est pour la jeunesse qu'il est destiné; mais des gens plus avancés en pourront profiter, il est agréable à lire. Chaque volume, quoiqu'assez mince, coûte un écu & demi d'Allemagne, les 3 ensemble environ 22 liv. de France. Les journaux s'en plaignent. Voyez entr'autres, *Neueste Literatur der Geschichtkunde*; par M. Meusel, 5<sup>e</sup>. part. à Erfurt, chez Keyser.

BESCHREIBUNG des Portugiesischen America von Cudena. *La description de l'Amérique Portugaise de Cudena, manuscrit espagnol de la bibliothèque de Wolfenbutel, mis au jour par M. le conseiller Lessing, avec les observations de M. Leiste, recteur de l'école ducale de Wolfenbutel. A Brunswick, de l'imprimerie de la maison des Orphelins, 1780. In-8vo. de dix feuil. ( 8 gr. )*

Quelque peu étendue que soit la description espagnole de Cudena, avec la traduction alle-

#### 414 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

mande, c'est, au jugement de la *Gazette savante de Halle*, la plus exacte & la plus complete qu'on ait sur le Brétil : ainsi les éditeurs seroient dignes de reconnoissance, quand même ils l'auroient publiée toute nue. Mais M. Leiste, dont la description de l'Amérique Angloise a fait connoître les talens en pareil genre, l'a tellement enrichie de ses observations, qu'il en a beaucoup augmenté l'intérêt. Cudena adressa son écrit en 1634, au comte d'Olivarez.

BEYTRAEGE zur geschichte der Erfurter handlung. *Mémoires pour l'histoire du commerce d'Erfurt* ; par M. le baron de Dalberg. A Erfurt, chez Keyser, 1780. In-4to. de 7 feuell. (4 gr.)

Ce mémoire, quoiqu'imprimé d'avance & séparément, paroît appartenir aux mémoires de l'académie électorale d'Erfurt, où il a été lu par son illustre auteur. Il passe pour le fruit de recherches soigneuses dans un grand nombre d'écrits imprimés & non-imprimés, & pour être rempli d'observations politiques. Nous n'en connoissons encore que le titre & la réputation.

BOHUSLAI Babini e S. J. Bohemia docta, &c. *La Bohême savante, ouvrage posthume du jésuite Balbin, mis au jour & enrichi de notes* ; par Raphaël Ungar, chanoine régulier prémontré du Mont-Sion, garde des médailles & professeur en théologie. 1ere. partie. 1776. Il part. 1778. A Prague, de l'imprimerie de S. Clément. En tout 1 alph. 16 feuell. gr. in-8vo.

Balbin, mort en 1689, avoit destiné cet ouvrage pour être le IXeme. livre de sa premiere décade des *Miscell. hist. Bohem.* mais il étoit

demeuré jusqu'à cette publication en Ms. La premiere partie donne en 26 chapitres l'histoire de l'université de Prague, fondée l'an 1348, par Charles IV, avec une relation des plus anciennes écoles de Bohême par maniere de supplément. Cette histoire vient un peu tard, après celle de Voigt, dans les mémoires d'une société particuliere de Bohême. Une maladie de l'éditeur ayant retardé l'impression de la IIe. part. le pere Candide de Ste. Thérèse, Augustin & bibliothécaire de St. Wenzel, dans la ville neuve de Prague, a abusé de ce délai pour faire imprimer de son chef une copie de la IIe. & IIIe. parties, en portant dans la préface un jugement défavorable de M. Ungar. La continuation du pere Candide fourmillant de fautes, n'a pas détourné M. Ungar de donner la sienne, dans laquelle il a admis les meilleures notes du pere Candide, qui ayant taché d'arrêter l'édition de M. Ungar, s'est attiré une dure réprimande du gouvernement. L'impudence du pere Candide à s'emparer du travail des autres a été jusqu'à transcrire presque mot à mot la préface de M. Fischer, conseiller de commerce à Iena, placée à la tête de la 6eme. édition de l'*Introd. in notit. rei litter.* de Struve; la vie de Balbin & celle de plusieurs savans de Bohême, dans l'*Effig. erud.* Quoi qu'il en soit, la IIe. partie de l'éd. de M. Ungar, contient XII articles. 1. Le dénombrement des auteurs historiques touchant la Bohême. 2. Les auteurs illustres par leur naissance ou leur dignité. 3. Les prélats & autres ecclésiastiques. 4. Les théologiens, canonistes, &c. 5. Quelques jurisconsultes, les médecins, mathématiciens, philosophes, &c. 6. Les orateurs, historiens & poètes. 7. Plusieurs écrivains qui ne sont point compris dans les classes précédentes.

## 416 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tes. 8. De plusieurs savans de l'université Caroline. 9. Des Hérétiques. 10. Des femmes savantes de Bohême. 11. Des personnages nés en Bohême, Moravie & Silésie, qui se sont distingués dans quelques universités de l'Europe. 12. Des auteurs jésuites de la province de Bohême. Dans la préface du pere Candide & les observations de M. Ungar, on trouve des nouvelles intéressantes de la vie & des écrits de Balbin, avec des anecdotes concernant la tyrannie des censeurs de livres de son tems, qui ont exigé dans ses histoires des corrections qui lui ont fait dire : je n'ai pas appris à écrire le faux & je n'ose écrire le vrai. Les notes de M. Ungar sur la seconde partie, au nombre de 426, serviront beaucoup à une nouvelle édition du dictionnaire de Joecker. La IIIeme. partie traitera, en 14 chapitres, des Mss. de Bohême.

LEHRE von der staatswirthschaft zu den vorlesungen, &c. *Leçons d'économie politique à l'usage des hautes écoles de Lautern ; par M. le conseiller Schmid, professeur public ordinaire aux hautes écoles de Lautern, & membre de la société électoral Palatine de physique & d'économie. A Mannheim & à Lautern, de l'imprimerie de la société. 1780. 2 vol. in-8vo. ensemble de 776 pag.*

M. Schmid, qui dans ses précédentes leçons s'est servi de l'*Essai sur la législation* de l'auteur des *Réveries philosophiques*, & des *Observations économiques* du comte Veri, a voulu publier un ouvrage qui lui fût propre, sans néanmoins trop s'écarter des anciennes maximes fondamentales. Il estime & recommande l'*Economie* de Generosi, la *Politique* de Stewarts, l'*Esprit des*

*Loix* de Montesquieu ; mais il a cru que leur mérite ne le dispensoit pas de travailler à un ouvrage entièrement analogue à ses auditeurs. La religion & les mœurs si souvent oubliées , lorsqu'il s'agit de politique , sont les premiers objets de ses considérations , d'où il descend à la liberté , aux biens , aux loix , & leur manutention , inférant une partie de l'*Essai* d'Iselin sur la législation , dans son ouvrage. Il rappelle tout à l'idée de l'économie domestique & à celle d'une machine dont les différens colleges & offices sont les roues. Il prétend qu'il ne tient qu'à ceux qui ont l'administration des états d'y mettre l'éducation sur un meilleur pied , en honorant & en récompensant mieux les maîtres. Nous tâcherons de revenir à ce livre classique , écrit avec autant de clarté que de solidité.

UEBER gefaengnisse und zuchthaufer. *Des prisons & des maisons de correction , ouvrage extrait de l'anglois d'Howard , avec des additions & des observations ; par M. Koester. A Leipzig , chez Weygand. 1780. In-8vo. d'environ un alphabet. ( 20 gr. )*

On fait que l'auteur Anglois a deux fois parcouru la France , la Suisse , l'Allemagne , la Hollande & les Pays-Bas , pour y examiner l'état des prisons & des maisons de correction , afin de se mettre en état de proposer les moyens de rendre plus supportable le sort des coupables ou des malheureux qui y sont détenus. Les additions regardent particulièrement l'Allemagne. On y loue les prisons de Strasbourg , de Mayence , de Hanau , de Cassel , de Mannheim , de Hanovre , de Lunebourg , de Hambourg , de Brême & de Zell. Deux planches représentent

## 418 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

le plan d'une grande prison dans une ville suivant l'idée de l'auteur, celui d'une petite en campagne, & la maison de force de Gand.

BRIEFVE ueber das moenchswesen. *Lettres sur la monasticité, écrites à un ami par un curé catholique.* IIe. vol. In-8vo. de 323 pag. 1780.

Il y a plus de neuf ans que le 1er. volume a paru. On n'en parle que pour avertir qu'elles sont anonymes & sans nom de lieu, ni d'imprimeur : ce qui suffit pour les faire justement regarder comme un libelle qui ne mérite aucune foi touchant les obscénités & les autres calomnies dont il charge des hommes d'un état saint.

COMMENTATIONES societatis regiæ scientiarum Gottingensis. *Mémoires de l'académie royale des sciences de Goettingen, pendant l'année 1779.* IIe. vol. A Goettingen, chez Dietrich 1780. grand In-4to.

La préface, qui est de M. Heyne, contient ; comme de coutume, l'histoire de la société pendant l'année 1779, où l'on n'oublie pas de faire mention des membres morts, & de ceux qui les remplacent. Dans la classe de physique il y a six mémoires. 1. de M. Murray sur plusieurs plantes étrangères remarquables dans le jardin des plantes de Goettingen. 2e. de M. Richter, contenant des observations sur le cancer de poitrine & la cataracte. 3e. de M. Gmelin, sur la couleur bleue du verre & les matieres vitrées d'anciens monumens. 4e. de M. Beckmann, de la laque préparée avec du rouge & des baies de phytolaque. 5e. de M. Wrisberg, des observations sur des nœuds en forme de demi-lune nés



au bas-ventre. 6e. de M. Acrel, directeur-général des hôpitaux de Suede, l'histoire de quelques tumeurs rares à la jointure & à la paume de la main. Dans la classe de mathématique, de M. Kaestner, de la méthode de se servir des fils des télescopes, de maniere qu'ils ne soient point paralleles au mouvement diurne, pour l'usage des observations solaires. De M. Meister, sur les essais de divers écrits pour découvrir le calcul différentiel la meilleure méthode de fortification. Dans la classe d'histoire & de philologie de M. Walch, un mémoire sur Hystape; de M. Meiners, son 3e. traité sur Zoroastre; de M. Gatterer, de l'époque de l'emploi de la langue allemande dans les diplômes; de M. Heyne, sur la théogonie d'Hésiode. Dans la classe des antiquités, 2 mémoires de feu M. Murrai, sur les Runes. La plupart de ces traités ont été rappelés dans l'*Esprit des journaux*, en y rendant compte des assemblées où ils ont été lus.

HERMENIGILDI Pini de venarum metallicarum excoctione. *Traité de la coction des métaux.* 1er. vol. A Vienne, chez Krauff 1780. In-4to. de 275 pag. & 24 planches de fig. dédié à l'archiduc Ferdinand.

C'est une introduction à la minéralogie écrite en bon latin. L'auteur y fait usage des écrivains Allemands, excepté Peithner & Ferber, qu'on ne voit point qu'il connoisse. Il réfute quelquefois Buffon. Considérant avec peine la perte des scories de fer, il voudroit qu'on en fît des tuiles, & il enseigne les procédés qu'il faudroit suivre. L'art de mêler & de combiner les métaux, ne lui paroît pas épuisé.

## 420 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

DELECTUS dissertationum medicarum Ienenfium;  
*Choix de dissertations de médecine d'Iena.* A  
Altenbourg, chez Richter, 1779. Grand in-4to.  
de 262 pag. [1 rthlr. 12 gr.]

M. Gruner qui en est l'éditeur, a recueilli dans ce volume, 17 écrits estimables de divers médecins. Il y en a un de Baldinger des unions du quinquina & de la manière de l'administrer; un de Held, des unions du camphre; un de Wolf, des semences des fougères, &c.

BEITRAEGE zur geschichte der Erfindungen, &c.  
*Mémoires pour servir à l'histoire des inventions ;*  
par M. Bergmann, profess. d'économie à Goettingen. A Leipzig, chez Kummer, 1780. In-8vo. de 148 pages.

Il s'agit des inventions de la tenue des livres à l'Italienne, de la machine à copier promptement la parole, de l'éclaircissement des rues, des plus anciens privilèges de la censure des livres, de la dorure sèche, &c.

Il paroît une seconde édition augmentée, de l'*Introduction à la technologie*, par le même auteur, *Anleitung zur technologie*, in-8vo. de 515 pages. Ouvrage bien reçu.

VOLLSTAENDIGE anleitung in einer systematischen pomologie. *Introduction à un système de pomologie complete, propre à donner une exacte connoissance de la nature, des qualités & de la différence de toutes les sortes de fruits.* I. partie traitant des pommes. A Leipzig, chez Junius, 1780. In-fol. d'un alpha. 6 feuil. avec une planche.

Quoique M. Manger, inspecteur des planta-

tions à Postdam, ait vingt ans d'expérience dans la culture des arbres fruitiers, il invoque néanmoins les conseils des amateurs pour la perfection de l'ouvrage qu'il a commencé. Il divise les pommes en trois classes générales, les plates, les hyperboliques, parce que coupées en deux, elles représentent la ligne nommée hyperbole; & les paraboliques. Chaque classe est subdivisée en unies, ridées, & à côtes. Autant qu'on l'a pu, leurs noms sont rapportés en latin, allemand, françois, anglois & hollandois. Leur bonté & leur degré de mérite sont spécifiés.

JOSEPHS von Boslarn von moos, &c. *Critique des conducteurs du tonnerre; par M. de Boslarn, professeur de physique & de mathématique à Amberg.* A Amberg, 1780. In-8vo.

Cet ouvrage est le sentiment motivé de l'auteur sur le conducteur du tonnerre, que la régence d'Amberg a désiré de lui l'an passé, à l'occasion de ce que l'église de sainte Marie près de la ville, a souvent été frappée du tonnerre. M. Hemmer, au mois de juin des *Rheinische Beytraege*, croit ce conducteur insuffisant pour l'en garantir entièrement.

GESCHICHTE der flussconchylien. *Histoire des coquillages de riviere, principalement de ceux qui vivent dans les eaux de Thuringe; par M. Schroeter, premier diacre de St. Pierre & St. Paul à Weimar.* A Halle, chez Gebauer. 1779. Grand In-4to. de 434 pag. avec onze planches enluminées. (4 thalers 8 groschen.)

C'est le plus travaillé des ouvrages de l'auteur. Il n'y manque rien de ce qu'on rencontre dans les écrits les plus rares & les plus précieux sur ce sujet qu'il a réellement épuisé. L'histoire

## 422 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

littéraire des écrivains & de la connoissance des coquillages, qui occupe 79 pag. semble fort complète. Les figures, qui sont du sieur Capieux, sont fidelles, excepté celle de la *Mya corrugata*.

PROCESSUS instantiæ restitutionis in integrum adversus quorundam judicum sententias & decreta.... Descriptio. *Description de la maniere de procéder pour obtenir une entiere restitution suivant le droit ancien & nouveau & les réglemens de la chambre impériale par Eifenhart, nouvelle édition augmentée & enrichie de notes ; par M. Eifenhart conseiller du duc de Brunswick. A Halle chez Hemmerde, 1780. In-8vo. d'un alphabet.*

Réimpression soignée par un petit-fils, d'un bon ouvrage de pratique composé en 1674, dont il s'est fait une nouvelle édition en 1685. Comme il n'est pas entre les mains de tout le monde, on en indiquera les chapitres 1. Les différentes significations du terme procès & sa signification en ce lieu. 2. Ce que c'est qu'une instance, son commencement & sa fin. 3. Les différentes significations du terme restitution ; qu'est-ce qu'une restitution entiere, & son origine suivant le droit naturel. 4. Quelles sont ses especes. 5. De la restitution en entier contre une sentence interlocutoire. 6. De la restitution en entier contre un jugement rendu parties ouïes. 7, 8. A quoi on doit avoir égard dans la demande en restitution & la maniere d'y procéder. 9. De la maniere de terminer cette procédure.

JURISPRUDENTIÆ diplomaticæ specimina - sex.  
*Six essais de jurisprudence diplomatique ; par*

M. Pfeffel. A Strasbourg, chez Heitz, 1779.  
In-4to. de 46 pag.

L'auteur tient de son pere, archiviste célèbre; & de M. Godefroi, archiviste du roi à Lille, un grand nombre de diplômes qu'ils ont copiés dans les chartiers des Pays-Bas François, en les compulsant par ordre de la cour de France. Si le public agréé ce modele, on fournira une suite. Sans doute qu'on trouvera aussi dans la chronique de M. Kluit l'acte touchant les plaintes du jeune Florent, comte de Hollande, contre son oncle & tuteur qui, en 1256, avoit mis dans la mouvance de Flandre, son fief, auparavant immédiat de l'Empire.

UEBER todes strafen gegen moerder. *De la peine de mort contre les meurtriers*; par M. Tittel, conseiller ecclésiastique de Bade & professeur à Carlsruhe. A Francfort, chez Warrentropp & Wenner, 1780. In-4to. de 40 pages.

Il s'agit là principalement de la punition du meurtre des enfans. L'auteur prétend que sur ce point, la loi de Moïse a été confirmée par J. C. au chap. 5 de S. Mathieu. Comment peut-on soutenir une pareille assertion? J. C. ne s'est jamais mêlé des peines temporelles, & n'a jamais dit un mot de celle de mort dont M. Tittel ne veut pas qu'on fasse grace.

VORBEREITUNG zu der heutigen in teutschland ublichen gemeinen criminalrechts Gelartheit. *Introduction à l'étude du droit criminel communément en usage dans l'Allemagne*; par M.

## 424 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

le professeur Koenig. A Halle chez Curt ;  
1780. In-8vo. de 24 pag.

M. Koenig a composé ce petit traité pour préparer ses élèves aux leçons qu'il leur dicte sur les *Instit. jur. Criminalis* de Koch. Rien ne doit échapper de ce qui est écrit sur la matière criminelle, dans un moment où les juriconsultes sont invités par des prix à s'en occuper. On trace ici en abrégé l'histoire du droit criminel, & on indique les livres les plus nécessaires pour en acquérir la connoissance.

GEDANKEN wie man den schulern das geful des wahren von anfang an beibringe. *Pensées sur la maniere d'inspirer de bonne-heure aux enfans le sentiment du vrai ; par M. le baron de Furlenberg, ministre d'état. A Munster. 1780. une feuille in-4to.*

L'exposé des sentimens de l'illustre auteur est en même tems celui de la méthode qu'il a établie à Munster pour l'instruction de la jeunesse dans les écoles. Il faut qu'avec les mots les enfans prennent une juste idée des choses : pour cela elles leur doivent être décrites avec une précision géométrique ; & toutes celles qui sont sensibles doivent leur être montrées réellement ou en figure. Il y a plus de difficulté pour les idées abstraites & immatérielles ; c'est pourquoi le détail est plus étendu sur la méthode de les faire concevoir. Les étudiants sont préparés dans les basses classes par la géométrie à la logique & aux hautes mathématiques.

UNTERHALTUNGEN mit meinen schulern , &c.  
*Entretiens avec mes élèves ; par M. Moritz, &c.*

Ier. vol. A Berlin, de l'imprimerie de Spener, 1780. *In-8vo.* de 248 pag.

On trouve ici réunis plusieurs entretiens que l'auteur avoit déjà fait imprimer avec d'autres qui n'avoient point encore vu le jour. Ils sont tous recommandables par le choix des sujets, la clarté des idées, la simplicité & la netteté des expressions, tous à la portée de ceux à qui ils sont destinés. Il y en a sur l'amour de Dieu, le bon emploi du tems, la mort, le bon usage des biens de la terre, la société des bons avec les méchans, tous moraux, excepté un sur la parole. La suite se fait désirer.

LEBEN, thaten und meinungen des D. Jo. Peter Menadie. *La vie, les actions & les pensées du docteur Ménadie.* 3e. partie. A Halle, chez Gebauer, 1780. *In 8vo.* de 274 pag.

On annonce que le 4e. vol. doit terminer cet ouvrage. Ce 3e. est plein de réflexions sur les avantages & les désavantages des académies, matiere à laquelle il y aura encore un supplément dans le 4e.

LEBENSGESCHICHTE des Hrn. Hofr. Joh. Ernst Immanuel Walch. *La vie de feu M. Emmanuel Walch, avec son portrait gravé; par M. Schmid.* A Iena, chez Mauke, 1780. *In-8vo.* de 91 pag.

M. Schroeter, archidiacre à Weimar, est l'auteur de cet éloge. Le sujet a fourni à l'orateur, car M. Walch étoit très-versé dans les antiquités, ayant beaucoup voyagé & entretenu correspondance avec les savans les plus illustres

qu'il connoissoit personnellement. Le duc de Weimar a acheté son cabinet d'histoire-naturelle & ses livres, & les a placés dans son château, où il forme un *muséum* académique, sous la garde de M. le professeur Loder, qui a acquis pour lui-même le recueil d'anatomies & de préparations physiologiques, que M. Walch avoit lui-même composées. L'honorable hospitalité que M. Walch a exercée à Iena, envers ses amis & les étrangers connus, n'est pas un de ses moindres mérites.

LITTERARISCHE almanach der Deutschen. *Almanach littéraire des Allemands*; par M. le professeur Eyting. A Goettingen, chez la veuve Vandenhoeck, 1779. In-8vo. de 206 pag.

Ce morceau contient la littérature de la philosophie, des sciences & des arts, & il est arrangé avec autant de soin que les précédens.

DIE Reisen des Cyrus. *Les voyages de Cyrus*; traduits du françois en allemand; par M. Claudius. A Breslau, chez Lowe, 1780. In-8vo. d'un alph. 5 feuell. (1 rthlr.)

Ce roman, qui a été écrit en françois & en anglois par son auteur, M. Ramsay, n'avoit pas apparemment encore été mis en allemand. Il renferme la moëlle de la philosophie & de la théologie des anciens peuples. Beaucoup de personnes le placent au moins à côté du Télémaque d'un archevêque, quoiqu'il ne soit pas aussi répandu, peut-être parce que l'auteur n'étoit pas si qualifié.

P. S. Dans le moment nous recevons les mémoires de l'académie d'Erfurt, dont nous rendrons un compte circonstancié.



---

# TABLE

## DES

### MATIERES

Contenues dans ce Volume.

- E**SSAI sur l'histoire , en trois épîtres à Edward Gibbon ; avec des notes , par William Hayley. Pag. 3
- Mémoire à consulter & consultation chymico-médico-légale , signé Alphonse le Roy , docteur-régent de la faculté de médecine de Paris , &c. Pièces jointes à un mémoire pour le sieur Brayer , marchand brasseur à Soissons , contre le sieur L. David , &c. 21
- Voyage aux Moluques & à la Nouvelle-Guinée , fait sur la galère la Tartare , en 1774 , 1775 & 1776 , par ordre de la compagnie angloise ; par le capitaine Forrest. 24
- Principes d'électricité , contenant de nouveaux théorèmes & de nouvelles expériences , avec une analyse sur l'avantage des conducteurs élevés & en pointe par le Vicomte Charles Mahon. 37
- Mélanges tirés d'une grande bibliothèque. Recueil D. De la lecture des livres françois , considérée comme amusement. Ire. partie. 53

<i>Les Augustins , contes nouveaux.</i>	80
<i>Lettres sur A. Cornelius Celse , au célèbre abbé Jérôme Tiraboschi.</i>	91
<i>Les Hommes illustres de la marine françoise , leurs actions mémorables &amp; leurs portraits ; par M. Graincourt. I<sup>re</sup>. &amp; V<sup>e</sup>. cahiers.</i>	105
<i>Précis élémentaire d'agriculture , dans lequel il sera traité de la maniere de corriger &amp; de cultiver toutes sortes de terres ; celle de créer une ferme à la Flamande , de former un laboratoire pour la préparation des fumiers ; de cultiver les pommes de terre dans toutes sortes de terrains , &amp; de faire produire de très-beaux bleds continuellement dans un même champ par une culture nouvelle de l'auteur ; avec un projet économique de créer des manufactures de toiles &amp; de serviettes à la façon de Courtray , dans les environs de Paris ; par M. Mallet.</i>	116
<i>Adélaïde , ou l'Antipathie pour l'amour , comédie en deux actes , en vers de dix syllabes ; par M. Dudoyer.</i>	132
<i>Mémoire sur les moyens à employer pour s'opposer aux ravages de la variole , adressé à ses concitoyens , par M. Maret.</i>	142
<i>Introduction à la connoissance des livres ; par M. Denis. Troisième extrait.</i>	153

## M Ê L A N G E S.

<i>Notice d'un manuscrit , intitulé : Le livre de passe-temps. In-4to. qui se trouve à la bibliothèque du roi , sous la cote 10354.</i>	188
<i>Lettre aux auteurs du journal de Paris , sur une</i>	

*question proposée par un Blanc & une Nègreffe.* 211

*Notice abrégée d'un Ms. françois de la bibliothèque du roi, autrefois N<sup>o</sup>. 445, aujourd'hui 8351, intitulé : Tournois de la Gruthuse. Grand in-fol. mar. rouge ; par M. Vanpraet, fils. Adressée aux rédacteurs de l'Esprit des journaux.* 214

*Suite de la vie de l'empereur Charles VI, traduite de l'allemand.* 228

## POÉSIES FUGITIVES.

*La Grenade entée sur le laurier ; bouquet à M. le comte d'Estaing, le jour de la St. Jean, sa fête, suivant l'almanach de la noblesse ; par un soldat qui a perdu un bras à Sainte - Lucie, ce qui ne l'a pas empêché de combattre à la prise de la Grenade.* 260

*Vers à M. Bailli, de l'académie des sciences, en recevant de lui le présent de ses lettres sur l'Atlantide de Platon ; par Mde. la comtesse de B\*\*\*.* 261

*Vers à une jeune personne qui s'étoit chargée de faire le portrait de l'auteur.* 263

*Conseil d'ami ; par M. de L. P.....* 264

*A mademoiselle F....* ibid.

*L'enfant naïf. Conte ; par M. Pons de Verdun.* 266

*Vers mis sous un portrait ; par M. Feutry. ibid.*

*A M..... en lui envoyant, pour sa fête, le 5 août 1780, une touffe de luserne, de trefle, &c.*

*avec une copie de ma figure, qu'il m'avoit demandée depuis plus de deux ans ; par M. F\*\*.* 267.

## ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I. <i>Académie françoise.</i>	268
II. <i>Société royale de médecine.</i>	271
III. <i>Académie royale des belles-lettres de la Rochelle.</i>	278
IV. <i>Société électoral économique de Lautern.</i>	279
V. <i>Académie électoral des sciences de Mannheim.</i>	287
VI. <i>Prix remarquable.</i>	294

## S P E C T A C L E S.

PARIS.	<i>Opéra.</i>	297
	<i>Comédie françoise.</i>	298
	<i>Comédie italienne.</i>	299
LONDRES.	<i>Hay-Market.</i>	303

## HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE. CHYMIE. BOTANIQUE.

I. <i>Histoire-naturelle du Crocodile, traduite de l'anglois du docteur Goldsmith.</i>	305
II. <i>Effets singuliers du tonnerre.</i>	318
III. <i>Extrait des Affiches de Limoges, contenant des observations sur les effets du tonnerre.</i>	320
IV. <i>Aurore boréale.</i>	324

## MÉDECINE. CHIRURGIE.

- I. *Observation sur des vers sortis de l'oreille ;  
par M. Sauveur Alteyrac.* 326
- II. *Asphyxies.* 329
- III. *Autre observation sur un puits méphitique.* 331
- IV. *Observation sur une mort subite par l'effet de  
la fumée des tiges de pavots à moitié se-  
chées , avec lesquelles on chauffoit un four ;  
&c.* 332

AGRICULTURE. ÉCONOMIE. INDUSTRIE.  
COMMERCE.

- I. *Mémoire sur diverses manieres de s'éclairer dans  
les ténèbres , & sur une lampe plus propre  
à cet effet que celles inventées jusqu'à pré-  
sent ; par M. l'abbé d'Everlange de Wi-  
try , &c. adressé aux rédacteurs de l'Esprit  
des Journaux.* 336

TRAITS DE BIENFAISANCE ;  
DE PATRIOTISME , DE COURAGE ;  
DE JUSTICE , ET D'HUMANITÉ. 347

## ANECDOTES. SINGULARITÉS. 368

## BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE. 374

ITALIE. ibid.ANGLETERRE. 391ALLEMAGNE. 409

---

*AVIS pour le renouvellement de la souscription du  
Journal.*

MM. les Souscripteurs ayant attendu l'année dernière, à la fin de Janvier, pour se faire inscrire aux adresses indiquées alors, & la quantité des exemplaires étant réglée sur le nombre des Abonnés inscrits au mois de Décembre, on a été obligé de réimprimer le 1er. volume de l'année; ce qui entraîne nécessairement des frais considérables pour le Libraire, & un retard dans l'expédition du journal. On prévient donc MM. les Souscripteurs qu'en renouvelant leur abonnement dans le courant de Décembre, ils épargneront un travail onéreux au Libraire, & en même tems ils recevront le Journal avec cette exactitude rigoureuse que le Public exige dans la distribution des Ouvrages périodiques.

Il paroît exactement tous les mois un volume in-12. de l'*Esprit des Journaux* : chaque volume est composé de dix-huit à dix-neuf feuilles, caractère de philosophie,

On souscrit pour cet Ouvrage, à PARIS, chez *Valade*, Imprimeur-Libraire, rue des Noyers, pour toute la France. Prix 27 liv. pour Paris, & 33 liv. pour les Provinces, rendu franc de port par-tout le Royaume. A LIEGE, chez *J. J. Tutot*, Imprimeur Libraire, près St. Hubert, pour les Pays Etrangers. 24 liv. pris à Liege.

---

*E R R A T A.*

Volume de juin, pag. 8, ligne dernière ;  
*peau une ours*, lisez, *une peau d'ours*.

Volume de juillet, pag. 378, lig. 27, *du théâtre*, lisez, *du chantre*.

Volume d'août, page 190, ligne 19, *la cour*, lisez, *sa cour*.



